RAYMONDE

DERNIÈRE PARTIE (1).

IX.

En reconnaissant la voix d'Osmin, Raymonde fut tellement interdite qu'elle n'eut même pas la force de se récrier. Antoine, qui ne comprenait rien encore à ce qui venait d'arriver, sentit tout à coup le bras de la jeune fille trembler sur le sien. Il y eut un moment de silence embarrassant, pendant lequel on entendait les ailes lourdes des phalènes frôler la feuillée des tilleuls.

— Me prenez-vous pour un revenant? s'exclama joyeusement Préfontaine; rassurez-vous, c'est bien moi en chair et en os.

— Ah! c'est vous, répondit-elle enfin sans trop savoir ce qu'elle disait, c'est vous... déjà!

Sa tête tournait, et sans le bras d'Antoine, Raymonde serait tombée.

— Vous ne m'attendiez pas sitôt, et c'est une vraie surprise, n'est-ce pas? reprit Osmin, trop ému lui-même pour remarquer le peu d'empressement de sa fiancée. — Ils firent quelques pas sans parler. Quand ils eurent quitté la voûte des tilleuls, Raymonde vit les deux hommes s'examiner curieusement à la douteuse lueur des étoiles. — C'est sans doute M. Verdier, continua le géant en saluant; voyons, mademoiselle Raymonde, présentez-moi, ou dois-je me présenter moi-même?

Elle s'efforça de surmonter son trouble, et se tournant vers An-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

toine, sans oser le regarder elle balbutia : — C'est M. Osmin de Préfontaine, dont nous parlions tantôt.

— Enchanté, monsieur! s'écria Osmin en tendant sa large main à Antoine, il y a longtemps que je connais votre père, et nous avons tué plus d'un loup ensemble...

Raymonde avait quitté le bras de son cavalier. — Je vais changer de robe, murmura-t-elle, vous expliquerez à mon père pourquoi nous n'avons pu le rejoindre. — Elle les laissa sous le vestibule et monta précipitamment dans sa chambre.

— Vous avez peur d'être grondée, hein? lui cria Préfontaine, calmez-vous, nous plaiderons votre cause... Passez, monsieur Verdier... Je vous ramène les vagabonds, poursuivit-il en entrant dans le salon, où M. et Mme La Tremblaie se promenaient d'un air agité; il ne leur est rien arrivé de fâcheux, et M. Verdier va vous conter la chose en deux mots.

Antoine expliqua du mieux qu'il put les incidens de la soirée. Mme Clotilde ne manifesta pas trop haut sa mauvaise humeur. Le retour d'Osmin la prédisposait sans doute à l'indulgence, et elle se contenta d'insinuer que cette équipée n'aurait pas eu lieu, si M. La Tremblaie avait su montrer un peu plus de caractère. Ce dernier, délivré de ses inquiétudes et trop heureux d'en être quitte à si bon marché, plia le dos avec résignation. Au même moment, on annonça que le dîner était servi, et comme on passait dans la salle à manger, Raymonde entra.

Elle était très pâle, et ses yeux avaient un éclat fiévreux. Elle embrassa son père, on s'attabla, et chacun se mit à dépêcher silencieusement son potage. Préfontaine, qui jouissait d'un formidable appétit, mangeait copieusement, buvait d'autant et contait avec de grands éclats de voix ses exploits de chasseur. Mme Clotilde, la figure rayonnante, les yeux caressans et le sourire aux lèvres, prenait plaisir à le faire jaser. Depuis longtemps elle ne s'était montrée aussi aimable, et son affabilité s'étendait jusqu'à Antoine, qu'elle affectait de traiter avec une doucereuse prévenance. Ce dernier gardait une attitude contrainte; les trois plis de son front s'étaient rapprochés et lui donnaient une physionomie des plus sévères. Son regard pénétrant étudiait alternativement Raymonde, qui rêvait, le nez obstinément baissé vers son assiette, et Préfontaine, que la joie du retour et le bourgogne de son hôte mettaient de plus en plus en gaîté. Osmin contait bruyamment une histoire de chasse; il s'embarrassait dans ses phrases et riait à l'avance de ses propres plaisanteries. En constatant la lourdeur d'esprit et la joie triviale du dernier des Préfontaine, Antoine se sentit un peu rassuré. Il lui semblait impossible que ce jeune ours balourd et mal léché eût

jamais pu faire impression sur l'esprit de Raymonde, et cependant la pâleur et le mutisme de la jeune fille en présence du nouveau-venu avaient je ne sais quoi d'étrange qui l'intriguait.

— Monsieur Verdier, dit La Tremblaie en se penchant vers son voisin, tandis que je croquais le marmot sur la route forestière, j'ai ramassé quelques plantes sur lesquelles vous allez me renseigner. — Il entama avec Antoine une discussion scientifique qui fit ouvrir des yeux ronds à Osmin. Comme toutes les natures peu cultivées, ce dernier avait pour la science et les savans un dédain mêlé de terreur. Bien que d'un tempérament peu jaloux, il n'avait pas laissé d'être étonné en trouvant le jeune Verdier installé familièrement à la Maison Verte. Raymonde, à la vérité, lui semblait trop étourdie, trop ennemie des choses ennuyeuses pour s'être éprise d'un savant. Néanmoins ce jeune professeur grave et réservé, qui émaillait de mots latins sa conversation, éveillait la méfiance campagnarde de Préfontaine. — Il faut ouvrir l'œil, pensait-il, tout à l'heure je ferai causer le pèlerin et je saurai ce qu'il a au fond de son sac...

Lorsque le dîner fut fini, Raymonde se trouva un moment seule dans la bibliothèque avec Antoine. — Allez demain matin chez les charbonniers de la Vieille-Réserve, murmura-t-elle rapidement, j'y serai... J'ai à vous parler.

Au salon, la conversation devint languissante. Hormis Préfontaine, chacun se sentait fatigué. Au bout de quelques minutes, Antoine se leva, et Osmin, qui était venu de Lamargelle à pied, quitta la Maison Verte en même temps que lui. Quand ils furent dehors, il alluma sa pipe, regarda le ciel, et prenant le bras de son compagnon : — Comme les étoiles brillent, dit-il, et quelle belle nuit!.. On n'a pas envie de se coucher. Qu'en pensez-vous, monsieur Verdier?

— Pour le moment, je pense comme vous, répondit Antoine, désireux de se débarrasser de Préfontaine, mais quand nous serons, vous à Lamargelle, et moi à Auberive, je crois que nous contemplerons le ciel de notre lit plus volontiers que les étoiles.

— Ha! ha! bien répondu! s'écria Osmin, dont l'écho de la forêt répéta le rire énorme, vous êtes un bon garçon, et, si vous voulez, nous ferons un marché : au lieu de prendre les bois de Charbonnière, vous vous en reviendrez par la Treüe, et moi-même je biaiserai à travers la plaine pour cheminer plus longtemps avec vous. Est-ce convenu?.. Tôpe!

Antoine ne pouvait poliment refuser cette offre cordiale; d'ailleurs, voyant l'humeur expansive d'Osmin, il se proposait de le sonder et de connaître sa situation à l'égard de Raymonde. Ils grim-

pèrent donc de compagnie la rampe qui conduit sur le plateau. Préfontaine fumait à larges bouffées, chantonnait et serrait tendrement le bras d'Antoine; il n'était jamais mélancolique après boire, et un bon dîner arrosé d'un vin généreux le disposait à une bienveillance universelle. — La Tremblaie est un galant homme, dit-il; son corton est exquis... Ne me parlez pas du bordeaux, c'est un vin de cacochyme... Vive le bourgogne, qui vous met du soleil dans les veines!.. Excellente cave, La Tremblaie!.. Bonne maison; tout y est parfait : la table et les gens. — Il resta un moment silencieux, et l'image lumineuse de Raymonde traversa gaîment son cerveau. En même temps il se rappela qu'il s'était promis de confesser son compagnon et brusquement, sans transition : — Comment la trouvez-vous? demanda-t-il.

— La table ou la cave?

— Nenni, je parle de Mlle Raymonde.

— C'est une vraie jeune fille, répondit Antoine en redevenant sérieux, franche, naturelle et charmante.

— N'est-ce pas? continua Osmin, ravi et oubliant tout à fait son rôle de juge d'instruction; figurez-vous qu'il y a dans le pays des bégueules qui la trouvent mal élevée, parce qu'elle sort seule à cheval et qu'elle ne mâche point aux gens ce qu'elle a sur le cœur!.. Pour mon compte, je la préfère à toutes ces dévotes, qui vont les yeux baissés et ne desserrent les dents que pour marmotter des patenôtres... Vous avez dit le mot : c'est une vraie jeune fille, et j'espère que ce sera une vraie femme.

Ils étaient arrivés à la grande plaine qui s'étend entre Vivey et Lamargelle, et ils la longeaient en côtoyant ces bois où, quelques heures auparavant, Antoine et Raymonde s'étaient avoué leur amour. Le jeune homme sentit un frisson lui courir dans les veines au souvenir de cette heure d'enchantement; il leva les yeux vers les étoiles, qui scintillaient haut dans le ciel, ces mêmes étoiles qui avaient vu ses lèvres déposer un premier baiser sur le visage de la jeune fille, puis il aspira longuement l'air frais de la nuit et répondit : — Oui, le mari qu'elle choisira sera un homme heureux.

— Il est tout choisi! repartit Osmin avec un large sourire.

Antoine tressaillit. — Que voulez-vous dire? s'écria-t-il, les yeux fixés sur Préfontaine, dont il avait lâché le bras.

— Au fait, vous ne pouvez pas savoir, reprit l'autre avec bonhomie; on a été discret et l'on a eu raison, mais au point où en sont les choses, je crois que je puis parler. Cet heureux mari, ce sera moi.

Le jeune professeur sentit un ébranlement nerveux le secouer de la plante des pieds à la nuque. Rêvait-il ou était-il éveillé? — Vous venez de demander la main de Mlle La Tremblaie? murmura-t-il.

— Bon! je n'ai pas attendu à ce soir. Cela remonte déjà à deux mois.

— Et Mlle Raymonde le sait?

— Naturellement. Dès que j'ai eu le consentement de la mère, je me suis adressé à Raymonde. Mieux vaut se confesser à Dieu qu'à ses saints. Oh! la chose n'a pas été toute seule. Elle hésitait, elle avançait d'un pas et reculait de deux; vous savez, les jeunes filles, ça ne se décide pas facilement à dire oui. Je n'ai pas perdu courage, j'ai tant et si bien prêché que j'ai apprivoisé la petite perdrix sauvage... Nous sommes fiancés depuis la Notre-Dame d'août.

— C'est vous qui lui avez donné ce bracelet où il y a une pensée?

— Vous l'avez remarqué? Alors elle le porte toujours? Tant mieux! s'exclama le triomphant Osmin; maintenant vous comprenez que nous allons mener l'affaire rondement; j'en ai causé aujourd'hui avec la mère. Dans huit jours les bans, et dans quinze jours la noce. Vous en serez, vous êtes un brave, et je vous retiens comme garçon d'honneur. On s'amusera, vous verrez!

— Adieu! dit Antoine hors de lui, et il se jeta dans un sentier qui s'enfonçait sous bois.

— Où allez-vous? s'écria Osmin stupéfait, nous ne sommes pas encore à la Treüe; vous vous trompez, mon camarade... Hop!

Mais Antoine, le laissant s'époumonner, fuyait tête baissée à travers le taillis. Il ne savait plus où il était ni où il allait. Il marchait droit devant lui, tantôt en plein fourré, tantôt à travers des clairières humides où son pied s'enfonçait dans un sol spongieux. Par instans, il se croyait ivre; les arbres tournaient, le terrain se dérobait, le ciel lui-même, avec ses milliers d'étoiles, avait l'air de chanceler. Les oreilles d'Antoine tintaient, il s'imaginait toujours entendre le gros rire de Préfontaine. Au milieu de ce tournoiement imaginaire des objets environnans, son cerveau lui faisait l'effet d'être paralysé, toutes ses idées y gisaient comme engourdies. Une seule s'éveillait de temps à autre sous son crâne et y causait une douleur aiguë : — Elle a menti! pensait-il, elle a menti! — Et il poursuivait sa course folle à travers les bois. Il trébucha tout à coup contre une souche et tomba. La fraîcheur de l'herbe mouillée calma un moment sa fièvre; il s'efforça de reprendre possession de lui-même et chercha à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Il était assis sur un talus, non loin de la route et d'un carrefour où se dressait une maison, dont les fenêtres étaient encore éclairées. Il reconnut la maison forestière du Val-Clavin. Le garde venait sans doute de rentrer de sa tournée et soupait dans sa cuisine. A travers les vitres, on distinguait le flamboiement de l'âtre, et on entendait les voix des enfans.

Antoine, le front dans ses mains, rassemblait peu à peu ses idées et songeait combien peu de temps avait suffi pour faire de son paradis un enfer de désespoir. Plus il réfléchissait, et plus la conduite de Raymonde lui semblait odieuse; elle l'avait méchamment trompé, elle s'était jouée à la fois de lui et de Préfontaine. Ce qu'il avait pris pour de la naïveté n'était qu'un raffinement de coquetterie. Tout était fini; il ne lui restait plus qu'à arracher de son cœur ce misérable amour, et il résolut de procéder sur-le-champ à cette douloureuse opération. Il se leva, traversa la route et alla frapper à la porte du garde, qui poussa une exclamation de surprise en le reconnaissant. Sans s'inquiéter de la curiosité de la ménagère ni des regards effarés des enfans, il demanda de quoi écrire, et, sur une feuille de papier jauni, arrachée à un vieux registre, il traça d'une main fiévreuse quelques lignes, plia sa lettre, l'enferma dans une grossière enveloppe fabriquée à la hâte; puis, après avoir murmuré quelques mots d'excuse et de remercîment à ses hôtes, qui le crurent fou, il sortit et s'élança de nouveau à travers bois.

La fraîche et vaporeuse nuit d'automne plana encore pendant de longues heures sur les massifs de la forêt, sur les chemins déserts et les clairières marécageuses. Enfin le ciel blanchit du côté de Maigrefontaine, des flocons de nuées roses se montrèrent sur le ciel d'un gris de perle, les feuillages roux des hêtres chargés de faînes frissonnèrent, et dans les cours de Vivey les coqs se mirent à chanter. Une batteuse commença de ronfler sourdement sous le porche d'une grange. Le meunier leva ses vannes, et l'eau se précipita sur la roue qui tourna lentement dans un éparpillement de gouttelettes blanches. Les neuf coups de l'*Angelus* tintèrent dans le clocher pointu de la petite église; une bande de canards descendit en se dandinant gravement vers le ruisseau, et tout d'un coup, avec des cris de béatitude, tous se lancèrent dans l'eau, qui rejaillit sous le choc de leurs ailes et de leurs pattes palmées. Puis le soleil, se montrant à travers les arbres, acheva de réveiller le village. Devant les fenêtres de la Maison Verte un jardinier allait et venait, ratissant le sable des allées; les sabots des servantes résonnaient sur le pavé de la cour. Les jalousies des fenêtres de Raymonde se replièrent, laissant le clair soleil entrer violemment dans la chambre de la jeune fille. Elle était déjà levée et habillée, ayant à peine dormi de la nuit. Ses yeux étaient cernés, et sa figure pâle et anxieuse. Profitant de ce que le reste de la maison sommeillait encore, elle descendit lestement à l'écurie, fit seller Jannic, et, s'élançant sur son dos, elle prit le trot dans la direction de la Vieille-Réserve.

Il lui tardait d'arriver à la *vente* des charbonniers et d'y retrouver Antoine. Sa conscience n'était nullement en repos. Bien qu'elle ne fût pas trop embarrassée de congédier Préfontaine, elle ne laissait

pas d'être inquiète en songeant à la façon dont Antoine envisagerait son manque de franchise. Il lui avait exprimé tant de fois son horreur pour la dissimulation!.. Elle se reprochait maintenant amèrement de n'avoir pas cédé à ses instances de la veille. Comment n'avait-elle pas eu le courage de tout lui dire, alors qu'il semblait si bien disposé à l'écouter?.. Du moins elle n'attendrait pas plus longtemps, et ce matin même il recevrait sa confession tout entière. Elle lui expliquerait les raisons pour lesquelles la demi-promesse arrachée par Osmin ne lui avait jamais paru sérieuse; — et il la croirait, parce qu'elle parlerait avec tout son cœur. Elle l'aimait trop pour qu'il ne fût pas convaincu. Elle se sentait passionnément entraînée vers lui, et maintenant qu'elle savait son amour partagé, l'idée de perdre Antoine lui faisait courir un froid de glace dans les veines.

Cependant elle avait atteint la Vieille-Réserve, et déjà dans les vapeurs du matin elle voyait fumer les fourneaux au milieu de la coupe. A l'entrée de la hutte, la charbonnière avait posé la marmite sur le feu; le maître et les apprentis allaient et venaient autour des fournaises, et au loin on entendait retentir les cognées des bûcherons. Raymonde mit pied à terre, attacha Jannic à un baliveau, et, le cœur palpitant, s'avança parmi les cépées en cherchant Antoine des yeux. Quand elle fut arrivée près d'un fourneau éventré d'où l'on retirait le charbon, elle demanda au maître charbonnier s'il n'avait pas revu le jeune homme qui l'accompagnait la veille. — Si fait bien, répondit le patron en déposant son rateau, il est venu ici avant le jour, et il m'a remis pour vous un mot d'écrit. — Il fouilla dans la poche de son gilet et tendit à Raymonde une lettre noircie par la poussière de charbon.

Elle la prit d'une main tremblante, et alla s'asseoir sur un tas de fagots, tournant le dos aux charbonniers pour leur cacher son agitation. Ses yeux voyaient trouble, et elle fut quelque temps sans pouvoir rien déchiffrer. Enfin elle lut ces lignes brèves, griffonnées avec rage sur le papier jauni :

« Préfontaine m'a tout appris. Ainsi, au moment où je vous ouvrais mon cœur, le vôtre me trompait?.. Vous mentiez, vous!.. Vous que j'aimais tant!.. Je ne vous reverrai plus, j'oublierai tout comme un mauvais rêve... Adieu! »

Elle reçut un violent coup au cœur, ses lèvres devinrent blanches, ses jambes se raidirent, sa tête lourde alla donner contre les fagots.

— Eh! patron! cria un apprenti qui l'avait épiée curieusement de derrière un arbre, arrivez donc, voilà la demoiselle qui tombe en faiblesse!

X.

— Dans quel état te voilà, mon pauvre garçon!.. D'où sors-tu? Qu'est-il arrivé?

Ces questions jaillirent coup sur coup des lèvres de Sœurette au moment où Antoine, vers neuf heures du matin, entrait dans la cuisine, les pieds boueux, les vêtemens froissés, ayant la mine hâve et les yeux battus d'un homme qui a passé une nuit blanche. Verdier, occupé à écrire sur un bout de table, laissa tomber ses lunettes, et stupéfait, mordant sa moustache, répéta à son tour : — Où as-tu couché, mon camarade? comme tu es pâle!

— J'ai couché à la belle étoile, répondit laconiquement Antoine, et j'ai mal dormi... Voilà tout.

— Je vais te faire une rôtie au vin chaud! s'écria Sœurette.

— Merci, ma mère, je n'ai besoin de rien. — Il alla vers la pompe, emplit d'eau le *bassin* de cuivre jaune, but avidement deux ou trois gorgées, puis se retournant vers la bonne femme, qui le suivait des yeux avec inquiétude : — Mère, reprit-il d'une voix calme, je repartirai demain pour Paris; tu me prépareras ma malle, n'est-ce pas?

L'éboulement de la vieille forêt d'Auberive descendant tout à coup dans la rivière n'aurait pas produit une stupeur plus profonde que l'annonce de ce départ. Verdier n'en croyait pas ses oreilles; le plat que Sœurette essuyait lui glissa des mains et se brisa sur le pavé. — Comment, partir? balbutia-t-elle en s'asseyant, c'est pour plaisanter?.. Ton congé va jusqu'au 15 novembre.

— J'ai reçu contre-ordre, répliqua-t-il, en évitant de regarder sa mère... Il faut que je parte demain matin, et je viens de retenir ma place.

Sœurette ne dit plus rien; elle posa son front dans ses mains, et, accoudée à la table, elle se mit à pleurer tout bas. Verdier s'était levé d'un air vexé et se grattait violemment la tête. — Allons, voilà qu'elle pleure maintenant! murmura-t-il, en lançant un timide regard vers Antoine, a-t-on jamais vu femme si peu raisonnable?.. Puisque le petit s'en va avant le terme de sa permission, tu comprends bien qu'il y est forcé. Il nous aime trop pour nous peiner volontairement... Il sait bien que nous n'avons que lui, que c'est court un mois sur sept années, et que ce sera dur quand nous nous retrouverons seuls à la maison... Il sait tout cela mieux que nous! — Entre chaque phrase, Verdier faisait une pause et regardait son fils d'un air suppliant, de sorte que ses paroles semblaient adressées à Antoine plutôt encore qu'à Sœurette. Le jeune homme

restait immobile, les bras croisés, les yeux fixes et les dents serrées. — Enfin que veux-tu? continua le forestier, si le ministre le rappelle pourtant; la discipline, je ne connais que ça... Obéissance passive, voilà!.. C'est égal, M. Noël va être bien étonné, et il ne sera pas content non plus, lui!

— J'irai ce soir lui expliquer mes raisons, interrompit Antoine, et il les approuvera. — Il craignait de se laisser attendrir, et quittant brusquement la cuisine, il monta dans sa chambre.

En l'entendant s'éloigner, Sœurette se couvrit la figure de son tablier et ses sanglots éclatèrent. — Quand tu *crieras*, dit Verdier, tu vois bien qu'il est décidé à partir... Voilà les enfans! Ils ressemblent aux oiseaux : sitôt emplumés, ils ne pensent qu'à quitter le nid! — Tout en parlant, il essayait de boucler ses guêtres. Étaient-ce ses doigts qui tremblaient ou ses yeux qui voyaient trouble?.. il ne pouvait venir à bout de faire entrer les ardillons dans les trous des courroies. A la fin, il sortit en jurant, d'une voix étranglée, et monta au Chânois pour tout conter à M. Noël. Il espérait encore que le bonhomme userait de son influence pour retenir Antoine, mais contre son attente M. Noël donna raison à son élève, en déclarant que ce départ était l'acte d'un homme sensé, et que dans toute cette affaire, le seul fou, c'était lui, Verdier. Là-dessus il lui tourna le dos et s'enferma dans sa bibliothèque.

Vers le soir, Sœurette monta dans la chambre d'Antoine pour procéder à l'arrangement de la malle. Le jeune homme était debout près de la fenêtre, contemplant la forêt, dont les cimes ondulaient au vent d'ouest avec un bruit semblable à celui de la mer. Sœurette avait traîné la malle vide jusqu'au milieu de la chambre. — Ainsi, c'est bien décidé, soupira-t-elle d'une voix timide, tu veux donc nous quitter, mon fils?

— Oui, mère, il le faut, répondit-il sans se retourner, comme s'il eût craint de se laisser toucher par ce moite et anxieux regard qu'il sentait posé sur lui.

Sœurette hocha la tête, puis elle fouilla les placards, vida les tiroirs et se mit à ranger les effets dans la malle, tout en essuyant de temps à autre une larme qui s'obstinait à rouler sur sa joue. Quand elle se sentait plus calme, et quand elle supposait que sa voix ne serait pas étouffée par un sanglot, elle hasardait une recommandation. — Vois-tu, disait-elle à Antoine, j'ai tout rangé par douzaines, tu n'auras qu'à prendre tes affaires et à les serrer à mesure dans ton armoire... Surtout, je t'en prie, place en dessous de chaque pile les chemises qui reviennent du blanchissage, sans quoi ce seront toujours les mêmes qui serviront... Rien n'use le linge comme ces éternels lavages... Je t'aurais bien donné à emporter

deux ou trois pots de mes confitures de quoiches, mais elles sont trop fraîches... Ah! si seulement tu avais voulu attendre jusqu'à la fin de la semaine?..

Antoine, sans répondre, s'assit à son bureau, et empaqueta quelques livres. Tout en pliant les vêtemens, Sœurette épiait du coin de l'œil la figure contractée de l'enfant qui allait lui être enlevé. Elle l'apercevait de profil, le front penché vers la table, la paupière abaissée. Elle crut voir ses lèvres frémir comme si elles avaient voulu fermer le passage à un sanglot, alors elle n'y tint plus, et, laissant tomber le paquet de hardes, elle s'élança vers Antoine, l'étreignit dans ses bras et le mangea de baisers. — Tu souffres! s'écriait-elle, et tu te forces pour ne pas pleurer... Pourquoi me fais-tu des cachotteries? Pourquoi veux-tu partir?.. Est-ce que tu crois que je m'opposerai à ton mariage avec cette demoiselle de la Maison Verte?... Je veux tout ce que tu veux, tu le sais bien... Si elle te plaît, amène-la chez nous, et nous l'aimerons... mais ne t'en va pas, ne t'en va pas si vite!

— Ne me retiens pas, ma bonne mère, dit Antoine en l'embrassant, il faut que je parte; crois-moi... Ne me demande pas pourquoi en ce moment. Plus tard je t'expliquerai tout.

La douceur calme de sa voix indiquait une résolution si bien arrêtée que Sœurette n'insista plus; mais, comme ses yeux se mouillaient de nouveau, elle alla s'appuyer au barreau de la fenêtre. Le soir tombait, le ciel s'était couvert de gros nuages bas, et le vent avait encore augmenté. Il courait le long des lisières de la forêt, secouait rudement les branches et en détachait les feuilles jaunies. A travers l'eau qui lui noyait les yeux, Sœurette voyait cette pluie de feuilles mortes s'abattre sur le revers de la colline. Chaque rafale en emportait une nuée. Elles tourbillonnaient, s'amassaient par tas au creux des fossés ou s'éparpillaient sur l'herbe rase des prés. Cette fuite désordonnée et mélancolique sentait aussi le départ, elle annonçait l'arrière-saison et la disparition des claires journées de soleil. Sœurette songeait, le cœur navré, aux longues veillées d'hiver qu'elle passerait seule près de son feu mourant, tandis que l'enfant bien-aimé serait exposé à tous les dangers de Paris. — Pauvres mères, que d'heures d'angoisse leur font les dures nécessités de la vie! Jeunes, elles se sont dit : — Si seulement j'étais mariée à un homme qui m'aimerait! — Le mari est venu, souvent peu affectueux, parfois rude ou indifférent; alors elles souhaitent un enfant comme consolation. L'enfant naît, et avec lui de nouvelles transes. — Il me récompensera de toutes mes peines quand il sera grand, pensent-elles à travers leurs tristesses. — Le fils grandit, et quand il a vingt ans, il s'en va bien loin, et la mère reste seule

avec un redoublement d'inquiétude. Elle n'a pas d'enfant, c'est son enfant qui l'a, qui lui tient le cœur par une chaîne qui s'allonge toujours et s'appesantit à mesure...

Sœurette se disait cela vaguement tandis que les feuilles s'envolaient là-bas, déjà loin de la forêt. Parfois le vent les prenait toutes en un tas, les roulait en spirale et les lançait affolées par les champs; tantôt il les berçait doucement une à une et les faisait planer lentement comme des papillons dans l'air gris du soir. Un souffle violent passa tout à coup sur le jardin, emporta d'une haleine tout un paquet de feuilles de platanes et les jeta dans la chambre. L'une d'elles, une large feuille, bien déchiquetée et encore verte, alla tomber sur les vêtemens. Sœurette, qui l'avait suivie du regard, revint s'agenouiller près de la caisse, et, abaissant le couvercle, enferma précieusement cette feuille que le vieux jardin semblait envoyer comme une relique à l'enfant qui partait. Puis elle s'assit sur la malle et resta immobile. L'obscurité devint plus grande, et bientôt, dans la chambrette silencieuse, on ne distingua plus que la vague silhouette d'Antoine et les deux points lumineux des yeux mouillés de sa mère.

Tandis que la petite maison d'Auberive hébergeait le découragement et la désolation, à la Maison Verte les choses se passaient plus tristement encore. Raymonde était rentrée désespérée. Son évanouissement chez les charbonniers n'avait pas duré longtemps. Quelques gouttes d'eau jetées sur son visage l'avaient fait revenir à elle, et sans écouter les instances de la charbonnière, elle s'était élancée sur Jannic, qui avait pris le trot à travers la coupe. Elle froissait dans sa main crispée le billet où Antoine l'avait si impitoyablement jugée, et elle se révoltait contre la dureté de cet arrêt. Elle ne voulait pas croire que tout fût irrévocablement fini; son amour passionné et vivace protestait. Elle avait hâte de se retrouver en face d'Osmin pour rompre d'une façon éclatante avec lui. Après, elle irait se jeter aux pieds de la mère d'Antoine et la supplier d'intercéder auprès de son fils. Rien ne lui coûterait pour sauver son amour en détresse... Elle précipitait l'allure de Jannic, et le petit cheval, stimulé par les coups de cravache, galopait furieusement dans les sentiers étroits du bois des Ronces. Les branches frôlées par la jupe de Raymonde regimbaient sur la croupe de Jannic et activaient encore sa course rageuse; des deux côtés du chemin les arbres semblaient fuir à la débandade sous le ciel gris. Raymonde éprouvait une sorte de soulagement dans cette folle chevauchée dont la fougue était en rapport avec le train désordonné de ses pensées. Quand l'amazone et sa monture arrivèrent à bride abattue devant la Maison Verte, Jannic était quasi fourbu, et la jeune fille était brisée. Elle ne se sentait pas capable de parler. Pour échapper aux

questions et aux explications, elle monta dans sa chambre et s'y enferma.

Alors seulement, dans cette haute pièce, où même en plein jour le ton brun des boiseries de chêne jetait une ombre mélancolique sur les meubles, elle comprit bien toute l'étendue du désastre. Jusque-là les rumeurs du dehors et la rapidité de sa course enragée l'avaient étourdie; maintenant il régnait autour d'elle un calme et une solitude qui l'effrayaient. Le long miroir lui renvoyait le reflet désolé de ses joues pâlies et de ses yeux creux; le berger du trumeau semblait jouer sur sa flûte le chant funèbre des amours perdues. Le vent qui s'engouffrait dans la vieille cheminée avait des soupirs d'une tristesse navrante. Raymonde ne s'était jamais sentie si seule et si abandonnée. Tandis qu'elle se débarrassait de sa jupe d'amazone, une servante vint heurter à la porte et avertir sa maîtresse qu'on l'attendait pour déjeuner. Elle répondit en priant qu'on la laissât en repos. La servante s'éloigna, l'appartement redevint silencieux. Raymonde, s'agenouillant devant son lit, enfouit son visage dans les couvertures et put pleurer à son aise. On ne voyait plus que la ligne onduleuse de son dos et de ses hanches, et la masse dorée de ses cheveux roux, tranchant sur la blancheur des draps. Les larmes qui l'étouffaient depuis le matin avaient fini par jaillir abondamment; elle pleurait comme un enfant qui éprouve son premier grand chagrin et s'y abandonne avec une violence sauvage. Elle était là depuis longtemps déjà, quand un pas fit de nouveau craquer le parquet du corridor, — un pas bref, décidé, et dont l'allure impatiente trahissait à elle seule le caractère impérieux de la personne qui marchait. — Raymonde! cria du dehors Mme Clotilde.

Pas de réponse, mais un mouvement dépité des épaules et un plongeon plus désespéré de la tête dans les couvertures. — Raymonde! répéta la dame avec un accent plus âpre, ouvre!.. Je sais que tu es là. Assez d'enfantillages!

La masse des cheveux roux s'agita un moment, un bout de profil se montra, et, d'une voix maussade, la jeune fille murmura : — J'ai la migraine!

— Simagrées! tu n'avais pas la migraine pour courir les champs ce matin... Descends, M. de Préfontaine est en bas.

— Ah! — D'un bond elle fut sur ses pieds. Ses yeux vifs et gonflés brillaient d'un éclat farouche, ses lèvres hautaines avaient une expression de colère et de défi.

— Allons, dépêche-toi; il veut te parler.

— C'est bien, je descends! répondit-elle d'un ton résolu.

Elle baigna sa figure dans l'eau fraîche, acheva sommairement sa toilette et descendit ou plutôt bondit dans l'escalier.

Quand elle ouvrit la porte du salon, Mme Clotilde avait déjà re-

pris sa place sur le canapé où Osmin, assis, croisait et décroisait d'un air inquiet ses longues jambes. M. La Tremblaie, étendu dans son fauteuil, suivait d'un œil somnolent les efforts que tentait le géant pour ramener son pantalon noir, trop court, sur ses grosses bottes de sept lieues. — Ah! dit Préfontaine en tendant la main à Raymonde, bonjour, mademoiselle, étiez-vous réellement souffrante?.. On ne s'en douterait pas à voir vos joues vermeilles!.. Vous allez mieux?

— Oui, merci! répliqua-t-elle en effleurant de ses doigts glacés la main du colosse. — Elle alla s'appuyer contre le fauteuil de son père, comme si, là seulement, elle pensait trouver aide et protection dans le combat qu'elle se propos it d'engager.

— Mademoiselle Raymonde, reprit Préfontaine après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, nous causions de vous. Je disais à Mme La Tremblaie que les travaux de réparation sont enfin terminés à Lamargelle. Les ouvriers ont déguerpi, et j'espère que vous voudrez bien venir voir si tout y est à votre convenance... Maintenant que le nid est prêt, ajouta-t-il plus timidement, j'espère aussi que vous consentirez à fixer le jour où nous irons demander à M. le curé et à M. le maire la permission de l'habiter ensemble.

— Monsieur de Préfontaine, répondit Raymonde d'une voix très décidée, bien que légèrement tremblante, je ne veux pas que vous vous abusiez plus longtemps sur mes intentions... Je n'habiterai jamais Lamargelle.

— Comment! s'écria Osmin, qui ne comprenait pas encore, voulez-vous dire par là que vous désirez rester à la Maison Verte après que nous serons mariés?.. Je sais bien qu'il est pénible pour une jeune fille de quitter ses parens, mais songez que Lamargelle est à une petite heure de Vivey.

— Il ne s'agit pas de cela, repartit Raymonde en le regardant bien en face. Vivey et Lamargelle me sont indifférens... Je ne veux pas me marier.

M. La Tremblaie stupéfait avait relevé la tête, et Mme Clotilde s'était levée en haussant les épaules. Elle allait parler, mais d'un geste Préfontaine la supplia de garder le silence, et il reprit d'un air consterné : — Mon Dieu, mademoiselle Raymonde, je reconnais que, lorsque je vous ai demandé de vouloir bien m'accepter pour mari, vous ne m'avez pas donné de réponse positive; de mon côté je vous avais promis d'être patient et de ne point vous presser... Pourtant il m'avait semblé depuis... Certaines circonstances m'avaient fait supposer... Bref, quand je suis parti pour le Morvan, j'étais persuadé que vous aviez jugé l'épreuve suffisante, et que nous nous épouserions au retour.

— Vous vous êtes trompé, dit-elle d'un ton bref, et si mon langage ou ma conduite vous a induit en erreur, je vous en demande pardon.

La tête du géant s'abaissa tristement vers sa poitrine. — Enfin, soupira-t-il, si vous ne vous sentez pas disposée à m'écouter aujourd'hui, laissez-moi espérer que plus tard...

— Ni aujourd'hui, ni plus tard, interrompit-elle en secouant la tête, renoncez à moi, je ne me marierai pas.

M. La Tremblaie s'agitait sur son fauteuil et se retournait à demi pour regarder sa fille avec une sorte de respectueuse frayeur... La manifestation énergique d'une volonté lui imposait toujours.

— Ces grimaces sont-elles bientôt finies? s'écria Mme Clotilde, que la colère suffoquait et qui ne pouvait plus se contenir, depuis quand les petites filles osent-elles contrecarrer les désirs de leurs parens?.. M. de Préfontaine a notre parole, ce mariage est arrêté et il se fera.

— Il ne se fera pas, répliqua Raymonde, qui était devenue très pâle et s'était avancée de quelques pas vers sa mère, il ne se fera pas, je vous en réponds!

— Raymonde! murmura La Tremblaie d'une voix suppliante et effarée.

— Laissez donc, je saurai la mettre à la raison! reprit Mme Clotilde, elle choisira entre M. de Préfontaine et un couvent, et nous verrons, quand elle sera claquemurée, si elle ne chante pas une autre antienne.

Le pauvre Osmin, qui ne s'attendait guère à cette algarade, ouvrait des yeux ronds et demeurait ébaubi. Raymonde, droite en face de sa mère, la regardait entre ses cils et secouait le menton d'un air de révolte et de bravade.

— Cependant, ma chère amie, hasarda La Tremblaie, humilié du rôle passif qu'il jouait dans cette affaire, si Raymonde, qui connaît nos désirs, avait de la répugnance pour le mariage, je ne voudrais pas la violenter.

— A merveille! interrompit la dame aiguillonnée par cette résistance, soutenez-la, obéissez à ses caprices!

— A ses caprices, non, mais si elle a des raisons sérieuses...

— Qu'elle ose donc les avouer, ses raisons! riposta Mme Clotilde, en défiant du regard sa fille, qui restait impassible; elle s'en gardera bien, car elle joint l'hypocrisie à la désobéissance... Je vais vous les dire, moi, puisque vous êtes assez aveugle pour ne pas les voir : elle s'est amourachée de ce monsieur Verdier que vous avez eu l'imprudence de recevoir ici... un pédant, un cuistre venu je ne sais d'où, qui mangeait vos dîners et courtisait votre fille...

Le rouge était monté aux joues de Raymonde, la colère gonflait ses narines palpitantes. Elle bondit jusqu'auprès de sa mère, et la regardant droit dans les yeux : — Je ne souffrirai pas qu'on injurie M. Verdier devant moi, dit-elle, il vaut mieux que nous tous!

— Vous voyez, ricana Mme Clotilde, furieuse et ne se possédant plus, elle ose s'en vanter!

— Oui, je l'aime! s'écria la jeune fille, sans baisser les yeux.

— Effrontée!

La main de la dame s'était levée; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle s'abattit sur la joue de Raymonde, et le bruit sec d'un soufflet retentit aux oreilles des deux hommes abasourdis.

— Clotilde! balbutia La Tremblaie. — Raymonde était devenue blanche comme un marbre, et ses yeux avaient des regards terribles. — Mademoiselle! s'exclama Osmin en se jetant entre la mère et la fille. — Il redoutait quelque coup de tête de cette dernière, et il essayait de saisir ses mains qu'elle tordait convulsivement l'une dans l'autre. — Mademoiselle Raymonde!

— Laissez-moi, vous! murmura-t-elle d'une voix sourde.

Elle écarta vivement le géant, s'élança vers la porte du jardin, qu'elle ouvrit violemment, et disparut.

Elle traversa les pelouses en courant, poussa la grille et gagna le bois par le sentier le plus court. Elle s'enfuyait à toutes jambes, comme si elle eût craint d'être poursuivie. C'était une course effarée comme celle d'un cerf chassé par les chiens. Elle coupait les fourrés les plus épais, sans se soucier de sa robe que les ronces mettaient en lambeaux, ni de l'obscurité qui commençait à emplir la forêt, car le ciel s'était couvert et le crépuscule arrivait promptement. — Elle voulait fuir, s'en aller bien loin de cette maison où l'on venait de l'humilier devant un étranger. Elle sentait sur sa joue, comme une brûlure, la marque du soufflet appliqué par sa mère, et cette impression cuisante lui faisait venir aux yeux des larmes de colère.

Elle s'assit un moment au revers d'un fossé, pour reprendre haleine. Les résolutions les plus désespérées se croisaient dans sa tête : la pensée de revoir Antoine et de se disculper l'obsédait surtout. Elle voulait lui parler à tout prix, dès ce soir; dût-elle aller frapper en suppliante à la porte de ce farouche M. Noël, qui la détestait, mais qui avait un si grand pouvoir sur le cœur de son ancien élève. — Si je parviens à me faire écouter, pensait-elle, du moins Antoine ne partira pas en me croyant menteuse et déloyale. — Elle n'avait plus qu'un désir : se justifier; le reste lui importait peu. Si elle perdait Antoine, le monde n'était plus qu'un désert et la vie n'avait plus de valeur. Elle se disait qu'elle trouverait toujours dans

un coin de la forêt un étang assez profond pour y disparaître. Elle était à un âge où la mort semble facile, et elle vivait dans un temps où l'on n'a plus assez de foi pour répugner à l'idée du suicide...

Elle restait immobile, le front dans ses mains, tandis que la nuit envahissait les bois. Tout à coup un bruit de gouttes d'eau roulant sur les feuilles sèches la fit tressaillir. Elle se leva et se remit en marche. Les gros nuages amoncelés par le vent d'ouest commençaient à se dissoudre, et des rafales pluvieuses s'abattaient sur les collines boisées. Ce fut d'abord un murmure frais, rasant timidement la mobile toiture des ramées, puis les feuilles plièrent et laissèrent passer çà et là les froides larmes de l'ondée; peu à peu, les rafales devenant plus violentes, toute la forêt fut pénétrée, l'averse y descendit par larges nappes, et Raymonde la sentit ruisseler sur son cou. Elle n'en poursuivit pas moins courageusement sa route à travers les sentes pierreuses, transformées en rigoles. Enfin, à un détour du sentier, le taillis s'ouvrit devant elle, et à ses pieds, au creux de la vallée, elle vit à travers les sombres hachures de la pluie les lumières d'Auberive tremblotter dans la nuit.

XI.

M. Noël venait de souper. Il était remonté dans le réduit qui lui servait de bibliothèque; il avait posé la lampe sur sa table de travail, et, la tête appuyée au dossier de son fauteuil de cuir, les pieds garantis de l'humidité par la douce chaleur de *Vagabonde*, il lisait Lucrèce, son poète favori. Un étroit cercle de clarté blanche sur les pages du livre, et en haut, dans les solives du plafond, deux ou trois lueurs voltigeantes, c'était toute la lumière que la lampe sous son abat-jour dispensait chichement au vieux cabinet; le reste du réduit demeurait plongé dans une quasi-obscurité où l'on entrevoyait vaguement les rayons ployant sous le poids des bouquins et les poutres frangées de toiles d'araignée. — A travers les plaintes du vent et le ruissellement de la pluie contre les vitres, trois coups nettement frappés à la porte du logis réveillèrent *Vagabonde*, qui jeta un aboiement sec. — Ah! murmura M. Noël, c'est Antoine; je reconnais sa façon de frapper. Taisez-vous, *Vagabonde*, la bien nommée, vous devriez avoir honte de vous montrer après vos déportemens!..

Ayant ainsi rabroué sa chienne, il se leva et alla ouvrir. Antoine traversa rapidement la cuisine et monta avec son vieux professeur dans la bibliothèque où il enleva son pardessus mouillé, tandis que M. Noël débarrassait un escabeau encombré de livres pour l'offrir

à son élève. — Un mauvais temps! mon camarade, fit le bonhomme qui avait déjà remarqué le visage altéré de son visiteur, mais qui ne voulait pas avoir l'air de s'en apercevoir; la bise grondait si fort ce soir que je me suis réfugié dans mon *capharnaüm*... On y est plus chez soi que dans ce grand galetas de cuisine.

— Monsieur Noël, interrompit Antoine, je viens vous dire adieu, je pars demain.

— Je le savais, mon garçon; ton père me l'a appris tantôt; je lui ai répondu que tu avais raison, et que si tu m'avais consulté, je t'aurais conseillé de t'en aller depuis longtemps... En certains cas, il y a plus de courage à fuir qu'à tenir tête au danger.

Antoine boutonnait et déboutonnait nerveusement sa redingote; il soupira profondément et resta silencieux.

— Je sais bien que c'est dur, poursuivit M. Noël, crois-tu que ça ne me grève pas de te voir t'éloigner si vite, toi, mon seul intérêt au monde, quand nous avons à peine eu le temps de causer?.. Je m'étais fait une fête de ces trois mois de vacances; mais ton avenir m'est plus cher que tout le reste... Souviens-toi de ce que je t'ai dit un soir dans le bois de Charbonnière!

— Vous aviez raison! répliqua Antoine avec un accent amer. — Il s'accouda sur la table, et M. Noël put examiner à loisir ses traits contractés, ses joues pâlies et ses yeux gros de larmes. La contrainte que le jeune homme s'imposait pour ne pas laisser éclater son chagrin donnait à son visage une expression encore plus poignante, et le bonhomme, constatant cette douleur muette, se sentit remué d'une pitié toute paternelle. — Tu souffres, mon pauvre enfant, dit-il en se rapprochant de lui, va, ne te gêne pas, parle-moi de tes chagrins, si cela peut te soulager.

Antoine secouait la tête d'une façon négative. — Va donc, ouvre ton cœur, tes plaintes ne tomberont pas dans l'oreille d'un indifférent... Je sais tout ce que les femmes peuvent inventer pour torturer les naïfs qui se laissent prendre à leurs mines enjôleuses... Voyons, parle! Elle t'a donc repoussé, cette mijaurée; elle n'a pas voulu de toi?

— Cela eût mieux valu! s'écria Antoine, mais non, elle a préféré mentir. Les mêmes mots de tendresse qu'elle me disait, les mêmes aveux que je recevais avaient été déjà prodigués à un autre, et elle nous trompait tous deux!

— Je les reconnais bien là, les perfides femelles! grommela M. Noël en montrant le poing, cela leur semblerait trop uni de faire le mal franchement; elles empoisonnent le trait avec un mensonge pour que la blessure reste plus longtemps envenimée.

— Et pourtant, murmura le jeune homme, si jamais figure res-

pira la franchise et la loyauté, c'était la sienne... Jamais deux yeux plus limpides n'avaient semblé mieux refléter la sincérité d'un cœur droit, jamais lèvres n'avaient paru exprimer avec plus de spontanéité les sentimens d'une nature aimante.

— Pures grimaces!.. Elles savent si bien mentir! mais au fond elles se ressemblent toutes... Sournoises et perverses!.. Vois *Vagabonde*, j'ai constamment l'œil sur elle et je connais tous ses tours; eh bien! elle a profité d'un soir où j'avais le dos tourné pour courir avec les chiens de la ferme, et me voilà forcé d'héberger un de ces jours une portée de roquets vicieux comme leur mère... Toutes les mêmes, mon camarade, toutes les mêmes!

Antoine était trop absorbé par son chagrin pour prendre garde à la sortie de M. Noël. — Pourquoi m'a-t-elle laissé croire qu'elle m'aimait? poursuivit-il, comme s'il se fût répondu à lui-même, quel besoin avait-elle de mentir? Il était si simple de m'avouer qu'elle avait déjà donné sa parole.

— Justement, c'était trop simple!.. Les femmes sont comme les chats, qui se plaisent aux manœuvres tortueuses et ne vont jamais droit au but.

— Elle ne ressemblait pas aux autres... Tenez, s'écria le jeune homme en saisissant le bras de M. Noël, je sens, malgré tout, que je l'aime encore, que je l'aimerai toujours... Je me demande si je ne l'ai pas jugée trop vite, si ce sot de Préfontaine ne s'est pas vanté, et si ce n'est pas lui qui a menti?

— Peuh! dit le bonhomme en sifflant entre ses dents, illusion d'amour-propre malade.

— Si je m'étais trompé pourtant? répéta Antoine en lançant à son vieux maître un regard anxieux qui pénétra jusqu'au cœur de M. Noël.

— Tu me fais pitié, reprit ce dernier, tellement pitié que, si cette fille était innocente, et si elle avait vraiment pour toi la moitié de la tendresse que tu lui gardes encore, malgré mon aversion pour le mariage, je te dirais : Retourne là-bas et épouse-la, puisque tu ne peux t'en passer!.. Mais je jurerais qu'elle a chanté à Préfontaine la même romance qu'elle te roucoulait. Pourquoi ce garçon, qui est un sot, j'en conviens, mais qui a réputation d'honnête homme, se serait-il abaissé à jouer une pareille comédie?.. Quelle preuve as-tu contre lui qui ne puisse se retourner contre elle?

Antoine laissa retomber sa tête dans ses mains. — Vous avez raison, soupira-t-il, mais votre raison me fait froid au cœur. Je sens en moi quelque chose de mort que rien ne ressuscitera plus : la foi dans la parole des autres. J'ai là une plaie qui sera éternellement saignante...

— Ta plaie se fermera, mon pauvre garçon! répondit M. Noël, qui s'était levé et lui serrait tendrement les deux mains.

Antoine hochait la tête. — Tu guériras, sacrebleu, s'écria le bonhomme, tu n'es pas d'une autre pâte que tes semblables!.. Regarde-moi, j'ai cruellement souffert dans un temps, et d'une blessure plus envenimée que la tienne. J'avais, comme toi, le sang chaud, le cœur tendre et des nerfs de sensitive... J'ai oublié pourtant. C'est la loi de nature; elle nous donne l'oubli pour assoupir nos peines, comme le sommeil pour défatiguer nos corps. Il étend petit à petit sur nos blessures ses minces toiles d'araignée, puis un jour le sang ne coule plus, la déchirure est cicatrisée. On se demande : qu'est devenue ma jalousie? où est ma colère? où est ma rancune? Il n'y a plus rien, l'oubli a tout endormi.

Il y eut un moment de silence. La pluie fouettait toujours les carreaux avec rage, et le vent geignait dans l'escalier. Entre deux rafales on entendit des coups précipités résonner à la porte de la maison.

— On a frappé! dit Antoine en prêtant l'oreille.

— Bon! c'est le vent qui fait battre les volets.

Un nouveau coup plus distinct leur arriva, répercuté par les parois sonores de la cuisine, et *Vagabonde,* réveillée en sursaut, se mit à aboyer furieusement.

— Je vous assure qu'on a heurté à la porte! reprit le jeune homme, qui s'était levé.

— Sans doute quelque *camp-volant* qui prend ma maison pour une auberge! grommela M. Noël en allumant sa lanterne, sois tranquille, je vais l'expédier...

Il laissa Antoine en tête-à-tête avec *Vagabonde,* et descendit lestement le petit escalier qui menait à la cuisine. — Qui est là? cria-t-il avant de tirer les verrous.

Pas de réponse, ou du moins s'il y en eut une, elle était si faible qu'elle se confondit avec la plainte du vent. Impatienté, M. Noël déverrouilla la porte, qui s'ouvrit toute grande sous la pression d'une rafale humide, et fit vaciller la lumière de la lanterne; en même temps, le vent poussa dans la cuisine une femme aux vêtemens ruisselans, et le vieux professeur, soulevant son falot, reconnut Raymonde.

Une idée traversa tout d'abord le cerveau du bonhomme et accrut sa mauvaise humeur. — Elle sait qu'Antoine est au Chânois, pensa-t-il, et elle a l'audace de l'y venir relancer... — Celui que vous cherchez n'est pas ici! cria-t-il en repoussant la jeune fille, passez votre chemin!

— Je ne cherche personne que vous, monsieur Noël. C'est à vous que je veux parler.

— Qu'avez-vous à me dire? continua-t-il sur le même ton bourru, en persistant à lui barrer la porte, parlez donc;... j'écoute.

— Me laisserez-vous dehors par un temps pareil? répliqua Raymonde d'une voix si triste que le bonhomme sentit sa rudesse s'amollir.

Il souleva de nouveau sa lanterne et considéra ce joli visage battu par le vent et la pluie; la jeune fille grelottait, sa robe mouillée lui collait au corps, et ses cheveux, à peine protégés par un fichu noué en fanchon, étaient tout ébouriffés. M. Noël recula peu à peu et laissa l'importune visiteuse franchir le seuil du Chânois. — Au fait, murmurait-il, elle est trempée comme si elle sortait de la rivière... Hum!... Et ses dents claquent de froid... Entrez donc, puisque vous voilà... Surtout pas de cris, j'ai horreur de ces simagrées-là! Entrez et fermez la porte.

Pendant ce temps, on entendait *Vagabonde* aboyer et se démener comme une possédée. Tout en bougonnant, le vieillard avait empoigné dans un coin une bourrée de ramilles et l'avait jetée sur les landiers de la cheminée. Il l'alluma, et en un clin d'œil une belle flamme vive pétilla dans l'âtre. — Voilà le feu qui *claire*, poursuivit-il sans regarder Raymonde; il faut avoir le diable au corps pour courir les champs par ce vent déchaîné! Enfin, bien rusé qui empêchera une femme de faire des folies. — Il poussa une chaise devant le foyer. — Asseyez-vous et séchez-vous!

— Merci, murmura-t-elle.

Il haussa les épaules d'un air dépité : — Ne me remerciez pas; j'agis comme contraint et forcé... Cette chienne maudite ne se taira donc pas?.. Attendez-moi, je vais revenir.

Il entrebâilla la porte de l'escalier et gagna à tâtons la bibliothèque où Antoine se promenait, inquiet. — Ce n'est rien, balbutia le vieux professeur, essoufflé, c'est la fermière qui vient pour les provisions... Ne t'impatiente pas.

— Je vais descendre avec vous, dit le jeune homme, intrigué des façons mystérieuses de M. Noël.

— A d'autres! pensa le bonhomme aux abois, il ne manquerait plus qu'ils se rencontrassent. — Non, non, s'écria-t-il, tu ne me déranges pas et j'ai à te parler. Prends un livre, j'aurai tôt fait.

Il ouvrit un placard, en tira une bouteille poudreuse qu'il cacha sous sa redingote, puis, donnant une rebuffade à *Vagabonde*, qui voulait le suivre, il s'esquiva tandis qu'Antoine l'examinait d'un œil soupçonneux.

Quand il rentra dans la cuisine, Raymonde, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, regardait fixement la flamme. Elle avait dénoué sa fanchon; ses cheveux en désordre, baignés par la clarté dorée du foyer, formaient comme une auréole autour de sa

tête, ses vêtemens fumaient. M. Noël prit un verre dans la huche, l'emplit à demi du vieux vin qu'il avait apporté et le tendit à la jeune fille. — Tenez, fit-il de son même ton bourru, buvez cela pour vous réchauffer le sang.

Elle porta le verre à ses lèvres et but une gorgée, tandis que le vieillard jetait une nouvelle bourrée dans l'âtre. — Dites-moi votre histoire, reprit-il, et soyez brève, je n'ai pas de temps à perdre.

Il continuait à arpenter la salle d'un pas nerveux. Un grillon, réveillé par la chaleur du brasier, poussait son petit cri derrière la *platine*. Raymonde, peu encouragée par l'attitude de son hôte, remuait les lèvres sans trouver de paroles. — Vous vous imaginiez qu'Antoine était au Chânois? Soyez franche! murmura-t-il avec humeur.

— Non, répondit-elle, j'étais partie dans l'intention de lui parler, c'est vrai; mais quand j'ai été devant sa maison et que j'ai vu de la lumière aux vitres, je n'ai plus osé entrer... Alors j'ai pensé à vous, et l'idée m'est venue d'aller frapper à votre porte.

— Hum! singulière idée!.. Et pourquoi avez-vous pensé à moi, s'il vous plaît?

— Parce que je sais qu'Antoine vous aime et vous respecte comme un père... Si je parviens à vous convaincre que je ne suis pas coupable, vous le lui redirez, et il vous croira.

— Savoir! grogna-t-il, un peu apaisé néanmoins; — supposez-vous que je sois si facile à embobeliner? Ce n'est pas moi qu'on prend avec des comédies de sentiment et des faussetés enveloppées de câlineries!

— Je ne suis pas fausse, s'écria Raymonde, jamais je n'ai parlé autrement que je ne pense.

— Ne criez pas si haut, répliqua rudement M. Noël, qui tremblait qu'Antoine ne reconnût la voix de Raymonde.

— Je n'ai jamais joué la comédie! répéta-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Pas même avec Antoine?

— Est-ce que c'était possible?.. Je l'aimais.

— Et avec M. de Préfontaine?

— Pas même avec M. de Préfontaine!.. — Elle s'arrêta, il lui semblait avoir entendu un bruit de pas et un soupir derrière une cloison; mais c'était sans doute une hallucination de ses oreilles, où bourdonnaient encore le ruissellement de la pluie et les rumeurs du vent. Dans la salle, le grillon accompagnait seul de son cri régulier le va-et-vient du bonhomme, qui arpentait la cuisine. — Est-ce tout? demanda celui-ci en s'arrêtant tout à coup devant Raymonde.

— Non, répondit-elle avec un accent de prière, soyez patient avec moi. Antoine m'a souvent dit que vos façons sévères cachaient un bon cœur. Montrez-vous bon pour moi et écoutez-moi sans me rudoyer. Vous avez nommé M. de Préfontaine; eh bien! oui, on a voulu me marier avec lui. Ma mère désirait ce mariage, et mon père pensait comme elle. Je n'avais pas rencontré Antoine, je ne savais pas ce que c'était qu'aimer, et M. de Préfontaine m'était indifférent; mais on prétendait que c'était le seul parti qui s'offrît pour moi, et ma mère employa toute son influence pour me pousser à ce mariage...

M. Noël lança une sourde imprécation; puis, voyant que la jeune fille s'arrêtait, interdite : — Allez, allez, murmura-t-il, j'écoute.

— Et puis, continua-t-elle, j'étais si lasse de la vie que je menais! Je ne sais si tous les intérieurs ressemblent au nôtre; il y a chez nous je ne sais quelle contrainte mystérieuse qui glace le cœur et empêche toute intimité. Dans ses rares momens de bonne santé, mon père me gâte et se laisse câliner, mais il a l'air parfois si ennuyé, il semble traîner sa vie comme un boulet... Je vous dis toutes ces choses pour que vous compreniez bien ma situation. Ma mère ne m'a jamais aimée, on dirait qu'elle m'en veut d'être venue au monde, et moi-même, quand je descends au fond de mon cœur, je n'y trouve pas cette tendresse que les autres enfans ont pour leur mère... Je dois vous paraître un monstre?

— Non, fit-il avec un soupir de soulagement... Ainsi vous n'étiez pas heureuse chez vous?

— J'y étais tantôt triste, tantôt folle, jamais je n'y étais à l'aise. Cela vous explique comment l'idée d'épouser un homme que je n'aimais pas ne m'a point effrayée tout d'abord... M. de Préfontaine m'a offert sa main; je ne l'ai ni acceptée ni repoussée, et ç'a été mon tort, car il a pris mon indifférence pour de la timidité et il s'est imaginé que j'avais du goût pour lui. Il s'est absenté, et Antoine est venu à la maison. Dès le premier jour, il a eu mon cœur, et M. de Préfontaine n'a plus existé pour moi.

— Mais pourquoi avez-vous caché à Antoine ce qui s'était passé? Pourquoi n'avez-vous pas rompu tout net avec Préfontaine? s'écria le bonhomme, dont la pétulance trahissait un intérêt croissant.

— Pourquoi?.. Ah! je ne sais pas si vous allez me comprendre, mais il me semble que je comprendrais si bien ce scrupule-là, si on me le confiait... J'étais tellement heureuse d'aimer, tellement fière d'être aimée par Antoine, je l'estimais si haut, que mon bonheur m'effrayait. A chaque instant j'avais peur de le voir s'évanouir comme dans un rêve. Je me disais : si je parle, Antoine ne m'aimera peut-être plus, et si je le perds, adieu la joie de ma vie!.. Et

alors, voyez-vous, j'étais lâche, j'ajournais mes confidences au lendemain en songeant qu'après tout c'était encore un jour heureux de gagné. J'en ai été cruellement punie. Le soir même où je me promettais de tout avouer et où j'étais décidée à rompre avec M. de Préfontaine, il est revenu, et avant que j'aie pu rien expliquer, c'est lui qui s'est chargé de tout révéler à Antoine. Voilà comment je me suis rendue malheureuse pour toujours.

M. Noël, debout devant l'âtre, une main posée en abat-jour sur ses yeux, regardait Raymonde avec une attention mélangée de surprise et d'attendrissement. Une magique influence avait encore une fois fait jouer la serrure rétive de la mystérieuse cachette enfermée dans son cœur. Les souvenirs de sa jeunesse lui envoyaient au cerveau leurs odeurs pénétrantes. Il songeait : — J'ai été ainsi, j'ai senti de même, au temps où j'aimais. — Et toutes ses méfiances, toutes ses préventions, étaient comme neutralisées par ce parfum de l'amour vrai que rien ne détruit dans les âmes qu'il a une fois imprégnées.

— Je vous ai tout dit, reprit Raymonde en se levant, me croyez-vous sincère ?

— Je vous crois, murmura-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'acerbe. — Il lui prit les mains, et, tandis qu'il les lui serrait fortement, elle sentit quelque chose de chaud et d'humide rouler sur ses doigts. Elle releva la tête et, à la clarté du brasier, elle vit scintiller les yeux mouillés de M. Noël. — Pardon, fit-il en bredouillant, je suis nerveux, je suis bête !

— Ah ! s'écria Raymonde, vous êtes bon, Antoine me l'avait bien dit !.. Pourquoi n'est-il pas là pour m'entendre, comme vous ?

— Il y est, balbutia le bonhomme.

— Oui, et il vous a entendue ! répéta derrière eux une voix vibrante.

La porte de la bibliothèque était ouverte, et Antoine s'était précipité au milieu de la salle. Raymonde poussa un cri et devint pâle.

— M'en voulez-vous d'avoir écouté aux portes ? dit le jeune homme en lui envoyant son regard le plus caressant ; dès que j'ai distingué votre voix, j'ai enfermé *Vagabonde* dans le *capharnaüm* où l'on m'avait relégué, et je me suis glissé jusqu'au bas de l'escalier.

La jeune fille était si tremblante qu'elle pouvait à peine parler.

— Vous me pardonnez ? dit-elle enfin, vous m'aimez toujours ?

— Je vous aimais quand même... Demandez à M. Noël ! Il a vu combien j'étais misérable tantôt.

— Et maintenant ?

— Maintenant je suis heureux comme un roi et léger comme une

plume, s'écria-t-il en sautant au cou de M. Noël,... heureux, bien heureux! balbutiait-il en le serrant à l'étouffer.

— Lâche-moi! grommela le bonhomme; parce que tu es fou, ce n'est pas une raison pour asphyxier ton prochain. — Ne sachant plus comment cacher son émotion, M. Noël plongea tout à coup dans l'escalier, grimpa au *capharnaüm* et alla délivrer *Vagabonde* qui se précipita dans la cuisine en se tortillant et en poussant de petits cris étouffés, tant et si bien qu'elle réveilla le corbeau perché sur la crédence, et qu'à eux deux ils souhaitèrent à leur façon la bienvenue aux amoureux. M. Noël, ne pouvant tenir en place, jetait sur le brasier des brassées de menu bois, et cette flambée libérale donnait un air de fête à la vieille salle enfumée. La clarté courait des flancs de la huche aux épis de maïs des solives; elle dansait au fond des assiettes, lançait des éclairs aux casseroles de cuivre, aux vitres poudreuses, et enveloppait d'un nimbe radieux la jolie tête échevelée de Raymonde. Antoine, qui avait repris un peu de sang-froid, remarqua tout à coup le désordre de la toilette de la jeune fille. — Dans quel état cette pluie vous a mise, s'écria-t-il, et comment avez-vous pu quitter la Maison Verte à une pareille heure?

Elle tressaillit, et sa figure reprit une expression inquiète. Elle leur raconta sa rupture avec Osmin, sa querelle avec sa mère et la violence qui avait précipité le dénoûment. M. Noël ouvrait de grands yeux et reniflait bruyamment. Antoine était redevenu pensif, son front se plissait et son regard s'était assombri.

— J'irai, dit-il, trouver demain votre père et le supplier... Peut-être se laissera-t-il toucher?

Raymonde secoua la tête. — Mon père n'est pas le maître, répondit-elle, et de sa vie il n'a eu une volonté. Il est dominé par ma mère et il lui obéira. Dieu sait ce qu'elle lui conseillera, car elle vous déteste et ne m'aime guère! Mon obstination l'a exaspérée, elle parlait de m'enfermer dans un couvent, et il est certain qu'elle tentera tout pour m'intimider... Mais j'ai une volonté, moi, et rien ne me fera plier.

— Vous êtes mineure et par conséquent sous sa dépendance... Elle peut vous cloître dans un couvent jusqu'à votre majorité.

— Oh! s'exclama-t-elle avec un accent de révolte, j'aimerais mieux me jeter au fond de l'eau!

— Raymonde!.. — Antoine allait et venait d'un air agité. — Eh quoi! s'écria-t-il avec une rage passionnée, ne vous aurai-je retrouvée que pour vous perdre?.. Demain, ce soir peut-être, ils viendront vous arracher d'ici et nous séparer pour des années... Ils le peuvent, la loi est pour eux.

Pendant cet entretien, M. Noël était resté concentré en lui-même, il piétinait avec impatience et marquait son émotion par de formidables grimaces. Aux derniers mots d'Antoine, il éclata.

— La loi?.. murmura-t-il, hum! c'est à savoir, et si on parlait... Eh bien, oui, sacrebleu! je parlerai... Vous vous marierez, c'est moi qui m'en charge.

— Vous, monsieur Noël? — Antoine restait interdit, Raymonde regardait le bonhomme gesticuler et se demandait s'il ne devenait pas fou.

— Moi-même... Il y a eu un temps où le silence était bon, maintenant il faut parler... Je te dis que tout ira bien, continua-t-il en prenant Antoine par le bras, tu ne comprends pas, hein?... Bah! tu n'as pas besoin de comprendre. Tu vas redescendre à Auberive et t'y tenir coi jusqu'à demain soir. Quant à mademoiselle?..

Il s'arrêta et regarda Raymonde d'un air embarrassé. L'idée d'héberger une femme au Chânois le contrariait visiblement. — Diantre! grommela-t-il. — Il ouvrit la porte d'entrée, jeta un coup d'œil sur le ciel : — Elle ne peut pourtant pas coucher à la belle étoile, reprit-il comme en réponse à une objection intérieure; d'ailleurs, il faut qu'elle reste ici jusqu'à demain... Il se retourna vers Antoine : — Vois, étourneau, à quelles extrémités me poussent tes folies!.. Où vais-je loger mademoiselle?

— Je puis dormir sur un fauteuil, hasarda Raymonde en souriant.

— Allons donc! grogna le bonhomme d'un air incrédule, est-ce que vous êtes habituée à dormir sur un fauteuil?

Il alla jusqu'à sa chambre à coucher, entrebâilla la porte, resta un moment sur le seuil, la mine perplexe : — Enfin, le vin est tiré!.. murmura-t-il; — puis, revenant vers Antoine : — En descendant, tu passeras à la ferme, on ne doit pas y être encore couché, et tu diras à la fermière que j'ai besoin d'elle pour cette nuit... Et maintenant décampe! s'écria-t-il en poussant le jeune homme dehors.

— Mais, monsieur Noël...

— Va-t-en, et n'oublie pas ma commission!

Lorsque Antoine eut disparu, le vieillard se retourna vers Raymonde, qui restait immobile et l'examinait curieusement.

— Je vous donnerai mon lit, reprit-il d'un ton moitié grognon, moitié plaisant; honni soit qui mal y pense!

Il fouilla au fond d'un placard, en tira des draps blancs, garnit le lit et borda les couvertures. Sur ces entrefaites, la fermière arriva tout essoufflée. Sans tenir compte de ses effaremens et de ses exclamations, le bonhomme se contenta de murmurer : — Made-

moiselle couchera ici cette nuit, je compte sur vous pour lui servir de chambrière... Vous étendrez un matelas au pied du lit... Quant à moi, je dormirai dans mon fauteuil.

Une heure après, tout était rentré dans l'ordre. On n'entendait plus que la clameur du vent dans l'escalier et le cri du grillon derrière la platine. M. Noël s'installa dans son fauteuil, tandis que *Vagabonde*, postée en face de lui, la queue en mouvement et les oreilles couchées, semblait lui poser une muette interrogation. — Eh bien! quand tu me regarderas avec des yeux ronds? grogna le bonhomme impatienté. Oui, il y a une femme ici... Il y en a même deux... C'est comme cela!

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Suffit, dormons! — Et il souffla sa lanterne.

XII.

A la Maison Verte, on avait d'abord cru Raymonde réfugiée dans sa chambre, et l'on resta quelque temps sans s'apercevoir de sa disparition. Mme Clotilde avait accaparé Osmin, et, le poussant dans une encoignure, elle tentait un dernier effort pour repêcher ce gendre de ses rêves, qui menaçait de se dérober comme une truite qu'on croyait déjà dans la nasse et qui, d'un brusque tour de queue, remonte prestement entre deux eaux. Pour ramener Préfontaine, la dame employait ses plus subtiles manœuvres et ses plus attirantes amorces. A l'entendre, la résistance de Raymonde n'était pas sérieuse; c'était un coup de tête d'enfant gâtée et taquine, il n'y fallait pas prendre garde, et elle reviendrait elle-même à résipiscence le lendemain; mais Mme Clotilde avait beau se démener, le poisson ne mordait plus; Osmin, pensif et méfiant, se tenait sur la réserve. Il hochait la tête, avançait sa lèvre inférieure, faisait craquer ses doigts, croisait et décroisait ses jambes, le tout sans souffler mot. Pourtant il n'avait pas le courage de s'en aller. Un reste d'affection pour la jeune fille et une secrète peur d'irriter de nouveau Mme La Tremblaie le clouaient sur sa chaise. Il se bornait à articuler de vagues monosyllabes, à pousser des soupirs et à lancer des regards de compassion sur M. La Tremblaie, que toutes ce émotions avaient anéanti, et qui, étendu dans son fauteuil, le menton sur la poitrine et les yeux mi-clos, semblait être tombé en catalepsie.

A l'heure du dîner, on chercha vainement Raymonde, sa chambre était vide; un domestique prétendait l'avoir vue sortir tête nue, et l'on finit par se convaincre qu'elle avait effectivement quitté la Maison Verte. — Où peut-elle être allée par une nuit pareille? se demandait le pauvre La Tremblaie, cette enfant me fera mourir!

— Bah! répliquait Mme Clotilde, déguisant son agacement sous une feinte indifférence, elle aura été se cacher chez ses bons amis du village. Elle veut nous inquiéter et se faire chercher; c'est un de ses tours et vous devriez y être habitué!

Mais les heures se passèrent, et Raymonde ne reparut pas. Il ne s'agissait plus d'une simple escapade, et l'inquiétude devint plus sérieuse. Le bon Osmin, voyant la consternation de ses hôtes, s'était offert pour fouiller le village et les bois environnans. Il sortit avec le petit domestique, frappa vainement à toutes les portes, s'enfonça dans la forêt, hucha en tout sens d'une voix formidable, et revint vers minuit, trempé, crotté, rompu, mais n'ayant pas trouvé trace de la fugitive.

La nuit, comme on pense, s'acheva tristement. Préfontaine la passa étendu sur le canapé du salon. Dès le matin, tout le monde fut sur pied. Il avait été convenu qu'on commencerait par s'enquérir de Raymonde à Auberive, et qu'on pousserait même jusqu'à Langres, suivant les indications qu'on recevrait. Mme Clotilde, selon son habitude, rejetait sur M. La Tremblaie toute la responsabilité de cet esclandre. — C'était, disait-elle, son défaut d'énergie qui encourageait Raymonde à de semblables fredaines. Cette enfant avait une mauvaise nature, et il était nécessaire de la remettre au joug. On avait eu tort de la faire sortir de pension, mais patience! elle lui apprendrait à vivre, et un bon couvent bien muré aurait raison de ses incartades. — A travers ses récriminations, elle achevait sa toilette à la hâte, passant à chaque instant du salon dans une pièce voisine, d'où on l'entendait ouvrir et fermer violemment les tiroirs, tout en poursuivant ses menaces à l'adresse de Raymonde.

Sur ces entrefaites, le petit domestique annonça qu'un homme demandait à parler à M. La Tremblaie; avant que ce dernier eût desserré les lèvres pour répondre, la porte du salon se rouvrit et M. Noël, vêtu de sa redingote verte, guêtré jusqu'aux genoux, s'avança d'un pas nerveux. Il dévisagea au passage Osmin de Préfontaine et vint se planter en face de M. La Tremblaie. Le salon était mal éclairé; le père de Raymonde, qui avait la vue faible, clignait des yeux et cherchait à reconnaître ce visiteur, dont la figure étrange et le regard fixe lui semblaient inquiétans. — Que désirez-vous, monsieur? demanda-t-il enfin.

— Vous parler de Mlle Raymonde, répondit l'autre d'un ton bref.

— Il ne lui est rien arrivé, n'est-ce pas? balbutia La Tremblaie, où est-elle?

— Chez moi.

— Où çà, chez vous? cria de sa chambre Mme Clotilde, qui avait entendu et qui accourait; — mais quand elle eut soulevé la portière et examiné le nouveau-venu, elle pâlit et poussa une sourde exclamation.

— Ah! ah! dit le vieux professeur en se retournant vers elle, vous avez meilleure mémoire que lui, et vous avez reconnu Noël Heurtevent.

— Heurtevent! murmura La Tremblaie, dont les lèvres étaient devenues blanches, et dont les mains se crispèrent sur les bras du fauteuil.

Osmin écarquillait les yeux et regardait alternativement les acteurs de cette scène. Prompte comme l'éclair, Mme Clotilde s'approcha du jeune homme et lui chuchota deux mots à l'oreille. Préfontaine comprit qu'il était de trop et se hâta de s'esquiver. Quand la porte se fut refermée sur lui, M. Noël Heurtevent s'avança vers La Tremblaie, qui semblait paralysé par la terreur. — Vous ne vous attendiez pas à me retrouver dans ce pays perdu, dit-il, et vous comptiez bien être débarrassé de moi à tout jamais? C'est un de ces hasards qui ferait presque croire à une Providence, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous? articula enfin La Tremblaie, qu'exigez-vous?

— Oui, ajouta Mme Clotilde, qui avait la première retrouvé son sang-froid et qui essayait de payer d'audace, que voulez-vous?.. Après être resté muet pendant vingt ans, je ne suppose pas que vous ayez l'intention de vous livrer à des récriminations ridicules... Il y a prescription, mon cher!

— Hum! riposta M. Noël sans daigner la regarder, vous pourriez vous tromper... Si mal agencée que soit la société, il y a toujours une heure où elle rattrape ses droits et se venge... Vous le voyez bien, puisque je suis ici.

— Vous voulez me forcer à retourner chez vous? Allons donc! s'exclama-t-elle en haussant les épaules.

— Rassurez-vous, répliqua-t-il vertement, il y a six semaines que je connais votre présence dans ce pays, et je n'ai pas bougé. Non. Monsieur vous a prise, qu'il vous garde... Il ne s'agit ni de vous, ni de moi, Dieu merci!

— De quoi s'agit-il alors?

— De votre fille.

— Raymonde?

— Oui, je viens simplement vous demander de consentir à son mariage avec Antoine Verdier.

M. La Tremblaie s'agitait pour parler, mais Mme Clotilde ne lui en laissa pas le temps. — Jamais! s'écria-t-elle avec violence, j'aimerais mieux la jeter à l'eau que de la donner à ce vagabond... Jamais, entendez-vous!

— Ce mariage se fera pourtant.

— Malgré moi?

— Malgré vous.

— C'est ce que nous verrons; Raymonde est mineure et elle m'appartient.

— Savoir!

— Elle est ma fille, et je la ferai bien céder.

— Vous voulez dire *notre* fille, répondit-il gravement. — Et comme elle le regardait d'un air stupéfait : — A chacun son tour! reprit-il, je vous aimais et vous m'avez abandonné, je me fiais à vous et vous m'avez trompé; vous avez vécu vingt ans tranquille avec votre amant, tandis que je me morfondais seul dans mon trou, et que j'étais ridicule par-dessus le marché... Aujourd'hui, non contente d'avoir gâté ma vie, vous vous attaquez au bonheur du seul être qui me soit cher, d'Antoine, mon enfant adoptif; vous lui refusez Raymonde qu'il adore, et après m'avoir fait souffrir comme un réprouvé, vous voulez le rendre misérable à son tour... Halte-là! Je reprends mes armes; la loi est pour moi, j'en use. L'enfant né pendant le mariage a pour père le mari; or notre mariage n'a pas été dissous, Raymonde est ma fille, je la prends, je l'emmène, je la marie à qui bon me semble, entendez-vous!.. Du même coup, je me venge et je fais deux heureux... Vous voyez bien que vous vous trompiez, et qu'il n'y a pas prescription, ma chère!

Pendant un moment, Mme Clotilde resta étourdie de ce coup droit auquel elle ne s'attendait pas; mais, si elle plia tout d'abord, elle n'en regimba que plus violemment après avoir reçu en pleine figure le dernier sarcasme de Noël Heurtevent. — Eh bien, répliqua-t-elle furibonde, je me laisserai traîner devant les tribunaux, et mon avocat vous drapera de la belle façon. Vous voulez du scandale, vous en aurez!

— Le scandale retombera sur vous... Dans l'intérêt de votre fille et d'Antoine, je désirais ne pas ébruiter cette affaire; mais vous préférez laver votre linge sale sur la place publique!

— Je préfère tout à l'humiliation de vous obéir!

— Vous avez été mauvaise épouse, vous êtes mauvaise mère, cela ne m'étonne pas.

— Je suis ce que je suis, s'écria-t-elle enragée, mais vous, vous êtes chez moi, et vous l'oubliez... Sortez!

Au moment où d'un geste irrité elle montrait la porte, son bras fut saisi par une main frémissante, et La Tremblaie se dressa près d'elle. Il était très pâle, mais ses traits altérés exprimaient à la fois la fierté indignée et le dégoût, et il y avait presque de l'énergie dans ses yeux brillans. — Restez, monsieur, dit-il d'une voix ferme, vous êtes ici chez moi.

Il écarta rudement Mme Clotilde, qui alla choir dans un fauteuil. Elle se sentait vaincue, et, comme la plupart des femmes qui sont à bout d'argumens, sa rage nerveuse se termina par une crise de larmes.

— Vous avez raison, reprit La Tremblaie sans se préoccuper des sanglots de la dame, Raymonde doit ignorer toute cette honte, c'est à ceux qui ont commis la faute à en supporter le poids... Qu'exigez-vous?

— Votre consentement par acte en forme au mariage de Mlle Raymonde avec Antoine, répondit M. Noël; je vous attendrai à midi chez le notaire d'Auberive.

— Nous y serons.

— Vous viendrez ensuite reprendre la jeune fille, qui est chez moi. Les publications auront lieu immédiatement, et le mariage devra suivre dans le plus court délai... Je suppose que vos précautions sont prises et que vous vous êtes arrangé pour que tout marche sans encombre?

— Oui, murmura La Tremblaie, et je suis prêt à vous remettre la dot que je constituerai à Raymonde.

— C'est inutile, riposta fièrement M. Noël, nous ne voulons pas de votre argent... Nous n'en voulons pas! répéta-t-il impérieusement en voyant que La Tremblaie essayait d'insister.

Celui-ci courba la tête. — Est-ce tout? balbutia-t-il.

— Non, reprit M. Noël impitoyablement; aussitôt après le mariage les deux jeunes gens iront s'installer à Paris... Raymonde va commencer une nouvelle vie, et il faut qu'elle se détache complétement du milieu dans lequel elle a vécu jusqu'ici.

M. La Tremblaie comprit, et ses yeux s'emplirent de larmes. — Vous êtes cruel, monsieur, répondit-il, mais je me résigne... Convenez que, si j'ai été coupable, je suis rudement puni!

Il alla se rasseoir accablé, songeant avec terreur à l'existence qui l'attendait après le départ de Raymonde. Le vieux professeur considéra un moment Mme Clotilde, qui suffoquait dans son fauteuil, et

La Tremblaie affaissé sur une chaise. — Oui, Noël Heurtevent était bien vengé, et la punition était complète. — Il se couvrit de son feutre recroquevillé, boutonna sa redingote. — A midi ! répéta-t-il à La Tremblaie, — et il sortit.

Il traversa lenlement l'allée des tilleuls, satisfait de sa matinée, mais grave et presque mélancolique. La pluie avait cessé, un rayon de soleil argentait les feuillages déjà plus clairsemés, et le vent faisait rouler sur le chemin de petits tourbillons de feuilles jaunies. M. Noël hâta le pas, et il apercevait déjà le calvaire qui s'élève à la bifurcation des routes de Lamargelle et d'Auberive, quand un spectacle inattendu attira son attention.

Le lourd cabriolet de M. de Préfontaine venait d'atteindre le sommet de la rampe, et Osmin, après l'avoir gravie à pied à côté de son cheval pie, était remonté sur le siége et avait fouetté sa bête. elle-ci, lasse sans doute des efforts de la montée, jugea à propos de recommencer le manége qui lui était familier. Elle rua sous le fouet et se coucha bellement dans le sable du chemin. Osmin descendit, fouilla dans sa veste, mais il eut beau retourner ses poches; les événemens qui s'étaient succédé depuis la veille lui avaient fait oublier son morceau de sucre, et *Pigeau*, ne voyant rien venir, s'obstinait à rester vautré entre les brancards. Le triste Préfontaine, accablé de toute façon par la mauvaise fortune, se résigna de guerre lasse à attendre le bon plaisir de *Pigeau* et alla s'asseoir piteusement sur un tas de pierres, en face de son équipage. C'est dans cette posture qu'il fut rejoint par M. Noël.

— Est-ce que votre cheval est blessé? demanda le bonhomme.

— Non, non, dit le géant, c'est une habitude qu'il a de temps à autre. La montée l'a fatigué. *Pigeau* est une bonne bête, monsieur, mais il a le garrot sensible. — Et il expliqua ingénûment les boutades de son cheval ainsi que la méthode qu'il employait pour l'entraîner.

— Du sucre! s'écria le vieux professeur; vous ne savez pas vous y prendre avec les bêtes capricieuses, et je ne vous conseille pas de vous marier!.. Montez sur votre siége, je vais vous donner un coup de main.

Il alla cueillir une belle houssine de coudrier dans un buisson, releva vertement *Pigeau*, qui ne s'attendait guère à ce changement de méthode, et le fit trotter gaillardement sur la route.

— Voilà comme on s'y prend! cria-t-il à Préfontaine.

— Merci, monsieur, répondit Osmin, — puis, rougissant tandis que le vieillard continuait à conduire le cheval par la bride : — Je voudrais, hasarda-t-il, vous demander une chose... Vous avez vu Mlle Raymonde? Il ne lui est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas?

— Elle se porte à merveille, repartit M. Noël.

— Et croyez-vous qu'elle épouse M. Verdier?

— Parbleu! grogna le bonhomme, puisqu'ils se sont mis en tête de s'adorer, il faut bien qu'on les marie!

Osmin poussa un long soupir. — Monsieur, reprit-il, vous allez la revoir... Dites-lui bien que je ne lui en veux pas, et que... je souhaite qu'elle soit plus heureuse que moi.

Il appliqua un coup de fouet à *Pigeau*, et le cabriolet fila sur la route de Lamargelle.

— Brave garçon, tout de même! grommela M. Noël, décidément les hommes valent mieux que les femmes.

Le mariage d'Antoine et de Raymonde eut lieu quinze jours après dans les conditions imposées par M. Noël. Les La Tremblaie quittèrent la Maison Verte, et un mois plus tard un écriteau attaché à la grille annonça que la propriété était à vendre. — Jusqu'à présent il ne s'est pas présenté d'amateurs, et elle reste inhabitée. Les deux jeunes gens vivent à Paris et passent leurs vacances dans la maison de Sœurette. Quant à Mme Clotilde et à son compagnon ils ont repris leur vie nomade à travers les stations thermales et les villes de jeux. Depuis qu'il est séparé de sa fille, le malheureux La Tremblaie n'est plus reconnaissable, sa maladie nerveuse a empiré et il n'aura plus longtemps à traîner la chaîne à laquelle il est rivé. Selon la prédiction du berger Trinquesse, Osmin de Préfontaine est resté garçon; il voisine fréquemment avec M. Noël, qui l'a pris en affection; *Vagabonde* et *Pigeau* sont devenus une paire d'amis. — L'automne dernier, je les ai rencontrés tous quatre à la lisière d'un bois. M. Noël venait de ramasser un cep rebondi et appétissant, et il essayait d'inculquer à Osmin son amour pour les cryptogames. — Admirable végétal! lui disait-il, il a toutes les vertus, même celle de se passer de femme et d'ignorer les ennuis du mariage; il se reproduit de lui-même comme le phénix... Otez votre chapeau, mon camarade, et saluez le modèle des célibataires!

ANDRÉ THEURIET.

JULES MICHELET

SA VIE ET SES ŒUVRES

Le bruit qui va peut-être se faire autour du tombeau de Michelet ne doit pas nous empêcher de parler aujourd'hui de lui avec impartialité. Avant l'oraison funèbre, la critique indépendante a le droit de faire entendre sa voix. Pour entreprendre cette étude, on n'a guère d'autres documens que ceux rassemblés par M. Gabriel Monod dans sa très intéressante notice et ceux jetés au hasard par Michelet lui-même dans son œuvre volumineuse; mais ces documens suffisent pour porter un jugement équitable sur l'homme qui a été trop exalté par les uns, trop dénigré par les autres, et pour mettre en relief les mérites comme les défauts de l'écrivain. Quoi qu'on en puisse penser, il compta parmi les plus célèbres de ces brillans esprits dont nous avons vu s'éteindre la lumière et qui disparaissent sans être remplacés. Ils sont nombreux, ceux dont les noms nous ont été transmis par nos pères et dont nous n'avons connu que le déclin; combien sont-ils, ceux dont les noms seront transmis par nous à nos enfans? N'oublions pas toutefois qu'on trouve déjà trace dans notre histoire de ces périodes incertaines où la France a paru douter de sa propre vitalité. Il y a quelque douze cents ans, le chroniqueur Frédégaire, après avoir raconté les exploits de Clovis et de ses fils, ajoutait avec mélancolie : « Désormais le monde se fait vieux, et la pointe de la sagacité s'émousse en nous. Aucun homme de ce temps ne peut ressembler à ceux des âges précédens, aucun n'oserait y prétendre. » Puisqu'au jugement du continuateur de Grégoire de Tours notre décadence commence à Clovis, ne pouvons-nous pas espérer de la voir durer quelque temps encore? S'il était vrai cependant que la France eût perdu sa jeunesse et que pour elle les temps se fissent vieux, quel meil-

leur emploi pourrions-nous donner à cette vieillesse que de faire revivre les hommes qui ne sont plus, en appliquant à les bien comprendre ce que, pour emprunter l'expression du vieux Frédégaire, il peut nous rester de sagacité?

I.

Michelet est un enfant de Paris, souvent il s'en faisait gloire; mais il était par ses parens d'origine campagnarde. Son père et sa mère appartenaient l'un et l'autre à ces vigoureuses familles de paysans qui par leur industrie, leur ardeur au travail, formaient à la fin du dernier siècle une des forces cachées de la France. Le grand-père paternel de Michelet était Picard d'origine. Il n'eut pas moins de douze enfans, dont plusieurs renoncèrent à se marier afin de favoriser d'abord l'éducation, puis l'établissement du père de Michelet. Ce fils privilégié, après avoir été employé pendant la révolution à l'imprimerie des assignats, acheta, en joignant l'épargne de ses parens à la sienne, un fonds d'imprimerie qu'il se mit en mesure d'exploiter à Paris. Ce fut à cette époque qu'il connut et épousa la mère de Michelet. Comme tous les hommes qui ont ou se croient du génie, Michelet aimait de préférence à se rattacher à sa mère. « Je suis, disait-il, le fils de la femme. » Elle était originaire des Ardennes, pays sévère dont l'aspect et le caractère ont été maintes fois décrits par Michelet, « où les petits chênes forment un humble océan végétal dont vous apercevez de temps à autre, du sommet de quelque colline, les monotones ondulations,... où l'habitant est sérieux et l'esprit critique domine, comme c'est l'ordinaire chez les gens qui sentent qu'ils valent mieux que leur fortune. » Dans cette famille, qui se composait de dix-huit enfans, les sœurs avaient également l'habitude de sacrifier leur avenir à celui de leurs frères. Sans balancer, elles renonçaient à leur dot et s'enterraient au village. « Plusieurs cependant, ajoute Michelet, sans culture et dans cette solitude, sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très fine fleur d'esprit. » Une d'elles entre autres avait gardé la mémoire fidèle des guerres fréquentes dont ce pays des Ardennes a été le théâtre, et ses récits bercèrent maintes fois l'enfance rêveuse de l'historien.

Michelet naquit de cette union entre un « colérique Picard et une sérieuse Ardennaise, » entre un petit imprimeur et une paysanne. Ce fut à travers les vitraux d'une église que les rayons du soleil vinrent pour la première fois frapper ses regards. Au milieu des jours troublés de la terreur, le père de Michelet s'était réfugié dans une chapelle de religieuses et y avait établi son imprimerie. Michelet

naquit dans le chœur de cette chapelle, le 21 août 1798. Les joies de l'enfance furent inconnues à ses premières années. La petite imprimerie avait vécu d'une vie assez prospère jusqu'à la suppression des journaux prononcée en 1800 par un décret du premier consul. A partir de cette date, les ouvriers l'abandonnèrent peu à peu, et les bras de ses propriétaires furent seuls à la faire marcher. Le grand-père de Michelet, de ses mains tremblantes, mettait les presses en mouvement. Sa mère, malade, se fit brocheuse, pliant, coupant les feuilles humides. Quant à lui, on le fit asseoir devant un casier plein de lettres, et on lui apprit à composer. Ce fut dans une cave humide, située en contre-bas d'un boulevard, éclairée seulement par un soupirail grillé, que Michelet passa ces belles heures du premier âge dont rien ne remplace la gaîté. Dans cette froide solitude, où ses petites mains gercées et raidies avaient peine à rassembler les lettres de plomb, il n'avait qu'un compagnon, et c'était une araignée. Chaque jour en effet, à l'heure où un rayon oblique du soleil, pénétrant par le soupirail, venait éclairer le bord du casier, une araignée sortait d'un recoin obscur de la cave et s'approchait pour tendre ses rets du petit compositeur. Celui-ci suivait d'un œil distrait les mouvemens prudens de l'insecte, tandis que son imagination vagabonde glissait le long de ce joyeux rayon, et, franchissant l'étroit soupirail, remontait avec lui jusqu'au monde extérieur, dont elle cherchait à se représenter l'éclat et les plaisirs; midi passé, le rayon disparaissait, l'araignée rentrait dans son coin, et l'enfant demeurait solitaire en face de son ingrate besogne, soupirant après la lumière et la liberté.

Si rudes qu'aient été les premières années de sa vie, Michelet n'en avait pas gardé un souvenir amer : « Riche d'enfance, d'imagination, d'amour peut-être déjà, je n'enviais rien à personne. » Ce fut quelques années plus tard, lorsqu'il dut entrer en contact avec les hommes, que commencèrent ses premiers déboires. A douze ans, son éducation était, comme on peut le croire, à peine commencée. Il avait pour unique précepteur un vieux magister de campagne, devenu libraire. Tous les matins avant de se mettre au travail, Michelet allait passer quelques instans chez lui et en rapportait un devoir latin qu'il achevait dans la journée. Ce n'étaient pas les seuls enseignemens qu'il reçût de son vieux maître. Cet ancien instituteur de village, mêlé à quelques-unes des scènes tragiques de la révolution française, animé des passions ardentes qu'elle avait suscitées dans les cœurs, contribua pour beaucoup à faire naître et à développer chez Michelet le respect idolâtre de la révolution et de ses héros.

Des notions éparses que recueillait ainsi sa jeune intelligence, Michelet faisait un usage indistinct et irréfléchi. Il lisait sans méthode

et sans suite tout ce qui lui tombait sous la main : la *Mythologie*, Boileau, l'*Imitation*. Ce dernier livre produisit sur lui une impression profonde. L'éducation religieuse de Michelet avait été absolument nulle : soit parti-pris, soit négligence, ses parens ne l'avaient pas même fait baptiser. Les premières notions chrétiennes lui arrivèrent donc au travers de ce livre sublime et simple. Il en fut singulièrement touché. « Comment dire, a-t-il écrit, l'état de rêve où me jetèrent les premières paroles de l'*Imitation?* Je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même. Je vois encore la grande chambre froide et démeublée, elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ; mais je sentis Dieu. »

Quels accens de l'auteur inconnu avaient rempli et fait ainsi vibrer cette jeune âme vide et sonore? C'était, si nous devons l'en croire, « la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance, entrevues au bout de ce triste monde. » Mais n'entrait-il pas dans cet enthousiasme quelque chose d'un idéal plus terrestre et mieux fait pour ravir l'imagination d'un enfant souffrant et studieux? « J'ai cherché le repos partout, dit l'auteur de l'*Imitation*, et je ne l'ai trouvé nulle part, si ce n'est dans un coin, avec un livre, *in angulo cum libro*. » Un coin avec un livre. Tel fut le premier rêve de Michelet; telle aurait dû être la devise de sa vie.

La gêne se faisait cependant sentir de plus en plus grande dans le ménage de l'imprimeur. Il fallait penser à l'avenir de ce fils qui paraissait né pour une occupation plus intelligente que celle d'assembler des lettres dans une cave. Un ami influent proposa de le faire recevoir comme apprenti à l'Imprimerie impériale. C'était lui assurer une carrière modeste, mais sûre. La tentation fut grande. La prudence humaine disait : oui; l'orgueil et l'ambition disaient : non. Ce furent heureusement l'orgueil et l'ambition qui l'emportèrent. « La foi, ajoute Michelet, avait toujours été grande dans notre famille : d'abord la foi dans mon père, à qui tous s'étaient immolés, puis la foi en moi; moi, je devais tout réparer, tout sauver. » Cette foi fit entrer Michelet comme élève au collége Charlemagne, ne sachant à quinze ans ni traduire un mot de grec ni construire un vers latin. Au collége, Michelet souffrit beaucoup. Les railleries de ses camarades, provoquées par sa mise et « ses airs effarouchés de hibou en plein jour, » firent à son âme des blessures plus cruelles que le froid n'en avait fait à ses mains crevassées. Il tomba dans la misanthropie : tous les hommes, tous les riches surtout, étaient mauvais, et il cherchait à les fuir au moins le dimanche en se promenant dans les rues désertes du Marais. Quelque adoucissement fut apporté cependant aux souffrances de son orgueil par la bienveil-

lance de ses professeurs. Michelet se souvenait avec reconnaissance qu'un jour M. Villemain, après la lecture d'un devoir qui lui avait plu, était venu s'asseoir à côté de lui sur son banc et avait prodigué au « hibou effarouché » des témoignages d'intérêt et d'affection.

C'était encore de lui-même que Michelet tirait cependant la meilleure part de ses consolations, et d'abord d'une exquise sensibilité littéraire qui lui faisait puiser des jouissances infinies dans un livre d'Horace ou un chant de Virgile, lu et relu deux ou trois fois de suite un jour de congé. Virgile surtout fut son compagnon et son maître. L'*Imitation* lui avait inspiré ses premières émotions religieuses; ce fut l'*Énéide* qui lui inspira ses premières émotions poétiques. « Tendre et profond Virgile, s'écriait-il bien des années après, j'ai été nourri par vous et élevé sur vos genoux... Mes heures de mélancolie, jeune je les passai près de vous; vieux, quand les pensées tristes viennent, d'eux-mêmes ces rhythmes aimés chantent encore à mon oreille; la voix de la douce sibylle suffit pour écarter de moi le noir essaim des mauvais songes. »

Mais ce qui, mieux que l'*Imitation*, mieux que Virgile, soutint Michelet dans ces mauvais jours, ce fut l'énergie de sa nature surexcitée par la lutte où d'autres plus débiles auraient succombé. « Je me rappelle, a-t-il écrit, que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même, sans feu, la neige couvrant tout, ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi; j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien; je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne (que j'ai toujours conservée) et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir. »

Si je me suis arrêté avec quelque complaisance à ces détails d'enfance, c'est que je crois découvrir dans le caractère de cet écolier de quinze ans les traits saillans de l'homme et de l'écrivain. D'abord une robuste confiance en lui-même, qui, s'exagérant avec les années, a fini par lui inspirer un délire d'orgueil dont j'aurai à constater plus tard la naïve expression, mais sans laquelle il n'aurait jamais franchi cette première et difficile étape de la vie; puis une sensibilité facilement surexcitée qui le poussait à ressentir jusqu'à l'excès toutes les émotions, toutes les craintes, toutes les blessures, et qui est restée jusqu'à la fin le trait saillant de son caractère, enfin une énergie indomptable qui ne se laissait jamais abattre par les épreuves les plus vivement ressenties. La lutte entre la sensibilité et l'énergie est toute l'histoire morale de Michelet. Cette lutte fut encore exaspérée par les épreuves de son jeune âge, par le contraste entre les délicatesses de sa nature et les rudesses de sa

vie. Jamais il n'a connu cette heureuse union du repos moral avec le bien-être qui favorise le développement paisible des facultés et l'harmonie du caractère avec le talent. L'équilibre ne s'est jamais établi au dedans de cette nature nerveuse, et ce désordre intérieur dont l'homme a dû souffrir n'a pas été sans influence sur les défauts de l'écrivain.

Le retard de son éducation première n'empêcha pas Michelet de terminer vite et bien ses études. Il sortit du collége avec un bagage littéraire convenable qu'il compléta en subissant les épreuves du doctorat. Les années qui suivirent sa sortie du collége ne furent pas seulement pour Michelet un temps de consciencieuses études. Pour la première fois il secoua cette insouciance intellectuelle où se complaît l'enfance, et il se prit à serrer de plus près les problèmes qu'il avait entrevus quelques années auparavant au bout de l'*Imitation*. Enfant, il n'avait pu, disait-il, aller bien loin dans ce livre, « ne comprenant pas le Christ. » Jeune homme, il s'efforça de le comprendre en apprenant à le connaître. Il demeurait à cette date dans un faubourg de Paris, tout près du Père-Lachaise, et ce voisinage constant de la mort contribua peut-être à tourner sa pensée vers des sujets sévères. M. Monod nous apprend qu'à dix-huit ans, c'est-à-dire à l'âge où les premières hardiesses de l'esprit et les premières tentations du monde éloignent souvent des idées religieuses, Michelet sollicita et reçut le baptême; mais il s'arrêta en quelque sorte sur le seuil de l'église. Lui-même s'est fait gloire *de n'y avoir communié jamais*. Quel que soit le temps qu'aient duré chez lui ces préoccupations religieuses, c'étaient en tout cas de nobles sujets d'étude pour un jeune homme qui venait à peine d'échanger la rude vie du collége contre une existence non moins laborieuse. Il consacrait sa matinée à des leçons particulières dont la modeste rémunération suffisait à peine à ses besoins. L'après-midi, il se plongeait avec délices dans la lecture de ses poètes favoris, Homère, Sophocle, Théocrite, et le dimanche il errait avec un docte ami, compagnon de ses travaux et confident de ses pensées, dans le bois encore sauvage de Vincennes. Réunissez tout cela et vous aurez au complet sa vie sévère d'étudiant jusqu'au jour où, son grade de docteur étant conquis, il fut choisi comme professeur d'histoire par les directeurs du collége Sainte-Barbe-Rollin.

Entre les diverses carrières qui s'ouvraient devant lui, Michelet avait adopté sans hésitation celle de l'enseignement. « J'eus le bonheur, a-t-il écrit, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et la littérature industrielle, dont la librairie, à peine ressuscitée, accueillait alors facilement les plus malheureux essais. Je ne voulus point vivre de ma plume; je voulus un vrai métier. »

Je ne crois pas que l'école doctrinaire fût parvenue à stériliser un esprit aussi productif que celui de Michelet, et peut-être eût-il pu recevoir de ces maîtres quelques leçons de critique et de goût qui ne lui auraient pas été inutiles. Il fit bien cependant de ne pas rechercher le commerce d'hommes qui auraient mal compris le tour particulier de son génie, et qui l'ont payé de retour en fait d'injustes dédains. Il y avait d'ailleurs quelque fierté dans cette résolution de ne pas demander la fortune à des succès littéraires de plus ou moins bon aloi et « d'avoir un métier. » Michelet s'inspirait en cela d'un sentiment délicat de la dignité personnelle, qui ne lui a jamais fait défaut dans la vie privée. Il trouva au reste dans cette carrière parfois assez ingrate de l'enseignement une douceur que des esprits plus rassis que le sien n'y ont pas toujours rencontrée. Écolier, il avait souffert plus que personne des cruautés de l'âge sans pitié, et il appelait délibérément ses camarades des ennemis. Professeur, il s'émut bien vite de tendresse pour ces jeunes intelligences curieuses et dociles avec lesquelles il entra sans peine en communication de cœur et d'idées. « Ces jeunes générations aimables et confiantes qui croyaient en moi me réconcilièrent avec l'humanité. J'étais touché, attristé souvent aussi de les voir se succéder devant moi si rapidement. A peine m'attachais-je que déjà ils s'éloignaient. Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes!) sont morts. Peu m'ont oublié; pour moi, vivans ou morts, je ne les oublierai jamais. Ils m'ont rendu sans le savoir un service immense. Si j'avais comme historien un mérite spécial qui me soutînt à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devrais à l'enseignement qui pour moi fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillans, judicieux, profonds; moi, j'ai aimé davantage. »

Ce furent, dans la vie de Michelet, des jours heureux que ceux où il partait le matin de chez lui et remontait la rue Saint-Jacques pour se rendre à son cours en frac noir, en escarpins, sans paletot, insensible cependant au froid et à la bise, « tant était ardente la flamme intérieure. » Tels il nous a représentés, aux jours du grand mouvement de la renaissance, les hommes, les vieillards, les enfans, remontant de grand matin, dans la nuit encore noire, cette même rue Saint-Jacques, portant sous un bras un lourd in-folio et tenant de l'autre main un chandelier de fer. Peut-être rêvait-il alors à ces jours encore plus lointains où les écoliers accourus à la voix d'Abélard peuplaient les flancs de la montagne Sainte-Geneviève depuis les sommets de la tour de Clovis jusque dans les fonds de la rue du Fouarre, jours radieux où l'éloquence du maître trouvait dans l'amour d'une femme sa plus douce récompense. La tendresse pour de petits écoliers de douze ans ne pouvait en effet, même dans ces temps d'austères labeurs, remplir complétement un cœur aussi

ardent que celui de Michelet. Le hasard le mit à cette époque en relation avec la fille d'une grande dame de l'ancien régime qui, après avoir profité de la révolution pour divorcer et épouser un acteur, n'avait pas tardé à divorcer de nouveau pour contracter un troisième mariage plus conforme à son rang. Du mariage avec l'acteur était issue cette jeune fille, qui traînait, lorsque Michelet la rencontra, une existence assez malheureuse. Elle vivait à la charge et à la remorque d'une famille qui rougissait de son origine et des circonstances bizarres de sa naissance. Michelet se laissa émouvoir par cette infortune. De la pitié à l'amour, le chemin n'est pas long, quoi qu'en dise la romance, et il fut bientôt entraîné à contracter avec elle une union où il ne devait pas trouver beaucoup de bonheur. Le résultat de cette union fut d'élever peu à peu entre Michelet et le monde lettré de la restauration une barrière qui ne s'abaissa jamais. L'exiguïté de leur fortune ainsi que certaines particularités du caractère et de l'humeur de sa femme ne permirent pas à Michelet de la conduire dans la société élégante qu s'ouvrait alors librement devant les hommes de lettres. Un scrupule honorable de dévoûment conjugal l'empêcha de s'y rendre seul. Force lui fut donc de se confiner tout entier dans une vie sans douceur de travail et de famille. Peut-être cette concentration trop exclusive de ses facultés sur une préoccupation unique a-t-elle contribué à développer chez lui la surexcitation dont il avait contracté le germe durant les luttes de son enfance contre la misère et la malveillance. A cette forte préparation sont dus (après des *Tableaux chronologiques d'histoire moderne*) une traduction abrégée de la *Scienza nuova* de Vico et un *Précis d'histoire moderne*. Le premier de ces livres est d'une lecture un peu aride, comme l'ouvrage beaucoup plus considérable dont il est le résumé. La lecture des *Cinq livres sur les principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations* (tel est le titre exact de l'ouvrage de Vico), dont Monti disait : « C'est une montagne aride et sauvage qui recèle des mines d'or, » paraît avoir produit une vive impression sur l'esprit toujours ouvert de Michelet, comme celle de tous les ouvrages qui l'ont initié à un ordre d'idées nouveau, comme l'*Imitation*, comme Virgile. « Je suis né, disait-il, de Virgile et de Vico. » L'ouvrage de Michelet n'eut cependant lors de son apparition et ne conserve aujourd'hui que peu de lecteurs. Ce fut son *Précis d'histoire moderne* qui jeta les fondemens de sa réputation. Ce livre répondait précisément à un besoin qui avait été signalé l'année même de son apparition par Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'histoire de France* : celui d'un ouvrage qui fît pénétrer dans les colléges les points de vue nouveaux que les études historiques avaient révélés depuis le commencement du siècle et qui dégageât l'enseignement classique du

vêtement conventionnel où l'histoire demeurait drapée. « La critique des ouvrages historiques destinés à être mis entre les mains des étudians, disait Augustin Thierry, n'est pas la moins utile, car, si les écrits de ce genre ont moins d'originalité que les autres, ils exercent plus d'influence, et les erreurs qu'ils contiennent sont plus dangereuses parce qu'ils s'adressent à des lecteurs incapables de s'en préserver. » L'originalité est cependant le trait distinctif de ce précis de 300 pages, qui vous fait courir sans fatigue depuis la prise de Constantinople jusqu'à la révolution française. Beaucoup de méthode et d'art dans la manière de grouper les faits, une juste proportion donnée aux événemens, un choix heureux de traits et d'anecdotes, une mesure équitable dans les jugemens; telles sont les qualités que Michelet ne devait pas conserver toujours et qui distinguent son premier ouvrage. Ajoutez à cela qu'on sent couver, sous toutes ces pages élégantes et sobres, cette chaleur contenue, cette flamme intérieure qui ne prête pas moins de charme aux écrits qu'aux personnes, et qui se trahit parfois dans le *Précis d'histoire moderne* par des traits hardis d'imagination et d'éloquence. Aussi ce petit ouvrage n'a-t-il pas vieilli d'un jour : on pourrait aujourd'hui comme alors le mettre avec fruit aux mains des écoliers, toutes les qualités de Michelet y brillent déjà, et ses défauts n'y apparaissent pas encore.

Le succès de ce *Précis* tira Michelet de son obscurité; il fut chargé d'enseigner l'histoire et la philosophie à l'École normale. Mgr Frayssinous avait signé sa nomination, et, lorsque M. Guignaut fut nommé plus tard directeur de l'école, M. de Vatimesnil, ministre de l'instruction publique, rassura les personnes qu'inquiétaient les tendances du nouveau directeur, en leur promettant que son influence serait combattue par celle d'un jeune maître de conférences, sur lequel on comptait beaucoup pour maintenir dans l'enseignement de l'école les saines doctrines politiques et religieuses. Ce jeune maître de conférences était Michelet, alors membre de la Société des bons livres. Il ne devait pas tarder à devenir l'occasion de quelques déceptions pour ceux qui, trompés par la lecture de son *Précis*, avaient mis en lui cette singulière confiance. Ce fut dans ces leçons, adressées non plus à des écoliers, mais à des jeunes gens destinés à être le lendemain des maîtres, qu'il déploya comme professeur ses qualités les plus sérieuses. Il apportait déjà dans son cours la chaleur de son imagination, les hardiesses de son esprit et la poésie de son langage, sans se livrer aux élans de cette ardeur désordonnée qui devait compromettre un jour son enseignement au Collége de France. L'influence qu'il exerça sur son jeune auditoire fut profonde, et s'est fait longtemps sentir dans l'Université. Plus d'un parmi ses

élèves l'a longtemps imité, jusque dans ses procédés de diction monotone et un peu chantante.

Sa nomination à l'École normale ne fut pas le seul avantage que lui procura le succès du *Précis d'Histoire moderne*. Il fut à cette même époque choisi pour donner des leçons d'histoire à l'aînée des filles du duc de Berry, qui était alors âgée de huit ans et qui devait être un jour la duchesse de Parme. Michelet trouva une intelligence ouverte à ses leçons dans la jeune princesse qui depuis a montré tant de modération dans l'exercice du pouvoir et tant de dignité dans l'exil. Aussi conserva-t-il toujours un souvenir attendri de sa royale et docile élève. « Elle a ému disait-il, mes entrailles de père. » Le souvenir de cette émotion ne suffit pas toutefois pour assurer à la famille auguste qui avait remis entre ses mains ce précieux trésor, le respect de Michelet devenu républicain. Un jour qu'il semblait accueillir avec crédulité je ne sais quelle ignoble calomnie dirigée contre les Bourbons de la branche aînée, quelqu'un lui dit brusquement : « Vous qui les avez vus de près, comment croyez-vous à ces sottises? — Ces gens-là, répondit Michelet, n'ont jamais mis leur confiance en moi. »

Quoi qu'il en soit de ce grief, il est certain que Michelet ne professait point alors à l'endroit de la monarchie « ces haines vigoureuses » dont il crut plus tard devoir la poursuivre. Il s'était cependant, comme presque tous les hommes de lettres sous la restauration, rapproché vers la fin du parti de l'opposition, et il accueillit la révolution de juillet avec le même sentiment de confiance et d'enthousiasme un peu crédule qui animait alors tous les libéraux. On raconte même que, voyant du seuil de l'École normale des bandes d'ouvriers et d'étudians qui se rendaient au combat, il s'écria d'un ton inspiré : « Faites l'histoire, nous l'écrirons! » Ce fut sous le coup de cet enthousiasme qu'il composa son *Introduction à l'histoire universelle*. Tel est le titre pompeux donné par lui à un petit opuscule « d'un vol rapide, d'un incroyable élan, » assurait-il lui-même, où il développait tout un système sur l'histoire du monde et sur la lutte de la liberté contre la fatalité, dont la révolution de juillet était à ses yeux le dernier terme. Il y aurait aujourd'hui peu d'intérêt à discuter les théories de Vico, que Michelet s'est en partie appropriées, sur le flux et le reflux des événemens (le *corso* et le *ricorso*, disait Vico), sur la triplicité des âges, sur l'éternel mouvement de la décomposition à la composition, et de l'analyse à la synthèse (1). J'aime mieux tirer de cet

(1) Les théories de Michelet sur la philosophie de l'histoire ont été ici même l'objet d'une analyse et d'une critique très judicieuse de la part de M. Cochut. — Voyez la *Revue* du 15 janvier 1842.

écrit, aujourd'hui un peu oublié, une page brillante où se révèle déjà le futur historien de la France. « Ainsi, s'écrie-t-il dans un élan d'enthousiasme, s'accomplit en mille ans ce long miracle du moyen âge, cette merveilleuse légende dont la trace s'efface chaque jour de la terre et dont on douterait dans quelques siècles, si elle ne s'était fixée et comme cristallisée pour tous les âges dans les flèches et les aiguilles, et les roses, et les arceaux sans nombre des cathédrales de Cologne et de Strasbourg, dans les cinq mille statues de marbre qui couronnent celle de Milan. En contemplant cette muette armée d'apôtres et de prophètes, de saints et de docteurs échelonnés de la terre au ciel, qui ne reconnaîtra la cité de Dieu élevant jusqu'à lui la pensée de l'homme? Chacune de ces aiguilles qui voudraient s'élancer est une prière, un vœu impuissant arrêté dans son vol par la tyrannie de la matière. La flèche qui jaillit au ciel d'un si prodigieux élan proteste auprès du Très Haut que la volonté du moins n'a pas manqué!.. »

L'*Introduction à l'Histoire universelle* se terminait par l'esquisse d'un vaste plan où Michelet semblait se proposer, avant d'entreprendre l'histoire de son pays, de raconter celle de la puissance romaine, qui lui paraissait « le nœud du drame immense dont la France dirige les péripéties. » De ce plan grandiose, nous n'avons eu que les débris : deux volumes sur l'*Histoire de la république romaine*, qui, commencés en 1828, ne parurent qu'en 1831. Michelet avait amassé durant un séjour de quelques mois en Italie les matériaux indispensables à cette œuvre de longue haleine. L'histoire en effet, telle qu'il la comprenait, avec la poésie et la réalité qu'il entendait y mettre, ne se séparait pas pour lui de l'aspect et de la description des lieux qui en ont été le théâtre. Qui oserait d'ailleurs raconter l'histoire de Rome, qui serait même en état d'en comprendre la grandeur, la grâce et la tristesse, s'il n'a foulé aux pieds la poussière qui recouvre ses ruines, s'il n'a égaré ses rêveries dans le petit champ de vigne où l'on découvre avec peine l'entrée du tombeau des Scipions, et s'il n'a vu les amandiers fleurir sur les décombres du palais des césars? Ces aspects d'une éternelle majesté ont été décrits par Michelet avec la vérité d'un peintre et l'imagination d'un poète, dans les quelques pages qui ouvrent le premier volume : « Quoique Rome soit toujours une grande ville, le désert commence dans son enceinte même. Les renards qui se cachent dans les ruines du Palatin vont boire la nuit au Velabre. Les troupeaux de chèvres, les grands bœufs, les chevaux à demi sauvages que vous y rencontrez, au milieu même du bruit et du luxe d'une capitale moderne, vous rappellent la solitude qui environne la ville. Si vous passez les portes, si vous vous acheminez vers un des sommets bleuâtres qui couronnent ce paysage

mélancolique, si vous suivez à travers les Marais-Pontins l'indestructible voie Appienne, vous trouverez des tombeaux, des aqueducs, peut-être encore quelque ferme abandonnée avec ses arcades monumentales; mais plus de culture, plus de mouvement, plus de vie. De loin en loin, un troupeau sous la garde d'un chien féroce, qui s'élance sur les passans comme un loup, ou bien encore un buffle sortant du marais sa tête noire, tandis qu'à l'orient des volées de corneilles s'abattent des montagnes avec un cri rauque...

« Au milieu de cette misère et de cette désolation, la contrée conserve un caractère singulièrement imposant et grandiose. Ces lacs sur des montagnes encadrés de beaux hêtres, de chênes superbes, ce Nemi, le miroir de la Diane taurique, cet Albano, le siége antique des religions du Latium, ces hauteurs, dont la plaine est partout dominée, font une couronne digne de Rome. C'est du mont Musino, c'est de son bois obscur qu'il faut contempler ce tableau du Poussin. Dans les jours d'orage surtout, lorsque le lourd sirocco pèse sur la plaine et que la poussière commence à tourbillonner, alors apparaît dans sa majesté sombre la capitale du désert. »

On m'accusera peut-être de complaisance, mais j'avoue ne rien trouver dans la fameuse lettre de Chateaubriand à Fontanes qui soit peint avec des couleurs plus exactes et plus vives. En revanche, ce qui manque peut-être un peu à cette histoire, c'est la vie des personnages. La rapidité avec laquelle le récit est conduit (toute la république romaine tient en moins de six cents pages) contraint l'auteur à ne mettre en relief que les faits sans s'arrêter aux hommes. Cette allure précipitée ne lui permet pas de nous initier aux mœurs de la société romaine et de nous donner le spectacle de sa lente transformation. Il ne fait point vivre ses lecteurs dans la société de ces patriciens lettrés qui se groupaient autour du dernier des Scipions et qui, sans avoir complétement dépouillé les vertus de leurs pères, avaient acquis cependant, au contact de la Grèce, ce je ne sais quoi de raffiné qu'ajoute à la culture de l'esprit la corruption naissante. Lui qui devait consacrer un jour des pages émues à l'éducation des femmes au moyen âge, il n'a rien trouvé à nous dire de ces matrones romaines, premiers types de la beauté décente et de la grâce sévère, qui vivaient à la maison, faisaient de la laine et ne connaissaient point d'autre ambition que de reposer un jour avec leur époux dans un tombeau commun sur les parois duquel leur double image serait sculptée, la main dans la main, l'époux fixant devant lui un fier regard, l'épouse tournant humblement ses regards vers son époux. Pour faire de ces deux volumes une œuvre accomplie, il ne lui a manqué peut-être que d'avoir, comme l'auteur de l'*Histoire romaine à Rome*, passé des heures patientes dans les froides galeries du Vatican ou du Capitole, et d'avoir demandé

le secret de leur vie à ces bustes massifs, à ces lourdes statues qu'on croit cependant, sous un long regard, voir palpiter d'un souffle intérieur; mais s'il a été dépassé par Ampère dans l'étude des mœurs romaines, Michelet l'emporte sur lui par la sévérité de la manière historique. Peut-être même a-t-il franchi la mesure lorsque rejetant, sur la foi de Niebuhr, « comme un insipide roman, » toute la légende des premiers siècles de Rome, il s'est astreint à l'aride besogne de chercher dans les monumens du vieux droit l'unique source de son histoire, remplaçant des traditions incertaines par des hypothèses plus incertaines encore. Je n'ai pas qualité pour m'immiscer dans cette querelle entre érudits; mais je dois rapporter ici ce qui m'a été affirmé par des juges compétens, c'est que sur plus d'un point alors obscur, aujourd'hui mis en pleine lumière, Michelet a fait preuve d'une divination véritable. Beaucoup de ses conjectures ont été vérifiées par les découvertes de l'épigraphie, et son instinct lui a en quelque sorte révélé ce que Mommsen a établi depuis. Les dons les plus rares de l'historien ne faisaient donc point défaut à Michelet. Nous verrons l'usage qu'il en a fait.

II.

Les deux volumes de Michelet avaient paru avec cette mention : *Première partie; République.* Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'il faisait déjà paraître le premier volume de son *Histoire de France.* Celle des empereurs romains était sacrifiée, et il renonçait au plan grandiose qu'il avait développé à la fin de son *Introduction à l'Histoire universelle*, lorsqu'il annonçait l'intention de « se placer sur le sommet du Capitole pour embrasser du double regard de Janus le monde ancien et le monde moderne. » Michelet, il faut le dire et mettre ici le doigt sur une de ses faiblesses, n'était pas homme à s'absorber longtemps dans des travaux où la faveur publique ne l'aurait pas encouragé. La France désirait alors, il le crut du moins, un historien national, et pour répondre plus tôt à cette attente, il sauta par-dessus cette *Histoire de l'empire romain* qu'il avait déclarée l'introduction nécessaire à l'*Histoire de France.* Ce fut son premier sacrifice aux exigences de la popularité littéraire, son premier pas dans une voie où il ne devait pas connaître de temps d'arrêt.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de France* parurent en 1833. Ils conduisent le lecteur jusqu'à la fin du règne de saint Louis. Aussi ne faut-il pas y chercher un récit détaillé des faits dont l'enchaînement constitue notre histoire. D'abord Michelet a toujours entretenu un certain dédain pour les faits. C'est affaire au lecteur de s'en être renseigné d'avance; pour lui, son métier est de

disserter sur les origines ou les conséquences de ces faits. Il a d'ailleurs une tendance visible à réduire l'importance de ceux que les historiens se sont plu jusqu'alors à considérer comme décisifs. On dirait aussi qu'il est un peu jaloux des grands hommes, comme s'il avait peur qu'ils ne fassent oublier leur historien. A quoi bon au surplus parler des hommes? Ce ne sont point eux qui conduisent les événemens; ce sont des lois fatales aperçues par Vico, éclaircies par Michelet. Voyons donc quelle est aux yeux de Michelet la philosophie de l'histoire de France, et comment au début de sa carrière il en conçoit le développement.

Ce qui a fait la France telle que nous la voyons aujourd'hui, c'est la double puissance de l'église et de la monarchie. L'église a tiré la France de la barbarie, la monarchie a fait son unité et préparé l'égalité civile. Telle est la conception très nette, très simple, et, suivant moi, très juste, qui découle de la lecture du *Précis d'histoire moderne* et des premiers volumes de l'*Histoire de France*. Cette théorie est en opposition, sinon directe, du moins latente avec celle des écrivains qui appartenaient sous la restauration à l'école libérale. Pour battre en brèche dans leurs prétentions les partisans du pouvoir monarchique absolu, ces écrivains s'étaient efforcés de mettre en lumière dans notre histoire les moindres vestiges de liberté ou d'indépendance locale, et de montrer par là que le passé de la France n'était pas un passé de despotisme ni d'arbitraire. C'était, il en convenait lui-même, « avec le vif désir de contribuer pour sa part au triomphe des opinions constitutionnelles, » qu'Augustin Thierry avait commencé ses premières recherches historiques. Aucune préoccupation de cette nature ne paraît avoir inspiré Michelet. Il résume en trois petites pages l'histoire de l'affranchissement des communes qui a inspiré à Thierry de si beaux récits; mais nul écrivain n'a trouvé des accens aussi émus pour peindre à cette première époque l'influence bienfaisante de l'église. « L'église était alors le domicile du peuple. La maison de l'homme, cette misérable masure où il revenait le soir, n'était qu'un abri momentané. Il n'y avait qu'une maison à vrai dire, la maison de Dieu. Ce n'est pas en vain que l'église avait le droit d'asile, c'était alors l'asile universel; la vie sociale y était réfugiée tout entière. L'homme y priait, la commune y délibérait; la cloche était la voix de la cité. Elle appelait aux travaux des champs, aux affaires civiles, quelquefois aux batailles de la liberté. » Les pages qu'il a consacrées à la description des cathédrales gothiques sont demeurées célèbres. On dirait par momens qu'il a vécu de la vie de ces maçons pieux « qui du marteau païen sanctifié dans leurs mains chrétiennes continuaient par le monde le grand ouvrage du temple nouveau. » — « Avec quel soin, continuait-il dans son enthousiasme, avec quelle abné-

gation d'eux-mêmes ils ont travaillé, il faut, pour le savoir, parcourir les parties les plus reculées, les plus inaccessibles des cathédrales. Élevez-vous, dans ces déserts aériens, aux dernières pointes de ces flèches où le couvreur ne se hasarde qu'en tremblant, vous rencontrerez souvent, solitaires sous l'œil de Dieu, aux coups du vent éternel, quelque ouvrage délicat, quelque chef d'œuvre d'art ou de sculpture, où le pieux ouvrier a usé sa vie. Pas un nom, pas un signe, une lettre, il eût cru voler sa gloire à Dieu. Il a travaillé pour Dieu seul, pour le remède de son âme. » — A ces pages célèbres, qui tombent cependant un peu dans le défaut de ce qu'on appelait alors le *gothique flamboyant* et que la mode romantique du jour lui a visiblement dictées, je préfère celles, plus simples et plus sobres, par lesquelles s'ouvre le second volume. Il développe cette idée très juste que dans les temps barbares l'action de la nature agit plus fortement sur les peuples que dans les temps civilisés, et avant de s'engager dans la période où l'histoire de France commence à se localiser en se séparant de l'histoire germanique, c'est-à-dire l'époque des premiers Capétiens, il nous fait faire avec lui un véritable tour de France. Il part de la pauvre et dure Bretagne, « grand écueil placé au coin de la France pour porter le coup des courans de la Manche, et où il s'est trouvé, lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, des poitrines et des têtes plus dures que le fer de l'étranger. » Il traverse la noire ville d'Angers, « qui dort au bord du triple fleuve de la Maine, et dont la cathédrale avec ses flèches boiteuses, l'une sculptée et l'autre nue, exprime suffisamment la destinée incomplète de l'Anjou. » De là il gagne « le pays du rire et du rien-faire, les bords de la molle Loire, où le saule vient boire dans le fleuve, où les îles fuient parmi les îles, molle et sensuelle contrée que les favoris et favorites des rois avaient choisie pour y établir leurs châteaux, et où vint aussi pour la première fois l'idée de faire la femme reine des monastères, et de vivre sous elle dans une voluptueuse obéissance mêlée d'amour et de sainteté, comme dans cette abbaye de Fontevrault à laquelle Richard Cœur-de-Lion avait légué son cœur, espérant que ce cœur meurtrier et parricide finirait par reposer peut-être dans une douce main de femme et sous la prière des vierges. » Je voudrais pouvoir le suivre à travers les belles collines granitiques et les vastes forêts de châtaigniers du Limousin, à travers l'Auvergne et les Cévennes, « vaste incendie aujourd'hui éteint, paré presque partout d'une forte et rude végétation, » jusqu'à l'entrée de l'étroite vallée de Cahors, par laquelle il pénètre dans la grande vallée du Midi. « Là, tout se revêt de vignes. Les mûriers commencent avant Montauban. Un paysage de 30 ou 40 lieues s'ouvre devant vous, vaste océan d'agriculture, masse animée, confuse, qui se perd au

loin dans l'obscur; mais par-dessus s'élève la forme fantastique des Pyrénées aux têtes d'argent... Le bœuf attelé par les cornes laboure la fertile vallée. La vigne monte à l'orme. La chèvre est suspendue au coteau aride, et le mulet, sous sa charge d'huile, suit à mi-côte le petit sentier. » Je voudrais aussi l'accompagner dans ses courses au travers de la Provence, pays aux destinées incomplètes, « dont la végétation africaine est bientôt bornée par le vent glacial des Alpes. Le Rhône court à la mer et n'y arrive pas. Les pâturages font place aux sèches collines, parées tristement de myrte et de lavande, parfumées et stériles. » Mais le voyage serait trop long, d'autant que, pour l'accompagner jusqu'au bout, il faudrait frayer avec lui sa route vers le nord, aux sapins du Jura, aux chênes des Vosges et des Ardennes, pour redescendre vers les plaines décolorées de la Champagne et du Berry. Qu'il me suffise de dire que Michelet n'avait pas tiré de son imagination ou des livres les couleurs de ce brillant tableau. Il avait accompli lui-même ce pèlerinage aux lieux témoins des principaux événemens de notre histoire, et il avait consacré à ce voyage les loisirs annuels que lui créaient les vacances de l'enseignement. Ce temps n'était cependant pas perdu pour l'enseignement lui-même, et une de ses élèves avait le privilége d'en partager avec lui le profit. La révolution de 1830 avait enlevé à Michelet sa royale écolière, la future duchesse de Parme; mais il conserva cette même qualité de professeur d'histoire auprès de l'une des filles du nouveau souverain, la princesse Clémentine d'Orléans, aujourd'hui duchesse de Saxe-Cobourg. Pendant l'intervalle forcé que mettaient entre les leçons les voyages du maître, celui-ci continuait par lettres son enseignement, mêlant le récit des principaux événemens de notre histoire à la description des lieux où ces événemens s'étaient passés. Ces lettres étaient dignes, on a bien voulu m'en faire parvenir l'assurance, du talent de celui qui les écrivait, et j'ajoute de la haute intelligence de celle à laquelle elles étaient adressées. Malheureusement le pillage des Tuileries en 1848 les a fait disparaître, et nos discordes civiles ont ainsi privé l'avenir de documens précieux dont la communication bienveillante n'aurait peut-être pas été refusée aux amis de Michelet.

Pour la préparation de ces deux volumes et des quatre suivans, dont la publication s'échelonne dans un espace de dix années, Michelet avait eu à sa disposition une mine de documens moins complétement inexplorée qu'il ne se plaisait peut-être à le dire, mais riche et inépuisable. Il avait été nommé en 1831 chef de la division historique aux Archives nationales. Lorsqu'il pénétra pour la première fois dans ces salles, où les manuscrits et les lettres dorment dans leur poussière, il dut sentir se réveiller l'impression qu'il avait

autrefois ressentie lorsqu'il errait, encore enfant, dans le musée des Monumens français. « C'est dans ce musée, disait-il, et nulle autre part que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination ; je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas sans quelque terreur que je pénétrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédegonde. » Il n'y a rien en effet qui fasse davantage *sentir les morts* que de tenir entre ses doigts les feuilles où leur pensée passagère s'est inscrite en traits ineffaçables. N'avez-vous pas ressenti une tristesse plus pénétrante à rassembler les lettres d'un être aimé qui n'est plus, qu'à vous agenouiller sur son tombeau, tant le contraste est poignant entre la durée de ces documens éphémères et la mort prématurée de celui qui leur a donné la vie? Mais lorsque ces feuilles jaunies ne vous apportent que la voix des générations passées, lorsqu'on peut sans émotion les sentir palpiter sous ses doigts, on croit entendre les morts eux-mêmes qui vous parlent et qui vous reprochent de soulever le voile de leurs secrets. — De tels scrupules ne sont point faits heureusement pour arrêter les historiens, et Michelet moins que tout autre. Ce fut avec une joie sans mélange qu'il pénétra le mystère des vieux cartons et qu'il secoua la poudre des dossiers oubliés. Volontiers se serait-il écrié, comme cet empereur d'Allemagne qui ne voulait plus quitter une abbaye où il s'était arrêté pour prier : « Voici l'habitation que j'ai choisie et mon repos aux siècles des siècles. » Pendant vingt ans, Michelet fut un des hôtes assidus de ce monastère historique, et il tira de ces richesses enfouies les matériaux de ses premiers volumes. C'est aux fouilles entreprises par lui dans nos archives nationales qu'il doit d'avoir su donner à son histoire ce qui manque peut-être à des œuvres d'une méthode plus sévère : la vie. « J'ai appelé l'histoire *résurrection*, » disait-il, et c'est bien en effet une résurrection que cet art de rendre la parole à la foule inconnue de nos pères en nous apportant l'écho de leurs joies, de leurs colères, de leurs souffrances et de leurs rêves.

Il y a dans la longue et confuse histoire du moyen âge trois époques décisives, où cette masse muette et souffrante qui s'appelait alors le peuple fut soulevée en quelque sorte au-dessus de sa condition grossière par un souffle puissant dont les pages de Michelet semblent palpiter encore. Lorsque les tribus barbares, qui promenaient leur course errante des forêts de la Germanie aux rivages de l'Océan, eurent été l'une après l'autre tirées de leur ignorance et façonnées à la civilisation par les enseignemens de l'église, lorsque les Gaulois belliqueux, les Francs sanguinaires, les Goths dissolus, eurent adouci leurs mœurs et confondu leurs usages sous la main

des premiers évêques et des premiers rois, tout à coup une immense tristesse saisit ce monde naissant et vigoureux. Fatigué, il s'assit sur le bord de la route et se prit à désirer la mort. « La fin du monde est proche, » telle est, à la veille de l'an mil, la croyance universelle, que l'église n'approuve ni ne désavoue, qui jette dans les cœurs la crainte et l'espérance, qui remet pendant la trêve de Dieu les épées au fourreau, qui dicte le pardon des injures et l'affranchissement des esclaves. De même, disait Leopardi, qu'un jeune homme, dont le cœur profond a pour la première fois connu l'amour, éprouve une fatigue et une langueur qui lui font désirer de mourir, de même ce jeune monde se sentait défaillir sous le poids de son amour déçu. A l'aurore du christianisme, « une immense espérance » avait traversé la terre; le peuple avait cru à l'avénement de cet ordre de choses nouveau que promettaient les vers obscurs du poète latin, il avait cru qu'à une ère de rigueur et de calamités allait succéder une ère de prospérités et de douceur. Il avait cru et il avait attendu; mais l'attente avait été longue autant que vaine, et l'ordre ancien durait toujours. Les malheurs succédaient aux malheurs, les famines aux famines, les injustices aux injustices, et cette multitude plaignante et souffrante ne conservait d'autre espérance que cette promesse inscrite sur la pierre du caveau où dormaient ses morts : *Donec veniat immutatio*, jusqu'au jour du changement; mais si ce changement lui-même ne devait jamais venir? « Oh! qu'il se hâte plutôt, et que la fin de ce monde si triste, que cette seconde mort de la résurrection vienne les faire sortir de leur ineffable tristesse et les faire passer du néant à l'être, du tombeau à Dieu... Le captif l'attend dans le noir donjon, dans le sépulcral *in pace;* le serf l'attend sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour; le moine l'attend dans le silence du cloître, au milieu des tumultes solitaires du cœur. »

Cependant la fin du monde ne vient pas, et l'époque fatale de l'an mil s'écoule sans répondre à cette espérance mêlée de terreur. Alors ce pauvre monde du moyen âge, ce monde des pauvres, des humbles, des souffrans, qui a soif d'un idéal terrestre, s'éprend d'une nouvelle passion et d'une nouvelle espérance : celle de délivrer Notre-Seigneur captif dans son tombeau et d'arracher son sépulcre aux mains des infidèles. « Dès que la croisade fut prêchée, le peuple partit sans rien attendre, laissant les princes délibérer, s'armer, se compter, hommes de peu de foi! Les petits ne s'inquiétaient de rien de tout cela : ils étaient sûrs d'un miracle. » Ils comptaient d'ailleurs que Charlemagne viendrait lui-même se mettre à la tête de l'expédition et remplacer les chefs inexpérimentés qui les conduisaient, Pierre l'Ermite et Gauthier sans Avoir. Aussi personne

ne voulait-il rester en arrière. « Le paysan ferrait ses bœufs, attelait son chariot; sa femme et ses enfans s'y installaient avec lui. La famille cheminait ainsi de compagnie, et à chaque cité nouvelle dont ils apercevaient les murailles les enfans s'écriaient dans un transport de joie : N'est-ce pas là cette Jérusalem où nous allons? » Qui de nous n'avait ainsi à l'entrée de la vie sa Jérusalem idéale, dont il croyait toujours atteindre les murailles et qui s'est évanouie devant ses yeux? Heureux furent-ils, parmi ces hardis et naïfs pélerins de l'idéal, ceux qui n'atteignirent pas la terre désirée et dont les ossemens blanchirent dans la plaine de Nicée! Ils n'eurent pas la douleur de trouver la terre-sainte déjà occupée par leurs tyrans féodaux, les barons du Saint-Sépulcre, les marquis de Jaffa, les princes de Galilée. Ils ne virent point le héros de la croisade, Godefroy de Bouillon, mélancoliquement assis sur la terre nue et soupirant après l'instant où il rentrerait dans son sein. Amère déception de ceux qui parvinrent au terme de leur pélerinage! Leurs yeux virent Jérusalem, et ils n'en furent point éblouis; leurs mains malades touchèrent les parois du saint-sépulcre, et ils ne furent point guéris. A genoux au pied du Calvaire, ils se frappèrent la poitrine, et ils ne furent point consolés. « Ils s'aperçurent alors que la patrie divine n'était point au torrent de Cédron ni dans l'aride vallée de Josaphat. Ils regardèrent plus haut et attendirent dans un mélancolique espoir une autre Jérusalem; mais ce fut une grande tristesse pour ces hommes du moyen âge lorsqu'ils furent arrivés au bout de cette aventureuse expédition. » Le flot populaire n'en coula pas moins sans interruption à travers l'Allemagne pendant près d'un siècle, suivant dans sa course la vallée du Danube pour aller le plus souvent se perdre dans les eaux du Bosphore. Tandis que l'ambition seule ou l'intérêt continuait d'entraîner vers l'Orient le grand seigneur ou le marchand, plus d'un serf penché sur la glèbe versait encore des larmes en pensant au tombeau de Jésus-Christ. Peu à peu cependant le souvenir même des croisades commença de s'effacer dans la mémoire confuse du peuple; mais il conçut de cette déception nouvelle une incurable tristesse et il demeura étranger au pénible enfantement qui, du sein du moyen âge, devait faire sortir la société moderne. Le peuple laissa dans son indifférence cette société nouvelle s'organiser au-dessus de sa tête; il laissa le bourgeois s'isoler dans les priviléges de sa commune ou de sa corporation, le baron se fortifier dans sa tour féodale, la royauté recruter l'armée des légistes pour entrer en lutte avec les barons. Le peuple pleurait sa légende, et il ne voulait pas être consolé parce qu'elle n'était plus.

Cette légende fut retrouvée cependant le jour où du sol national, foulé aux pieds par les Anglais, germa comme une plante vivace

et indestructible l'amour de la patrie, le jour où l'imagination du peuple s'éprit d'un pauvre roi fou, captif, délaissé, dont il apercevait de temps à autre le pâle visage collé aux vitres de l'hôtel Saint-Paul. Ce jour-là est née la France, et du premier coup elle trouve ses héros : le grand Ferré, qui abat six Anglais avec sa massue, et ce paysan inconnu qui se laisse précipiter dans la mer du haut d'une tour plutôt que de prêter serment aux Anglais, Jeanne d'Arc enfin, dont Michelet a fait la véritable héroïne de ce roman du peuple (un peu trop roman peut-être), dont il s'est complu à écrire et à dramatiser l'histoire. La fille de Jacques Darc et d'Isabelle Remi, élevée dans la Marche dévastée de Lorraine et de Champagne sur la lisière du bois chenu, au bord de la fontaine des fées, qui la première s'émut « de la grande pitié qu'il y avait au royaume de France » et partit pour le délivrer, apparaît aux yeux de Michelet comme l'incarnation du peuple dans sa simplicité héroïque, et réalise selon lui ce rêve que les générations souffrantes du moyen âge avaient si longtemps caressé. « Cette idée, poursuivie de légende en légende, se trouva à la fin être une personne; ce rêve, on le toucha. La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... en qui? Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France... car il y eut un peuple, il y eut une France... Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge et déjà la Patrie. »

Cette histoire de Jeanne d'Arc, reprise et publiée séparément depuis, désarmait la sévérité de Sainte-Beuve, qui n'aimait pas Michelet, et qui disait finement : « Il faut le corriger par un peu de Voltaire. » Force lui fut, après ce coup, de reconnaître dans Michelet une puissance « avec laquelle il fallait capituler. » Peut-être mettrais-je cependant au-dessus de son *Histoire de Jeanne d'Arc* celle des premières guerres de Flandre. Quoi de plus fin, de plus poétique et de plus vrai que cette peinture de la vie du tisserand des Flandres, qui « seul dans l'obscurité de l'étroite rue et de la cave profonde, créature dépendante des causes inconnues qui allongent le travail, diminuent le salaire, se remet de tout à Dieu. Sa foi c'est que l'homme ne peut rien par lui-même, sinon aimer et croire. On appelait ces ouvriers *beghards* (ceux qui prient), ou *lollards*, d'après leurs pieuses complaintes, leurs chants monotones, com me d'une femme qui berce un enfant. Le pauvre reclus se sentait bien toujours mineur, toujours enfant, et il se chantait un chant de nourrice pour endormir l'inquiète et gémissante volonté aux genoux de Dieu. Doux et féminin mysticisme. Aussi y eut-il encore plus de béguines que de beghards. Ces bé-

guinages étaient d'aimables cloîtres, non cloîtrés. Point de vœux, ou très courts. La béguine pouvait se marier, elle passait sans changer de vie dans la maison d'un pieux ouvrier. Elle la sanctiflait. L'obscur atelier s'illuminait d'un doux rayon de la grâce. Il ne faut pas que l'homme soit seul. Cela est vrai partout, bien plus en ces contrées, dans ce nord pluvieux qui n'a pas la poésie du nord des glaces, sous ces brouillards, dans ces courtes journées... Qu'est-ce que les Pays-Bas, sinon les dernières alluvions, sables, boues et tourbières, par lesquelles les grands fleuves, ennuyés de leur trop long cours, meurent comme de langueur dans l'indifférent Océan? »

Qu'on dise ce que l'on voudra, qu'on exige de l'historien un style plus sobre, une critique plus exacte, une discussion plus scrupuleuse des faits; mais celui qui a écrit ces pages n'était pas seulement un peintre admirable de la nature et des sentimens, il avait aussi un sens historique profond. Si l'intelligence est en effet, comme a dit M. Thiers, la première qualité de l'historien, l'imagination est certainement la seconde. A quoi sert de raconter le passé, si ce n'est pas pour le faire revivre? A quoi sert d'évoquer les morts, si ce n'est pas pour leur rendre le souffle et la parole? Qu'on veuille bien, de grâce, ne pas bannir la poésie de l'histoire et nous condamner à chercher uniquement dans des fictions frivoles cet aliment indispensable de nos âmes. C'est comme si on voulait nous contraindre à ne demander qu'aux créations de l'art les émotions du beau, et si l'on nous refusait le droit de ressentir ces émotions en présence de la nature et des œuvres directes de Dieu. Qu'on nous permette donc de chercher aussi la poésie là où elle est, là où elle déborde, dans la réalité, dans la vie, dans l'histoire, et de la découvrir sous la poussière des faits comme l'antiquaire découvre sous la poussière entassée par les siècles l'inaltérable beauté d'une statue antique. Celui qui a su rendre avec une éloquence aussi merveilleuse la pensée des siècles passés, celui qui a su faire vibrer son cœur et le nôtre à l'unisson des joies et des douleurs de nos pères, celui qui a fait parler jusqu'aux pierres et traduit le langage des statues et des cathédrales, celui-là n'était pas seulement un peintre et un artiste, c'était aussi un historien, et il aurait pu devenir le premier de tous, s'il avait su respecter en lui-même les dons variés de son génie.

III.

Le premier volume de l'*Histoire de France* avait paru en 1833. Le sixième, qui s'arrête à la mort de Louis XI, fut publié en 1843. Durant les dix années qu'il avait consacrées à cette immense labeur, Michelet avait mené l'existence solitaire d'un érudit. Il avait re-

poussé les avances d'une société brillante où sa réputation lui aurait assuré un accès facile : « Les salons demi-catholiques, bâtards, dans la fade atmosphère des amis de M. de Chateaubriand, auraient été pour moi peut-être un piége plus dangereux. Le bon et aimable Ballanche, puis M. de Lamartine, plusieurs fois voulurent me conduire à l'Abbaye-aux-Bois. Je sentais parfaitement qu'un tel milieu, où tout était ménagement et convenance, m'aurait trop civilisé. Je n'avais qu'une seule force, ma virginité sauvage d'opinion et la libre allure d'un art à moi et nouveau. »

Cette crainte de la civilisation et ce souci de sa virginité sauvage n'étaient pas les seuls motifs qui tenaient Michelet à l'écart d'un monde dont la fréquentation ne lui aurait peut-être pas été aussi nuisible qu'il a semblé le croire. Des scrupules très honorables de piété conjugale l'enchaînaient également à son foyer que la mort rendait chaque jour plus solitaire. De bonne heure, Michelet avait vu la mort frapper autour de lui, et à chacune de ces brusques apparitions son imagination d'enfant ou son cœur de jeune homme avait ressenti un ébranlement profond. Le premier atteint dans cette nombreuse famille dont tous les membres avaient concentré sur lui leurs affections, leurs ressources et leurs espérances, fut son grand-père, l'humble vieillard qui faisait autrefois glisser les presses sur les caractères composés par son petit-fils. « Je me rappelle comme d'hier, écrivait-il bien des années après, que le lendemain du jour où l'on enterra mon grand-père, il s'éleva un grand orage, et ma grand'mère, avec un accent qui m'arrache encore des larmes au bout de quarante années, dit : « Mon Dieu! il pleut sur lui. » Sa mère suivit de près; ce fut en la contemplant qu'il eut pour la première fois le sentiment direct de la mort et de son horrible réalité. « Lorsqu'en m'éveillant le matin mon père en pleurs me dit : Ta mère est morte, cela me semblait impossible. Je passai la journée les yeux fixés sur maman, et lisant de temps en temps les prières des morts. » — « Elle a eu, disait-il plus tard, mon mauvais temps, elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerai pas. Je ne sais pas même où sont ses os; j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre. » A défaut d'une place certaine au cimetière, la mère de Michelet n'a du moins jamais perdu celle qu'elle occupait dans les souvenirs de son fils, et l'on a trouvé sur un petit cahier, où il jetait ses pensées familières, cette ligne touchante : « Déposé une couronne sur la tombe où peut-être repose ma mère! »

Demeuré seul avec son père durant ces années rêveuses de l'adolescence, où, pour parler avec saint Augustin, le cœur aime à aimer, Michelet avait trouvé un ami. Avec lui, il partageait ses pensées, ses études et ses austères plaisirs; avec lui, il lisait la Bible

et Virgile. A vingt ans, la mort vint le lui ravir. Michelet conduisit lui-même son ami à sa dernière demeure. « A onze heures, nous arrivions au cimetière. Comment dire tout ce qui me venait pendant que nous montions lentement cette allée funèbre? La vue des arbres demi-voilés par le brouillard et hérissés de glaçons me déchira; mais ce qui me perça, ce fut d'entendre cette terre glacée qu'on faisait tomber sur la bière. « Votre ami, dis-je à Pauline en rentrant, a maintenant six pieds de terre sur le cœur. »

Sur ces premières douleurs que, dans sa robuste ignorance, la jeunesse croit éternelles, la vie, qui est faite d'oubli, prend bien vite le dessus. A vingt-deux ans, Michelet contracta le mariage dont j'ai parlé. Il avait vécu depuis lors d'une vie intime et retirée, lorsqu'en 1839 sa femme mourut laissant dans sa maison ce vide que laisse toujours dans des lieux habités longtemps en commun l'absence d'un être familier. « Je disais, dans mes premières et bien moins amères tristesses : *Æquum, bonum et justum est, æquum et salutare...* Je n'ai plus la force de le dire... Reprenez-moi donc, puissance inconnue... Je n'ai plus de résignation. » Peu après, son fils alla s'établir loin de lui, sa fille se maria, et il demeura seul avec son père dans le grand appartement désert. Un jour qu'il revenait des Archives, on l'arrêta sur le seuil avec ces mots : « Votre père est mort! » — « Je ne l'ai pas quitté, écrivait-il trois jours après, pendant quarante-huit ans, et je l'ai quitté hier; il m'a fallu mettre dans la terre celui qui m'aima uniquement. Aujourd'hui nous voilà à part, lui dans la terre où il a déjà reçu la froide pluie de novembre, moi, près du feu, à cette table où j'écris ceci. Me voilà vieux d'aujourd'hui. C'est moi, disait Luther dans un jour semblable, c'est moi qui aujourd'hui suis le vieux Luther. »

Une solitude aussi complète n'était pas saine pour Michelet. L'excès du travail et la continuelle tension de l'esprit développaient chez lui une surexcitation dont on aperçoit déjà le germe dans son histoire de Jeanne d'Arc et de Louis XI. La solitude ne serait cependant point une mauvaise conseillère pour l'historien qui prendrait pour règle cette réponse d'un pieux ermite : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui*; j'ai songé aux jours antiques et j'ai eu dans ma pensée les jours éternels. Mais cette disposition sereine que Michelet avait portée dans ses premières études n'était point demeurée à l'abri des orages. S'il tenait sa porte fermée au monde, en revanche il l'ouvrait de plus en plus grande aux préjugés et aux passions de la foule. Michelet était entré depuis quelques années en relation directe avec le grand public, non pas seulement par le succès populaire de son histoire, mais par son enseignement. Après avoir de 1833 à 1835 occupé comme suppléant la chaire de M. Guizot à la Sorbonne, il fut appelé en 1838 à remplir au Col-

lége de France la chaire d'histoire et de morale. Le succès de ses premiers cours fut grand et ne tarda pas à réunir un public animé dont les étudians ne formaient pas la majeure partie. A des qualités essentielles, l'amour des jeunes gens, la confiance en leur bienveillance, ce que lui-même appelait « la foi dans l'ami inconnu, » Michelet joignait cependant, par une contradiction singulière, les défauts les plus contraires à l'idéal du professeur: d'abord la difficulté de la parole. A cet écrivain abondant et plutôt prolixe, les mots en parlant venaient rares et pénibles. Ils ne répondaient pas avec docilité à l'appel de la pensée. L'expression se faisait longtemps attendre. Elle arrivait cependant, souvent juste et brillante; mais la lenteur qu'imprimait à sa diction cette lutte entre la parole et la pensée rendait plus étranges encore par le contraste les écarts de son enseignement. Ce qui manquait en effet par-dessus tout à Michelet, c'était le respect de sa chaire. Sous prétexte de morale et d'histoire, tout sujet lui était bon. Parfois il tirait le sujet de sa leçon du jour d'un événement futile qui avait attiré son attention, d'un fait insignifiant dont il avait été témoin en se rendant à son cours. « L'enfant est né, s'écriait-il un jour avec solennité; la femme le nourrit, elle fait cuire sa bouillie... C'est ici le mystère, la chose superbe... Voyez-la; elle prend du bout du doigt la bouillie nourrissante et la met sur la langue de son enfant. Il y a dans cet acte une révélation profonde. »

Toutes ces leçons n'étaient cependant point sur ce ton ridicule. J'ai tenu entre mes mains les notes prises à quelques-uns de ses cours par un élève destiné à devenir lui-même un maître, M. Gaston Boissier. Rien ne m'a fait mieux comprendre l'action qu'a exercée l'enseignement de Michelet. L'abondance des idées, l'éclat de la forme, la diversité des sujets, devaient être un grand attrait pour des jeunes gens auxquels on ne saurait demander de donner à leurs professeurs des leçons de goût et de sobriété. L'attention publique se tournait alors avec curiosité vers le Collége de France, où Michelet n'était pas seul à attirer la foule. A côté de lui, Edgar Quinet enseignait l'histoire des littératures du midi de l'Europe. On venait de créer la chaire de langue et de littérature slaves pour Miçkiewicz, le poète polonais, l'auteur des *Pèlerins*. L'éloquence chaleureuse de Quinet (bien supérieur à Michelet comme professeur), celle tourmentée mais puissante de Miçkiewicz, dont on disait : il cherche le mot, mais il le trouve toujours, — celle enfin, bizarre, incohérente, riche en idées et en images, de Michelet, attiraient au pied de leurs chaires un auditoire remuant. « Ces trois professeurs se croyaient appelés, dit avec justesse M. Monod, à une sorte d'apostolat philosophique et social. » Ce qui était plus grave, c'est que la jeunesse le croyait aussi; mais

la nature de cet apostolat nouveau ne laissait pas d'exciter quelques ombrages chez ceux qui se tenaient, à meilleur droit peut-être, pour les vrais successeurs des apôtres.

C'était précisément le moment où la liberté de l'enseignement était pour la première fois ouvertement réclamée par les ministres de l'église catholique, au nom de la liberté de conscience et des principes de leur foi menacée. Poliment débattues entre l'archevêque de Paris, Mgr Affre, et le ministre de l'instruction publique, M. Villemain, ces hautes questions trouvaient au degré inférieur de l'échelle des champions moins courtois. Un certain chanoine de Lyon, l'abbé Desgarets, dont le nom aujourd'hui oublié eut à cette occasion son quart d'heure de célébrité, avait fait paraître sous ce titre, *le Monopole universitaire dévoilé,* une série d'articles où des attaques violentes jusqu'à l'injure étaient dirigées contre les professeurs les plus éminens du Collége de France et de la Sorbonne, Quinet, Lerminier, Lacretelle, mais en particulier contre Michelet. En vain ce pamphlet fut-il désavoué par les supérieurs hiérarchiques du malencontreux chanoine, Michelet ressentit vivement l'injure. La stupéfaction se mêlait chez lui à la colère. Quoi! on s'attaquait à lui! à lui qui avait eu vis-à-vis de l'église catholique des procédés et des ménagemens dont elle avait eu si fort à se louer, à lui qui (ce sont ses propres expressions) avait remué avec tant de précaution ses membres endoloris comme on remuerait les membres de sa mère malade, à lui qui avait célébré les merveilles des églises gothiques et, volontiers en aurait-il juré, appris au monde étonné l'existence des cathédrales de Strasbourg ou de Reims? Tant d'ingratitude justifiait toutes les représailles. Ce furent les jésuites qui payèrent pour le chanoine.

C'était en effet sur les jésuites, sur la constitution de leur ordre, sur son passé, sur ses tendances, que portait à cette date l'effort de la polémique universitaire, car on les considérait comme étant les premiers et peut-être les seuls intéressés à la liberté de l'enseignement. Par une coïncidence toute fortuite, assure Michelet, et dont il n'aurait même pas été prévenu, Edgar Quinet avait annoncé l'intention de prendre les jésuites pour objet de son cours. Le prétexte que Quinet, professeur de littérature méridionale, avait choisi, c'était de rechercher les causes de la décadence littéraire des peuples du Midi. Le prétexte que Michelet, professeur de morale et d'histoire, mit en avant, ce fut de montrer par un exemple éclatant en quoi diffère l'*organisme vivant* du *mécanisme stérile*. La vérité c'est que l'un et l'autre s'étaient sentis injustement atteints; c'est qu'ils avaient voulu rendre coup pour coup et qu'ils avaient pensé non sans raison que leurs coups tomberaient d'autant plus rudes

qu'ils seraient assénés de plus haut. Aussi le Collége de France fut-il transformé pendant quelques leçons en un véritable champ de bataille. Au cours de Michelet comme au cours d'Edgar Quinet, ceux dont ces attaques froissaient les convictions s'étaient donné rendez-vous, et ils s'efforçaient par leurs murmures de fermer la bouche aux deux professeurs. Les partisans de Michelet et de Quinet, beaucoup plus nombreux, voulaient de leur côté imposer silence aux interrupteurs. Ce n'était plus un cours, c'était une bagarre. L'affaire devint grosse; les journaux s'en mêlèrent et la presse libérale prit parti pour celui qui se posait en adversaire des jésuites; mais la presse rendit à Michelet un service encore plus signalé, ce fut de reproduire ses cours. Le lendemain du jour où sa leçon, maintes fois interrompue, poursuivie au milieu du bruit, était en réalité perdue pour ses auditeurs, quelle que fût leur opinion, cette même leçon, recueillie par la sténographie, paraissait dans une des feuilles du matin, et faisait le tour de la France. Ce procédé nouveau, de transformer les leçons d'un cours en articles de journaux, assura le triomphe de Michelet. Ses adversaires renoncèrent de guerre lasse à empêcher la continuation d'un enseignement dont ils ne faisaient qu'augmenter la publicité. Laissons-le raconter lui-même son triomphe. « Quand ma chaire assiégée me fut presque interdite et la parole disputée par une cabale fanatique, le soir même je cours à la presse; elle haletait sous la vapeur, l'atelier n'était que lumière, brillante activité; la machine sublime absorbait du papier et rendait des pensées vivantes... Je sentis Dieu; je saisis cet autel. Le lendemain j'étais vainqueur. »

Il était vainqueur sans doute, mais à quel prix! Au prix d'une bataille livrée dans une demeure pacifique où il avait eu le tort d'introduire le tumulte et les passions du dehors, et, ce qui était plus grave, au prix d'un sacrifice offert sur l'autel de ce dieu nouveau qu'il avait saisi, de ce dieu populaire devant lequel il devait désormais brûler l'encens. J'ai insisté sur cet épisode, aujourd'hui un peu oublié, et qui pourrait paraître insignifiant de la vie de Michelet, parce qu'à mon sens cet épisode marque au contraire un moment décisif dans sa carrière. Il y a dans la vie de tout homme une heure, un instant fatal en quelque sorte, où le tournant se prend, où le pli se contracte et qui partage en deux sa destinée. Pour moi, cette heure, cet instant fatal dans la vie de Michelet fut le jour où, sous l'empire d'une rancune légitime, il transforma son talent en un instrument de vengeance, et où il opposa aux passions déchaînées contre lui le déchaînement de passions non moins violentes. Il faut, la vie publique en fournit chaque jour la preuve, avoir le caractère bien trempé pour résister aux séductions de la

popularité même passagère. Il faut avoir la tête forte pour ne pas se laisser enivrer par les applaudissemens de la foule, et celui qui a, ne fût-ce qu'un instant, trempé ses lèvres dans ce vin grossier, celui qui s'est abandonné, ne fût-ce qu'un jour, à cette ivresse, celui-là en conserve parfois une sorte de vertige qui rend désormais ses pas toujours chancelans. Sans doute cette recherche du succès populaire ne date pas pour Michelet de son cours de 1843, et il serait facile de relever dans chacun des volumes publiés par lui les progrès de cette préoccupation croissante; mais on peut dire qu'à partir de cette époque le souci de la popularité démocratique l'envahit tout entier et devient la source permanente de son inspiration. A ce nouvel emploi de ses facultés, Michelet n'a pas perdu seulement cette sérénité du caractère et de l'esprit, qui relève singulièrement le rôle de l'historien; il a, par un lent retour de justice, compromis et diminué peu à peu son talent. Il se connaissait bien lui-même lorsqu'il disait que c'était un talent de sympathie, et lorsqu'il voulut en faire un talent d'invectives, l'instrument faussé se mit à rendre des sons discordans et criards. C'est à peine si à de rares intervalles une note mélodieuse et pure rappellera l'ancienne harmonie.

Michelet ne négligea rien pour assurer la durée de cette popularité brusquement conquise. Je tiens d'un témoin oculaire le récit d'une scène curieuse qui intervint un jour entre le professeur et quelques étudians délégués auprès de lui (c'était du moins leur prétention) par la jeunesse des écoles. Michelet avait dit dans son cours que la France avait été sauvée *malgré* la terreur. C'était *par* la terreur qu'il aurait fallu dire au gré de ces jeunes gens. Michelet, fort troublé, s'excusait, cherchait à se faire pardonner en expliquant sa pensée à ses élèves, devenus ses juges, et il fallut, pour lui rendre un peu de courage, que celui dont je tiens ce récit (il était alors élève à l'École normale), se mêlant à la conversation, l'assurât que la jeunesse des écoles n'était pas unanime sur ce point, et qu'aux yeux de beaucoup la terreur avait plus fait pour perdre la France que pour la sauver.

Ce n'était pas seulement comme professeur, c'était aussi comme écrivain que Michelet descendait à ces complaisances. Ce qu'il n'osait pas dire dans sa chaire, il le mettait dans ses livres. C'est ainsi qu'il publiait en 1845 *le Prêtre, la Femme et la Famille*, « livre d'analyse psychologique fine et profonde, » dit M. Monod. J'en demande pardon à M. Monod, d'ordinaire si judicieux dans ses jugemens, mais je ne puis trouver ni profondeur dans cette étude superficielle des procédés de direction des jésuites, ni finesse dans ces déclamations banales sur les dangers de la confession et du cé-

libat des prêtres, qu'il voudrait voir tous « mariés ou mieux encore veufs, » dernière condition dont en bonne justice l'accomplissement ne dépendrait pas d'eux seuls. J'appliquerais plutôt cet éloge à un petit livre, manifestement publié par lui sous cette même préoccupation démocratique, et qu'il intitule un peu pompeusement *le Peuple*. Le Peuple! mot plein d'anxiété et de mystères, que les uns prononcent avec crainte et les autres avec espérance, comme on prononcerait le nom d'un maître inconnu aux volontés capricieuses et toutes-puissantes. Ce roi du monde moderne a des flatteurs comme il a des ennemis, il a ses courtisans comme il a ses détracteurs; mais chez qui trouvera-t-il un juge ou un guide? Quel homme, ballotté comme nous sur les vagues de cette mer sans limites, aura le regard assez perçant et le bras assez ferme pour naviguer entre les écueils qui se cachent sous ses flots troublés et profonds?

Il ne faut pas demander à Michelet pareille clairvoyance. Sa théorie de l'*affranchissement par l'amour* fait plus d'honneur à son bon cœur qu'à son jugement. Cependant à côté de ces rêveries on rencontre beaucoup d'aperçus vrais sur l'état moral des classes laborieuses en France, et surtout des classes agricoles. Michelet n'a pas ce mépris du paysan, qui a été si longtemps l'erreur de nos orgueilleux démocrates. Il connaissait à merveille l'existence de ces classes rurales aux habitudes sobres, à l'ardeur économe, à l'activité silencieuse, qui forment aujourd'hui l'élément le plus sain de la France. Il y a de fines pages sur l'amour du paysan pour la terre, sa maîtresse, qu'il cultive avec passion toute la semaine et qu'il va voir encore à la dérobée le dimanche pendant que sa femme est aux vêpres, — sur cette armoire à linge, orgueil de la campagnarde, qu'une partie de l'épargne domestique s'emploie à garnir, — sur la robe d'indienne à fleurs qui a remplacé la vieille étoffe de bougran bleu rapiécé en maint endroit, et qui permet à l'ouvrier de conduire sa femme avec fierté à la promenade, enfin sur le jardinet, qui dans la vie toute matérielle du travailleur, est le petit coin où se réfugie la poésie. Si son livre ressemble peut-être un peu trop à une berquinade et pourrait être aussi bien intitulé : « le Paysan ou l'Ouvrier vertueux, » si, deux ou trois ans avant la terrible explosion de 1848, il n'a pas su discerner les chimères, les passions, les appétits qui couvaient sous cette régularité apparente, du moins n'a-t-il pas caressé les utopies socialistes, ni prodigué au dieu populaire de trop grossières flatteries. Je ne pourrai, dans une prochaine étude, accorder le même éloge à son *Histoire de la révolution française*.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

LE COSTUME ET LE LUXE

DANS L'ANCIENNE FRANCE

I. J. Quicherat, *Histoire du costume en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, Paris 1875. — II. Viollet-Le-duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la renaissance*, Paris 1855-1875.

Enfermé dans le cercle étroit de ses jours, l'homme veut s'arracher au présent et agrandir les horizons de sa vie en demandant à l'histoire les secrets du passé. Une sympathie mystérieuse le ramène vers les générations qui l'ont précédé sur cette terre, et, comme le vieux caméronien de Walter Scott, il cherche à lire sur des tombeaux les noms que le temps a couverts de sa rouille. Il écoute les morts qui lui parlent dans les cartulaires des abbayes, les arrêts des cours féodales, les mémoires, les coutumiers, il leur demande ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont été dans ces temps de misère et de larmes où les invasions passaient comme un ouragan sur la Gaule; il veut savoir comment, de la servitude de la glèbe, ils se sont élevés à la condition d'hommes libres, comment ils ont conquis lambeau par lambeau, pour en faire une patrie commune, cette France de la vieille monarchie qui a connu toutes les gloires et tous les malheurs, et de cette recherche sur la destinée des aïeux il tire la science de l'histoire, que les anciens appelaient l'institutrice des peuples.

A côté de cette science féconde qui embrasse dans leur ensemble par les idées et par les faits tous les élémens de la vie des nations, il en est une autre plus modeste, l'archéologie, qui reconstitue la vie domestique avec ses propres ruines. Exclusivement appliquée jusqu'au règne de Louis XIV à l'antiquité païenne, elle a donné ses premiers travaux sur notre patrie avec Ducange et Montfaucon, et,

depuis un demi-siècle, elle s'est développée parallèlement au mouvement historique. Des traités généraux, des monographies détaillées nous ont fait connaître les constructions civiles, religieuses et militaires, les peintures murales, les verrières, les tapisseries, les bijoux, les meubles, les émaux, les armes et jusqu'aux ustensiles les plus vulgaires. Le cadre des études a toujours été en s'élargissant. Momentanément interrompus par la guerre, les travaux ont repris dans ces deux dernières années avec une activité nouvelle. D'immenses matériaux ont été réunis, et l'heure est venue de résumer les connaissances acquises au prix de tant d'efforts. Deux érudits qui ont rendu les meilleurs services à l'étude de nos antiquités nationales, M. Jules Quicherat, directeur de l'École des chartes et M. Viollet-Le-Duc, ont fait paraître récemment, l'un sur le costume, l'autre sur l'ameublement, des livres qui se recommandent aux hommes spéciaux par l'étendue et la solidité du travail, à la curiosité du public par les gravures qui accompagnent le texte, et qui forment dans leur ensemble un véritable album du moyen âge.

M. Quicherat, en traitant l'*Histoire du Costume*, est remonté aux temps primitifs; il a suivi, avec une sûreté d'érudition qui est chez lui une qualité maîtresse, les transformations sans nombre que les vêtemens ont subies, depuis le temps où les sujets de Sésostris, quinze cents ans avant Jésus-Christ, symbolisaient dans leurs peintures les nations de l'Europe occidentale par un personnage à la peau blanche et aux yeux bleus, type de la race celtique primitive, auquel ils donnaient le nom de *Tambou*, jusqu'au moment où le pantalon révolutionnaire est venu détrôner l'aristocratique culotte de soie. Les plus humbles comme les plus grands, les clercs et les évêques, les serfs de corps et les bourgeois affranchis, les gentilshommes et les châtelaines, les rois dans l'attirail de leur puissance, passent tour à tour sous les yeux du lecteur, tantôt décrits dans un texte simple et clair, tantôt représentés par des figures qui sont l'exacte photographie des manuscrits à miniatures, des tableaux, des effigies sculpturales, des livres à images du XVIe siècle et des livres à gravures du XVIIIe. M. Viollet-Le-Duc, dans le *Dictionnaire de l'Ameublement*, a décrit pièce par pièce depuis l'époque carlovingienne le mobilier des églises, des palais, des châteaux, des maisons bourgeoises, des ateliers et des chaumières. C'est une sorte d'inventaire après décès, où les moindres recoins ont été fouillés. Malheureusement l'auteur n'a point évité l'écueil où viennent se heurter la plupart des archéologues; à force de remuer des débris, il est arrivé à l'idolâtrie des reliques et s'est égaré parfois dans des détails minutieux à l'excès. Il est à regretter aussi qu'il ait donné à son livre la forme alphabétique, ce qui ne permet pas d'embrasser dans une vue d'ensemble le mouvement des arts et de l'in-

dustrie. Nous aurions préféré la méthode de M. Quicherat, qui suit chronologiquement son sujet et le divise par grandes époques et par règnes; mais, ces réserves faites, nous nous plaisons à reconnaître que le *Dictionnaire de l'Ameublement* est un livre plein de recherches, et, qu'au point de vue des arts technologiques, il peut fournir de très utiles renseignemens. Ce n'est point en effet un simple attrait de curiosité rétrospective qui fait le mérite de certains travaux d'archéologie, c'est aussi un intérêt éminemment pratique. Le moyen âge en fait de science n'a rien à nous apprendre. Si les chevaliers, les moines et les bourgeois du temps de Philippe-Auguste revenaient dans ce monde, ils se croiraient transportés dans le pays des enchanteurs et des fées, car le génie moderne a réalisé quelques-uns des prodiges que rêvait la sorcellerie. Pour correspondre aux extrémités du monde elle cherchait, sans le trouver, l'alphabet sympathique, et le télégraphe marche aussi vite que la pensée. Elle demandait à *l'anneau du voyageur* la locomotion rapide et sans fatigue, et la vapeur a résolu le problème. Le tempestiaire prétendait à son gré diriger la foudre, et l'aiguille de Franklin arrache au ciel la foudre obéissante. Le sorcier, à cheval sur le balai du sabbat, croyait se frayer un chemin à travers les airs, et le ballon nous emporte plus haut que les aigles et les nuages. Toutefois, si nous laissons le moyen âge bien loin derrière nous par la pénétration des secrets de la nature, la puissance productive, et même la puissance destructive, il est juste de reconnaître qu'il nous dépasse aussi bien souvent par l'inspiration des artistes et la perfection de la mise en œuvre; l'industriel, le peintre, le sculpteur, ne l'interrogeront jamais sans profit. L'archéologie est la sœur inséparable des beaux-arts, comme elle est la sœur de l'histoire, et c'est là ce qui fait tout à la fois son intérêt et son importance.

I.

Le goût de la parure a précédé les habits, dit M. Quicherat; cette remarque est de tous points confirmée par les faits. Dans les temps primitifs de la Gaule, les habitans marchaient entièrement nus, ils se tatouaient comme les sauvages, et portaient comme eux des colliers et des bracelets formés de coquillages, d'arêtes de poisson, de petits os, de dents d'ours, de rondelles découpées dans la pierre; ils taillaient leur barbe en pointe, et, comme si les coiffeurs eussent déjà fait leurs premiers essais, ils relevaient sur leur front une grosse touffe de cheveux. Cet état de simple nature se modifia après une longue suite de siècles, lorsque des hordes descendues des hauts plateaux de l'Asie vinrent prendre possession de la Gaule quinze cents ans avant notre ère et enseigner aux habitans

l'art de tisser (1) et de teindre. Les colonies grecques qui s'établirent au VIIe siècle sur le littoral de la Méditerranée et les expéditions d'Italie déterminèrent un nouveau progrès; les bracelets et les colliers d'or, façonnés par les indigènes, remplacèrent les dents d'ours et les rondelles de pierre, et déjà les métaux précieux étaient si communs que le consul Servilius Cépion, en pillant Toulouse pour la punir de s'être alliée aux Cimbres, trouva dans le sanctuaire du dieu Bélénus, où toutes les tribus envoyaient des offrandes, 120,000 livres d'or (2) et 150,000 livres d'argent. A cette époque, 106 ans avant Jésus-Christ, le costume national se composait d'un pantalon, *braccæ*, dont nous avons fait *braies*, d'une blouse descendant au milieu des cuisses et d'un petit manteau bariolé, la *saie*, qui s'attachait sous le menton avec une agrafe. Ce manteau était la pièce essentielle, celle où chacun mettait son luxe. On s'en parait pour assister aux assemblées publiques où se débattaient les intérêts de la tribu. Ces assemblées étaient d'ordinaire fort tumultueuses, car les Gaulois étaient grands parleurs, *Gallia causidicorum nutrix*, et, pour rappeler les perturbateurs à l'ordre, des surveillans qui faisaient les fonctions de nos huissiers, étaient chargés de couper un morceau de leur saie, assez grand pour qu'il fût impossible de s'en servir plus longtemps. Les femmes remplaçaient la saie par une tunique qui descendait jusqu'aux pieds et laissait le haut de la poitrine à découvert. Elles donnaient, avec de l'eau de chaux, une couleur rouge ardent à leurs cheveux, *rutilati capilli*, et les dames romaines trouvaient ces cheveux si séduisans qu'elles en faisaient venir à grands frais pour s'en faire, comme aujourd'hui, des chignons et des nattes.

La conquête de César façonna en un siècle la Gaule à l'image de l'Italie. L'industrie du vêtement prit un essor extraordinaire. Arras fabriquait des tapis, des étoffes fines, qui passaient avec celles de Laodicée pour les plus parfaites de l'empire. Langres et Saintes fournissaient des draps à longs poils, les villes de l'ouest des mouchoirs, des toiles blanches et peintes. La population indigène abandonnait ses huttes circulaires en torchis, terminées par un toit cintré couvert d'un chaume épais, pour les maisons construites sur le modèle romain, avec les mêmes appartemens : l'*atrium*, salle de réception, — les *cænationes*, salles à manger, — les *cubicula*, chambres à coucher. Au centre se trouvait une cour carrée plantée de fleurs; les

(1) On a fait des calculs en vue de constater la progression de la force productive dans l'industrie du tissage depuis les premiers temps historiques, et l'on est arrivé à ce résultat que, s'il fallait faire à la main tout le filé de coton que l'Angleterre fabrique dans une année au moyen du métier *self-acting*, le travail emploierait 91 millions d'hommes, soit à peu près la population de l'Allemagne, de l'Espagne et de la France.

(2) La livre romaine équivalait à 327 grammes.

parois intérieures étaient revêtues d'un mortier colorié, peintes à fresque ainsi que les plafonds, ou incrustées de mosaïques en verres de couleur. Les grands propriétaires fonciers qui formaient l'aristocratie gallo-romaine, comme plus tard ils formèrent l'aristocratie féodale, bâtissaient dans des sites agréables de véritables châteaux, composés de deux corps de logis, l'un au midi pour l'hiver, avec des tuyaux dans les murs pour réchauffer les pièces, l'autre au nord pour l'été, avec des conduites d'eau pour entretenir la fraîcheur; ce qui prouve qu'en fait de confortable les architectes gallo-romains sont nos maîtres, car pour nous défendre contre les chaleurs caniculaires nous en sommes encore aux persiennes et aux stores.

Rome avait apporté dans la Gaule les douceurs de la vie, les raffinemens du luxe et de la parure; le christianisme à son tour y apporta les renoncemens de la pauvreté, les habits grossiers, *vestes asperas*, le cilice et la bure; mais il était plus facile de renverser les statues des faux dieux que de faire quitter aux femmes les riches broderies, les étoffes moelleuses. Plus d'une belle chrétienne se badigeonnait le visage de vermillon et de céruse, mettait du noir autour de ses yeux pour les faire paraître plus grands, et marchait en faisant craquer ses souliers, ce qui était une marque de suprême bon ton. Les pères de l'église avaient beau tonner contre les artifices de la coquetterie, qu'ils appelaient des inventions de Satan, ils avaient beau maudire la soie, on se disputait au poids de l'or cette précieuse denrée, qui se vendait la livre, du temps de Dioclétien, 620 francs de notre monnaie quand elle n'avait reçu aucun apprêt, et 9,800 francs quand elle était teinte en pourpre de Tyr. L'extrême variété des vêtemens et la seule énumération de leurs noms suffit à montrer combien l'industrie et la bienvivance étaient florissantes dans la Gaule au IVe siècle, malgré les intolérables exactions du fisc impérial. Habits de voyage en grosse étoffe, habits de ville aux couleurs éclatantes, robes à ramages festonnées avec des plumes d'oiseaux, il y en avait pour tous les rangs et tous les goûts, depuis la trabée jusqu'à la castorine, *castorina vestis*. Le plus riche et le plus honorifique de tous ces vêtemens était le *pallium*, manteau carré, attaché sur l'épaule gauche par une agrafe, et relevé à droite de manière à laisser la main et l'avant-bras libres. Porté par les philosophes de l'antiquité païenne, il fut adopté par l'église, qui voulait sans doute témoigner par là qu'elle donnait droit de cité à la sagesse antique. La papauté en décora les évêques : la société civile en fit la marque distinctive des plus hautes fonctions, et la royauté son manteau d'apparat. Les étoffes que ne fournissaient pas les fabriques indigènes étaient tirées de l'Orient, et même de l'extrême Orient, car l'Inde avait été ouverte aux occidentaux par

l'expédition d'Alexandre, comme la Chine l'a été de notre temps par les armes de la France et de l'Angleterre. Athènes et Corinthe entretenaient de nombreuses flottes; leurs navires allaient prendre sur les côtes méridionales de la Mer-Noire les produits qui arrivaient de l'Inde par la voie de terre, et sur la côte méditerranéenne de l'Égypte ceux qui arrivaient par la Mer-Rouge. Après la chute de l'empire romain, les centres commerciaux se déplacèrent; la suprématie passa d'une part aux villes de la côte orientale d'Italie, de l'autre à Marseille, qui l'a conservée jusqu'à nos jours, mais qui se voit aujourd'hui menacée par Trieste, car le percement de l'isthme de Suez replace le transit du commerce de l'Orient dans les mêmes conditions qu'aux temps antérieurs à l'expédition de Vasco de Gama, et nul ne peut prévoir quelles seront, pour nos villes maritimes du midi, les conséquences de cette grande entreprise.

II.

La Gaule était entièrement latinisée et christianisée lorsque, dans la nuit du 31 décembre 406, les peuplades germaniques franchirent en masse le Rhin sur la glace, comme pour justifier ces paroles, que le général romain Cérialis adressait aux Trévires et aux Lingons : « Les mêmes causes, la cupidité, l'avarice, le besoin de changer de lieux, entraîneront toujours les Germains vers la Gaule. Ils quitteront leurs marais et leurs solitudes pour s'emparer de ce sol fertile et de ses habitans. » Parmi les tribus envahissantes, trois seulement se sont établies à poste fixe : les Burgondes en 406, les Wisigoths en 412, les Francs en 480. Dans les premiers temps, ces tribus conservèrent leur costume et leurs habitudes nationales; les Burgondes se pommadaient avec du beurre rance, les Wisigoths marchaient ceints d'une épée, couverts d'habits de peau ou de toile, suivant la saison, et chaussés de bottes en cuir de cheval; ils étaient, paraît-il, très soigneux de leur toilette, car quiconque déchirait ou tachait l'habit d'autrui était tenu de donner un habit neuf ou d'en acquitter le prix. Les Francs portaient un justaucorps serré à manches très courtes, par-dessus le justaucorps un petit manteau vert avec des bordures écarlates, un baudrier qui soutenait leur épée, un large ceinturon décoré de bossettes en métal, et des brodequins lacés en peau garnie de son poil. Leurs jambes étaient nues, leur visage rasé, sauf un étroit cordon de favoris, leurs cheveux coupés derrière la tête, de pleine venue sur la partie antérieure et relevés de manière à former un haut toupet. Les femmes avaient à peu près la même tunique que les hommes, les bras nus et le haut de la poitrine découvert, ce qui explique certaines dispositions des lois salique et ripuaire d'après lesquelles

l'homme libre qui touchait au-dessus du coude le bras d'une femme libre lui payait à titre de dommages et intérêts 1,200 deniers, et 1,800 quand il touchait les seins, soit 3,700 francs de notre monnaie.

De même que les Gaulois, les Francs se trouvèrent pris dans les filets de la civilisation romaine. Les Mérovingiens, comme s'ils avaient ramassé le despotisme dans les dépouilles du champ de bataille, firent revivre les formules de la servilité impériale : *votre éminence, votre excellence, votre majesté;* ils se couvrirent de vêtemens magnifiques, et les courtisans, qu'on appelait alors des antrustions, s'empressèrent de les imiter. Saint Éloi, tout saint qu'il fût, se mettait à la mode, pour ne point se faire remarquer, dit saint Ouen, son biographe. « Ses vêtemens n'étaient qu'un tissu d'or et de pierreries qui jetaient le plus vif éclat. » Les rois avaient selon toute apparence adopté la tunique, la chlamyde et les ornemens des consuls et des empereurs. Quelques-uns portaient la couronne radiale, d'autres le bandeau à double rang de perles; mais ce n'était pas la couronne ou le bandeau qui symbolisaient leur puissance royale : c'était la chevelure flottant librement sur leurs épaules. Quelle était l'origine de ce symbolisme et pourquoi les Mérovingiens plaçaient-ils le principe de la légitimité dans les cheveux? C'est là une question que les érudits modernes ont étudiée, comme tant d'autres, sans la résoudre (1). Ce qui est certain, c'est que les cheveux jouaient un grand rôle dans la société franque; ils étaient l'emblème de la force et de la liberté, le signe distinctif des leudes, qui les portaient longs, des serfs qui les portaient courts. Ceux qui embrassaient l'état monastique se rasaient la tête pour témoigner qu'ils étaient les serfs de Dieu; c'est là l'origine de la tonsure ecclésiastique.

A l'avénement de la seconde race, les rois abandonnèrent la lon-

(1) Les portraits des rois mérovingiens qui figurent dans les livres modernes sont tous apocryphes. Ils ont été faits d'après les statues qui décorent le portail de Notre-Dame de Paris et de quelques autres églises de la même époque. Ces statues ne sont autres que celles des rois de Juda, qu'on a pris longtemps pour des rois de la dynastie de Clovis. Montfaucon lui-même s'y est trompé. Il a commis la même erreur pour les effigies des tombeaux de Frédegonde et de Clotaire, qui ne remontent pas au-delà du XIIIe siècle, époque à laquelle ils ont été refaits à neuf. Les sculpteurs et les peintres, lorsqu'ils reproduisent des monumens figurés du moyen âge, doivent toujours se rappeler que les artistes de ce temps n'ont jamais représenté que ce qu'ils avaient sous les yeux. Qu'il peigne des Hébreux, des Romains ou des Français, l'imagier du XIIe siècle, comme celui du XVIe, ne reproduit que ce qu'il voit. Dans le cortége funèbre de César, il nous montre des enfans de chœur portant de l'eau bénite et des croix. Hercule épouse Déjanire devant l'autel d'une chapelle catholique. David met des lunettes pour écrire les psaumes, et le patriarche Abraham, dans la scène du sacrifice, ajuste son fils avec un fusil à mèche. Il faut chercher dans les manuscrits à miniatures la vérité historique non point par rapport au temps auquel ils se rattachent, mais par rapport à celui où ils ont été exécutés, et c'est faute d'avoir fait cette distinction que des peintres contemporains ont commis dans leurs tableaux de si choquans anachronismes.

gue chevelure, sans doute pour échapper au danger de la dégradation par les ciseaux et le rasoir, qui avaient réduit quelques-uns de leurs prédécesseurs à la condition de moines; ils abandonnèrent aussi en partie, comme leurs sujets, le costume des premiers temps de la conquête, et l'on a peine à reconnaître les descendans des compagnons de Clovis dans les leudes carlovingiens. Ceux-ci portent une double tunique, un manteau blanc ou bleu, des bas recouverts de bandelettes, des brodequins de cuir doré, des cannes à pomme d'or ou d'argent enrichie de belles ciselures, comme les marquis du XVIIIe siècle. Les femmes ont une ceinture, un voile brodé qui descend jusqu'à terre. Les nudités germaines ont disparu, les plis des vêtemens romains, qui suivaient toutes les ondulations des formes, ont disparu comme elles. On sent que le christianisme a passé là, et qu'il a enveloppé la femme dans sa pudeur (1).

Le luxe était poussé dans les hautes classes aussi loin que pouvait le permettre l'imperfection des arts mécaniques. Les habits se vendaient tout faits, comme dans nos magasins de confection, et coûtaient fort cher. Vers 840, un sayon double valait 880 francs; un rochet fourré 840 francs, s'il était de martre ou de loutre, 420 s'il était en peau de chat. Charlemagne, qui affichait, sauf les jours de représentation officielle, une simplicité très grande, dépensait pour sa toilette beaucoup moins que la plupart de ses sujets. Sa pelisse en peau de mouton ne valait que 28 francs. Il ne laissait jamais échapper l'occasion d'adresser de sévères avis à ceux qui se paraient d'habits surchargés de plumes d'oiseaux entourées de soie, de franges en écorce de cèdre, de fourrures de loir ou de taupe. Quand ils se présentaient devant lui avec ces colifichets indignes des gens de guerre, il leur disait : « O toi, homme tout d'or! ô toi, homme tout d'argent! ô toi, homme tout d'écarlate! pauvre imbécile! ne te suffit-il pas de périr seul par le sort des batailles? Ces richesses, dont il eût mieux valu racheter ton âme, veux-tu les livrer aux ennemis pour qu'ils en parent leurs idoles? »

L'ameublement répondait aux habits. Les appartemens étaient garnis de bancs recouverts de coussins sur lesquels on s'asseyait plusieurs à la fois comme sur nos divans modernes, de fauteuils, de tapis de pied, de riches tentures, de tables en bois précieux, dont l'ornementation rappelait les tables romaines. Charlemagne en possédait trois en argent massif et une en or, toutes d'une dimension

(1) La mosaïque de Saint-Jean de Latran et divers manuscrits carlovingiens nous ont conservé, en petite et en grande tenue, les portraits en pied de Charlemagne, de Lothaire et de Charles le Chauve. On en trouvera la reproduction dans le livre de M. Quicherat, les *Arts somptuaires*, et les histoires de France illustrées qui ont paru dans ces derniers temps.

et d'un poids considérables, sur lesquelles étaient figurés Rome, Constantinople et l'univers, c'est-à-dire le globe terrestre et les constellations; d'autres meubles plus précieux encore, ces meubles de l'esprit qu'on appelle des livres, ornaient ses palais. Il avait établi dans les principaux monastères des ateliers de copistes et de peintres, auxquels il confiait le soin de transcrire les chefs-d'œuvre de l'antiquité ou les textes de l'Écriture sainte et de les décorer de peintures « pour instruire les ignorans par des images sensibles comme le livre instruit les savans par les lettres. » Quelques-unes de ces peintures sont parvenues jusqu'à nous, et quand on les examine avec soin, on reconnaît qu'elles ont été exécutées sous des influences très diverses. On retrouve en effet dans les unes l'inspiration byzantine, la manière vigoureuse de peindre la gouache qui distinguait les artistes du bas-empire, dans les autres le type anglo-saxon importé par Alcuin, dans d'autres encore le type franco-romain. Ces beaux manuscrits en lettres d'or ou d'argent sur vélin pourpre sont recouverts de diptyques d'ivoire, de cristal de roche, de riches étoffes brodées. On en compte aujourd'hui dans toute l'Europe huit du temps même de Charlemagne, et la sollicitude avec laquelle on veille sur la conservation de ces manuscrits est un hommage rendu par la postérité à la renaissance carlovingienne, qui fut comme la première aurore de la civilisation moderne.

III.

Au moment où l'assemblée de Senlis décerna la couronne à Hugues Capet, la fusion des races juxtaposées sur le sol de la Gaule était un fait accompli. Les Gallo-Romains et les Francs vont s'appeler désormais d'un seul et même nom, *les Français*. L'homme libre, le grand bénéficier, l'antrustion, deviennent le baron féodal; les roturiers s'élèvent à la liberté par le mouvement communal, et par la liberté au bien-être et à la richesse. La chevalerie s'organise comme une sorte de confrérie de courage, de galanterie et d'honneur. Les femmes, à qui les théologiens refusaient une âme, et que les plus anciennes *chansons de geste* nous montrent, suivant la juste remarque de M. Quicherat, injuriées, souffletées, traînées aux cheveux, menacées du bâton et de l'épée, deviennent tout à coup l'objet d'une adoration universelle. Elles transforment la brutalité féodale en servage d'amour (1), et, comme les rois, elles ont leurs cours plénières dans ces fêtes splendides qu'on appelle des tournois et des joûtes.

(1) On peut, nous le pensons, attribuer ce changement au culte de la Vierge, qui s'est répandu à la fin du XIe siècle comme une religion nouvelle greffée sur le catholicisme : Marie, *mère du Sauveur et reine des anges*, a réhabilité son sexe.

En lisant dans nos vieux historiens la description de ces solennités chevaleresques, on se demande comment la France, continuellement ravagée par la guerre ou la famine, pouvait trouver assez de ressources pour suffire aux dépenses qu'elles entraînaient; ce n'étaient qu'habits de brocart d'or ou d'argent, que coiffures enrichies de pierreries. Les dames, qui prenaient un plaisir extrême à voir donner de beaux coups de lance, conduisaient dans le champ-clos avec des brides de soie et d'or les chevaux des joûteurs, tout couverts de riches caparaçons bordés de sonnettes et de grelots d'argent; pendant la lutte, elles jetaient aux combattans des écharpes, des voiles, des coiffes, dont ils ornaient leur casque. Le roi d'armes Perceforest cite même un tournoi où elles avaient fait de leurs atours de si grandes largesses qu'à la fin il ne leur restait plus que des lambeaux de leurs guimpes et chaperons, manteaux et chemises. « Quand elles se virent à tel point, elles furent toutes comme honteuses; mais, voyant que toutes étaient de même, elles se prirent à rire, ayant donné leurs habits et joyaux de si grand cœur qu'elles ne s'apercevoient de leur dévestement. » Un fabliau du XIIIe siècle exprime, par une fiction tant soit peu excentrique, les folies d'héroïsme que pouvaient inspirer aux chevaliers les caprices des nobles châtelaines : l'une d'elles, recherchée par trois soupirans qui devaient joûter dans un tournoi, leur envoie une de ses chemises en les prévenant que son cœur serait acquis à celui qui descendrait dans la lice couvert de ce simple vêtement. Deux des chevaliers refusent, le troisième accepte; il combat avec l'armure de lin qu'il inonde de son sang. On le proclame vainqueur, et la châtelaine le reçoit à merci, après s'être revêtue elle-même en présence de son mari de la chemise ensanglantée. Le fabliau ne dit pas que le mari ait pris en mauvaise part le « dévestement » de sa femme.

Dans les fêtes guerrières comme sur les champs de bataille, l'équipement des chevaliers, sous les premiers Capétiens, se composait soit d'une cotte de mailles formée d'anneaux de fer engagés les uns dans les autres, soit d'une armure de plaques de fer cousues sur une étoffe, d'un bouclier, d'un casque et de jambières. Sur le bouclier étaient peintes des figures éclatantes, simples ornemens de fantaisie qu'il ne faut pas confondre avec le blason; celui-ci ne paraît, comme emblème héréditaire de la race et du rang, que vers le règne de saint Louis (1). A cette époque, un droit nouveau, celui

(1) Des faits nombreux confirment l'opinion que nous émettons ici; les vitraux placés par Suger dans l'église de Saint-Denis ne portent aucun signe héraldique. Les plus vieux manuscrits de nos poèmes chevaleresques n'offrent dans leurs miniatures aucune trace de blason, ce qui n'a point empêché les érudits français, encouragés par la vanité des familles, de propager les plus grossiers anachronismes. Personne ne doutait, il y a deux cents ans, que Pharamond n'ait eu pour armes *trois croissans*

des communes, s'élevait en face du droit féodal, les bourgeois émancipés étaient devenus les alliés des rois. La noblesse voulut se distinguer par des signes extérieurs de la classe qui grandissait autour d'elle. Elle emprunta ces signes à la zoologie réelle ou fantastique, aux armes offensives et défensives, à l'agriculture, aux souvenirs des croisades exprimés par des croix, des coquilles de pèlerin, des palmiers, des oiseaux voyageurs, en un mot à tout ce qui pouvait constater sa gloire militaire ou sa puissance territoriale. Chaque famille adopta des emblèmes particuliers avec lesquels elle s'identifia complétement, et c'est de là que sont sorties les armoiries. Les privilégiés de la naissance mirent leur honneur dans ces hiéroglyphes. Ils les placèrent partout, sur les façades de leurs châteaux, sur leurs meubles, leurs vêtemens, leurs tombeaux, pour garder jusque dans la mort un témoignage toujours présent de la supériorité qu'ils s'attribuaient. Les armoiries délimitaient la séparation des castes, en même temps que les lois somptuaires les enfermaient chacune dans des barrières infranchissables : le noble s'habillait de soie, s'éclairait avec de la bougie de cire, mangeait dans de la vaisselle d'argent, et se faisait enterrer dans les églises pour rappeler son nom aux hommes qui viendraient après lui sur cette terre, et se recommander à leurs prières. Le roturier s'éclairait avec de l'huile ou du suif, mangeait dans de la vaisselle d'étain, et allait s'engloutir au milieu de charniers infects où les générations s'entassaient les unes sur les autres sans laisser trace de leur passage sur la terre. Cependant, malgré les lois somptuaires, le luxe, au XIIIe siècle, était très développé dans toutes les classes. On comptait dans Paris, qui eut toujours le monopole des industries élégantes, trente-six grandes corporations qui travaillaient à ce que l'on appelle aujourd'hui les articles de mode et de haute nouveauté. Ses orfévres jouissaient d'une si grande réputation que l'un d'eux, Guillaume Boucher, fut appelé, sous le règne de saint Louis, auprès du grand khan de Tartarie, pour exécuter divers objets d'art, entre autres une fontaine dans laquelle il n'entra pas moins de 3,000 marcs d'argent. Cette fontaine représentait un grand arbre au pied duquel étaient couchés quatre lions qui jetaient différentes boissons par la gueule; des serpens dorés s'enlaçaient autour de l'arbre, et sur le sommet se dressait un ange qui tenait une trompette. Le mouvement industriel n'était pas moins actif dans les provinces que dans la capi-

d'or et Mérovée *un navire d'argent flottant sur un champ de gueules.* Chaque noble, pour rehausser l'éclat de son blason, tenait à lui donner le prestige du temps, et les plus modestes s'arrêtaient à Charlemagne. L'histoire, mieux informée, a renversé cet échafaudage légendaire; mais elle a eu beau faire justice des erreurs, bien des gens prennent encore au sérieux *la Parfaite science des armoiries* de Pierre Palliot, et *la Science héroïque* de Vulson de La Colombière.

tale. Les villes drapantes de la Picardie, de la Champagne, du Languedoc fabriquaient des quantités considérables d'étoffes de laine qui s'expédiaient dans toute l'Europe. La teinturerie conservait sa vieille supériorité; on y employait le pastel, le brésil, le kermès, variété de la cochenille, qui se rencontrait en abondance dans les environs de Carcassonne, ce qui avait fait la fortune de cette ville, renommée au moyen âge pour ses belles teintures écarlates.

De grandes améliorations furent introduites sous les derniers Capétiens de la branche directe dans les constructions civiles et la disposition des appartemens. La pierre commença à remplacer le bois, surtout dans le midi, où les grandes forêts étaient rares. Les façades furent décorées d'armoiries chez les nobles, et chez les roturiers de branchages, d'arabesques, d'animaux appartenant la plupart à la zoologie légendaire, car le moyen âge transfigurait le monde réel et ne l'entrevoyait qu'à travers les nuages du rêve. Dans les maisons royales, les échevinages, les grandes salles des abbayes, les parois intérieures étaient ornées de tapisseries, de fresques représentant des scènes empruntées à l'antiquité, à la mythologie, à l'histoire sainte, aux romans de chevalerie, de personnages qui tenaient des rouleaux sur lesquels étaient écrits des versets de la Bible ou des sentences morales. Quelquefois, au lieu de fresques, on écrivait sur les murailles des chansons, des ballades, de la musique, et les hôtes de ces pittoresques demeures vivaient comme encadrés dans les pages d'un immense manuscrit. Les meubles étaient peu nombreux, toutes les dépenses d'installation se concentrant sur la vaisselle de table. Dans les grandes familles, cette vaisselle était d'une richesse extrême; les nobles y mettaient leur argent, comme dans une caisse d'épargne improductive, qu'ils pouvaient toujours convertir en monnaie ou donner en gage aux Juifs et aux Lombards à qui les rois, par dérogation aux lois canoniques, avaient accordé le privilége de faire l'usure. En temps de guerre, les uns l'enterraient, les autres l'expédiaient à longues distances, hors des atteintes de l'ennemi, dans des coffres solides nommés *bahuts*, qui servaient en temps de paix de siéges et de malles de voyage.

La période qui s'étend de Philippe-Auguste à la fin du règne de Philippe le Bel est sans contredit la plus brillante de l'ancienne monarchie, et comme son âge héroïque. Elle a vu les croisades, la chevalerie, les communes, nos plus belles provinces réunies au domaine royal, l'unité nationale fortement constituée, l'industrie florissante, l'art chrétien dans toutes ses splendeurs, et saint Louis arbitre de l'Europe; mais les jours d'épreuve approchaient. Ravagée par les invasions anglaises, mutilée par les défaites de Crécy et de Poitiers, livrée aux brigandages des gens de guerre, aux sanglantes représailles des jacques, la France, sous les premiers Va-

lois, brise avec son glorieux passé. Le costume semble refléter le désordre des temps, les hommes quittent la tunique longue pour le pourpoint ou justaucorps serrant étroitement le buste et découpé sur les bords en languettes très fines. Les élégans font faire la moitié de leurs habits et de leurs chausses avec une étoffe blanche, verte ou rouge, et l'autre moitié avec une étoffe jaune, bleue ou noire, en cherchant toujours les couleurs qui contrastent le plus entre elles. Le chaperon se garnit par derrière d'une cornette qui tombe jusqu'aux jambes en manière de queue. Les souliers s'allongent comme la cornette, ils se terminent en avant par une *poulaine*, c'est-à-dire par un morceau de cuir de 6, 12 et 24 pouces, qui rappelait, suivant les théologiens, l'ergot du diable. Les coiffures *au jardin, au gibet, à la pagode, au navire*, exhaussées par des cheveux auxiliaires, s'élèvent à 2 pieds au-dessus de la tête des femmes. Les nudités les plus effrontées s'étalent au grand jour :

Aucune laisse déffrenée
Sa poitrine, pour ce qu'on voie
Come fètement sa chair blanchoie;
Une autre laisse tout de gré
Sa chair apparoir au costé (1).

L'église essaya vainement de rappeler les femmes à la pudeur; elle fut vaincue, car le démon de la coquetterie n'est pas de ceux qu'on exorcise. Malgré les malheurs du temps, « la variance des habits, comme dit un chroniqueur, allait toujours son train, et, parmi toutes les nations de la terre habitable, il n'y en avait pas de si difformée, oultrageuse, excessive, inconstante en vestemens que la françoise. » Les bals masqués, qui s'ouvrirent pour la première fois en 1393, mirent le comble aux extravagances.

Cette année-là, le mardi avant la Chandeleur, on dansait à l'hôtel Saint-Pol à l'occasion du mariage d'une fille d'honneur de la cour. Il prit fantaisie à Charles VI de se déguiser « en homme sauvage, » au moyen d'une cotte de toile sur laquelle, dit Froissart, on avait collé avec de la poix du lin délié « en forme et couleur de cheveux. » Il allait entrer dans la salle du bal, avec cinq jeunes seigneurs déguisés de la même manière, lorsque messire Ivain de Galles lui fit remarquer qu'il serait dangereux dans cet attirail d'approcher des valets, qui portaient des torches à la main pour éclairer les salles. Charles fut de cet avis; un huissier d'armes alla donner l'ordre aux valets de s'éloigner, et par une fatale rencontre le duc d'Orléans, qui était de la fête, entra avec d'autres valets qui portaient aussi des torches en même temps que les hommes sauvages. Le feu prit à leur vêtement de lin; quatre d'entre eux fu-

(1) Voyez *le Chastiment des Dames*, fabliaux, publiés par Méon, t. II, p. 184.

rent brûlés vifs, et peu s'en fallut que la première de ces fêtes, qui devaient occasionner dans le royaume tant de désordres de mœurs, de duels et de folles dépenses, ne fût inaugurée par la mort d'un roi de France.

IV.

Les derniers désastres de la guerre de cent ans firent plus contre la variance des habits que les anathèmes de l'église. Les hommes, dans les premières années de Charles VII, se contentaient d'une robe courte et d'un gilet à manches; mais, quand la victoire eut ramené l'argent, les folies recommencèrent, car dans aucun temps nous ne nous sommes corrigés par l'expérience et le malheur. Agnès Sorel, « toujours produiseuse et monstrueuse de ce qui pouvait conduire à ribaudise, » *ensorcela le souverain sexe* par son exemple. Elle adopta les bonnets connus sous le nom de *hennins*, véritable édifice de fil de fer, de carton et de linge qui allongeait les personnes de plus d'un mètre. Bourgeoises et châtelaines firent comme Agnès, et les maris, aussi incapables que l'église d'exorciser le démon de la coquetterie féminine, suivirent le courant. Le bon sens de Louis XI se révolta contre les exagérations qui s'étaient produites sous le règne de son père. « Il s'habillait fort court, dit Commines, et le plus mal qu'il pouvait. » Mais ce n'était point par avarice, comme l'ont dit quelques historiens modernes. Il n'était pas homme à laisser pour quelques centaines d'écus la dignité du pouvoir royal s'avilir entre ses mains. La simplicité tenait chez lui à un système politique. Il voyait l'or et l'argent s'écouler au dehors pour l'achat des belles étoffes et des matières premières; il savait les Français disposés à imiter, coûte que coûte, ceux qui les gouvernent ou qui sont au-dessus d'eux, et pour arrêter l'exportation du numéraire, il voulait, par son exemple, les ramener à des habitudes moins dispendieuses.

A l'avénement de Charles VIII, une vive réaction s'opéra contre les modes du temps de Louis XI. « On était las, dit M. Quicherat, de l'excessive simplicité à laquelle ce prince avait donné faveur; on la détestait parce qu'elle venait de lui. » Cette disposition des esprits fut confirmée par l'expédition de Naples. Le jeune roi voulait éblouir les Italiens par la magnificence de sa cour et de ses troupes; il donnait à ses valets des habits de draps d'or et de velours, aux hallebardiers de sa garde des chausses d'or. Une rivalité d'élégance s'engagea entre tous les gentilshommes de l'armée; les vieux types du moyen âge disparurent de jour en jour, mais dans ces essais de transformation la France n'inventa rien, et pendant toute la durée du XVIe siècle la réforme de la toilette, comme la réforme littéraire,

ne fut chez elle qu'une importation étrangère. Sous Charles VIII et Louis XII, on s'était inspiré de l'Italie; sous les derniers Valois on s'inspira de l'Espagne, et, comme toujours, la cour et les maîtresses royales donnèrent le ton.

Ruinée par des dépenses que le travail et l'épargne ne compensaient pas, la noblesse déserta les châteaux, et sous François Ier elle se rapprocha des rois pour chercher dans leurs faveurs le moyen de réparer les désastres de sa fortune et de sa puissance. Toutes les cupidités et toutes les corruptions refluèrent vers la cour. Le vainqueur de Marignan y attira les femmes, car une cour sans femmes, ainsi qu'il le disait galamment, est une année sans printemps, un printemps sans roses. Les courtisans se ruinèrent pour leur plaire; ils portèrent « leurs terres et leurs bois sur leurs épaules, » et, quand on n'avait pas trente habits, pour en changer à chaque jour du mois, on passait dans la noblesse pour un homme de rien. On ne voyait dans les hautes classes que « bottines d'escarlate bien tirées, » pourpoints de velours, de taffetas, de drap d'or et d'argent, avec aiguillettes garnies d'ornemens en or émaillé, habits « tailladés à mille balafres, » manches à bouillons de couleurs diverses. Le poignard, qui faisait partie de toutes les toilettes civiles, fut remplacé par la rapière. Le corset, les paniers et les crinolines firent leur première apparition dans les basquines et les vertugales. Les femmes des *cordouaniers* tranchaient de la duchesse, et les élégans à bourse plate s'efforçaient, à l'aide d'une foule de supercheries dont le secret ne s'est pas perdu, de se mettre au niveau des gens riches. Pour cacher leur chemise « faite en toile de sac à moulin, » ils laissaient passer à la fente de leur pourpoint un bout de mouchoir en toile de Flandre, et se couvraient de bijoux en cuivre doré dont ils exagéraient les proportions par cela seul qu'ils étaient faux. Le public riait de ce luxe de contrebande, et ces dandys apocryphes furent baptisés des noms de *fringans* et de *freluquets*, qui sont restés dans notre langue.

En 1521, on portait encore, comme dans le siècle précédent, les cheveux longs par derrière et taillés courts sur le front; mais à cette date la mode changea par suite d'un accident arrivé à François Ier. Ce prince fut blessé à la tête en jouant avec l'un de ses courtisans. Il fallut le tondre pour panser sa blessure. Les grands seigneurs, en loyaux et fidèles sujets, se firent tondre comme lui, et la révolution des cheveux courts se propagea sans opposition dans tout le royaume; il n'en fut pas de même pour la barbe. Quelques membres du clergé voulaient la porter longue, le plus grand nombre la repoussait comme contraire aux règles canoniques. L'église, pour cette grave question, se vit menacée d'un schisme, et il ne fallut rien moins que l'intervention du roi pour faire admettre

des prélats à barbe dans certains diocèses où les mentons rasés étaient seuls orthodoxes. Témoin des querelles que la question des barbes avait suscitées, et comme tous les membres du parlement ennemi du luxe, qu'il accusait d'appauvrir l'état, François Olivier, chancelier de France sous Henri II, voulut trancher du Lycurgue et fit rendre en 1549 une ordonnance qui réglait dans le plus grand détail, pour chaque condition, les diverses espèces d'étoffes, en assignant sur les habits des deux sexes la place que devaient occuper les garnitures, les passemens, les ornemens en métaux précieux. L'or et l'argent n'étaient permis, même aux grands seigneurs, que pour les boutons et l'extrémité des lacets. Des protestations s'élevèrent de toutes parts; le chancelier fut forcé de reconnaître qu'il avait pris Athènes pour Lacédémone et que le temps de Lycurgue était passé. Il fit quelques concessions; les Français, qui dans tous les temps ont été, quoi qu'on en ait dit, le plus docile de tous les peuples, le moins exigeant en fait de libertés, se firent tailler des habits selon l'ordonnance. Le costume, dégagé de tout ce qu'il avait d'affecté et de ridicule sous François Ier, prit un cachet d'élégance qui n'a jamais été dépassé; mais peu à peu l'anarchie des esprits se réfléta dans les vêtemens. Les rangs, les sexes, les professions se confondirent; les femmes s'habillèrent en hommes, ce qui ne s'était jamais vu jusque-là. Quelquefois même elles ne s'habillèrent que tout juste pour ne point paraître dans le costume primitif de la mère du genre humain; ce genre de toilette était réservé pour les fêtes de la cour. Dans un dîner donné par Catherine de Médicis à Chenonceaux, « les plus belles et les plus honnestes dames, allant à moitié nues, dit Pierre de l'Estoile, et les cheveux espars comme épousées, furent employées à faire le service. » Quelques jours plus tard, dans un autre dîner donné par le roi au Plessis-lès-Tours, on dépensa plus de 60,000 francs en achats de soie verte pour habiller *ces honnestes dames*, qui cette fois servirent à table en habits d'hommes. Chaque jour amenait une excentricité nouvelle. L'échevinage de Paris, qui partageait les idées du temps et ne soupçonnait pas que le luxe fait aller le commerce, protesta contre des habitudes « qui tournaient au scandale de cette ville, le miroir et exemple d'honneur, modestie et geste des autres villes (1). » Les caricaturistes de leur côté se mirent en verve de raillerie, et l'un d'eux représenta un Parisien tout nu devant un monceau de draps et d'étoffes diverses, des ciseaux à la main, pour exprimer que la mode changeait si vite qu'elle ne laissait pas même le temps de tailler un habit.

Ce fut bien pis encore sous Charles IX et Henri III. Les robes à

(1) Godefroy, *le Cérémonial français*, t. II, p. 5.

queue de serpent ou robes traînantes qui s'étaient montrées à Paris dès le XIIIe siècle reparurent plus traînantes et plus tapageuses que jamais. Celle de la reine Élisabeth d'Autriche, lorsqu'elle fit son entrée à Paris en 1571, montée sur une haquenée, n'avait pas moins de 20 aunes de long, et il fallut six écuyers pour soutenir la longue bande d'étoffe qui pendait de la selle. Le reste fut à l'avenant. La vertugale prit des proportions démesurées, et l'on eût dit que les femmes prenaient plaisir à se défigurer. Elles emprisonnaient leur cou dans des collerettes à triple étage, fortement empesées, qui s'arrondissaient sur leurs épaules comme une espèce de grillage; leur taille, serrée outre mesure par un corsage à baleines, faisait l'effet d'un cône tenu en équilibre sur une pointe, et dans cet accoutrement bizarre elles ressemblaient à deux cloches renversées et réunies par leur extrémité supérieure. Les hommes portaient des chausses bouffantes et paraissaient enveloppés par le milieu du corps dans un ballon gonflé d'air. Toutes les pièces de leur costume étaient tailladées avec bordures de torsades d'or, de galons d'argent ou de velours. Ce costume ne manquait pas d'élégance, mais dans le détail il offrait toutes les mignardises de la coquetterie la plus raffinée. Henri III donnait l'exemple. Ce prince, que le peuple de Paris appelait « l'empeseur des collets de sa femme » et d'Aubigné une « guenon fardée, » prenait plus de soin de sa toilette que de son royaume. En 1578, il inventa une fraise formée de 15 lés de linon superposés et large d'un tiers d'aune, et, pour lui donner une raideur suffisante, il composa un empois nouveau. « A voir sa teste sur ces fraises, dit L'Estoile, il semblait que ce fust le chef de saint Jean-Baptiste sur un plat. » Les écoliers de Paris, affublés d'une parure semblable en papier, allèrent se promener à la foire Saint-Germain en criant : « A la fraise, on connaît le veau. » Ce cri séditieux fut puni de quelques jours de prison; mais il n'en fit pas moins fortune, car les Parisiens avaient reculé les bornes du mépris pour ce dernier rejeton des Valois, qui dépensa aux noces de Joyeuse 13,372,320 francs de notre monnaie dans des fêtes auxquelles il ne manquait que des gladiateurs et des naumachies pour égaler les monstrueuses orgies de la décadence romaine.

Henri III avait corrompu les mœurs, sa sœur Marguerite acheva de corrompre les modes. Bien qu'elle eût de magnifiques cheveux noirs, elle s'éprit d'une folle passion pour les perruques blondes; elle ne voulait pour la servir que des pages d'un blond de lin, et, pour se parer de leur dépouille, elle mettait leurs cheveux en coupe réglée. Encouragées par son exemple, les femmes de la noblesse et de la bourgeoisie se ruinaient pour se faire belles. Elles portaient des chaînes d'or sur la tête, au cou, aux entournures de la robe, des gants parfumés, frangés, chiquetés, qu'elles gardaient même dans

leur lit, des masques de velours ou de satin noir, maintenus sur leur visage au moyen d'un cordon terminé par une perle qu'elles tenaient dans leur bouche, des boucles d'oreilles en pierreries et en perles d'Amérique, des ceintures auxquelles étaient suspendus d'un côté un petit miroir, de l'autre un éventail pliant en velin richement découpé avec garnitures de dentelle. En voyant ce débordement de luxe, Henri III oublia qu'il en était l'instigateur et le complice; il promulgua des édits somptuaires et les fit exécuter avec une extrême rigueur. En 1583, plus de trente dames de Paris furent en pleine rue appréhendées au corps et incarcérées au For-l'Évêque, l'une des sept grandes prisons de la capitale, sans que les maris et les parens aient pu leur en ouvrir les portes, même avec la clé d'or qui, dans le bon vieux temps, en forçait si souvent les serrures. Cette fois, comme toujours, les sévérités ne corrigèrent personne. Une vingtaine d'édits furent publiés au XVIe siècle contre le luxe, et il en fut de ces édits comme des ordonnances sur les duels. Pour abolir le duel, il fallait arracher du cœur humain le ressentiment des outrages; pour abolir le luxe, il fallait supprimer la vanité : les prérogatives de la couronne n'allaient pas jusque-là.

Malgré quelques excentricités ridicules, le génie païen de la Grèce et de Rome mettait partout son empreinte, et le beau était devenu le compagnon inséparable de l'utile. Le caractère triste et sombre que le moyen âge, ennemi du jour et du soleil, imprimait à ses constructions, disparut pour faire place à des maisons élégantes où la lumière pénétrait par de larges fenêtres. Ce n'était plus seulement pour l'église que les arts déployaient leurs magnificences; c'était pour tous ceux qui avaient le culte de la beauté matérielle, anathématisé pendant tant de siècles par la théologie. Les plus modestes ouvriers travaillaient le fer et le ciselaient avec tant d'habileté qu'il pouvait rivaliser avec les plus belles pièces d'orfévrerie (1). Aux siéges massifs du moyen âge, on substitua des chaises légères, dorées, garnies de velours et de soie frangée. La vaisselle de table, les vases à boire et à mettre les boissons offrirent de merveilleux modèles d'élégance et de bon goût. L'or, l'argent, l'écaille, les coquillages, le verre, le cristal, l'onyx translucide, l'ivoire, la faïence italienne connue sous le nom de *majolica*, le buis, l'érable et le tremble en fournissaient la matière première. Ils étaient ornés de pierres précieuses, de ciselures, d'arabesques, de figures travaillées au repoussoir, et pour la plupart munis d'un couvercle fermant à clé, que les convives ouvraient en se mettant à table, car les empoisonnemens étaient si fréquens que chacun craignait d'en être victime. Les grands personnages, plus exposés

(1) Voyez comme spécimen la serrure cotée 1602 au musée de Cluny.

que les autres à la haine et à la vengeance, prenaient pour s'en défendre les plus étranges précautions. D'après une tradition qui remontait au moyen âge, on attribuait à la licorne le pouvoir de découvrir les choses impures dans les hommes et les choses inanimées. On s'imaginait qu'en se procurant des morceaux de la corne rouge, blanche et noire qu'elle portait, disait-on, sur la tête, on pouvait facilement reconnaître si les boissons étaient saines ou non. On en fabriquait des coupes qui devaient se briser au contact du poison, des manches de couteaux auxquels on attribuait la propriété de suer du sang quand ils touchaient des viandes préparées pour donner la mort, et, comme la fable même dans les âges les plus sceptiques s'impose avec autant et plus de force que la vérité, on était toujours sûr de trouver, quand on pouvait y mettre le prix, de la corne de licorne. L'illustre Ambroise Paré fut le premier qui protesta contre cette superstition.

Les migrations byzantines et les guerres d'Italie contribuèrent pour une très large part à l'essor que prirent en France les industries somptuaires au XVIe siècle; mais il est encore d'autres causes dont il faut tenir compte. Les alchimistes ne s'enfermaient plus, comme au moyen âge, dans la recherche de la pierre philosophale. Ils appliquaient aux arts technologiques leurs connaissances sur la combinaison des corps. Les procédés de fabrication, tenus secrets jusque-là par les corporations d'arts et métiers, étaient divulgués par l'imprimerie, et bien que la législation industrielle fût encore la même qu'au moyen âge, les rois y dérogeaient souvent et favorisaient, par des concessions libérales, l'initiative des inventeurs. Les entailleurs d'images, les verriers, les potiers, les tapissiers de haute lisse, les charpentiers de la grande cognée, n'étaient plus, comme autrefois, d'obscurs artisans qui mouraient inconnus dans la ville qui les avait vus naître. C'étaient des artistes que les plus grands personnages appelaient auprès d'eux pour décorer les palais et les hôtels. Depuis François Ier jusqu'à l'avénement de Henri IV, la peste, la famine, la guerre étrangère, les massacres des guerres civiles avaient désolé le royaume, et cependant la France, déjà vieille de douze siècles, était restée le pays de l'élégance et des fêtes, comme pour donner aux peuples coalisés contre elle un éclatant témoignage de sa puissante vitalité.

V.

La Ligue, qui voulait mettre les catholiques à l'abri des reproches que leur adressaient les réformés, amena momentanément des habitudes d'économie et de simplicité; d'autre part, le réveil de l'esprit municipal enleva aux Parisiens la suprématie qu'ils avaient

jusqu'alors exercée sur la toilette. Metz, Lyon, Bordeaux, donnèrent le ton. Les vieux types provinciaux, qui s'étaient conservés parmi le peuple des villes et les paysans, reçurent des lettres de bourgeoisie et de noblesse; mais la vanité est une reine qu'on ne détrône jamais. Du moment où Henri IV eut pacifié le royaume, elle retrouva tous ses sujets et reprit son empire. Sauf quelques modifications de détail, les types restèrent les mêmes que sous le précédent règne, seulement on chercha pour les couleurs des nuances nouvelles, et d'Aubigné n'en compte pas moins de soixante-quatre qui furent désignées sous les noms les plus bizarres, tels que *le Singe mourant*, *le Ventre de nonnain*, *les sept Péchés mortels*, *le Trépassé revenu*, *l'Espagnol malade*, par allusion aux symptômes de décadence qui déjà se manifestaient dans la monarchie de Philippe II. Les fraises reparurent et prirent de telles proportions que, pour éviter aux dames le désagrément de les tacher ou de les friper en mangeant, on inventa des cuillers à longs manches. Les queues des robes se raccourcirent notablement, mais elles étaient encore assez longues pour scandaliser les gens sensés. « Quand les dames les traynoient par les grandes salles et églises, dit le sieur de la Nauche, elles assembloyent sous icelles force stercores de chiens, poussières et aultre saletez. Quand elles étoient au bal, on leur attachoit cette inutile queue sur le cropion avec un crochet de fer ou un gros bouton d'os ou d'ivoire, tellement qu'on en a veu qui ont été suffoqueez. »

Pendant cent ans, la France avait partagé l'empire de la mode avec l'Italie et l'Espagne; elle le reprit pour elle seule sous Louis XIII, non pas dans les premières années du règne, mais pendant le ministère de Richelieu, qui lui rendit sa prépondérance en Europe. Le costume fut marqué d'un cachet d'élégance et de grandeur, qui ne fit que s'affaiblir plus tard (1). Pour la première fois depuis des siècles, le buste chez les femmes se montra sans être déformé par la robe. Les dames de l'ancien temps gardaient le masque, mais les jeunes portaient une voilette en crêpe noir pour paraître plus blanches et « friponner à travers; » toutes s'inondaient d'essences et de quintessences, et mettaient du fard, du rouge et des mouches taillées en forme de lunes, d'étoiles, de fleurs ou d'animaux. Les gants parfumés, les bas de soie, rouges, verts et bleus de ciel, les souliers en maroquin de diverses couleurs complétaient la toilette. Les hommes portaient le manteau court drapé autour du buste, le pourpoint tailladé, garni de longues basques découpées, qui s'attachaient au pourpoint par des aiguillettes, de courtes bottes à éperons avec un large retroussis, un baudrier qui soutenait la rapière, le chapeau

(1) On trouvera à la page 468 du livre de M. Quicherat la représentation d'une dame en grande toilette vers 1635; c'est un modèle qu'on peut recommander aux personnes qui ont le goût du simple et du beau.

plat à larges bords et à plumes, une collerette plate rabattue sur le pourpoint, les cheveux longs et la moustache en croc. Il n'est pas besoin de dire que cette mise était celle de la noblesse et de la grosse bourgeoisie. Pour les artisans des villes et les paysans la mode ne changeait pas; irrévocablement condamnés à la serge et à la bure, ils avaient toujours, les uns les mêmes chausses flottantes, les mêmes bas en laine grossière, les autres la même cape écourtée, les mêmes guêtres de toile, les mêmes galoches. Le plus grand nombre allait pieds nus, car ainsi que l'a dit M. de Tocqueville, leur condition était quelquefois pire dans les derniers siècles de la monarchie qu'elle ne l'avait été au XIIIe siècle.

Les modes changèrent peu sous Louis XIV quant au type général; les femmes conservèrent l'habitude qu'elles avaient prise sous le précédent règne d'abuser du décolleté jusqu'à désespérer les casuistes. Déjà en 1637 un curé de Paris, Pierre Juvernay, les avait sommées, dans un gros livre, de renoncer à cette mode inconvenante. « En découvrant votre gorge et vos bras, vous sortez, leur disait-il, du secret cabinet de Dieu. Vous avez beau suspendre à votre cou un saint-esprit émaillé, ce n'est là qu'un nouveau péché; au lieu d'un saint-esprit, prenez un crapaud pour ornement poictrinal, car cette vilaine bête ne se plaît que parmi les immondices (1). » L'abbé Jacques Boileau, le frère du satirique, reprit, en 1673, la thèse de Juvernay, dans l'*Abus des nudités de gorge*. Il parle de ces nudités redoutables en théologien effaré qui en craint les effets pour lui-même encore plus que pour les autres. Il y perdit son latin, et ce fut Mme de Maintenon qui eut le mérite de convertir les pécheresses comme elle avait converti Louis XIV. Pour accomplir par un grand exemple cette révolution de la pruderie où les casuistes échouaient l'un après l'autre, elle cacha sous des flots de dentelles noires ses beautés *poictrinales*; les dames de la cour firent comme elle, et rentrèrent dévotement dans le secret cabinet de Dieu.

La révolution des dentelles noires ne fut pas la seule, il y eut aussi celle de l'hygiène. Les bonnes gens du moyen âge faisaient un grand usage des bains; ils allaient fréquemment aux étuves, et ne croyaient pas, comme Benoît Labre, déplaire à Dieu en se trempant dans l'eau; malheureusement pour la morale publique, les étuves étaient tenues par les barbiers, qui en ouvraient l'accès aux deux sexes. Il s'ensuivit une promiscuité si grande et de tels scandales que la police fut obligée d'intervenir. Au XVIe siècle, elle

(1) Molière pensait peut-être au livre de Juvernay lorsqu'il fait dire à Tartufe :

Cachez ce sein que je ne saurais voir.

fit fermer les étuves; on ne se baigna plus qu'en pleine rivière pendant les chaleurs de l'été, et au début du règne de Louis XIV l'usage des bains était complétement périmé : on remplaçait l'eau par des essences, les grandes dames elles-mêmes passaient huit jours sans se laver les mains. C'était un véritable méphitisme; le grand roi, qui s'en ressentait comme tout le monde, fut forcé d'aviser : il donna ordre d'ouvrir des bains publics, et tout Paris y courut. La nation prit l'habitude de se tenir propre, et cette nouveauté en entraîna d'autres. Les femmes, qui jusqu'alors ne s'étaient fait coiffer que par leurs chambrières, se firent coiffer par les barbiers de profession, qui avaient encore, comme au moyen âge, l'entreprise des bains publics. Les coiffeurs et les perruquiers s'établirent à côté de l'antique corporation des *barbiers barbans* et devinrent des personnages. Le sieur Champagne (1), le plus grand des coiffeurs du grand siècle, fut appelé dans toutes les cours, et comme il le disait lui-même, il travailla sur toutes les têtes royales et princières. Les perruquiers s'associèrent à sa gloire. Ils approvisionnèrent l'Europe de perruques à marteaux, de perruques à l'in-folio, à la crêpe, à l'abbé, à la binette. Un savant théologien, Jean-Baptiste Thiers, fit un gros livre pour prouver que ces chevelures artificielles outrageaient Dieu en dénaturant la personne humaine qu'il avait faite à son image. On ne lut pas son livre, le roi garda l'immense toison qui est restée l'un des traits caractéristiques de sa physionomie et donna même à cette mode ridicule une consécration officielle, en la soumettant à l'exploitation du fisc; pour jeter quelques centaines de mille francs dans ce tonneau des Danaïdes qu'on appelait le trésor royal, il daigna mettre en vente des offices de *contrôleurs de perruques*, les bourgeois de Paris s'empressèrent de se les faire adjuger, car, ainsi que le disait le ministre Desmarets, lorsque sa majesté créait une charge, Dieu créait un sot pour l'acheter.

Un luxe extrême dans la noblesse et la grosse bourgeoisie, un dénûment profond dans le bas peuple des villes et des campagnes, tel est le spectacle que présente le règne de Louis XIV. Tandis que les paysans mouraient de faim, les citadins, les Parisiens surtout, s'accordaient tous les agrémens de la vie. On ne s'était servi jusqu'alors que de chars branlans, espèces de tapissières montées sur des essieux très bas; la femme d'un apothicaire du faubourg Saint-Antoine

(1) Les mémoires du XVIIIe siècle contiennent diverses anecdotes sur Champagne, qui était un parfait original. Quand il avait frisé et pomponné l'un des côtés d'une tête, il s'arrêtait tout à coup en déclarant qu'il en resterait là, si sa belle cliente ne lui accordait pas la faveur d'un baiser. Il tutoyait comme de vieilles connaissances les personnes du plus haut rang.

inventa les ressorts, et l'invention fut trouvée si parfaite que tous les gens à l'aise firent fabriquer des carrosses suspendus, les uns couverts d'un vernis brillant, décorés de peintures et d'applications d'or en feuilles, d'autres rehaussés de cuivre ou d'étain en relief, imitant si parfaitement les métaux précieux qu'on avait peine à faire la différence. Tous étaient garnis de glaces au lieu de rideaux comme devant. Les chevaux des attelages portaient des plumets, des pompons, des housses ornées de crépines d'or, et le nombre en était si grand qu'on aurait pu, au dire d'un railleur contemporain, traverser Paris en marchant sur leurs plates-formes sans toucher le pavé (1). L'ameublement des maisons répondait à la richesse des voitures. On peut en juger par les inventaires qui furent dressés dans les dernières années du règne chez les marchands et les habitans de Paris pour constater la quantité de métaux précieux, or ou argent façonné, qu'ils possédaient chez eux, et les forcer de les porter à la fonte pour les transformer en monnaie. Ces inventaires nous ont été conservés dans les papiers du commissaire de Lamarre, l'auteur du célèbre *Traité de la police*, et rien ne montre mieux jusqu'à quel point s'abusent ceux qui s'obstinent encore à vanter la simplicité de nos aïeux. En 1700, on ne comptait pas moins de soixante et onze boutiques d'orfévres dans la section du Pont-Neuf et de l'île Notre-Dame. Ces orfévres, outre la vaisselle de table, fabriquaient une foule de petits ustensiles, pour lesquels on n'emploie guère aujourd'hui que le cuivre, le fer ou le bois, tels que des ménages d'enfans, des sonnettes, des écritoires, des grils. Les brocarts à fond d'or et à fleurs d'argent, les velours bleus et cramoisis à fleurs d'or, se rencontrent jusque chez les marchands de la rue Saint-Denis. Nos meubles mesquins, notre ébène apocryphe, notre plaqué d'acajou, nos velours de coton, nos rideaux en toile peinte, nos papiers au rabais, paraissent bien misérables à côté des tapisseries des Gobelins, des garnitures de cheminées à crépines d'or, des guéridons et des fauteuils d'ébène massif à pieds dorés, des bureaux ornés d'incrustations d'ivoire ou d'écaille. Ce que Palissy avait fait au XVIe siècle pour la faïence modelée et peinte, Boule le fit au XVIIe pour l'ébénisterie (2). Il créa la marqueterie de cuivre sur écaille, et ses meubles sont restés classiques

(1) La Bruyère parle des carrosses dans le chapitre *de la Ville*. « Les empereurs, dit-il, n'ont jamais triomphé si mollement, si commodément ni si sûrement contre le vent et la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville.» A défaut de carrosses, on avait les fiacres, qui doivent leur origine à un fabricant de voitures qui avait pour enseigne : *à saint Fiacre*.

(2) On trouvera sur ce remarquable artiste, mort en 1730 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, une curieuse notice dans les *Archives de l'art français*, n° du 15 septembre 1856.

comme les œuvres des grands écrivains de son temps. Dans les maisons roturières elles-mêmes, on trouve des chenets et des encadremens de cheminée en argent. Boileau, qui représentait la bonne bourgeoisie parisienne par ses habitudes d'ordre et le soin avec lequel il administrait sa fortune, était fort bien installé pour un poète. Il figure parmi les habitans du quartier de la Cité qui furent appelés à faire leur déclaration devant le commissaire de Lamarre, et sur les procès-verbaux on lit ces quelques lignes écrites de sa main :

« Je déclare, pour satisfaire à l'ordonnance du roy, que j'ay un lict à pentes de velours rouge galonné et passementé d'argent, et dont les rideaux sont de toile d'or, tout cela très antique, aussi bien que les six chaizes qui en sont l'accompagnement et qui sont aussi galonnées de la même manière. Je déclare qu'outre cela j'ay encore un canapé et deux fauteuils de brocart d'or, moins vieux que le lict, mais pourtant très anciens, et dont les bois sont dorés. — Boileau Despréaux. » On se figure aisément par les inventaires bourgeois ce que devait être le mobilier des palais. En 1689, dans le château de Versailles, les guéridons, tables, fauteuils, tabourets, pots à fleurs, caisses d'orangers, toilettes, balustrades de lit, étaient en argent massif; deux de ces balustrades pesaient ensemble 7,185 marcs (1). Mais Louis XIV était arrivé à la ruine par le faste, et ces beaux meubles, exécutés sur les dessins de Lebrun, furent mis à la fonte pour payer les troupes.

VI.

La France, pendant soixante ans, avait donné le ton à l'Europe entière et régné par ses armes et par ses modes. Au XVIIIe siècle, elle prit le ton des autres peuples, comme si le traité d'Utrecht, triste prélude des traités de 1815 et de 1871, eût marqué le point d'arrêt de sa prépondérance. En 1716, des dames anglaises se montrèrent dans Paris avec des robes à paniers, et les paniers se propagèrent d'autant plus facilement qu'ils étaient plus ridicules. Sous le ministère du cardinal de Fleury, ils atteignirent 3^m,60 de circonférence, ce qui donna lieu à un incident qui mit la haute noblesse, la cour et le ministre en émoi. D'après l'étiquette, la reine, quand elle allait au théâtre, devait être accompagnée de deux princesses qui se plaçaient sur deux fauteuils à sa droite et à sa gauche. Celles-ci, en s'asseyant, faisaient remonter leurs paniers, et leurs

(1) Le marc d'argent était de 244 grammes; sous Louis XIV, il représentait 50 francs de notre monnaie.

robes, étalées en éventail, empêchaient la souveraine d'être vue de ses sujets. Le cardinal-ministre ne savait comment remédier à la gravité d'une pareille situation. Après avoir longtemps réfléchi, il décida que les deux fauteuils de droite et de gauche resteraient vides. Les princesses se soumirent à la condition que, pour marquer la distance des rangs, on laisserait également des fauteuils vides entre elles et les duchesses. Les ducs réclamèrent à leur tour contre cette prétention, qu'ils regardaient comme un outrage fait à leurs femmes. Ils publièrent un pamphlet anonyme, et ce pamphlet, déféré au parlement, fut brûlé comme l'*Émile* par la main du bourreau.

Pendant la minorité de Louis XV, les hommes étaient restés fidèles à l'ancien costume : c'était celui de Pascal, de Molière, de Boileau, de Colbert; on n'y touchait qu'avec respect; mais déjà la révolution posait ses prémisses. Montesquieu avait mis l'Angleterre en vogue; à défaut de ses libertés, on lui emprunta ses modes. La rédingote, *riding coat*, fit son apparition en 1730. Les réactionnaires lui opposèrent l'habit à la française, et, pour montrer qu'ils n'étaient point des puritains, ils couvrirent cet habit de paillettes. Les femmes s'habillèrent à la façon des bergères de théâtre, et, pour se rapprocher de la nature, elles prirent des chapeaux de paille *à la Bastienne* et des robes semées de fleurs en toile peinte. Tout était faux comme une idylle de Gessner ou un tableau de Boucher dans cette société, la plus brillante de l'Europe par l'esprit et la plus sotte par la futilité. On n'y comptait pas moins de quarante-cinq variétés de perruques; les coiffeurs tenaient le haut du pavé, et ce fut leur âge d'or. Dugué allait en équipage à deux chevaux, comme les grands médecins de nos jours, travailler chez ses clientes, parmi lesquelles il comptait Cotillon III, marquise de Pompadour. Legros publiait des traités sur son art, fondait une *académie de coiffure* et faisait promener sur le Cours et les boulevards des jeunes filles dites *prêteuses de têtes*, qui exhibaient les nouvelles combinaisons de son génie inventif. Il va sans dire que la poudre à poudrer, suivant le mot de l'époque, était l'accompagnement indispensable de toutes les toilettes; on y employait une si grande quantité de farine que le parlement la traduisit à sa barre, en l'accusant d'être complice de la disette, ce qui ne l'empêcha pas de survivre aux parlemens et même à la révolution; elle suivit les émigrés à Londres et à Coblentz, et reparut en 1815 avec les ailes de pigeon sur la tête des royalistes entêtés qu'on appelait alors les voltigeurs de Louis XIV, et qu'on appelle aujourd'hui les chevau-légers.

Toutes les armes qui figuraient au siècle précédent dans l'arsenal de la coquetterie, les mouches, le fard et le rouge, étaient

restées en grande faveur auprès des dames, surtout à la cour (1). La bigarrure des étoffes répondait à la bigarrure du visage, et la galanterie des mœurs se traduisait jusque dans les noms : il y avait des soieries couleur *cuisse de nymphe émue*. Chaque jour voyait éclore une fantaisie nouvelle, et de toutes ces fantaisies une seule nous est restée, la plus prosaïque, la plus vulgaire : le parapluie. Ce fidèle compagnon du rentier flâneur tire son origine du parasol à l'orientale que les pages, au temps de Louis XIII, tenaient au-dessus de la tête des grandes dames lorsqu'elles allaient à pied. De ce meuble d'apparat, qui restait toujours ouvert et tendu, on fit, vers 1768, un meuble utile par l'invention d'une monture qui se repliait sur le manche. Les gens qui n'avaient point d'équipages en furent si charmés qu'ils ne sortaient jamais l'hiver sans en être munis, même par les plus beaux temps.

Les premières années de Louis XVI amenèrent dans le costume un changement notable, il devint plus simple; on savait que le jeune roi voulait réparer par l'ordre et l'économie les désastres financiers du ministère Terray, et chacun s'empressa de faire comme lui. Les femmes mirent des épis de blé dans leurs coiffures comme symbole de l'abondance qui allait renaître; par malheur il restait du précédent règne un fonds impur de courtisanes qui étalaient dans les théâtres et les promenades un luxe effréné payé par le public. Marie-Antoinette eut la faiblesse de vouloir éclipser les créatures auxquelles elle ne devait que son mépris. Elle consacra tous ses soins à la parure et dépensa dans une seule année 300,000 livres à l'insu du roi (2). On vit reparaître les folies du précédent règne. Au lieu d'épis de blé, les femmes ornèrent leurs coiffures de diamans, de pierreries, de plumes d'autruche de 3 pieds de long. La circonférence des paniers fut portée à 5 mètres. Dans une seule année, on ne compta pas moins de 250 espèces de garnitures pour robes, auxquelles on donna les noms les plus bizarres : *plaintes indiscrètes, désirs marqués, composition honnête*. On eût dit qu'une nouvelle Madeleine de Scudéry avait rouvert les sources du fleuve de Tendre. Les noms des couleurs étaient moins galans sans être moins originaux : *vieille puce, jeune puce, ventre de puce, cuisse de puce*. Les maris ne pouvaient suffire aux dépenses de leurs femmes. « Il y eut, dit Mme Campan, plusieurs ménages refroidis et

(1) Lorsque Mme Henriette, l'une des filles de Louis XV, mourut à Versailles, on lui fit, avant de la conduire à Saint-Denis, une toilette de la plus grande fraîcheur, et pour déguiser la pâleur de la mort, on lui mit du rouge comme si on l'avait parée pour un bal.

(2) On trouvera dans l'ouvrage de M. Quicherat des renseignemens curieux sur les goûts de toilette de la reine.

brouillés, des scènes fâcheuses de famille, et chacun disait que la reine ruinerait toutes les dames françaises (1). » Ce fut là une des causes et peut-être la principale cause de la désaffection qui poursuivit Marie-Antoinette à l'approche des états-généraux. Les hommes étaient plus sérieux; ils laissaient aux dames ce marivaudage insensé de pompons, de rubans et de dentelles. Ils avaient toujours la culotte, le gilet de soie long, les souliers à boucles et les chapeaux à cornes, mais les paillettes avaient disparu; leur costume plus sévère annonçait un changement dans les idées, et le 14 juillet 1789 la prise de la Bastille inaugura une ère nouvelle.

Les patriotes avaient pour signe de ralliement une cocarde rouge et bleue; c'étaient les couleurs du blason de Paris. La Fayette voulut qu'on y ajoutât le blanc, qui depuis Henri IV était devenu la couleur royale, et le 17 juillet, Louis XVI, étant venu à l'Hôtel de Ville, fut sommé de mettre à son chapeau la cocarde tricolore. A dater de ce jour, la souveraineté se déplace et la révolution triomphante marche avec une puissance irrésistible. Tout ce qui rappelait l'ancien régime est repoussé, brisé, foulé aux pieds. Des médaillons fabriqués avec les pierres de la Bastille remplacent au cou des femmes les croix d'or et les colliers. On porte des bonnets *aux trois ordres réunis, à la constitution, à la citoyenne*. Les couleurs *cuisse de nymphe* et *cuisse de puce* disparaissent devant les couleurs nationales. Chaque crise politique détermine un changement dans la coiffure ou les habits. Chaque parti a son costume : le frac de drap en queue de morue, la culotte de casimir ou de daim, le chapeau rond, les bottes à revers ou les souliers à rosettes, distinguent le vrai patriote de 1790. Le patriote centre gauche a le gilet et la culotte noire avec l'habit de couleur claire. Le royaliste est vêtu de noir des pieds jusqu'à la tête; on le plaisante, on prétend qu'il est en deuil du despotisme, et pour protester il prend la cravate blanche, l'habit vert à collet rose, qui était la livrée du comte d'Artois, et le gilet de bazin semé d'écussons fleurdelysés. Louis XVI ne comprend rien à ces métamorphoses, il ne reconnaît plus son peuple, mais il sent vaguement que l'ancien régime s'écroule. Roland, nommé ministre en 1792, entre dans son cabinet avec des souliers à cordons, tandis que les boucles étaient restées d'étiquette

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 95. — On peut juger par la toilette de l'une des célébrités galantes de Paris, Mlle Duthé, à quel point de ridicule préciosité les femmes en étaient arrivées en 1778 : robe de soupirs ornée de regrets superflus, point de candeur parfaite, rubans en attentions marquées, souliers cheveux de la reine brodés de diamans en coups perfides, venez-y-voir en émeraudes, frisée en sentimens soutenus avec un bonnet de conquête assurée garni de plumes volages, ruban œil abattu, chat sur le cou couleur de gueux nouvellement arrivé, manchon d'agitation momentanée.

à la cour. A la vue de ces cordons révolutionnaires, Louis XVI reste muet, pousse un soupir et les montre du geste à Dumouriez, auquel il donnait audience. Celui-ci prend un air consterné et s'écrie en soupirant à son tour : « Hélas! oui, monsieur, tout est perdu. » Peu de temps après, le bonnet rouge faisait son entrée aux Tuileries.

Bonnets et chapeaux ont eu chez nous à diverses époques une grande importance politique. En 1357, les Parisiens, révoltés sous la conduite d'Étienne Marcel, avaient adopté comme signe de ralliement le chaperon rouge et bleu avec une broche d'argent émaillé, ornée de cette devise, *à bonne fin*. Pendant les guerres civiles du règne de Charles VI, il suffisait de porter, comme les Bourguignons, la cornette du chaperon à droite, ou comme les Armagnacs à gauche, pour se croire obligé d'en venir aux mains. En 1793, chacun en se coiffant du bonnet rouge pouvait entrer dans la corporation des égorgeurs et se faire le pourvoyeur du bourreau. Voici l'origine de cette coiffure sinistre.

La loi d'amnistie du 28 mars 1792 avait rendu à la liberté les Suisses du régiment de Châteauvieux, condamnés aux galères à l'occasion de l'échauffourée de Nancy. Ces militaires furent emmenés à Paris, ayant encore sur la tête le bonnet des forçats, qui était rouge. Le peuple des faubourgs, qui les regardait comme des victimes de la tyrannie, leur fit cortége en fraternisant et s'affubla de leurs bonnets. Cette coiffure, qui n'était que le stigmate du bagne, fut transformée en emblème de la liberté. Les jacobins s'empressèrent de l'adopter. Ils prirent en même temps pour l'été la carmagnole, sorte de gilet rond taillé sur le modèle de la veste des matelots, pour l'hiver la houppelande, large redingote de drap gris ou bleu, avec revers et collet rouge, et remplacèrent la culotte par le pantalon, d'où le nom de sans-culottes donné aux bandits et aux imbéciles qui se coiffaient du bonnet rouge. L'accoutrement fut complété par des sabots et chez quelques meneurs par des boucles d'oreilles à la guillotine. Chaumette, qui voulait sans doute que la démagogie eût ses lois somptuaires comme l'ancien régime, proposa de l'imposer à toute la France, mais la convention le repoussa toujours et le 9 thermidor le fit disparaître. Au lendemain de cette journée mémorable, les muscadins, ainsi nommés par l'ex-capucin Chabot parce qu'ils avaient conservé pendant la terreur l'usage aristocratique et suspect du musc, échangèrent leur badine contre un gourdin qu'ils appelaient le *pouvoir exécutif* et se mirent à rosser dans les rues les ci-devant jacobins. Les habits de l'ancien régime, serrés dans des coffres pendant le règne du tribunal révolutionnaire, reparurent en attendant qu'il fût possible de s'habiller de neuf, car l'argent, effrayé par les assignats, n'était point encore

sorti de ses cachettes. Les fabriques ne travaillaient plus, et pour que le général Bonaparte pût remonter sa garde-robe, il fallut que la protection d'un valet de chambre lui fît obtenir d'une grande dame un coupon de drap. La réaction cependant ne se fit pas attendre; le directoire fut comme une seconde régence à laquelle il ne manquait que les financiers et les abbés de salon, que Mercier appelait de petits houzards en rabat. Les *muguets* du XVIIe siècle ressuscitèrent dans les *incroyables*, qui reprirent aux modes du vieux temps leurs excentricités les plus ridicules, en les exagérant encore, aux précieux leur langage affadi; ils supprimaient en parlant les *r* dans tous les mots, et juraient à chaque phrase leur *paôle d'honneu pâfumée*. Les *merveilleuses* leur faisaient pendant, mais dans un tout autre genre. Au lieu de se surcharger comme eux d'habits embarrassans, elles réduisaient leur toilette à sa plus simple expression. Lorsqu'elles allaient danser dans les *bals à la sauvage*, elles se montraient en maillot collant couleur de chair, recouvert d'une simple tunique de batiste très claire. En tenue de ville, cette tunique et la chemise formaient leur seul vêtement pendant l'été, et, comme Mme Tallien, elles exagéraient tellement la transparence que tunique et chemise avaient fini par n'être plus qu'une indiscrète superfluité.

Lorsqu'il arrive au XIXe siècle, M. Quicherat s'arrête, car l'histoire du costume est écrite par le burin dans tous les journaux de modes qui ont paru sans interruption depuis 1797. Nous regrettons qu'il n'ait point tracé dans un résumé général, avec la sûreté de coup d'œil qui le distingue, les grandes lignes du sujet, et montré dans une vue d'ensemble, comme il l'a fait si heureusement dans le détail, les relations intimes qui ont existé entre les modes et les évolutions sociales. Chaque changement dans l'architecture civile, l'ameublement et le costume, correspond à un changement dans les idées, les mœurs et les institutions. Le type gallo-romain atteste, en se perpétuant jusqu'à la chute de la dynastie carlovingienne, la persistance de la civilisation antique. Une ère nouvelle commence avec la féodalité et l'épanouissement du mysticisme; la société civile s'inspire de la société ecclésiastique. Nobles et bourgeois sont vêtus à l'instar des moines. A dater de Charles VI, le type monacal fait place aux excentricités les plus désordonnées, aux hennins, aux robes à queue, aux braguettes, aux vêtemens mi-partie, on dirait que la folie du roi est contagieuse. La renaissance s'inspire de l'Italie des Médicis, de l'Espagne de Charles-Quint; on sent que les peuples se sont rapprochés tout en se combattant, et que les lettres, les arts et l'industrie ont abaissé les barrières qui les enfermaient chacun dans leur isolement. Sous Richelieu et Louis XIV, le pou-

voir absolu imprime à toute chose une régularité somptueuse. La nation, prosternée devant son maître, met son honneur à l'imiter, à donner aux diverses pièces du costume le nom de ses victoires et de ses maîtresses : Steinkerque ou Fontanges. Une double influence agit sur le XVIIIe siècle. Il est poussé par le désordre des mœurs à épuiser tous les raffinemens d'une coquetterie éhontée. Les mêmes ornemens, les mêmes étoffes servent à parer les deux sexes : les hommes portent des dentelles, les mignons revivent dans les roués. D'autre part, les idées de liberté, d'égalité fermentent dans les esprits. Le frac anglais, les cheveux courts des puritains sont adoptés par ceux qui rêvent pour leur patrie d'autres lois que les caprices du pouvoir absolu; 89 éclate comme un coup de foudre dans un ciel orageux où se sont lentement amassés les nuages, il n'y a plus de nobles, de bourgeois, de *gens mécaniques*, plus de lois somptuaires qui maintiennent les signes extérieurs des inégalités sociales, et font d'un même peuple vingt peuples différens séparés par le mépris et la haine. L'unité se réalise dans les meubles et les vêtemens comme elle se réalise dans les lois. La France est délivrée de la dîme, des corvées, de la mainmorte. Toutes les tyrannies du passé sont abattues du même coup, sauf la tyrannie de la mode, qui survit à toutes les révolutions. Nous avons changé dix fois de régimes politiques, nous n'avons point changé de caractère. Comme au temps de La Fontaine, la vanité nous est commune :

C'est proprement le mal français.

Nous pratiquons la variance des habits avec la même légèreté que la variance des gouvernemens. Depuis trente ans, nous avons vu reparaître toutes les bizarreries du moyen âge : vertugales, manches bouffantes, manches à bombardes, hauts talons, queues traînantes; les femmes ont repris la perruque déguisée sous le nom de fausses nattes. L'abbé Boileau se signerait trois fois s'il entrait dans un bal officiel; M. de Sotenville fait redorer son blason, et, comme ses ancêtres, il le met partout, pour ne pas être confondu avec les petits bourgeois qui s'habillent chez son tailleur; M. Jourdain, retiré des affaires et devenu démocrate, veut éclipser par l'ameublement de son hôtel les gens de qualité, il fait poser partout des robinets d'argent dans ses cabinets de toilette, et, si la fantaisie d'écrire l'histoire des modes et du luxe dans la France du XIXe siècle prend un jour à quelque chercheur, il ne fera qu'allonger d'un chapitre l'interminable roman de la sottise humaine.

CH. LOUANDRE.

L'EMPIRE DES TSARS

ET LES RUSSES

II.

LES CLASSES SOCIALES

II.

LA NOBLESSE ET LE TCHINE (1).

La rareté des villes, le manque d'industrie et de grand commerce, l'absence de professions libérales, ont en Russie retardé jusqu'à nos jours la formation d'une classe moyenne. Ni par le nombre, ni par l'éducation, la bourgeoisie n'a la même importance que dans l'occident de l'Europe. De même qu'au temps de Pierre le Grand, il reste encore en présence et comme face à face, sans intermédiaire pour les unir ou les séparer, deux classes que dans leur opposition même il est difficile d'isoler l'une et l'autre : la noblesse et les paysans, l'ancien seigneur et l'ancien serf. En ces deux classes, en ces deux hommes se personnifient encore aujourd'hui deux Russies : dans la première, la Russie moderne, la Russie européenne de Pierre et des empereurs réformateurs; dans la seconde, la Russie moscovite, la Russie à demi asiatique ou à demi orientale des vieux tsars. Entre le noble et le paysan, le servage était, jusqu'au règne d'Alexandre II, une chaîne matérielle, il n'a jamais été un lien moral. Cette chaîne séculaire une fois rompue, l'ancien seigneur et l'ancien serf se sont retrouvés presque aussi rapprochés par la terre et les besoins de la vie rurale, presque aussi séparés par l'esprit, par les tendances et les mœurs. C'est qu'entre l'esclave et le maître

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

la différence n'était pas seulement dans le degré de culture, elle était dans le principe, dans la nature même de la civilisation. Aussi entre l'un et l'autre, après comme avant l'émancipation, l'intervalle reste-t-il si grand, qu'aux yeux de l'observateur ils semblent moins former deux classes que deux peuples superposés.

De ces deux hommes, du *mougik* et de son ancien maître, l'un est entièrement étranger à l'Europe, l'autre lui est presque familier. C'est ce dernier que nous étudierons d'abord. La France, l'Allemagne, l'Italie l'ont souvent reçu, elles l'ont vu comme voyageur, comme homme du monde ou homme de plaisir. L'Occident connaît le noble russe et ignore presque absolument la noblesse de Russie. De l'institution et du corps de la noblesse, de sa valeur politique, l'Occident ne sait rien. Sous ce rapport, le premier ordre de la société russe n'est guère mieux connu, guère mieux compris de l'Europe que le paysan lui-même : nous n'en savons ni la fonction dans le passé, ni le rôle dans le présent, et sommes ainsi hors d'état d'en augurer l'avenir; nous ne savons quelle place la noblesse occupe dans la nation et dans l'état, quelles prérogatives lui concèdent la coutume ou la loi, quelles perspectives lui réserve le développement normal de la Russie. On parle beaucoup en Europe aujourd'hui de démocratie et d'aristocratie; dans notre France même, rendue plus curieuse de l'étranger, les partis ou les écoles interrogent souvent à ce point de vue les autres nations. On se plaît à chercher dans des exemples plus ou moins fidèlement présentés des argumens en faveur de thèses le plus souvent arrêtées d'avance. Quelles leçons la Russie peut-elle à cet égard offrir à l'Europe? Vers quelle pente incline cette société, par tant de traits si dissemblable de la nôtre? Peut-elle longtemps se retenir sur le versant où se laisse peu à peu glisser tout l'Occident? Y a-t-il en Russie une force aristocratique capable de devenir un jour un ressort politique, capable d'être un appui ou un frein pour le trône ou pour le peuple? Dans ce siècle où tout marche si vite, de telles questions ont beau paraître prématurées, elles se présentent naturellement à l'esprit inquiet des destinées de l'Europe et de la civilisation.

I.

Il existe en Russie une noblesse (*dvorianstvo*). La loi la place en tête des ordres de l'état, mais cette noblesse n'a ni les mêmes origines ni les mêmes traditions que ce que nous appelons du même nom en Occident. Le *dvorianstvo* russe, la classe cultivée héréditaire, disait récemment un noble écrivain (1), est une institution

(1) Le général Fadéief : *Rousskoé obchtchestvo v nastoiachtchem i boudouchtchem.*

spéciale à la Russie, inconnue de l'Europe, unique à sa manière. Deux choses la distinguent particulièrement : c'est d'abord qu'elle n'a jamais été qu'un instrument du pouvoir, n'étant littéralement autre chose que la réunion des hommes au service public; c'est ensuite que l'entrée en a toujours été ouverte et que, se renouvelant incessamment par un afflux d'en bas, elle s'est gardée de tout penchant exclusif, de tout esprit de caste.

De l'aveu de ses plus sérieux panégyristes, la noblesse russe est ainsi sans analogue en Occident; quelques-uns disent même volontiers sans antécédent dans l'histoire. Ce n'est qu'en regardant leur patrie à travers l'étranger ou en se laissant prendre à une ressemblance tout extérieure que certains Russes, élevés à l'européenne et oublieux des traditions nationales, font mine de se draper en *lords* anglais ou en *herren* allemands. Si nous rendons le mot *dvorianstvo* par les termes de *noblesse*, *nobility*, *Adel*, c'est faute d'équivalent dans les langues comme dans les institutions de l'Occident. Le nom qui désigne officiellement la première classe de l'état en indique lui-même l'origine. Le russe *dvorianine* veut dire homme de cour, on pourrait traduire par courtisan, si le mot dans notre langue n'avait pris un sens détourné. Il semble que primitivement le *dvorianine* fût un officier ou dignitaire de la cour moscovite, plus ou moins analogue aux chambellans de l'Occident. Plus tard ce terme fut étendu à tous les gens au service personnel du souverain, ou ce qui revenait au même au service de l'état. Le *dvorianstvo* russe a gardé à travers l'histoire la marque de son origine: c'est une noblesse de cour, une noblesse de service, qui de nos jours comme jadis s'acquiert de droit par le *tchine*, par un grade ou un rang déterminé dans l'armée ou dans l'administration.

La législation russe distingue deux sortes de noblesse, la noblesse transmissible, héréditaire (*potomstvennyi*), et la noblesse personnelle (*litchnyi*) qui ne descend point du père aux enfans. Pour nous, ces mots de « noble personnel » semblent une sorte d'antithèse et l'anoblissement viager une contradiction. Séparée de l'hérédité, la noblesse n'est à nos yeux qu'un non-sens. Une telle institution accuse nettement le caractère particulier de la hiérarchie russe. Le *dvorianstvo* n'étant que la classe des serviteurs de l'état, il a bien fallu, lors de l'introduction en Russie de la bureaucratie compliquée de l'Occident, distinguer entre les fonctions élevées et les emplois inférieurs. De là, parmi les gens au service public, la création de deux noblesses. A l'employé subalterne, ce titre de *dvorianine* personnel assurait les priviléges ou mieux les droits de l'homme libre, dans un pays où le noble ou fonctionnaire avait seul quelques droits reconnus. Aujourd'hui et depuis longtemps déjà le noble personnel n'a en fait aucun privilége de plus que les marchands et les habi-

tans privilégiés des villes. Ses enfans entrent dans la catégorie des *citoyens honoraires* ou bourgeois notables héréditaires, et sous ce titre ils jouissent en réalité d'autant de droits que leur père, dont ils n'ont pas hérité la noblesse. Le *dvorianstvo* personnel est ainsi devenu un vain titre; il n'a jamais du reste eu d'importance, et la suppression n'en changerait rien à la hiérarchie sociale.

La noblesse héréditaire est la seule digne d'attention, la seule ayant une réelle importance. Comme la noblesse personnelle, elle est depuis des siècles ouverte à tous. Durant plus de cent ans, pendant le XVIIIe siècle et la première partie du XIXe, de Pierre le Grand à la fin du règne d'Alexandre Ier, la noblesse héréditaire appartint de droit à tout officier de l'armée et à tout employé civil d'un rang équivalent; elle se gagnait avec la première épaulette, avec le grade d'enseigne, grade inférieur à celui de sous-lieutenant. On comprend ce que devait être une noblesse dont la porte était aussi largement ouverte et le seuil aussi bas. Une qualité ainsi prodiguée ne pouvait manquer de se déprécier et ravaler. Pour en arrêter l'avilissement, l'empereur Alexandre Ier en 1822, son frère Nicolas en 1845, l'empereur Alexandre II en 1854, ont successivement relevé de plusieurs degrés le seuil de la noblesse héréditaire. Aujourd'hui elle ne donne plus accès qu'aux colonels ou aux fonctionnaires civils décorés du titre de conseiller d'état actuel (4e classe). Les premiers grades ou *tchines*, qui longtemps ont eu droit au *dvorianstvo* héréditaire, sont réduits au *dvorianstvo* personnel. Outre la grande porte du *tchine*, la noblesse héréditaire garde des portes de côté : ce sont les décorations, les ordres impériaux qui anoblissent de droit. Le souverain enfin a la faculté, dont il use peu, de conférer la noblesse par gratification (*jalovanié*).

Le premier effet d'un tel système, c'est naturellement le grand nombre des nobles et par suite le peu d'aisance, le peu d'éducation, le peu de considération de beaucoup d'entre eux. Dans la seule Russie d'Europe, les statistiques donnent, pour le *dvorianstvo* héréditaire, environ 600,000 âmes, pour la noblesse personnelle et les petits employés plus de 300,000 (1). Il y aurait là de quoi recruter une grande armée entièrement composée de nobles. En Angleterre, en Allemagne même, dans tous les pays où la noblesse a conservé un prestige politique ou seulement un lustre de vanité, le nombre des hommes qui en sont revêtus est beaucoup moindre. En Russie, la multitude des nobles fait qu'on en trouve partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, dont ils sembleraient devoir occuper le faîte. C'est dans le sein du *dvorianstvo* plutôt que dans la classe

(1) 535,000 nobles héréditaires dans la Russie proprement dite, 60,000 dans le royaume de Pologne. La noblesse personnelle compte environ 330,000 membres des deux sexes. (*Statistitcheski Vrémennik*, 1871 et 1873.)

officielle des bourgeois qu'il faut encore aujourd'hui chercher l'équivalent de notre bourgeoisie. « Qu'est-ce que votre noblesse? demandait un de mes compagnons de voyage à la table d'un juge de paix des bords du Volga. — La noblesse, répondit le maître de maison, ce sont nos convives, c'est nous tous ici. » C'est là une réponse qu'on pourrait faire souvent en Russie et partout où se montrent des Russes à l'étranger. Les nobles, c'est tout ce qui n'est point paysan, marchand ou prêtre, tous les gens que l'on rencontre dans le monde, tous les hommes de quelque éducation à la ville et à la campagne, et à cet égard on pourrait encore presque dire : en Russie, la noblesse, c'est tout le monde.

Du fond obscur de cette plèbe noble se détachent naturellement un certain nombre de familles, les unes entourées d'une illustration qui se perd dans les ténèbres de l'ancienne Moscovie, les autres plus ou moins récemment mises en lumière par l'éclat des services. De telles familles, de telles *maisons* existent en Russie comme dans la plupart des pays qui ont derrière eux une longue histoire. La langue russe a même pour les désigner un mot qui lui est particulier, le mot de *znat*. La *znat* (du verbe *znat*, connaître) c'est, sans distinction de titre ou d'antiquité de race, les familles connues, ayant un nom et ayant gardé jusqu'à nos jours un haut rang dans l'état ou la société. Dans cette haute noblesse ou plus justement dans cette couche sociale supérieure, s'il y a des familles titrées d'origine ancienne ou récente, il y a aussi des familles sans titres dont la noblesse et l'illustration remontent aux temps des vieux tsars. Cette noblesse de titre ou de nom sera probablement la seule à survivre à l'effacement progressif du *dvoriantsvo*; le reste n'a, ni dans la forme du nom, ni dans les souvenirs du pays, rien qui le puisse longtemps distinguer de la masse de la nation (1). Le commun des nobles demeure privé de tout signe extérieur, sans rien qui dénonce aux yeux sa qualité, sans autre titre qu'une inscription dans les registres de la noblesse de sa province.

Il y a aujourd'hui en Russie plusieurs sortes de titres et comme une hiérarchie nobiliaire, mais ce n'est là qu'une importation de

(1) Beaucoup de Russes font à l'étranger précéder leur nom du *de* français ou du *von* allemand; il n'y a, nous semble-t-il, rien d'équivalent dans leur langue nationale. Les noms russes ont souvent, il est vrai, la forme d'un adjectif ou d'un génitif; mais, loin d'être particuliers à la noblesse, de tels noms se rencontrent également chez les prêtres, les marchands, même chez les anciens serfs. A une époque reculée, on trouve une sorte de distinction nobiliaire, mais ce n'est point dans les noms de famille, c'est dans la terminaison *vitch*, que les Russes ont l'habitude d'ajouter au prénom de leur père quand ils en font suivre le leur, comme par exemple Alexandre Pétrovitch. Dans l'ancienne Moscovie, cette désinence aujourd'hui banale n'appartenait qu'aux hommes d'un certain rang. Une seule famille de marchands, qui formait à elle seule une sorte de classe privilégiée, la famille Strogonof, y avait droit.

l'Occident, un récent emprunt à l'étranger. Chez les Moscovites comme chez les autres Slaves, toutes ces dénominations de duc, comte, baron, étaient inconnues, par la raison que chez eux il n'y avait jamais eu de féodalité, jamais de duchés ou de comtés vassaux les uns des autres ou vassaux du pouvoir central. L'ancienne Russie ignorait toutes ces gradations de titres; à vrai dire, elle ignorait même les titres héréditaires, et par là encore le *dvorianstvo* russe différait entièrement des noblesses de l'Occident. Il n'y avait qu'une exception, et cette exception confirmait manifestement la règle : c'était en faveur des membres de la famille souveraine, en faveur des branches collatérales de la dynastie régnante. Les descendans des *kniazes*, des princes apanagés, ont continué à porter le titre de prince après la réunion de leurs principautés au domaine de Moscou. Toutes les autres dignités ou distinctions, la qualité de boïar en particulier, étaient viagères et accordées directement par le souverain. Ce n'est qu'en se rapprochant de l'Europe et en s'annexant des provinces longtemps soumises à l'influence germanique, que la Russie s'appropria quelques-unes des dénominations nobiliaires issues de la féodalité. Elle eut ainsi des comtes et plus tard des barons, mais pour ces qualifications il lui fallut emprunter des noms étrangers. A l'imitation des monarques de l'Occident, les successeurs de Pierre le Grand et de Catherine II se mirent à conférer des titres héréditaires. Ces distinctions du reste n'ont pas été aussi prodiguées qu'ailleurs; si l'on met de côté le grand nombre de familles portant des titres d'origine étrangère, elles sont même demeurées relativement rares. Une soixantaine de comtes, une quinzaine de princes et un peu plus de barons, ces derniers pour la plupart gens de finance, c'est à peu près là le chiffre des titres créés par diplôme impérial. Tous sont naturellement de date plus ou moins récente, peu remontent à un siècle; de même que des dorures trop neuves, la plupart gardent encore le poli luisant de la nouveauté, et, comme ils manquent de l'éclat sombre et mat de l'antiquité, les familles qui en sont décorées n'en peuvent toujours tirer grand prestige. L'origine de leur fortune est trop connue, et en Russie comme dans les autres cours de l'Europe, la faveur ou l'intrigue ont trop souvent usurpé ces récompenses honorifiques. Puis à côté même des familles titrées, il en subsiste de plus anciennes dont le nom est assez illustre pour n'avoir pas besoin d'être ainsi relevé. Les Narychkine, par exemple, sont demeurés sans titre et semblent tenir à honneur de n'en point porter.

Une chose frappe dans la haute noblesse russe, dans la *znat* pétersbourgeoise en particulier, c'est le grand nombre des familles d'origine étrangère. Une moitié peut-être de cette aristocratie russe provient du dehors; elle est de sang tatare, géorgien, grec, valaque,

lithuanien, polonais, suédois, allemand, parfois même du sang anglais ou français. Toutes les tribus soumises au sceptre des tsars et tous les peuples voisins de l'empire ont apporté leur contingent au *dvorianstvo*. Par ses origines comme par ses mœurs, par sa composition comme par son éducation, la classe la plus élevée est aussi la classe la moins nationale du pays; de là, pour elle, une autre cause de faiblesse, une autre raison de son peu d'influence.

Entre toutes ces familles étrangères de provenance ou décorées de titres dont le temps n'a pas rehaussé l'éclat, les vieux *kniazes*, les princes qui descendent en ligne directe des souverains russes, paraissent devoir occuper une place à part. Il semble que dans ce pays fondé et si longtemps régi par leurs ancêtres, ces héritiers de la dynastie de Rurik offrent un élément aristocratique indigène auquel une illustration séculaire assure un rôle considérable. Aucune aristocratie de l'Europe n'a une plus haute ou plus lointaine noblesse. « En Russie, disait un jour M. de Talleyrand, tout le monde est prince. » Cette opinion du ministre de Napoléon est encore fort répandue en Occident. Rien cependant n'est plus faux. Après l'afflux de tant d'étrangers, après tant d'anoblissemens de toute sorte, le nombre des familles princières ne dépasse guère, dans cette immense Russie, le chiffre de soixante, et encore plus de la moitié provient-elle d'une seule souche, de Rurik. Les anciens états du pape étaient peut-être aussi riches en maisons princières, la seule ville de Rome en comptait une trentaine. De cette noblesse de *kniazes*, les descendans des anciens souverains et des chefs locaux de la Russie forment encore aujourd'hui environ les deux tiers. Près de quarante de ces familles de princes remontent à Rurik, le fondateur de l'empire russe, et à saint Vladimir, l'apôtre de la Russie; ce sont les agnats des vieux tsars moscovites, et ainsi les représentans de la dynastie qui régna sur leur patrie, du IXe siècle à la fin du XVIe. Cette féconde maison de Rurik, probablement la race souveraine la plus nombreuse que mentionne l'histoire, comptait, il y a un siècle ou deux, près de deux cents branches diverses. Beaucoup n'ont plus de rejetons vivans, quelques-unes ont abandonné ou perdu le titre de *kniazes*. Un autre groupe, composé de quatre familles russes et de quatre polonaises, provient d'une tige non moins illustre, et, aux yeux des Russes, presque aussi nationale : ce sont les descendans de Guédimine et de l'ancienne maison souveraine de Lithuanie, connue en Europe sous le nom de Jagellons, et qui, avant de monter sur le trône de Pologne, régnait sur toute la Russie occidentale. De Rurik et de la première dynastie russe sont issus les Dolgorouki, les Bariatinski, les Obolenski, les Gortchakof; de Guédimine et de la dynastie lithuanienne, les Kha-

vanski, les Galitsyne, les Kourakine, les Troubetskoï en Russie, les Czartoryski et les Sangouszko en Pologne. A cette double descendance des anciens souverains nationaux s'ajoutaient sept ou huit familles sorties d'anciens chefs tatares, tcherkesses ou géorgiens, admis jadis au nombre des *kniazes* russes, et dont la plupart, comme les Tcherkaski, les Mechtcherski, les Bagration, portent également des noms historiques.

Un simple dénombrement montre que ces *kniazes* russes ne le cèdent à aucune noblesse de l'Europe en antiquité ou en illustration; aujourd'hui encore, ils ne le céderaient à aucune en hommes distingués. Et cependant, dans toutes ces maisons de sang presque royal, à côté desquelles se placent encore d'anciennes familles de boïars, dans toute cette haute noblesse russe, il n'y a pas les élémens d'une aristocratie politique, il n'y a pas de quoi faire, par exemple, une chambre des pairs, une chambre de boïars héréditaire. Cette sorte d'incapacité aristocratique a une double raison: elle tient à la constitution historique de la société russe, elle tient aussi et avant tout à la constitution même de la famille russe.

II.

Dans la famille du *dvorianine* et du *kniaze* comme dans celle du marchand ou du *mougik*, règne l'égalité des enfans, égalité de droits, égalité de titres. Avec ce principe démocratique, auquel la noblesse russe est toujours demeurée fidèle, les germes d'aristocratie tombés ça et là sur le sol russe ne pouvaient lever. Dans ces maisons princières du sang de Rurik et de Guédimine, comme chez la commune noblesse, il n'y a point d'aîné, point de chef de famille pourvu de droits particuliers. La fortune du père se partage également entre les fils, le titre paternel passe à tous indistinctement, et, comme c'est le seul bien qui ne soit pas réduit par des partages successifs, c'est souvent le seul héritage qui leur reste de leurs ancêtres. De là fréquemment l'avilissement d'un titre qui, tout en appartenant à peu de familles, peut appartenir à la fois à beaucoup d'individus. A force de se ramifier, plusieurs de ces familles princières, et parfois les plus illustres, ont formé comme un arbre ou un buisson touffu dont les branches enchevêtrées s'étouffent et se cachent les unes les autres.

Quelques-unes de ces maisons de *kniazes*, dont l'unité et la fortune ne sont maintenues ni par le droit d'aînesse ni par l'entrée des cadets dans l'église, sont aujourd'hui de vraies tribus, de vrais clans n'ayant d'autre lien qu'un même nom. Les Galitsyne, par exemple, comptent, dit-on, environ un millier de membres, et par

suite plusieurs centaines de princes, autant que de mâles. Dans ces nombreuses familles issues d'un même tronc, à côté des branches qui se déploient au soleil, florissantes et pleines de séve, il y a naturellement des rameaux privés d'air et dépouillés de feuilles. Au XVIe siècle déjà, lorsque régnait encore la dynastie de Rurik, d'où la plupart sont sortis, Fletcher remarquait que beaucoup de *kniazes* n'avaient d'autre héritage que leur titre, sans rien pour le soutenir. « Il y en a tant dans cette position, écrivait l'envoyé de l'aristocratique Angleterre, que ces titres ne valent pas cher. Aussi voit-on des princes trop heureux de servir un homme de rien pour un salaire de 5 ou 6 roubles par an (1). » Les siècles et la multiplication de certaines familles n'ont pas beaucoup amélioré cette situation. Aujourd'hui encore on voit en Russie des rejetons de Rurik ou de Guédimine dans toutes les positions, dans toutes les professions, et parfois dans les emplois les plus modestes. A Pétersbourg, j'en ai vu un diriger l'orchestre d'un café-concert, et j'ai entendu dire qu'il y avait eu des princesses femmes de chambre. Haxthausen raconte que dans certain village des paysans qui se prétendent d'origine princière s'étaient réservé le droit de porter, comme signe distinctif, un bonnet rouge. De tels faits expliquent comment plusieurs des familles issues de Rurik ont laissé tomber leur titre de prince. Avec une telle division, un tel émiettement des familles et des fortunes, il ne saurait y avoir dans la haute noblesse ni esprit de famille, ni esprit de corps.

Veut-on savoir si un pays incline à l'aristocratie, il faut d'abord interroger la législation ou la coutume qui règle la distribution de la richesse. Selon une remarque de Tocqueville, ce sont les lois sur les successions qui, en concentrant, en groupant autour de quelques têtes la propriété, et bientôt après le pouvoir, font en quelque sorte jaillir du sol l'aristocratie; ce sont elles aussi qui, en divisant, fractionnant, disséminant les biens et la puissance, préparent la démocratie. Or dans la noblesse russe a toujours prévalu la coutume du partage égal des biens entre les fils, cette loi niveleuse « qui, passant et repassant sans cesse sur le sol, renverse sur son chemin les murs des demeures et détruit les clôtures des champs. » Si en Russie la loi du partage égal n'a point encore morcelé et effacé tous les grands domaines, réduit et détruit toutes les grandes existences, c'est que jusqu'à nos jours la Russie est demeurée dans des conditions naturelles et économiques exceptionnelles. C'était d'abord l'immensité du territoire, puis le rapide accroissement de la valeur des terres, grâce à l'ouverture de débouchés; c'étaient ensuite le servage et le droit exclusif de la noblesse à la propriété des

(1) Fletcher, *Russe Commonwealth*, IX.

biens habités par des serfs. En mainte région de l'empire, le rapport des terres a longtemps augmenté si promptement avec la population ou les moyens de communication, que souvent les propriétés doublaient, triplaient, parfois même, dit-on, décuplaient de valeur en vingt ou trente ans. De cette façon, il n'était nullement impossible qu'après s'être partagé l'héritage paternel deux ou trois fils se trouvassent aussi riches que l'était leur père à leur âge. Le maintien des grandes fortunes avait encore une autre raison, en apparence au moins, dans la législation même : c'est que le partage n'a lieu qu'entre les enfans mâles.

Les fils, chargés de perpétuer la famille, s'en divisent les biens. Aux filles qui ont des frères vivans, la législation n'accorde qu'une part minime, un quatorzième de l'héritage paternel. Souvent elles ne reçoivent que leur dot. Selon l'esprit des civilisations anciennes, une fille mariée et dotée est pour ainsi dire retranchée de la famille. Une fois coupé, dit un adage populaire, le morceau de pain n'appartient plus à la miche. Il est vrai que la dot donnée aux filles dépasse parfois la part qui leur serait légalement attribuée; j'ai même connu des familles où les sœurs avaient reçu un lot égal ou supérieur au lot de leurs frères. Cette législation n'a pas du reste pour point de départ le dédain du sexe féminin; la loi russe, si avare pour les filles, est à certains égards plus libérale pour la femme que la loi française, qui, dans les successions, fait d'elle l'égale de l'homme. Si le code n'attribue à la fille qu'une faible part des biens de son père, la législation réserve à la femme, du vivant même de son mari, la libre jouissance et administration de ses propres biens (1). La femme mariée n'est jamais, comme chez nous, une mineure sous la tutelle du mari, et d'une manière générale l'on peut dire qu'au point de vue de l'émancipation ou de l'indépendance des femmes, aucune société de l'Europe n'est plus avancée, n'est plus libérale que les hautes classes de cette Russie dont les lois sont pour elles si peu généreuses.

Le mode de succession qui consacre l'inégalité de l'homme et de la femme compte encore aujourd'hui des partisans dans les pays où règne le code Napoléon. En France même, ce régime a les sympathies des esprits inquiets des progrès de la démocratie, il a les préférences avouées de toute une école de publicistes contemporains. A défaut du droit d'aînesse, le privilége d'un sexe

(1) Avec la loi russe qui n'assure aux filles qu'une part si inférieure à celle des garçons, on est étonné du grand nombre de propriétés appartenant à des femmes qui se rencontrent dans les villes russes. Haxthausen avait déjà été frappé de cette anomalie. Il l'expliquait, probablement avec raison (*Studien*, I, 56, 58), par la crainte des revers de fortune ou des confiscations, beaucoup de maris achetant au nom de leurs femmes pour mettre leur bien à l'abri de toute saisie de l'état ou des créanciers.

sur l'autre leur paraît une garantie sociale, une mesure protectrice de la transmission des fortunes et de la perpétuité des familles; cette opinion ne semble pas toujours confirmée par l'exemple de la noblesse russe. La plupart des défauts reprochés au partage égal entre tous les enfans se retrouvent dans le partage restreint aux mâles. A ne considérer que les classes et non les individus, l'un et l'autre régime ont, au point de vue économique comme au point de vue politique, des effets analogues, presque identiques; il n'y a de sérieuse différence qu'au point de vue moral. Là où la loi reconnaît à tous les enfans un droit égal à la succession paternelle, la part diminuée des fils est recomplétée par le mariage, la femme restituant en moyenne au mari ce que lui enlève sa sœur. Le système le plus favorable à l'aristocratie ou au maintien des grandes situations et des influences traditionnelles n'est même pas toujours celui qui fractionne le moins les biens. Si le partage entre les mâles seuls divise moins les terres et les fortunes, le partage entre tous les enfans offre plus de facilité de les reconstituer ou de les arrondir par des alliances. Avant la révolution déjà la noblesse française, bien que protégée par le droit d'aînesse, avait souvent recours à ce moyen de *fumer ses terres*. Les aristocraties de nom ou de tradition en ont bien plus besoin, aujourd'hui que l'industrie ou le commerce sont devenus presque les uniques facteurs de la richesse, et qu'entre l'opulence des nouvelles familles et les besoins des anciennes il n'y a d'autre passage et pour ainsi dire d'autre pont que le droit de succession des filles. Avec le régime du partage restreint et la séparation morale des classes actuellement en vigueur, la noblesse russe pourrait un jour voir toute la richesse et l'influence passer à une bourgeoisie de parvenus. Le partage exclusif entre les mâles a en outre, au point de vue conservateur, un inconvénient spécial fort sensible en Russie : il dérange l'équilibre des fortunes et la position relative des familles plus rapidement, plus fortuitement que le partage entre tous. Deux pères possédant le même avoir et ayant le même nombre d'enfans laissent leurs descendans mâles dans une situation fort inégale, selon que parmi leurs héritiers prédomine le sexe privilégié ou le sexe exclu du partage. En résumé, la coutume russe ne semble pas plus propice au maintien des influences aristocratiques que notre coutume française, en apparence plus démocratique. Avec la faveur que rencontrent en Russie les idées d'émancipation des femmes, il se pourrait du reste que dans un temps plus ou moins éloigné la législation renonçât à priver de l'héritage paternel les enfans qui sont naturellement les moins capables de faire fortune, et que dans le nord comme en France triomphât l'égalité des sexes.

Du jour où elle s'est rapprochée des noblesses occidentales, la

noblesse russe a compris qu'avec le droit national et le partage égal des biens il ne pouvait y avoir de véritable aristocratie. Aussi certains des héritiers des *kniazes* et des boïars ont-ils tenté d'implanter dans leur patrie la coutume étrangère des majorats. Chose singulière, c'est un des princes les moins enclins aux penchans aristocratiques, c'est Pierre le Grand qui le premier introduisit les majorats dans la législation russe. Était-ce simplement pour imiter l'Occident et mieux assimiler la Moscovie à l'Europe? était-ce vraiment pour créer entre le peuple et le trône une haute et influente noblesse? De telles vues se concilieraient mal avec la conduite du souverain qui fit dépendre toute noblesse et tout rang dans l'état du grade dans le service. Le plus vraisemblable, c'est qu'à l'aide de cet emprunt à l'Europe le réformateur voulut assurer à la Russie, alors à peine ouverte à la civilisation, une classe riche et instruite, et par suite européenne et civilisée. Tels que les établit Pierre Alexiévitch, les majorats étaient du reste aussi manifestement outrés que manifestement opposés aux mœurs nationales. Pour avoir quelques chances de vie, l'institution nouvelle dut commencer par être abolie et transformée. D'après l'ukase de 1714, tous les biens immobiliers de la noblesse étaient assujettis au régime des majorats; la fortune mobilière, alors presque nulle en Russie, restait seule à la libre disposition du *dvorianine* pendant sa vie, et après sa mort était seule partagée entre ses enfans.

Ces majorats forcés et universels différaient des majorats de l'Occident par un point essentiel. Au lieu d'assurer l'héritage paternel à l'aîné des fils, Pierre le Grand accordait au père la faculté de se désigner un héritier parmi ses enfans. Avec ces majorats sans droit d'aînesse s'introduisait dans la famille une sorte d'autocratie : le droit de succession privée semblait calqué sur le droit de succession au trône, qu'en défiance ou en souvenir de son fils Alexis, Pierre avait voulu laisser au choix du souverain. Un tel régime ne pouvait guère avoir de plus heureuses conséquences dans la vie domestique que dans la vie publique. Il est à remarquer qu'en abandonnant au père de famille le choix d'un héritier privilégié, le système inauguré par Pierre le Grand n'est pas sans analogie avec la réforme du code civil réclamée chez nous sous le nom de liberté testamentaire. En Russie, l'expérience n'a pas été favorable à cette sorte de primogéniture artificielle dépendant de l'arbitraire paternel et non plus du hasard de la naissance. L'ukase de Pierre fut abrogé dès 1730, après avoir été pour les familles, durant sa courte existence, un principe de jalousie et de division. L'ancienne coutume nationale du partage égal fut restaurée, et lorsqu'on les autorisa de nouveau, les majorats créés en faveur d'un des fils durent, comme en Angleterre ou en Allemagne, passer d'aîné en aîné.

Dans ces nouvelles conditions, les majorats ne sont pas encore parvenus à se répandre chez la noblesse russe. En dépit de la faveur qu'ils semblent rencontrer dans quelques hautes régions sociales, le nombre en demeure encore peu considérable. Un ukase de l'empereur Nicolas, daté de 1845, eut beau accorder à tout sujet noble le droit de fonder un ou plusieurs majorats, c'est là une prérogative dont la noblesse s'est peu servie. La valeur élevée que la loi exigeait des biens érigés en majorat n'explique qu'en partie cette abstention. D'après l'ukase de 1845, il fallait une terre peuplée d'au moins 2,000 paysans et libre de toute hypothèque. Une institution ainsi réglée n'est qu'à la portée des grandes fortunes, mais pour avoir quelque efficacité politique, un majorat doit toujours être considérable; autrement ce n'est pour la société qu'une inutile et encombrante mainmorte. Le principal obstacle à la diffusion des majorats, et par leur moyen à l'établissement d'un droit d'aînesse, ce sont les mœurs, c'est la tradition nationale et les instincts démocratiques de la nation. L'esprit russe se montre à cet égard fort différent du génie de ses voisins occidentaux, de l'Allemand en particulier, qui dans les provinces baltiques de la Russie a jusqu'ici fait prévaloir ses penchans aristocratiques. Il est des partisans théoriques du droit d'aînesse qui, de peur de jeter parmi eux la discorde, n'osent choisir entre leurs enfans un héritier privilégié. Je connais un grand propriétaire fort épris des institutions anglaises qui, ayant trois fils et n'en voulant léser aucun, a constitué un majorat pour chacun des trois. Malgré de tels exemples et les encouragemens d'un certain monde, le majorat est demeuré en Russie une plante exotique qui ne semble point appelée à une rapide propagation (1). Telle qu'elle existe aujourd'hui chez un nombre limité de familles dont les autres ne reconnaissent pas la supériorité, cette institution étrangère ne peut avoir les effets politiques qui en d'autres pays en font la raison d'être. Il n'en subsiste guère que les inconvéniens économiques et moraux, une partie de la fortune publique enlevée à la circulation, et l'opulence de quelques privilégiés mise artificiellement à l'abri du châtiment naturel de l'inconduite ou du vice. Privé dans le plus grand nombre de ses membres de toute protection légale contre la concurrence des autres classes, n'ayant pour rempart ni majorats ni droits d'aînesse, le *dvorianstvo* russe ne peut, par la concentration de la fortune et la perpétuité

(1) Dans les anciennes provinces polonaises, le gouvernement a lui-même fondé, à l'aide des biens de la couronne ou de biens confisqués, de petits majorats de 2,000 ou 3,000 roubles de revenu. Il y a là manifestement moins une intention aristocratique qu'un procédé politique. Le but est, en empêchant la vente des terres concédées à des Russes, de maintenir dans ces provinces un élément russe.

de la propriété, s'assurer l'autorité et l'indépendance héréditaires qui constituent les véritables aristocraties.

III.

Cette autorité, cette indépendance des aristocraties politiques, la noblesse russe ne les a jamais possédées. Elle n'en jouissait point au temps récent où elle avait seule droit à la propriété personnelle, et où les cultivateurs de ses terres étaient ses esclaves. Pour expliquer cette apparente anomalie d'une noblesse en possession exclusive de la terre et dénuée de la puissance que partout donne la propriété, il faut remonter dans le passé aux origines de la noblesse et de la propriété russes. Une aristocratie est l'œuvre des siècles, et la force s'en mesure à la profondeur des racines. Celles de la noblesse russe sont aisées à mettre à nu. Dès une époque reculée, l'histoire nous montre le *dvorianstvo* sous les deux faces qu'il a conservées, sous le double aspect de serviteur de l'état et de détenteur du sol; l'histoire nous découvre le lien du propriétaire et du fonctionnaire, et nous fait voir comment l'un a toujours maintenu l'autre dans la dépendance et la subordination.

Chez les anciens Slaves russes, il n'y avait, semble-t-il, ni noblesse ni aristocratie d'aucune sorte. Les institutions analogues qui, de Rurik à Catherine II, se sont implantées en Russie, proviennent à l'origine d'une semence étrangère, et ont, à la fin du XVIIIe siècle, reçu leur forme actuelle sous l'influence de l'étranger. Le plus lointain ancêtre de la noblesse russe est la *droujina*, qui apparaît chez les Slaves de Novgorod et de Kief avec Rurik et les Varègues du nord. De même origine et de même race, au début, que les fondateurs de l'empire russe, la *droujina* était la réunion des compagnons du prince, du *kniaz*. De pareils compagnons ou associés se rencontrent presque partout autour des chefs germaniques, qui ont été les fondateurs des états modernes de l'Europe. En Russie seulement, la *droujina* a conservé plus longtemps, plus fidèlement ses traits primitifs, et les circonstances n'en ont pas laissé sortir une féodalité. D'elle sont venus les boïars (*boïarine*, guerrier, combattant), titre qui se rencontre de fort bonne heure avec la signification de conseiller du prince, et qui, dans les premiers temps, semble n'avoir indiqué qu'une dignité ou un rang élevé dans la *droujina*. Le caractère essentiel du *droujinnik* était d'être le libre compagnon, l'associé volontaire du prince; il le servait, il le quittait à son gré, il demeurait maître de passer du service d'un *kniaz* au service d'un autre. C'était là le seul privilége, le seul droit du *droujinnik*, ou le privilége qui pour lui était la sauvegarde de tous

les autres. Ce droit de libre service, les boïars, héritiers de la *droujina*, le maintinrent longtemps. A Moscou même, sous les premiers grands-princes, il y avait pour cela une formule; on disait : les boïars et les libres et volontaires serviteurs, *boïaram i slougam volnym volia*. Le libre service et le libre passage d'un prince à un autre qui en était la garantie, ne pouvaient durer qu'autant que durait en Russie le système des apanages et la division de la souveraineté. L'antique privilége de la *droujina* périt avec les derniers apanages, et, chose remarquable, ce droit de libre passage contribua lui-même à la chute des principautés apanagées sans lesquelles il ne pouvait se maintenir. Les boïars, maîtres de s'attacher au prince de leur choix, tendaient naturellement à se presser autour du plus puissant et du plus riche. Les grands princes de Moscou les attirèrent peu à peu à leur cour, et en abandonnant les princes apanagés, les boïars affaiblirent les apanages et en préparèrent l'annexion à la grande principauté. Une fois la souveraineté russe réunie dans une main, d'associés et de compagnons volontaires du grand-prince les boïars devinrent rapidement ses serviteurs, ou, comme ils s'intitulaient eux-mêmes, ses *kholopy*, ses esclaves.

Aux boïars issus de la *droujina* manquait le point d'appui des aristocraties féodales de l'Occident, une base dans le sol, une assiette dans la propriété territoriale. Le *droujinnik* attaché à la personne du *kniaz*, qu'il suivait dans ses différentes expéditions, n'était attaché à la terre par aucun lien permanent. Le droit même de libre service empêchait cette *droujina*, toujours mobile, de se fixer au sol et d'y prendre racine. Le privilége favorable à l'indépendance personnelle des boïars était ainsi un obstacle à l'émancipation de la classe, la constitution de la propriété en était un autre. Deux choses surtout décident de l'état social d'un pays, le mode de propriété et le régime des successions. Or, en Russie, la propriété foncière s'est longtemps attardée en des phases rapidement traversées par l'Occident; elle n'a eu ni la même fixité, ni la même précision, et par suite elle n'a pu avoir la même importance. Ces destinées différentes s'expliquent par des raisons diverses, les coutumes et le caractère slave, le degré de civilisation et la conformation du pays, l'immensité de la terre jointe à la rareté de la population. Chez les anciens Russes, le droit de propriété est encore mal défini, peu distinct du droit de souveraineté. Le sol, alors si mal ou si peu occupé, est longtemps regardé comme un domaine public. Dans ces vastes plaines sans divisions naturelles, il semble moins naturel qu'ailleurs d'enclore la terre et d'en attribuer la possession à un individu. Le Russe de la Moscovie paraît concevoir la propriété du sol de deux façons, au fond parentes et analogues, et en fait aisément conciliables; à ses yeux, la terre appartient au prince, au

souverain du pays, ou bien elle appartient à la commune, à l'ensemble des habitans qui la cultivent. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un bien public inaliénable, un bien de la communauté dont les individus n'ont que la jouissance.

Le *kniaz* dans la Russie apanagée, le tsar dans la Moscovie unifiée se considère comme le maître, le haut propriétaire du sol (*samovlastnim khoziaïnom*). Le caractère de propriétaire l'emporta même pendant longtemps sur le caractère de souverain, et c'est au premier titre, comme son domaine privé que le grand-prince de Moscou gouverne et administre le territoire de ses états (1). Ses terres, le *kniaz* les distribue à sa *droujina*, le tsar à ses boïars comme prix de leurs services. Dans un pays de peu de commerce et de peu de richesse, où l'argent monnayé apparaît tardivement et demeure toujours rare, la terre est pour le souverain le plus facile et le meilleur moyen d'entretenir ou de récompenser ses serviteurs; c'est la solde du capitaine, le traitement du fonctionnaire. Cette terre, ainsi donnée en paie, est prise comme un salaire, une gratification, une pension, non comme une demeure perpétuelle et héréditaire, elle n'est ni un centre de famille, ni un centre d'influence.

Pour la *droujina* et plus tard pour la noblesse russe, la propriété a été un lien de dépendance, une chaîne de servitude plutôt qu'un instrument d'émancipation et de pouvoir. On distingue dans l'ancienne Russie deux modes de propriété personnelle, et par suite deux catégories de biens fonciers, la *vottchina* et le *pomestié*, la terre possédée en propre, reçue en héritage des ancêtres, et la terre attribuée par le souverain, donnée en jouissance aux serviteurs de l'état. On peut trouver là quelque chose de plus ou moins analogue aux alleux et aux fiefs ou bénéfices de l'Occident. En Moscovie, les terres concédées en échange de services rendus ont supplanté les biens patrimoniaux, héréditaires, le *pomestié* absorbé la *vottchina*. C'est du *pomestié* que semble provenir la propriété noble actuelle, si bien que dans la langue le terme de *pomechtchik* n'a plus que le sens de propriétaire. Il y avait une classe importante de *vottchinniki*, d'hommes tenant la terre de leur propre droit et de leurs ancêtres; c'étaient les *kniazes*, les princes apanagés, chez lesquels la propriété du sol avait pu survivre à la souveraineté. Les princes moscovites prirent à tâche de remédier à cet état de choses, qui sous leur domination constituait une sorte d'anarchie. Le grand-prince eut soin de ne pas laisser à ses *agnats*, aux branches collatérales de sa maison, la propriété des domaines annexés à la grande-

(1) Voyez à ce sujet Tchitchérine, *Outchregdénia Rossii v XVII véké* et aussi du même auteur *Opity po istorii rousskago prava*.

principauté. Les anciens princes apanagés durent échanger leur *vottchina* héréditaire contre des *pomestié* toujours situés loin des contrées où leurs pères avaient régné et dont parfois ils portaient encore le nom. L'Anglais Fletcher, l'ambassadeur d'Élisabeth, remarquait encore à la fin du XVIe siècle ce soin des tsars moscovites d'affaiblir et pour ainsi dire de déraciner les familles issues de Rurik, en les arrachant au sol natal pour les transplanter sur un sol étranger. Les seules familles russes qui eussent une base territoriale, les seules qui en face du grand-prince semblassent destinées à fonder une haute aristocratie, les héritiers des *kniazes* apanagés, furent ainsi ravalés au rang de simples *pomechtchiki*, tenant leur terre et leur fortune du bon plaisir du maître.

Le tsar moscovite resta l'unique haut propriétaire comme l'unique souverain. Les familles les plus illustres demeurèrent éparses sur le sol, sans foyer traditionnel ni centre d'influence locale, pareilles à cette plante de la steppe que le vent d'automne fait rouler au hasard à travers la plaine. Ce manque de centre local, ce défaut d'assiette territoriale, expliquent assez l'incurable débilité des boïars et l'avortement de toutes les tentatives aristocratiques dans l'ancienne Russie. Rien en ce pays ne rappelle les orgueilleuses demeures des aristocraties occidentales héritières de la féodalité, rien n'y ressemble à ces châteaux du moyen âge si solidement assis sur le sol, si manifestement pleins de la puissance des familles dont ils étaient le rempart. La nature russe paraît elle-même repousser ces forteresses domestiques, elle en refusait pour ainsi dire les matériaux et l'emplacement, les rochers abruptes ou les défilés étroits pour les poser, la pierre pour les construire. La maison de bois si souvent brûlée, si vite vermoulue, si facile à transporter ou à réédifier, est un juste emblème de la vie russe dans toutes les classes, le mode même d'habitation est comme un indice des frêles destinées de l'aristocratie.

Grâce au *pomestié*, le noble russe apparaît dès le moyen âge avec la double qualité que nous lui trouvons encore aujourd'hui, comme propriétaire et comme serviteur de l'état. Ces deux titres, parfois séparés depuis, se tiennent étroitement alors, et le second est la condition, la raison d'être du premier. C'est comme serviteur du grand-prince que le noble reçoit son *pomestié*, c'est comme tels que ses enfans en conservent la jouissance. Le *pomechtchik* reste dans la dépendance du souverain qui lui donne la terre, et qui plus tard avec le servage lui donne dans les paysans attachés à la glèbe les instrumens de culture. Pour le noble russe, la propriété n'est qu'un gagne-pain, un moyen d'existence, un moyen d'entretien (*kormlénié*); il ne s'y fixe point, ne s'y attache pas, il sait que le fleuve de la fortune a sa source ailleurs. Sous les vieux tsars comme sous les

successeurs de Pierre le Grand, c'était dans la capitale, à la cour que s'obtenaient les emplois, que se conquéraient l'influence et la richesse. Aussi dans la Moscovie comme dans la Russie moderne, c'était autour du maître, autour du grand dispensateur des grâces que se pressaient les plus illustres familles, toutes se baissant à l'envi pour ramasser les faveurs qui tombaient des mains souveraines. L'attrait fascinateur du Versailles de Louis XIV sur la haute noblesse française, le barbare Kremlin l'exerçait non moins impérieusement sur les *kniazes* et les boïars moscovites. L'esprit de cour, si opposé au véritable esprit aristocratique, animait déjà toute la noblesse russe. En France, dans l'assujettissement même, la noblesse gardait la dignité extérieure du gentilhomme; en Russie, elle n'avait pour soutien ni d'anciennes traditions, ni le culte de l'honneur, ni les habitudes de politesse qui tempèrent l'arrogance du maître et relèvent l'humilité du courtisan. A la cour à demi byzantine, à demi asiatique de Moscou, les grands princes se piquaient peu de déguiser sous une parure la servitude des boïars, et les boïars de couvrir d'un voile la servilité. On sait le propos prêté par Joseph de Maistre à l'empereur Paul Ier. « Monsieur, disait un jour l'autocrate à un étranger, je ne connais de grand seigneur chez moi que l'homme à qui je parle, et encore pendant que je lui parle. » Un Ivan ou un Vasili eût déjà pu tenir le même langage. En dehors de leur faveur souveraine, les tsars n'aimaient à reconnaître dans leurs sujets aucun avantage personnel, aucune supériorité de naissance. S'il demeura permis de tirer gloire ou profit des titres de ses ancêtres, ce fut du rang et des honneurs obtenus par ses pères à la cour du grand-prince. De là dérive une hiérarchie nouvelle, un ordre de préséance singulier qui sous le nom de *mestnitchestvo* est demeuré en usage aux XVIe et XVIIe siècles.

A la cour moscovite, les préséances cessèrent de dépendre de l'origine et le rang du sang; tous les sujets du grand-prince furent soumis à une commune mesure, le service de l'état. L'emploi, la place (*mesto*) fut l'unique règle des prétentions et des titres de chacun, et, au lieu de classer seulement les individus, l'emploi classa entre elles les familles. En vertu du *mestnitchestvo*, un homme ne pouvait servir au-dessous de quiconque avait été mis sous les ordres de son père. Un pareil système devait à la longue aboutir à une sorte d'hérédité des offices. La dignité de boïar, la plus haute de l'ancienne Russie, tout en demeurant en droit viagère, tendait de fait à passer de père en fils (1). Il en était de même de toutes les

(1) Selon l'historien Soloviéf (*Istoriia Rossii*, t. XIII), seize familles avaient reçu le droit de voir leurs membres entrer immédiatement parmi les boïars; dans une quinzaine d'autres, l'on débutait par le rang d'*okolnik*, la seconde dignité moscovite. De ces maisons privilégiées, vingt portaient le titre de *kniaz* et descendaient de Rurik ou de

grandes charges ou fonctions. Pour constater le droit de chacun et les titres de chaque famille, il y avait des registres spéciaux, des livres d'états de service, appelés *razriadnyia knighi*.

On saisit aisément quel put être aux yeux des grands-princes l'avantage de ce système, d'où semblait devoir provenir une aristocratie nouvelle. A Moscou même, les branches collatérales de la maison régnante jouissaient naturellement au début d'une considération particulière; pour les en dépouiller, les grands-princes cherchèrent d'abord à élever leurs boïars au niveau des descendans de Rurik, sauf à rabaisser ensuite simultanément *kniazes* et boïars. Par le *mestnitchestvo*, les héritiers des princes médiatisés étaient obligés d'abdiquer toute tradition de grandeur indépendante. Comme toute autre famille, ils étaient contraints à ne plus chercher de lustre et de noblesse que dans la faveur et le service du souverain. L'ordre de préséance eut pour effet de confondre les anciens princes apanagés avec les boïars moscovites dans une noblesse de cour tenant toutes ses dignités et prérogatives des grâces du tsar. En moins d'un siècle, cette fusion était si complète qu'à l'extinction de la dynastie régnante ce ne fut point parmi les branches collatérales de la maison de Rurik que fut prise la nouvelle maison tsarienne.

Cette sorte de hiérarchie ou de *tchine* des familles devait naturellement devenir un embarras pour le pouvoir qui s'en était d'abord fait un instrument. Le *mestnitchestvo* avait le grave inconvénient de limiter étroitement les choix du tsar. A la guerre surtout, les effets en étaient désastreux, et les fréquentes défaites de la Russie aux XVIe et XVIIe siècles lui sont en partie imputables. Aucune aristocratie n'eût pu être plus exclusive, plus stationnaire, aucune ne pouvait prêter à tant de rivalités par la difficulté de constater les droits de chacun et de mettre un terme aux compétitions qui se produisaient jusque sur le champ de bataille. Pour s'être maintenue si longtemps avec de tels défauts, cette institution devait avoir un point d'appui dans les mœurs, dans l'âme même de la nation. Cette base morale du *mestnitchestvo*, les historiens croient la trouver dans l'esprit de famille, dans une sorte de sentiment patriarcal qui liait étroitement entre eux tous les hommes du même sang, et rendait ces liens de parenté d'autant plus forts qu'en Moscovie il n'y en avait pas d'autres (1). On ne concevait pas l'individu isolé de la famille, isolé du *rod* (la *gens* des Latins). Les honneurs conférés à un homme l'étaient pour ainsi dire à tous

Guédimine. Chez les autres, le fils entrait au service deux degrés au-dessous du grade obtenu par le père. S'il n'avançait point, le petit-fils commençait encore deux degrés plus bas, ce qui entraînait à la longue la déchéance de la famille.

(1) Soloviev, t. XIII, p. 70, 72.

les siens, et quand un de ses membres était élevé à une dignité, toute la famille semblait monter en rang avec lui. De même que de nos jours un homme plus ancien de grade ne consent pas volontiers à servir sous les ordres d'un plus nouveau, ainsi alors les familles moscovites entre elles. Pour maintenir le rang de ses ancêtres, un Russe bravait la mort, et celui qui eût fléchi eût passé pour traître à tous les siens. Le *kniaz* qui s'intitulait l'esclave des tsars, et qui pour se mieux rapetisser devant eux signait son nom d'un diminutif, refusait à leur table de s'asseoir au-dessous d'un homme que le *mestnitchestvo* classait au-dessous de lui. En vain, dit le chroniqueur, le tsar ordonnait de le mettre à table et de l'asseoir de force, le boïar résistait, se redressait violemment et sortait en criant qu'il aimait mieux avoir la tête coupée que de céder une place qui lui revenait. Le *mestnitchestvo* est peut-être seul à révéler chez l'ancienne noblesse moscovite le sentiment du droit, ou mieux le sentiment de l'honneur, si puissant dans le monde féodal de l'Occident.

En dépit des apparences, cet ordre de préséances héréditaires, si défavorable au mérite personnel, était incapable d'engendrer une véritable aristocratie. Ce que consacrait le *mestnitchestvo*, ce n'étaient pas les droits d'une classe, les prérogatives d'une caste, c'étaient des prétentions particulières, privées, c'étaient les droits de telle ou telle personne, de telle ou telle famille. Entre ces privilégiés mêmes, l'ordre de préséance, au lieu de nouer des liens durables, créait un antagonisme perpétuel. Le *mestnitchestvo* était, pour l'espèce même d'oligarchie qui en profitait, un principe de compétition et de division. Avec lui, la première condition d'une aristocratie, l'homogénéité, la solidarité, était impossible, avec lui chaque noble était en lutte avec ses égaux, chaque famille en guerre avec ses émules, et la devise du système eût pu être : chacun contre tous. Il n'y avait pas là de quoi constituer une force durable; aussi lorsque les inconvéniens en devinrent trop manifestes, lorsque les prétentions et les compétitions rivales devinrent trop compliquées, le *mestnitchestvo* succomba, du consentement même des familles qui s'en disputaient les avantages. Il fut abrogé sans effort sous le règne d'un des tsars les plus faibles de l'ancienne Russie, sous Fédor Alexiévitch, le frère et en cela comme en plusieurs choses le pâle précurseur de Pierre le Grand. Pour supprimer le *mestnitchestvo*, le tsar n'eut qu'à faire publiquement brûler les *razriadnyia knighi*, les registres des rangs, et à leur substituer un simple registre généalogique qui, sous le nom de « livre de velours » (*barkhatnaia kniga*), subsiste encore aujourd'hui.

Au *mestnitchestvo*, à la hiérarchie d'après les fonctions occupées par les familles, devait naturellement succéder la hiérarchie d'après les fonctions remplies par les individus. La mesure du rang

restait la même, c'était toujours le service du tsar, mais les services des aïeux cessaient d'être portés en compte. Au lieu que la noblesse ou la naissance donnât droit aux emplois, ce furent les emplois qui donnèrent et conservèrent le titre de noble. Le *dvorianstvo* russe redevint ainsi strictement la classe des serviteurs de l'état, et, au mépris des titres héréditaires de quelques familles, il n'y eut plus dans son sein d'autre classement, d'autre ordre de préséance que les préséances du service. Pierre le Grand abolit le vieux nom de boïar, qui rappelait d'antiques prétentions. A la barbare et fastueuse hiérarchie moscovite il substitua le tableau des rangs (*tabel o rangakh*), qui dans ses quatorze classes comprend encore aujourd'hui tout le monde officiel russe. Les fonctions civiles, les dignités ecclésiastiques mêmes, y sont assimilées aux grades de l'armée, et depuis l'enseigne et l'*enregistrateur de collége* qui occupent le plus bas degré de l'échelle jusqu'au feld-maréchal et au chancelier qui siégent seuls à l'échelon supérieur, tous les serviteurs de l'état y sont distribués en étages, chacun suivant son *tchine*, en une double série parallèle, sur quatorze rangs ou gradins numérotés (1). Chose souvent oubliée, ce n'est point dans les ténèbres du moyen âge et sous la pression tatare, c'est au XVIIIe siècle et sous la main du grand réformateur moderne qu'a été établie cette institution du *tchine* dont le nom a un faux air chinois, et dont l'ordonnance peut être comparée au mandarinat avec ses différentes classes de boutons. C'est à l'Europe, à l'Allemagne surtout, que Pierre le Grand a emprunté la plupart de ces titres aujourd'hui bizarres et vides de sens : conseiller honoraire, assesseur de collége, conseiller, conseiller actuel, conseiller privé actuel, toutes dénominations étrangères qui en Russie n'ont jamais désigné une fonction réelle, et qui, aujourd'hui comme à l'origine, ne sont qu'une sorte de grade civil souvent indépendant de tout emploi. Si les noms étaient étrangers, l'esprit de l'institution était bien russe, bien approprié à ce sol autocratique où n'avait pu croître ni forte aristocratie ni libre démocratie. En établissant son tableau des rangs, le grand imitateur de l'Europe ne faisait que reprendre les vieilles traditions moscovites, il ne faisait que réaliser sous une forme moderne régulière la politique des anciens tsars.

La suprématie de l'emploi, le règne du *tchine*, voilà le terme logique, le couronnement naturel de l'état social de la Russie. Les élémens aristocratiques qui çà et là se montrent dans l'histoire russe y sont restés épars, sans cohésion et pour ainsi dire sans prendre

(1) Il est à remarquer qu'en ce moment les deux personnages seuls en possession du premier *tchine*, le feld-maréchal prince Bariatinski et le chancelier prince Gortchakof, appartiennent l'un et l'autre aux familles de *kniazes* descendant de Rurik. C'est là une rencontre qui n'est pas ordinaire dans l'histoire du *tchine*.

corps, pareils à un fluide incapable de consistance, incapable de se solidifier. La *droujina* et les boïars trouvent la servitude au lieu de l'indépendance au bout du droit de libre service. Un moment, sous les derniers Rurikovitch et les premiers Romanof, la Russie semble, grâce au *mestnitchestvo*, en possession d'un moule hiérarchique spécial d'où pourrait sortir une nouvelle aristocratie; ce moule est brisé sans effort comme une forme usée, après n'avoir servi qu'à ravaler les *kniazes* descendans de Rurik au rang des boïars moscovites. Cette œuvre accomplie, les tsars travaillent à l'abaissement simultané des deux élémens rivaux, des *kniazes* et des boïars. En vain à chaque changement de règne, à chaque régence surtout, les anciennes familles tentaient de reprendre le pouvoir; ces entreprises mal dirigées, mal exécutées, presque toujours faites sans ensemble au profit de deux ou trois individus ou de deux ou trois familles, n'avaient jamais qu'un succès éphémère et tournaient toujours aux dépens de leurs promoteurs, aux dépens des boïars. Ces tentatives en apparence aristocratiques montrent elles-mêmes combien l'esprit aristocratique, esprit de corps et d'union, manque à la Russie. Aussi en dépit de tant d'occasions favorables, en dépit de minorités répétées et prolongées, en dépit de l'extinction de la dynastie régnante et de l'élection d'une dynastie nouvelle, malgré la faiblesse des usurpateurs du XVIIe siècle, malgré l'instabilité ou l'indécision du droit de succession au XVIIIe, tous les essais d'aristocratie ou d'oligarchie, toutes les imitations de la Suède ou de la Pologne ont misérablement échoué. L'obstacle n'était pas seulement dans la force traditionnelle du pouvoir, il était dans la constitution même du *dvorianstvo*, dans l'indifférence ou l'opposition de la masse de la noblesse, peu empressée à servir d'instrument à l'ambition de quelques familles.

IV.

En aucun pays, le système de classement hiérarchique d'après le grade, d'après le service, n'a été aussi souvent, aussi rigoureusement appliqué. De la vie publique, le tableau des rangs a parfois pénétré dans la vie privée; encore aujourd'hui on peut se heurter au classement officiel en des lieux et des circonstances où l'on est étonné de le rencontrer. Un étranger y croirait reconnaître quelque chose d'asiatique ou de byzantin. Dans aucun pays de l'Europe le grade ou le titre de l'emploi n'a été au même degré la mesure de la valeur ou de la considération de l'homme. Il y a là encore pour beaucoup de Russes une sorte de règle à toiser le mérite et d'échelle à proportionner les égards. A la question si brusquement jetée et si résolûment décidée par Pascal dans ses *Pensées :* qui

de nous passera le premier? la réponse en Russie était aisée. Il n'y avait qu'à regarder le *tchine*. En mainte circonstance, l'application scrupuleuse de ce principe dispensait d'inutiles politesses et de fastidieuses cérémonies. En voici un exemple que je tiens de l'un des héros mêmes de l'aventure. Un général-major, général de brigade, 4e classe, faisait route en hiver dans un pays de montagnes, au Caucase ou en Crimée. Vient à sa rencontre, une nuit, dans un défilé, un autre voyageur. Le chemin était encombré de neige, la piste frayée par les traîneaux était étroite : impossible de passer deux de front. Les gens du général-major, croyant avoir affaire à un *tchine* inférieur, saisissent sans façon le traîneau du nouveau-venu, qui sommeillait enveloppé dans son manteau, et le jettent bas. C'est ainsi que l'on procédait en pareille occurrence : l'un des traîneaux, couché sur le flanc, faisait place à l'autre. Dans sa chute, l'inconnu se découvre : c'était un général-lieutenant, 3e classe. Aussitôt les hommes de le relever et, sans dire mot, sans prévenir leur maître, de verser à son tour dans la neige le général-major. La chose se serait passée à peu près de même entre civils. Aujourd'hui que le *tchine* semble en décadence, la hiérarchie officielle sait encore parfois faire valoir ses droits là où ils ne seraient plus de mise en Occident. A l'Opéra, par exemple, dans les deux capitales, pour occuper une place, il ne suffit pas toujours de la louer, il faut souvent un certain *tchine*. Les premiers siéges de l'orchestre sont réservés par l'usage aux fonctionnaires des premières classes; les simples mortels, les hommes du monde qui n'ont pas de rang, sont relégués aux dernières rangées.

Pendant un siècle et demi, les quatorze classes de Pierre le Grand ont fait de la société russe une sorte d'armée où chacun était placé suivant son grade. Une telle hiérarchie pouvait être bonne, pour une période de transition, chez un peuple encore rempli de préjugés et pauvre de commerce et d'industrie, dans un temps où l'on ne pouvait s'élever par d'autre profession que le service de l'état et où les fonctions publiques étaient la seule école de haute culture. En liant les nobles au service, le tableau des rangs a eu l'avantage de faire de la noblesse l'instrument et l'appui d'une réforme qui d'elle-même lui inspirait peu de sympathies. Le tableau des rangs avait sa raison d'être, alors que les hommes encadrés dans ses quatorze classes formaient seuls la nation officielle et seuls étaient en possession des droits d'hommes libres, alors que, pour affranchir la Russie des châtimens corporels, un diplomate proposait en riant d'élever tout le peuple russe à la quatorzième et dernière classe. Avec un état social plus avancé, dans une civilisation aussi variée et aussi multiple que la nôtre, où l'intelligence et l'activité ont tant

de débouchés divers, une telle classification des services devient artificielle, inutile ou mensongère. Au lieu d'être un ressort du progrès, le *tchine* en est plutôt devenu une entrave : le poids en ralentit la marche de la société qu'il devait accélérer. A tout le moins, c'est un anachronisme, une institution qui survit aux besoins dont elle est sortie. A une époque où l'initiative privée sous toutes ses formes, où la science et l'art, l'industrie et le commerce, tiennent tant de place, les *slougennyé lioudi*, les hommes au service public, cessent d'être toujours les plus utiles ou les plus remarquables serviteurs du pays. Il devient de plus en plus malaisé de faire un classement des talens, il devient impossible de marquer le rang et les mérites de chacun d'un signe extérieur, d'un chiffre. Il ne se trouve plus de poids pour peser les intelligences, il n'y a plus pour l'esprit de mètre légal ou d'étalon officiel, plus de mesure commune adaptée à tant de capacités différentes. On fait un vain effort pour assimiler à des grades militaires des professions naturellement indépendantes et rebelles à toute hiérarchie, ou des carrières naturellement livrées à toutes les chances, à toute la mobilité de la concurrence.

En Russie, l'habitude de tout faire rentrer dans les quatorze cases du tableau des rangs, a longtemps conduit à tout classer, et pour ainsi dire à tout coter, à tout numéroter. Les arts mêmes n'y ont point entièrement échappé : les acteurs, les chanteurs des théâtres impériaux ont été officiellement divisés en plusieurs catégories, ayant chacune son rang et ses droits déterminés. De là vient la bizarrerie de tant de titres ou de qualifications russes, comme le *candidat*, puis le *conseiller de commerce* ou *de manufacture*, titre qui fait monter un négociant souvent plusieurs fois millionnaire au niveau de la septième ou huitième classe, c'est-à-dire d'un major ou d'un lieutenant-colonel. Avec une telle méthode, il eût au moins fallu créer des généraux de commerce, et l'on eût dû avoir des maréchaux de science ou de poésie. On racontait, il y a quelques semaines, que, pour remercier son médecin de l'avoir guéri d'un anthrax, le sultan l'avait élevé au rang de général de division. Des nominations ou mieux des promotions de ce genre sont ordinaires en Russie; le journal officiel en est plein. Il serait difficile de compter les médecins qui ont un *tchine*; il y en a de conseillers d'état actuels (4e classe), rang de général-major; il y en a de conseillers privés (3e classe), rang de général de division. Il en est de même des savans, de même des ingénieurs ou des écrivains : affublés des mêmes titres que l'administrateur ou le magistrat, ils peuvent avancer de même dans la carrière civile. Toutes ces promotions dans le *tchine* n'en empêchent pas d'autres dans les

ordres impériaux. On compte en Russie cinq ou six de ces ordres de chevalerie, les uns plus, les autres moins recherchés, la plupart divisés en plusieurs classes ou catégories. Il y a l'ordre de Saint-André, l'ordre de Saint-Alexandre Nevski, l'ordre de Sainte-Anne, l'ordre de Saint-Vladimir, l'ordre de Saint-George, sans compter les ordres polonais devenus russes de Saint-Stanislas et de l'Aigle-Blanc. Il y a même une décoration spéciale aux femmes, la croix de Sainte-Catherine. En outre du *tchine* et des ordres de chevalerie, la Russie possède encore toute une série de distinctions mondaines qui, à force d'être prodiguées, ont leur lustre quelque peu terni. Ce sont les charges de cour, graduées et échelonnées comme le tableau des rangs et, comme les titres du service civil, devenues le plus souvent purement honorifiques et nominales. En aucun pays, les moyens de classer les hommes, les moyens de marquer et pour ainsi dire de primer le mérite ne sont aussi nombreux, aussi variés; si les fruits n'en sont pas plus abondans, cela ne tient qu'à la stérilité naturelle de ce régime de protectionisme moral.

Dans une pareille classification la science et l'instruction, qui ont toujours été un des soucis du gouvernement impérial, ne pouvaient pas ne pas avoir leur place. Les grades universitaires confèrent un *tchine*, l'examen de sortie du gymnase, collége destiné à l'enseignement secondaire, donne droit à la classe inférieure. En entrant à l'université, l'étudiant a déjà ainsi le pied sur l'échelle, et chaque diplôme lui en fait monter un échelon. Le travail ouvrant l'entrée du tableau des rangs, et par suite l'accès des places et de la noblesse, on pourrait dire que le rang dépendant du grade et le grade de l'instruction, toute la hiérarchie russe n'est que la hiérarchie du travail et de l'étude, et la noblesse qui en sort la noblesse de l'instruction et de la culture. Tel est le raisonnement des apologistes des quatorze classes; c'est par là en effet que le *tchine* se justifie, ou mieux se justifiait dans le passé. Une pareille méthode de classement, bonne dans une école de jeunes gens ou dans une carrière déterminée, n'en garde pas moins les inconvéniens de toute hiérarchie artificielle appliquée à une société entière. De semblables tentatives de distribution des hommes et des mérites en des cases bornées et numérotées, ont toujours manqué leur but et dû être promptement abandonnées; là où par malheur elles ont semblé réussir, ce n'a été qu'en enfermant la société entre d'incommodes cloisons. A la hiérarchie du *tchine* russe on peut citer quelques pendans en Asie, dans la Chine et la Turquie par exemple ; on peut même dans l'Europe moderne trouver quelques institutions plus ou moins analogues, comme la noblesse et la Légion d'honneur de Napoléon Ier. Cette dernière était, dans sa conception originaire, fort semblable au tableau des rangs de Pierre Ier. Le promoteur fran-

çais de la Légion d'honneur avait aussi la prétention d'encadrer, de disposer dans un ordre déterminé toutes les forces sociales de la nation; mais, venue plus tard dans un pays plus avancé, la grande institution de Napoléon a été moins heureuse encore que celle de Pierre et n'a survécu qu'en dégénérant en simple décoration, sans plus de valeur sociale qu'un autre ordre de chevalerie. Tout montre que dans notre état de civilisation il n'est pas plus facile d'établir un classement rationnel parmi les individus que parmi les familles. Toute hiérarchie de cette sorte ne saurait avoir d'autre type que le service de l'état, d'autre mesure que les fonctions publiques; par là même, en donnant une prime aux emplois et aux carrières de l'état, tout classement semblable ne peut qu'encourager la chasse aux places, le fonctionnarisme, décourager d'autant le travail libre, intellectuel ou matériel, et briser le grand ressort de notre civilisation, l'initiative individuelle.

Le *tchine*, qui fait dépendre le rang de l'emploi et l'emploi du mérite, semble au premier abord tout démocratique; il l'est en effet par certains côtés, par d'autres il est au contraire une entrave à toute saine, à toute libre démocratie. Le terme pratique du *tchine* et des quatorze classes, ce serait le triomphe du *tchinovnisme*, le règne exclusif et absolu de la bureaucratie au profit du despotisme, aux dépens de toute démocratie, comme aux dépens de toute aristocratie. Dans l'intérieur même de cette bureaucratie souveraine, ce système, qui de loin paraît si favorable au mérite personnel, l'est plus encore à la routine, à la paresse, à la médiocrité, et l'on peut dire sans injustice que le tableau des rangs a fini par abaisser le niveau moral du service de l'état qu'il avait mission de relever (1).

Au milieu de la transformation de la Russie, le *tchine* perd naturellement beaucoup de son importance, le règne en est moins tyrannique et l'on prend parfois des libertés avec lui. Il est un ordre de réformes difficile à concilier avec le tableau des rangs et qui tôt ou tard en triomphera, ce sont les nouvelles institutions provinciales et les fonctions électives. Le système électif fondé sur le libre choix des personnes, le système représentatif fondé sur la désignation d'un représentant nommé par ses pairs, sont d'eux-mêmes en antagonisme avec toute hiérarchie bureaucratique. Le suffrage a déjà ouvert une brèche à travers le *tchine*, le temps viendra où la vieille

(1) A cet égard, nous pouvons renvoyer à Nicolas Tourguénef, *la Russie et les Russes*, t. II, p. 17 à 33. Dans un temps où le *tchine* était encore dans toute sa vigueur, cet écrivain en a fort bien montré, au point de vue même de l'état et de l'administration, tous les inconvéniens pratiques, l'obligation de passer par toute la série des classes, les places données à l'ancienneté plutôt qu'au mérite, les grands corps de l'état changés en chambres de retraite pour les fonctionnaires invalides, etc.

muraille ne pourra résister au bélier du vote et repousser l'assaut que lui donneront les libertés politiques. Déjà pour les hommes mis à la tête des assemblées provinciales il a fallu créer de vaines assimilations de grades. Le développement des fonctions électives relèguera tôt ou tard le tableau des rangs dans les carrières spéciales. L'extension des libertés publiques rendra tour à tour au souverain et au pays la faculté de choisir les hommes d'état de l'empire en dehors de toute espèce de catégorie, et détruira le privilége du *tchine* ou du fonctionnarisme qui s'est substitué au privilége de la naissance.

V.

Sur la noblesse russe, le règne plus que séculaire du tableau des rangs a mis une empreinte que l'abolition même de la hiérarchie officielle ne saurait effacer. A cet égard les effets du *tchine* frappent tellement les yeux qu'il serait oiseux de les indiquer : les conséquences indirectes sont les seules qu'il puisse être utile de signaler. Le tableau des rangs n'a pas eu pour unique résultat de maintenir toute la noblesse dans une étroite dépendance, il l'a éloignée des autres classes de la nation, l'a surtout éloignée de la terre, base naturelle de toute influence durable. Le service de l'état chassait la noblesse hors des campagnes pour la jeter dans l'armée ou l'administration, il la poussait dans les villes et en retenait la meilleure partie dans les capitales, là où s'acquéraient le rang et l'importance. Le riche propriétaire, obligé d'aller conquérir un *tchine*, abandonnait son bien à des intendans qui souvent le ruinaient par leur mauvaise gestion ou leur mauvaise foi. L'institution qui enchaînait le *dvorianstvo* au service le détachait ainsi du sol et du foyer, et contribuait pour une bonne part à son isolement. Le tableau des rangs privait ainsi lui-même de toute influence sociale la noblesse qui lui devait le jour. De là l'aversion d'une partie même de cette noblesse sortie du *tchine* pour ce père qui la tenait toujours en tutelle et lui défendait toute émancipation.

D'après la législation établie par Pierre le Grand, une famille qui, pendant deux générations consécutives, demeurait hors du service, perdait ses droits de noblesse. Cette règle paraît actuellement tombée en désuétude, et le *dvorianstvo* affranchi de cette obligation. Si la plupart des nobles entrent au service, beaucoup ne font plus que le traverser. Après quelques années de jeunesse passées dans la garde ou dans une carrière civile, les nobles, qui possèdent l'indépendance de la fortune, s'adonnent librement au plaisir où à l'étude, au repos ou au travail. Par là même on peut aujourd'hui, dans le *dvorianstvo*, distinguer deux types, deux vo-

cations, deux hommes différens, et par suite deux courans d'idées à la fois simultanés et opposés. Tout propriétaire noble ne demeurant plus au service, et tout serviteur de l'état anobli n'arrivant plus à la propriété en même temps qu'à la noblesse, les deux qualités, les deux fonctions sociales jadis unies et corrélatives du *dvorianstvo*, se sont séparées, et après avoir été depuis le moyen âge la condition l'une de l'autre, sont entrées en lutte plus ou moins ouverte. Depuis qu'ils ne sont plus les deux aspects, les deux faces du même homme, depuis qu'ils se sont dédoublés, le propriétaire et le fonctionnaire, le *pomechtchik* et le *tchinovnik* sont devenus rivaux et jaloux l'un de l'autre. Chez le grand propriétaire, libre de son temps et de sa fortune, se font parfois jour des aspirations nouvelles, des prétentions aristocratiques formulées plus ou moins discrètement au nom des droits de l'éducation ou de la propriété, appuyées ostensiblement sur les besoins conservateurs, sur l'intérêt de l'ordre social et du trône. Chez le fonctionnaire tenu par le manque de fortune dans la dépendance du service, se conserve l'ancien esprit du *tchine*, et parfois surgissent des tendances égalitaires, des instincts niveleurs plus ou moins ouvertement avoués au nom des droits de l'intelligence et du mérite personnel, et ostensiblement fondés sur l'amour du progrès, sur l'intérêt de l'état et du peuple. De ces deux hommes, le premier est naturellement plus aristocrate, mais parfois aussi plus libéral; le second, plus démocrate, mais souvent aussi plus autoritaire.

Les deux rivaux, le *pomechtchik* et le *tchinovnik*, sont chacun dans leur rôle; ils représentent et personnifient deux tendances en lutte dans toute société. L'un, le grand propriétaire, a aujourd'hui pour alliées les appréhensions justement inspirées par l'instabilité et les révolutions de l'Occident; il a pour lui les terreurs conservatrices et la secrète faveur des influences de cour. L'autre, le fonctionnaire, a l'avantage de mieux représenter la tradition nationale et en même temps d'obéir au penchant le plus manifeste de la civilisation moderne. Le *tchinovnik* reproche au *pomechtchik* à prétentions aristocratiques de ne pas se souvenir assez que d'ordinaire il ne tient lui-même ses droits, ses terres, son *pomestié* que du service de l'état. La noblesse russe, telle qu'elle est sortie de l'histoire, est en effet une sorte de Janus à deux faces : face de propriétaire et de gentilhomme d'un côté, face de fonctionnaire ou de bureaucrate de l'autre, et quand elle se mire le premier visage dans une glace, elle est tentée d'oublier le visage de derrière. Pour certains aristocrates russes, le bureaucrate est devenu l'adversaire naturel, l'ennemi héréditaire. Le *tchinovnik*, et particulièrement l'employé d'un rang inférieur, souvent recruté parmi les séminaristes, ce qu'un de ses nobles adversaires appelle dédaigneusement le

prolétariat frisé, est l'objet de tous les sarcasmes, de toutes les attaques d'un monde qui ne se tient pas toujours lui-même en dehors du service (1). Et pourtant, en Russie, selon le mot d'un écrivain dont les Russes pleurent en ce moment la perte, le bureaucrate n'est que le noble en uniforme, et le noble n'est que le bureaucrate en robe de chambre (2). Cette vérité historique n'empêche pas toujours l'envie et l'aversion réciproque des deux personnages, bien qu'aujourd'hui encore ce soit souvent le même homme. Le tableau des rangs a cessé de produire tous ses effets, le *tchine* ne réussit plus à confondre en une seule et même classe tous les hommes instruits et cultivés de la nation. Le *dvorianstvo* est divisé en lui-même par le divorce moral et la sourde hostilité du *tchinovnik* pauvre et du riche *pomechtchik*. La haute noblesse aristocratique a, pour l'administration locale au moins, une tendance marquée à restaurer, à généraliser même l'union intime des deux qualités de propriétaire et de fonctionnaire; mais c'est à l'inverse, à l'opposé de l'ancienne tradition moscovite, en faisant dépendre l'autorité et le pouvoir de la propriété, et non le rang et la propriété du service de l'état.

En Russie comme partout, il y a des contempteurs de l'ordre social actuel, des hommes qui se plaisent à en montrer le peu de solidité et à en prédire la chute, des hommes qui se font un devoir d'en miner les fondemens; mais ce qui est particulier à la Russie, c'est que les mécontens qui préparent ou désirent la ruine de l'édifice se rencontrent surtout parmi les gens préposés à sa garde ou dans la classe officiellement installée à son sommet, parmi les fonctionnaires ou dans le clergé et la noblesse. Cette anomalie ne s'explique que par l'état social et l'état de culture de la nation. En d'autres pays, les recrues de la noblesse prennent l'esprit, les intérêts, les préjugés de l'ordre où ils entrent; en Russie, les hommes sortis du peuple, de la bourgeoisie ou du clergé, les derniers surtout, gardent souvent contre la noblesse dont le service leur ouvre l'accès, toutes les rancunes de leur premier état, toutes les préventions de leur origine. Le *tchine* n'établit ainsi entre les membres du *dvorianstvo* qu'une assimiliation extérieure, qu'un lien factice. La noblesse russe reste intérieurement divisée, ne possédant ni la cohésion et l'esprit de corps des aristocraties fermées, ni la vigueur et la puissance d'absorption des aristocraties ouvertes. Le *dvorianstvo* russe demeure ainsi sans solidarité, sans force propre; fait de pièces hétérogènes et mal jointes, il est incapable de servir de

(1) Voyez le récent et remarquable ouvrage du général Fadéief, *Rousskoé obchtchestvo v nastoiachtchem i boudouchtchem.*

(2) Samarine, *Révolutionnyi Konservatizm. Pismo k R. Fadeievy,* p. 49 (1875). C'est une réponse au livre précédemment cité.

support à un gouvernement, ou d'étai à une société ébranlée. Pour en faire un corps homogène et consistant, pour y trouver un point d'appui conservateur, il faudrait d'abord briser cette noblesse nominale, démolir cet assemblage disparate de morceaux rapportés, et encore, on aurait beau en trier et en souder les débris, qu'il serait malaisé d'en rien tirer de solide et de résistant.

Le *dvorianstvo* a ses pires ennemis dans son sein, ou plutôt l'aristocratie a ses adversaires les plus décidés dans la noblesse légale, qui semblerait lui devoir servir de cadre. Trop nombreuse, trop pauvre, trop mêlée pour se flatter d'être admise au partage des priviléges d'une aristocratie, la masse de la noblesse ne pardonne point à ceux de ses membres qui rêvent de prérogatives auxquelles tous ne sauraient avoir part. Du *tchine* et de la petite propriété est issue une noblesse indigente et envieuse, un prolétariat à demi cultivé, auquel la civilisation a donné plus de besoins ou de convoitises que de moyens de jouissance ou d'instruction. En Russie, presque toute cette classe, partout la plus aigrie et la plus remuante, provient de la noblesse ou du clergé, sort des bureaux de l'état ou des séminaires de l'église. Les étudians qui dans de secrètes réunions aiment à faire miroiter aux yeux un prochain âge d'or débarrassé de la propriété et de la famille sont pour la plupart des nobles; les jeunes gens récemment poursuivis pour avoir distribué à des paysans ou à des ouvriers des catéchismes révolutionnaires étaient presque tous nobles. Nobles sont les émigrés ou réfugiés qui dans des feuilles russes de Suisse ou d'Angleterre prêchent de loin à leurs compatriotes la révolution et le socialisme; nobles sont au dedans ou au dehors le plus grand nombre des avocats de la démagogie et des apôtres du nihilisme de l'un ou l'autre sexe.

Ce n'est pas uniquement aux marches inférieures et comme sur le seuil de la noblesse officielle que se rencontrent ces tendances radicales, c'est parfois aussi plus haut, dans des familles placées par le rang et la fortune au-dessus des jalousies et des convoitises d'en bas. Selon la remarque encore récente d'un procureur-général, on a vu des fils de hauts fonctionnaires et des femmes du monde se livrer parmi les paysans à une propagande démocratique dont le succès eût fait de tels missionnaires des victimes. Peut-être est-ce là l'effet d'un penchant national pour le radicalisme théorique, ou l'effet d'une aveugle et imprudente générosité naturelle à la jeunesse, qui partout incline aux idées risquées ou avancées, parce qu'elles lui semblent les plus nobles et les plus vaillantes. Au premier abord, de tels penchans dans un tel milieu inquiètent pour une société; en y réfléchissant, on se demande au contraire si de telles hardiesses dans un certain monde n'indiquent pas qu'on s'y sent bien en sûreté. La témérité est encouragée par la sécurité

même : des hommes qui sous leurs pieds n'ont jamais senti trembler le sol de la réalité, courent gaîment à travers les nuageux sentiers de la théorie. Sur la glace épaisse des hivers du nord, que jamais il n'a vu s'entr'ouvrir ou entendu craquer sous ses pas, le patineur se permet sans crainte les plus folles voltiges. La Russie est encore si loin et si différente de nous, que tous nos bouleversemens n'y ont pu rendre la société aussi prudente, aussi timide que dans un pays agité de secousses périodiques. Sous ce rapport, la société russe a plus d'une fois offert le même spectacle que l'aristocratie française avant la révolution. A Pétersbourg aussi, le beau monde a longtemps aimé à jouer avec les idées, et la bonne compagnie jonglait d'autant plus librement avec les plus inflammables ou les plus explosibles, que sur le tapis des salons il n'y avait pas de danger de les voir éclater, et que dans les murs des hôtels il n'y avait point de matières combustibles. Aux hardiesses, aux témérités de cette société, il y avait jusqu'à ces derniers temps une autre raison. La noblesse, la classe cultivée, façonnée aux mœurs et aux manières de penser de l'Europe, sans pouvoir exercer librement ses facultés à l'européenne, se sentait mal à l'aise et comme oppressée dans le pays même où elle était privilégiée. La supériorité d'éducation ne servait qu'à lui rendre plus sensible et plus pénible l'infériorité morale de la vie russe. Dans la Russie antérieure aux dernières réformes, l'air manquait à la poitrine, l'espace à l'activité de l'homme cultivé; il passait aisément d'une mélancolie maladive à une exaltation malsaine, et d'un muet affaissement au délire de la fièvre. Aujourd'hui que, grâce aux réformes, l'atmosphère russe est devenue plus légère, l'homme civilisé y peut vivre, y peut respirer sans abattement, comme sans vaine et stérile excitation. Là, comme partout, l'accroissement des libertés a diminué l'esprit révolutionnaire.

Au sein d'une noblesse aussi ouverte, aussi multicolore et bariolée que le *dvorianstvo* russe, il était impossible qu'il ne se formât pas une société plus étroite, plus exclusive, jalouse de se distinguer de tout ce qui l'entourait, jalouse de s'élever au-dessus de la plèbe vulgaire du *tchine*, qui menaçait de tout ramener à son niveau. Chassé de l'état et de la politique par le tableau des rangs, l'esprit aristocratique a cherché un refuge dans les salons et s'y est retranché comme dans une forteresse. A ce point de vue, il existe encore en Russie une aristocratie de mœurs, de position, de famille, une aristocratie mondaine, se reconnaissant non point aux titres et aux blasons, mais à l'éducation et aux relations. Dans ce milieu même, dans cette haute sphère toute pleine de sa supériorité, l'esprit de caste et les préjugés de naissance, si soigneusement entretenus en d'autres pays, ont peu d'influence; là même le rang ou

l'estime ne se mesurent point au titre ou au nombre des quartiers. Dans cette haute société russe, il y a des familles anciennes et il y en a de nouvelles, il y a de grandes fortunes et il y en a de médiocres : naissance, richesse, position, intelligence, facilitent l'entrée, mais aucun de ces avantages isolés ou réunis n'est la clé de la porte et ne l'ouvre à coup sûr. Cette aristocratie mondaine est d'autant plus exclusive, ou mieux d'autant plus réservée, que, n'ayant point de frontières marquées, elle est obligée de veiller à ne pas laisser effacer ses limites. Quand on ne peut se distinguer par les couleurs, on attache un grand prix aux nuances, et l'on voit de graves différences là où un œil moins exercé n'en aperçoit aucunes. Presque partout, en Europe, un des effets de la démocratie qui renverse les vieilles clôtures sociales est d'en élever au profit du monde de nouvelles, de fines et délicates barrières faites de fils légers, souvent imperceptibles à l'œil vulgaire, et par là même les plus difficiles de toutes à détruire. Nulle part peut-être cet art du savoir-vivre, qui, au sein même de l'égalité, marque si bien les distances, nulle part cette science des usages et des manières ne règne plus despotiquement qu'en Russie.

La noblesse russe se pique de civilisation, elle aime à se désigner elle-même sous le nom de classe cultivée; la haute société renchérit sur cette prétention et pousse la culture jusqu'au raffinement. La manière même dont la civilisation européenne s'est fait jour en Russie l'y exposait à un double danger. Venue du dehors, introduite presque tout à coup au contact et sous l'influence de l'étranger, la civilisation était prédestinée à y rester longtemps superficielle, longtemps peu nationale. Ces deux défauts étaient historiquement inévitables, et les penchans sociaux, l'instinct aristocratique, le besoin de réagir contre le nivellement du *tchine*, les ont accrus et empirés, les ont prolongés tous deux. C'est par le dehors, par la surface et le vernis extérieur que pouvaient le plus commodément se distinguer des autres et se reconnaître entre eux les hommes mécontens d'être légalement perdus dans la foule, c'est en s'éloignant le plus possible des mœurs du peuple qu'ils étaient le plus sûrs de n'être point confondus avec lui. Plus la classe dominante était par la constitution sociale menacée de l'envahissement des parvenus, et plus elle s'ingéniait à les tenir à distance; plus l'assimilation officielle était facile, et plus l'assimilation mondaine était rendue malaisée. De là en partie la grande importance attachée aux langues étrangères, à la nôtre surtout. En Russie, le français était bien moins un instrument d'étude, un moyen d'instruction, qu'un signe d'éducation. C'était la langue polie, l'idiome du monde et des salons, la marque et la mesure de la

bonne éducation et du savoir-vivre. A ce titre, il ne suffisait point de comprendre ou de parler le français comme une autre langue étrangère; la facilité de l'élocution, la pureté de l'accent étaient choses essentielles, car avant tout le français était pour la bonne société un moyen de se reconnaître et une barrière qui tenait à distance les intrus. Une société, une aristocratie légalement ouverte à tous ne saurait s'entourer d'un rempart plus efficace. Le français était devenu une sorte de passeport mondain et tenait lieu de lettres de naturalisation dans les cercles élevés. Le mal n'eût pas été grand, si chez cette noblesse, dans ces salons de Pétersbourg, l'emploi habituel d'une langue étrangère n'eût été le signe et le symbole d'idées, d'habitudes et de prétentions étrangères.

Dans les sphères naturellement les plus aristocratiques, ce défaut de nationalité transmis par l'hérédité menaçait de devenir un vice de constitution. La haute et la moyenne noblesse, la classe cultivée, agrandissait encore par exclusivisme social, par mode et par bon ton, le large intervalle qui la séparait de la masse du peuple, sans s'apercevoir qu'elle aggravait ainsi le mal de la Russie moderne, le dualisme social, le schisme moral, sans comprendre que pour les classes comme pour les individus l'isolement est la faiblesse. Le visage toujours tourné vers la frontière, la société russe finissait par ne plus voir la Russie ou ne la plus comprendre. Ouverte à tous les souffles de l'Occident, elle se faisait cosmopolite, et vivait en étrangère dans sa propre patrie, à peu près comme une colonie européenne au milieu d'un peuple barbare. A force de contact avec l'Occident, à force de s'oindre et de se teindre des idées du dehors, l'homme du monde perdait toute couleur nationale, et parmi ses compatriotes mêmes il avait d'autant plus de succès qu'en lui perçait moins le Russe. Élevé par des précepteurs français ou allemands dans l'ignorance ou le mépris de tout ce qui était indigène, l'héritier des boïars moscovites semblait souvent regarder la langue de ses pères comme un patois de paysans. « Depuis vingt-cinq ans que je suis marié, me disait un Russe, je ne sais si j'ai deux fois parlé russe à ma femme. » Le temps n'est pas loin où tous les hommes bien nés en auraient pu dire autant. Ce dédain pour la langue du peuple s'étendait jadis jusqu'aux livres russes, et ce fut là pour la jeune littérature nationale une cause de débilité qui, jointe à la servile imitation d'autrui, en explique la longue et pâle enfance.

La noblesse a fini par sentir quelle source de faiblesse était pour la civilisation russe, et pour la classe cultivée surtout, cette sorte de dénaturalisation et ce cosmopolitisme superficiel. Dès le règne de Nicolas, il s'est produit dans les lettres, dans l'opinion,

dans les sentimens, sinon toujours dans les idées et dans les mœurs, une réaction accentuée et, comme toute réaction, poussée parfois jusqu'à l'exagération. Sous l'influence d'une école d'écrivains et de penseurs distingués, désignés du nom assez impropre de *slavophiles*, le nom, la langue, l'homme russes ont été remis en honneur. Des fanatiques ou des originaux, comme le poète-théologien Khomiakof, allaient même jusqu'à reprendre le costume moscovite et à tenter de remettre en usage l'*armiak* et le *kaftan*. La nationalité, longtemps honnie, a partout été glorifiée. La mode et l'entraînement mondain ont eu leur part à ce brusque revirement, et là même où la conversion est le plus sincère, elle est souvent peu éclairée et peu conséquente. Après s'être si longtemps faite étrangère et cosmopolite, la classe cultivée ne saurait se dépouiller à volonté de la seconde nature qu'elle-même s'est laborieusement donnée. Après s'être isolée du peuple pendant un siècle et demi, elle ne s'en peut rapprocher en un pas, elle ne peut franchir d'un bond le fossé qu'elle-même a patiemment creusé et élargi de ses mains. La noblesse russe a fait comme un état-major qui, dans son impatience d'aller à la découverte, s'élancerait au galop sans se retourner, pendant que le gros de l'armée avec le matériel et les bagages demeurerait bien loin en arrière, embourbé dans les marécages ou empêtré dans les broussailles, sourd aux appels de la trompette ou du clairon, et d'autant plus incapable de rejoindre qu'il serait resté sans direction.

Ainsi s'est jetée en avant l'élite de la société russe. Attirée par les lueurs fascinantes de la civilisation, elle s'est précipitée vers l'Europe, abandonnant en chemin les traînards, sans s'inquiéter du peuple qui ne la pouvait suivre, comme si tout le pays eût tenu dans ses rangs, comme si avec le monde de Pétersbourg la Russie tout entière fût arrivée au but. En se retournant, elle s'est aperçue de son erreur, mais il lui est difficile de la réparer; elle a beau les appeler de loin, les retardataires n'entendent plus sa voix ou ne distinguent plus ses gestes. La classe cultivée hésitant à rebrousser chemin et le peuple, demeuré en arrière, ne pouvant guère avancer tout seul, la rencontre entre les deux moitiés inégales de la nation est malaisée, et toutes deux restent moralement isolées l'une de l'autre à leur dommage mutuel et au détriment du pays et de la civilisation. Il n'y a que deux moyens de trancher une telle situation : le premier est de reconnaître officiellement, de consacrer légalement la scission des deux classes, en plaçant l'une sous la dépendance et la tutelle de l'autre; le second est de créer entre elles une classe intermédiaire qui les rapproche et leur serve de lien. De ces deux issues, la première a pour elle les théories aristocratiques

et les combinaisons artificielles qui, sous une forme ou sous une autre, tendent à remettre le peuple sous la direction exclusive de la noblesse et la domination des propriétaires; l'autre a pour elle les faits, le courant de la civilisation et la création naturelle d'une classe moyenne, d'une bourgeoisie dont le noyau est déjà formé.

VI.

Une noblesse peut avoir deux espèces de priviléges, des priviléges personnels, dont chaque noble jouit individuellement, des priviléges collectifs, que tous les nobles exercent en corps. La loi reconnaît au *dvorianstvo* russe des prérogatives des deux sortes, les unes et les autres aujourd'hui singulièrement réduites par l'extension même des libertés publiques. La noblesse n'a point d'ordinaire été privée de ses droits, mais ce qui était le privilége d'une classe est devenu le droit de toutes. Ses prérogatives collectives ou personnelles, le *dvorianstvo* ne les tenait du reste ni de ses propres efforts ni des conquêtes de ses ancêtres; toutes étaient un don de la munificence souveraine, et la plupart étaient encore relativement récentes lorsqu'elles furent étendues aux autres classes de la nation. Avant Catherine II, la noblesse n'avait aucun droit corporatif, et, si les nobles possédaient quelques droits individuels, ces droits étaient mal définis ou mal respectés.

Jusqu'aux dernières réformes du règne d'Alexandre II les nobles étaient personnellement en possession de trois priviléges principaux, et encore les partageaient-ils depuis longtemps avec les classes dites privilégiées, c'est-à-dire avec le clergé et les marchands. Ils étaient affranchis de la conscription militaire, affranchis de l'impôt direct ou capitation, affranchis enfin des châtimens corporels. De ces trois immunités, la première vient d'être abrogée par l'introduction du service obligatoire, la dernière a été étendue à toutes les classes, la seconde aura bientôt aussi cessé d'être un privilége. Les paysans restent seuls encore soumis à la capitation, dont la suppression est décidée en principe. Pour le *mougik* comme pour le propriétaire noble, l'impôt sur les terres doit remplacer l'impôt sur les personnes. La noblesse russe n'a point d'exemption d'impôts, d'exemption de la taille. Aux temps du servage, la capitation retombait indirectement sur elle en pesant sur ses serfs, et aujourd'hui ses biens, diminués par l'émancipation, sont directement frappés par le fisc. Les charges des propriétaires nobles sont encore, il est vrai, moins lourdes que les charges des communes de paysans; mais cette différence tient en partie à la différence de constitution de la propriété, en partie aux justes ménagemens d'une

période transitoire où la noblesse a, par l'émancipation même, été singulièrement éprouvée. Quant à l'exemption des peines corporelles, maintenant étendue à toutes les classes, une seule chose étonne, c'est qu'elle ait si longtemps été un privilége, et que ce privilége, la noblesse l'ait acquis si tard. A peine en a-t-elle joui un siècle, et elle n'en fut mise en possession qu'une vingtaine d'années avant les marchands des villes. C'est Pierre III, le mari et prédécesseur de Catherine II, qui, vers 1760, affranchit ses nobles du knout et du bâton. Pierre le Grand, loin d'abolir ce mode de correction, en usait volontiers, et parfois, dit-on, l'appliquait de sa main à ses favoris. Tant que les verges ne furent point supprimées pour tous, le noble du reste n'en fut pas absolument à l'abri. Pour le rendre justiciable du bâton, il suffisait d'une condamnation qui lui enlevât ses droits de noblesse ou d'un ordre qui le contraignît à servir en simple soldat, car dans ce cas, selon le mot d'un Russe, on pouvait toujours être *rossé* en uniforme.

De même que l'exemption des châtimens corporels, la plupart des droits et priviléges assurés par le code à la noblesse ont ce caractère de pouvoir être communiqués à toutes les classes de la nation; ce qui montre qu'au lieu d'être de véritables prérogatives nobiliaires, ce n'étaient que des garanties d'hommes libres, des droits qu'un pays civilisé reconnaît à tous ses habitans. Le *dorianine*, dit la loi, ne peut être sans jugement privé de la vie ou des droits de sa classe; le *dorianine* ne peut être sans jugement privé de ses biens (1). De tels articles de loi aident à comprendre la notion qu'ont de la noblesse certains Slaves demeurés à l'abri des imitations aristocratiques de l'Occident. Les Serbes, par exemple, depuis leur affranchissement du joug ottoman, aiment à dire que tout Serbe est noble, c'est-à-dire homme libre. En ce sens aussi, les Russes pourront bientôt se dire tous nobles.

Le véritable privilége de la noblesse russe, celui qui, n'appartenant qu'à elle seule, lui donnait un caractère distinctif, était le droit de posséder des *terres habitées*, c'est-à-dire des terres peuplées de serfs. L'émancipation a emporté ce privilége avec le servage, elle n'a pu en effacer les traces séculaires. C'est à cette prérogative d'hier que la noblesse doit encore aujourd'hui le monopole presque exclusif de la propriété territoriale, de la propriété individuelle et héréditaire. En dehors de ses mains il n'y a guère que les immenses domaines de l'état et les terres récemment concédées aux paysans émancipés. Dans la langue courante, le terme de propriétaire, de *pomechtchik* ou de *zemlevladélets*, demeure toujours synonyme de

(1) *Svod Zakonof*, t. IX, articles 196 et 221.

noble, de *dvorianine*. C'est de cette qualité de propriétaire individuel que le *dvorianstvo* tire un de ses principaux titres aux sympathies des peuples de l'Occident, où le même mode de propriété est en usage. Vis-à-vis du *mougik*, simple usufruitier d'un bien collectif, vis-à-vis du paysan possédant en commun une terre inaliénable, le *pomechtchik* peut être regardé comme le représentant de la personnalité, de l'individualisme moderne en même temps que de la culture européenne. C'est aussi de cette qualité de propriétaire foncier que dans la Russie nouvelle la noblesse tire toute son importance et en même temps toutes ses prétentions. Elle a aujourd'hui ce qui lui manquait au moyen âge, une base d'influence dans le sol, et c'est sur cette base relativement récente que les théoriciens de la hiérarchie voudraient élever au profit de la riche noblesse une sorte d'aristocratie territoriale. Que faudrait-il pour que de telles vues aient des chances de succès, pour que dans ce pays agricole et rural fût assurée la domination du grand propriétaire, du noble *pomechtchik?* Il faudrait d'abord que la propriété fût stable et que le monopole en fût garanti à la noblesse dans l'avenir comme dans le passé. Or il n'en est rien; avec le servage et la qualification de terres habitées est tombée l'unique barrière qui défendît la propriété noble contre l'envahissement des autres classes.

Sans cette protection, cette sorte de prohibition légale, une grande partie du sol eût pu depuis longtemps échapper au *dvorianstvo*. La preuve en est dans l'état obéré de la propriété à la veille même de l'émancipation. En 1859, près des deux tiers des biens de la noblesse (65 pour 100) étaient engagés dans les *lombards*, dans les établissemens de l'état, et le tiers restant était souvent encore grevé d'hypothèques au profit des particuliers. Si au moment de l'abolition du servage il y eût eu en Russie une nombreuse et riche bourgeoisie, le premier ordre de l'état serait déjà dépouillé d'une grande partie de ses biens. L'absence de concurrence, l'absence de capitaux disponibles et la pauvreté des paysans ont seules maintenu en sa possession les terres que ne lui a pas légalement enlevées l'émancipation. Tôt ou tard il y aura dans la propriété foncière un changement de main au détriment du *pomechtchik* actuel. Pour conserver à la noblesse son ancien monopole de propriétaire, il n'y aurait qu'un moyen, l'érection de ses terres en majorats inaliénables, insaisissables. Le moyen serait sûr, et il s'est trouvé des hommes assez hardis pour le proposer (1); mais un tel procédé d'immobilisation appliqué à la totalité ou à la généralité des propriétés personnelles ne ferait qu'universaliser les inconvéniens inséparables des majo-

(1) Schédo-Ferroti, *Études sur l'avenir de la Russie : la Noblesse.*

rats et paralyser la propriété, la richesse et le pays. Des particuliers peuvent céder à la tentation de mettre leur nom et leurs descendans au-dessus des chances de la concurrence et à l'abri de la ruine, un gouvernement moderne ne permettra jamais à une classe d'enfermer ainsi à perpétuité dans ses mains la propriété du sol. Et cependant, en Russie comme ailleurs, le lien légal et indénouable du majorat peut seul maintenir à la noblesse la possession exclusive de la terre. N'étant plus protégée contre autrui et contre elle-même par l'impossibilité de vendre à des gens d'une autre classe, n'étant point couverte par le régime des successions, la noblesse russe demeure exposée à une lente expropriation au profit de la bourgeoisie ou des paysans, et avec le monopole de la propriété individuelle elle perdra tout caractère propre, toute prépondérance sociale, elle perdra sa principale raison d'être.

Les anciens priviléges garantis jadis au *dvorianstvo* tombant ainsi un à un, ou ses prérogatives dégénérant en fictions, que restera-t-il à cette noblesse sans priviléges pour la distinguer du corps de la nation? Il lui restera bien peu de chose, si peu qu'on se demande ce qu'auraient à perdre les nobles à la suppression de la noblesse. Sans qu'on y voulût toucher, sans qu'on eût l'intention de le diminuer, le *dvorianstvo* s'est vu peu à peu dépouillé de tous ses droits par le fait seul des changemens opérés autour de lui. La noblesse a été pratiquement abrogée sans avoir été attaquée, sans même avoir été mentionnée. Si elle reste debout, c'est comme un arbre au pied duquel on aurait fouillé le sol, dont on aurait atteint les racines par mégarde, et qui, dans la terre bouleversée autour de lui, ne trouverait plus de point d'appui. La noblesse en Russie, comme en d'autres contrées, finira par devenir une simple distinction honorifique sans importance sociale, sans valeur politique, une distinction de vanité ayant d'autant moins de prix qu'elle sera plus commune et aura moins de signes extérieurs pour se reconnaître. En réalité, le *dvorianine* n'a plus qu'un seul privilége personnel, le privilége d'entrer plus facilement au service et d'y faire plus rapidement son chemin. Ce dernier avantage, la noblesse s'y attachera peut-être, d'autant plus que les autres lui échappent. Dépouillé de ses prérogatives et menacé dans la propriété même, le *dvorianstvo*, appauvri, n'aura d'autre refuge que son berceau primitif, le service et le *tchine*. Sur ce terrain même, les priviléges que lui accordent encore la loi ou l'usage tomberont peu à peu devant le nivellement de la culture ou les exigences de l'égalité. Au service comme ailleurs, la noblesse, au lieu de droits, n'aura plus que des faveurs, et elle ne gardera d'autres avantages que ceux qui partout appartiennent au crédit et aux positions prises.

Des priviléges personnels inhérens à l'individu et à la famille peuvent constituer une noblesse, des prérogatives communes exercées en corps par la classe des nobles peuvent seules constituer une aristocratie. De ces prérogatives, le faible *dvorianstvo* en possédait plusieurs et d'importantes. Ce n'était point, il est vrai, un legs d'un passé lointain, ni un reste vénéré de vieilles coutumes nationales, ce n'était qu'une imitation de l'étranger et une copie tardive d'un modèle déjà vieilli. Rien de semblable n'était connu de l'ancienne Russie, où les serviteurs de l'état n'avaient d'autres droits que ceux qu'ils tenaient du service. Comme les priviléges personnels, les droits corporatifs du *dvorianstvo* lui ont été bénévolement concédés, gratuitement octroyés par la couronne. C'est encore Catherine II, entraînée par l'esprit libéral du XVIIIe siècle, qui, entre la guerre de l'indépendance américaine et la convocation des états-généraux français, dota la noblesse russe de droits nouveaux pour elle, et à cette classe, alors la seule cultivée, la seule capable d'exercer quelques droits politiques, remit une partie importante de l'administration et de la justice. Jusqu'à cette date, s'il y avait des nobles en Russie, il n'y avait point de corps de noblesse. Catherine, la première, agglomera les *dvoriane* en corporations provinciales au profit du *self-government* administratif. Ce n'était point là une nouveauté isolée; ce qu'elle faisait pour la noblesse, la tsarine le répétait à peu d'intervalle pour d'autres classes de la population, pour les villes et la bourgeoisie notamment. Elle cherchait à réunir les diverses parties du peuple en groupes compactes, en corps organisés, ayant un esprit et des intérêts communs, pour les appeler à participer aux affaires locales, chacun dans sa sphère, suivant la seule manière dont on comprît alors la participation d'un peuple à son gouvernement, par classe, ordre, ou corporation.

Quelle fut la cause de l'échec de cette noble tentative? Ce ne fut point seulement la nature du pouvoir autocratique, qui demeure entier alors même qu'il semble se dépouiller et reste impuissant à se borner lui-même; ce fut avant tout l'incapacité des diverses classes, noblesse ou bourgeoisie, à user des droits qui leur étaient attribués. Pour tirer parti de ces priviléges corporatifs, une chose était indispensable, l'esprit de corps, et toutes les classes en étaient également dépourvues. Sous ce rapport, le *dvorianstvo* n'a pas fait exception à la tradition ou au génie russe, le noble rasé du XVIIIe siècle n'a pas différé du *drouginnik* ou du boïar des anciens temps. Le peu de résultats des assemblées de la noblesse s'explique par les mêmes raisons que le peu de succès des *guildes* de marchands et des corporations ouvrières. Pas plus que la bourgeoisie, pas plus que les artisans des villes, le *dvorianstvo* n'a su se constituer en

corps, doué d'instinct de cohésion et de sentimens de solidarité, exerçant des droits connexes dans des vues communes et poursuivant à travers des générations un but politique ou social déterminé. Pas plus qu'une autre classe de la population, la noblesse n'a su former un organisme vivant, animé d'un esprit propre traditionnel, à la fois commun à tous ses membres et distinct de l'esprit des autres classes. Semblable chose a pu se rencontrer sur le territoire russe, chez la noblesse polonaise des provinces occidentales ou la noblesse allemande des provinces baltiques, — dans la Grande-Russie, chez la noblesse nationale, jamais à aucune époque. L'esprit de caste, l'esprit de classe, semble tellement répugner à la nature russe, qu'elle est jusqu'ici demeurée fermée à l'esprit de corps. La noblesse y est encore étrangère aujourd'hui, après avoir pendant près d'un siècle exercé des droits corporatifs.

La patente, l'espèce de charte donnée par Catherine II au *dvorianstvo*, lui concédait des droits considérables : droit de se réunir en assemblées périodiques, droit de toujours se faire entendre de la couronne par voie de pétition, droit de nomination de la plupart des fonctionnaires et juges locaux. En tout autre pays, de telles prérogatives eussent amené un conflit entre la couronne et la noblesse ou servi de point de départ à une constitution aristocratique. En Russie, il n'en a rien été. La noblesse de chaque gouvernement s'est réunie, elle a élu ses présidens ou maréchaux (*predvoditel*), a désigné des fonctionnaires et des magistrats, a exercé le droit de police sans qu'aucun des successeurs de Catherine en ait pu prendre ombrage, sans que le pouvoir absolu en fût jamais entamé. Dans l'exercice de ses droits, le *dvoriantsvo* n'apportait ni tendances propres ni vues traditionnelles, et dans les emplois qui leur étaient confiés les fonctionnaires nommés par les nobles n'agissaient pas en représentans de la noblesse. Ces *ispravniks* et tous ces administrateurs ou juges locaux ne personnifiaient point l'esprit d'une classe, ils ne se considéraient pas comme responsables envers leurs électeurs; s'ils avaient pour quelques-uns des égards particuliers, c'était seulement pour les intérêts des personnages influens. Ces administrateurs élus étaient pour le pouvoir central des instrumens aussi dociles, des agens aussi zélés que les fonctionnaires directement nommés par lui; en sorte que, si par cette institution on avait espéré corriger la trop grande influence de la bureaucratie, on s'était trompé. Cette apparente autonomie de l'administration locale n'atteignit ni la bureaucratie ni la centralisation. La Russie offre là un exemple de l'inefficacité des institutions sans les mœurs, de l'inanité des formes politiques et des libertés publiques sans esprit public.

La création d'assemblées où sont représentées toutes les classes de la nation a naturellement enlevé aux assemblées particulières de la noblesse la plupart de leurs prérogatives; mais, dans ces nouveaux états provinciaux, dans le *zemstvo* de district ou de gouvernement, la noblesse a d'ordinaire gardé la prépondérance. C'est, comme nous le verrons, au maréchal de la noblesse qu'appartient de droit la présidence de ces réunions des diverses classes; ce sont les propriétaires fonciers, les anciens seigneurs de serfs qui, par le nombre ou la situation, y ont une influence prédominante. En réduisant ses priviléges directs, l'extension des libertés publiques a même élargi la sphère d'activité du *dvorianstvo*. Personne ne lui conteste le titre de classe dirigeante, et quinze ans à peine après les réformes qui l'ont dépouillé de ses anciennes prérogatives, certains conseillers de la couronne semblent le convoquer à un rôle plus étendu, si ce n'est plus efficace. Dans ces derniers temps, depuis la guerre de 1870 et la commune de Paris, les attributions de la noblesse se sont multipliées avec les institutions mêmes : une place lui a été réservée dans la plupart des créations nouvelles. Le gouvernement lui a fait appel à un double titre, comme à la classe cultivée et à la classe conservatrice. En une seule année, en 1874, un rescrit impérial l'invitait solennellement à se constituer la gardienne de l'enseignement populaire; des ukases lui assuraient la présidence des conseils scolaires, des conseils de révision militaire et de la régence de district pour les affaires des paysans. Qu'adviendra-t-il de ce concours demandé à la noblesse? Que seront ces fonctions nouvelles dont elle vient d'être investie dans la personne de ses maréchaux élus? Sont-ce là des prérogatives effectives, ou de simples marques d'honneur, d'autant plus inoffensives que le *dvorianstvo* s'est toujours montré moins pressé ou moins capable d'user de semblables droits? Une réponse à cette question semblerait peut-être prématurée; mais dès aujourd'hui, et avant même d'attendre l'expérience, il est un point hors de doute : les droits récemment concédés à la noblesse peuvent exciter les regrets des uns et la joie des autres, ils ne pourront transformer le caractère séculaire du *dvorianstvo*. Quels qu'ils soient et quelque agrandis qu'ils puissent être, de tels priviléges ne suffiront pas à faire dévier le mouvement historique de la société russe. A cet égard toute appréhension est vaine et toute espérance est une illusion.

L'examen du présent et l'étude du passé conduisent à la même conclusion. Il y a en Russie une sorte de noblesse; il n'y a point d'aristocratie, et ce n'est pas de nos jours qu'il s'en peut créer une. Il y a une noblesse qui, prise dans ses grandes familles, est

aussi ancienne, aussi illustre qu'aucune, et prise dans son ensemble est aussi civilisée, aussi éclairée qu'aucune en Europe, une noblesse la plus ouverte de toutes, la plus dégagée de préjugés, la plus exempte de morgue ou d'esprit de caste, et en même temps la plus bariolée et mêlée, la plus dépourvue de traditions, la plus dénuée de vie commune et d'esprit de corps. A ce *dvorianstvo* sans homogénéité ni cohérence manquent les qualités de même que les défauts des aristocraties. Est-ce un mal, est-ce un bien? Peu importe : c'est un fait; le reste n'a qu'un intérêt spéculatif. Il n'existe point d'aristocratie en Russie, il s'y rencontre seulement comme partout des aristocrates de tempérament, de mœurs, de mode, et aussi ce qu'on pourrait appeler des aristocrates de raison ou de conviction. En Russie comme ailleurs, il y a des hommes pour qui une base hiérarchique est le seul fondement solide des sociétés. On entend dire, dans un certain milieu, qu'une aristocratie est aussi nécessaire au corps social que les os au corps humain, qu'il faut chez un peuple des rangs marqués, des échelons gradués, des positions stables placées au-dessus des hasards de la fortune et de la concurrence; on entend dire que pour une monarchie héréditaire le meilleur appui est une classe privilégiée héréditaire. Un tel langage est toujours sûr de trouver quelque écho dans les palais ou à la cour, là où, à défaut d'une aristocratie réelle, il reste une aristocratie d'habit et de manières. Dans toutes ces idées il peut y avoir une part de vérité. Il n'est point douteux que là où existe encore une puissante classe privilégiée, ce ne soit un élément de stabilité; mais, pour servir à une société de charpente et comme d'ossature, il faut qu'une aristocratie ait en elle-même la force de porter le corps social et de le tenir debout. Ni une nation, ni un trône ne se peuvent appuyer sur des supports qui n'ont de force que celle qu'ils reçoivent du trône ou d'une constitution. En Russie, les hommes qui représentent la noblesse comme le soutien naturel de la monarchie, commettent en outre une méprise d'un genre particulier : ils se trompent sur la nature de la puissance souveraine en même temps que sur le caractère de la noblesse dans leur pays. Entre le *dvorianstvo* et le tsarisme, il n'a jamais existé d'autre lien que le lien du service, il n'y a jamais eu d'intimité, d'affinité ou de parenté, comme ailleurs entre le souverain et la noblesse. La théorie ou la fiction du roi, premier gentilhomme du royaume, est absolument étrangère aux mœurs comme aux traditions russes. Le tsar n'appartient en propre à aucun ordre de l'état, il n'est ni noble, ni bourgeois, ni citadin, ni rural. L'autocratie s'est toujours tenue en dehors et au-dessus de toutes les classes; c'est là un des motifs historiques de sa force et de sa popularité;

elle ne saurait descendre de cette hauteur sans faillir à sa mission traditionnelle et s'affaiblir elle-même.

Une aristocratie n'est pas un édifice qui s'élève à volonté, à un endroit marqué et sur un plan donné; il faut que la nature en ait elle-même disposé l'emplacement et taillé les matériaux. Ces matériaux, les aristocrates russes sont obligés de les chercher dans la grande propriété, le *dvorianstvo*, pris dans son ensemble, étant manifestement impropre à une telle construction. Sous le règne de l'empereur Alexandre II, au milieu même de toutes les transformations contemporaines, les architectes politiques ont exposé toute sorte de plans de réédification ou de restauration sociale. Au moment de l'émancipation, les plus hardis, comme le baron Firks sous le pseudonyme de Schedo Ferroti, ne demandaient rien moins que la conversion de toutes les grandes terres en majorats perpétuels. Les plus avisés, comme le général Fadéief et récemment encore l'assemblée de la noblesse de Pétersbourg, se contentent aujourd'hui de réclamer plus ou moins ouvertement pour les grands propriétaires l'administration locale, avec le droit de police domaniale ou une sorte de patronat sur les paysans. Quelques-uns de ces plans, de ces devis sociaux sont fort ingénieux et font fort bien sur le papier; nous en rencontrerons plusieurs en étudiant l'administration et les institutions locales de l'empire. Par malheur, l'état social est indépendant des combinaisons de cabinet, quelle qu'en soit l'habileté, indépendant du législateur, quelle qu'en soit l'autorité. Les calculs politiques et la raison même ont peu de prise sur lui; il est tout entier à la merci du génie d'un peuple et de l'esprit du siècle. Or en Russie, les mœurs, les traditions, l'instinct populaire répugnent hautement à la restauration d'une classe privilégiée héréditaire. Toute la littérature russe en porte témoignage, bien que cette littérature soit presque toute entière œuvre de nobles, écrite par et pour des nobles. Sur ce point, une fable de Krylof résume d'une façon irrévérentieuse le sentiment national. Des oies qu'un paysan mène au marché se plaignent d'être traitées sans égard, disant que leurs ancêtres ont sauvé le Capitole. « Et vous, qu'avez-vous fait? leur demande un passant. — Nous, rien, mais nos ancêtres... — Eh bien, mes amies, vous n'êtes bonnes qu'à rôtir. » L'antiquité de la race en impose peu au sens positif, au sens réaliste du Russe; demeuré en dépit de toutes les divisions de classes libre de tout esprit de caste, il n'a point pour la naissance le respect instinctif dont est souvent imbu l'Anglais ou l'Allemand.

En Russie, les promoteurs des idées hiérarchiques font en réalité la même faute que leurs adversaires, les promoteurs des idées radicales. Aristocrates ou démagogues ne font à leur insu qu'imiter

et contrefaire l'Occident. Les uns et les autres veulent appliquer aux problèmes nationaux des méthodes et des procédés d'emprunt; les uns et les autres prétendent habiller leur patrie sur un patron étranger. La grande différence est que les conservateurs aristocrates ont choisi le modèle qui s'adapte le moins aux mœurs nationales et se heurte le plus aux tendances modernes de la civilisation. Il est facile de découvrir dans les vieilles institutions anglaises ou prussiennes telle ou telle garantie conservatrice; il est malaisé de dérober à d'autres états pour sa patrie ce que la nature ou l'histoire lui ont refusé. Il en est des formes sociales comme du sol, comme de la configuration même d'un pays. En parcourant leurs steppes du sud ou leurs forêts tourbeuses du nord, des Russes peuvent se dire que de hautes collines donneraient aux cultures de la variété et de l'agrément au paysage, que des chaînes de montagnes couvertes de neige serviraient de réservoir aux eaux et de barrière aux vents. Libre à eux de regretter les beautés ou les avantages des contrées plus coupées, plus accidentées, quoique les larges plaines aient leur charme et leur poésie aussi bien que leur richesse. Sur ce sol déprimé, il ne vient à personne l'idée d'élever des collines et de dresser des montagnes. Telle est cependant la prétention des hommes qui, dans une société dénudée de priviléges et nivelée par les siècles, se flattent de reconstruire des hauteurs escarpées et de creuser des ravins infranchissables, de relever des classes dominantes et de remettre debout priviléges et prérogatives. Le pays du *tchine* est un pays de peu de relief, un pays plat au point de vue social comme au point de vue géographique, et c'est une ingrate et inutile besogne que de travailler à y créer ou à y restaurer des inégalités, des aspérités qu'efface le cours naturel des choses. Entre la Russie et la France, l'analogie à cet égard est plus grande qu'il ne le semble : chez l'une et l'autre, c'est en dehors des priviléges de classes et des combinaisons artificielles, c'est dans le fond même de la nation qu'il faut chercher une base conservatrice. En Russie seulement, où l'égalité est encore moins dans les mœurs et dans la culture que dans l'instinct national et dans la logique des faits, en Russie, où les anciens cadres sociaux sont extérieurement demeurés debout, l'illusion des rêves aristocratiques est plus excusable et moins innocente. C'est une chose singulière, en effet, c'est une des apparentes contradictions de ce pays, qui en présente tant, que les habitudes, l'éducation et l'histoire y mettent un tel intervalle entre les hommes sans séparer davantage les classes.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LA FONDATION

DE

L'UNIVERSITÉ DE BERLIN

A PROPOS DE LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE.

Gründung der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin,
von Rudolph Köpke.

I.

Au mois d'août 1807, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III reçut en audience privée à Memel, où il résidait en attendant que les Français lui permissent de rentrer à Berlin, le docteur Schmalz, professeur de l'université de Halle, supprimée par Napoléon au lendemain d'Iéna. Le souverain chassé de sa capitale accueillit fort bien le professeur chassé de sa chaire. Il ne consentit point, il est vrai, à tout ce que lui demandait le docteur Schmalz : celui-ci eût voulu que l'université de Halle fût transférée à Berlin ; mais Halle avait été cédé avec le duché de Magdebourg au royaume de Westphalie, dont le souverain était Jérôme Bonaparte, et l'on n'en pouvait distraire même cet être moral qu'on appelle une université sans s'exposer à la colère de Napoléon, « dont les lèvres n'avaient qu'à siffler, comme a dit un Allemand, pour que la Prusse n'existât plus. » Frédéric-Guillaume renvoya pourtant son visiteur satisfait,

car il lui promit de fonder à Berlin une université nouvelle. « Il faut, lui dit-il, que l'état supplée par les forces intellectuelles aux forces physiques qu'il a perdues. » C'est une belle parole, et rien ne permet de croire que le roi de Prusse ne pensât pas comme il disait : les Hohenzollern sont restés longtemps de trop petits seigneurs, et ils ont été trop intelligens pour dédaigner une force, de quelque nature qu'elle fût. Tous ont tenu en supérieure estime la force matérielle, mais presque tous ont marqué des égards à la force intellectuelle. Au reste, l'idée qu'un des moyens les plus efficaces de relever la Prusse après Iéna fût de fonder une université nationale était très naturelle en ce pays, et le roi, dans sa conversation avec le docteur Schmalz, ne fit qu'exprimer la pensée d'un grand nombre de ses sujets.

Les universités allemandes en effet ont toujours été activement mêlées à la vie nationale, depuis le jour où la première a été fondée à Prague, au XIVe siècle, sur le modèle de la florissante « école de Paris. » Jamais institution apportée de l'étranger n'a poussé plus avant dans un sol nouveau de plus fortes racines. Dès le XVe siècle, les universités commencent à jouer un rôle; les idées nouvelles qui agitent les esprits s'y abritent contre la persécution : le moment venu, elles y recrutent des intelligences et des bras pour se défendre. Au XVIe siècle, les universités sont des champs de bataille : le cri de révolte de Luther part de Wittemberg, où se forment en même temps les pères de l'église nouvelle et les premiers maîtres, qui, portant dans la science la liberté d'esprits affranchis de la tradition, lui ont découvert de nouveaux horizons. Cependant le catholicisme, d'abord surpris, se défend avec vigueur et par les armes mêmes avec lesquelles il est attaqué; des deux parts, on fonde des universités nouvelles et l'on réforme les anciennes : Luther estime qu'il n'est pas d'œuvre plus digne d'un pape et d'un empereur, ou, pour traduire plus exactement, « rien de plus pontifical ni de plus impérial » qu'une bonne réforme des universités. On se disputait donc les âmes comme les territoires : les esprits se heurtaient dans les salles des cours, comme les armées s'entrechoquaient sur les champs de bataille; on élevait école contre école, comme forteresse contre forteresse. Jamais peut-être plus bel hommage ne fut rendu à la force intellectuelle.

Il est vrai qu'après le combat vinrent la fatigue et l'épuisement. Les forces matérielles de l'Allemagne ne furent pas seules atteintes par la guerre de trente ans : ce qui restait d'activité intellectuelle dans les petits états qui survécurent à la tourmente fut mis à relever les ruines. Alors commença la vie égoïste enfermée dans un cercle étroit. Il n'y avait plus d'Allemagne, à proprement parler,

par conséquent plus de pensée allemande, comme au temps de la réforme, et les universités, obéissant à la destinée commune, furent frappées de déchéance comme l'Allemagne elle-même. A Tubingue, à Wittemberg, à Leipzig, la théologie dégénère en une polémique tracassière. Piétistes et orthodoxes s'injurient niaisement et méchamment jusqu'au jour où, le rationalisme protestant ayant paru, ils unissent contre lui leur haine, qui fut terrible, étant à la fois allemande et dévote. En même temps que la liberté dans la foi, disparaît la liberté dans la science, opprimée sous le poids des formules et d'une érudition pédantesque. Il faut attendre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle le réveil de la vie intellectuelle en Allemagne. Ce réveil fut éclatant, il est vrai : c'est alors que Göttingen inaugure l'ère féconde de ses découvertes historiques; Leipzig met sa gloire à aimer et à faire connaître par une critique nouvelle l'antiquité classique. A Iéna, Schelling, disciple de Spinoza et prédécesseur de Hegel, enseigne cette poétique philosophie de la nature qui, si elle n'a pas longtemps contenté les esprits, a fait faire d'admirables progrès aux sciences naturelles; à Kœnigsberg, Emmanuel Kant, après avoir élaboré par le travail quotidien de longues années la *Critique de la raison pure*, publie ce livre fameux, que l'Allemagne met huit années à comprendre, et qu'elle se prend à aimer ou à détester avec tant de force, que depuis Luther il ne s'était point vu pareille agitation dans les esprits. Alors ces maîtres et d'autres moins illustres, mais grands encore, savans, lettrés, philosophes, parlant du haut des chaires à une jeunesse nombreuse et docile, attirent vers eux l'attention universelle et rendent à la nation allemande quelque sentiment de sa dignité au moment où achève de mourir dans l'impuissance et dans le ridicule le saint-empire romain germanique, ce corps décrépit qui depuis longtemps n'avait plus rien de saint, ni d'impérial, ni de romain, ni de germanique, et qui, à chaque fois qu'il voulait intervenir dans les affaires de ce monde, « était en retard d'une année, d'une armée, d'une idée ! »

Les universités étaient donc en pleine activité lorsque survinrent les désastres qui achevèrent le vieil empire et mirent en un suprême péril même le jeune état de Prusse : il est naturel qu'un souverain leur ait voulu faire une part dans l'œuvre de la régénération. De tous les princes d'Allemagne, les Hohenzollern sont précisément ceux qui ont le mieux connu l'utilité que l'on peut retirer de la création d'une université, faite en temps et lieu bien choisis. Ils en fondent une à tous les momens décisifs de l'histoire de Prusse. Quand Albert de Hohenzollern jette aux orties son manteau de grand-maître de l'ordre teutonique et se fait luthérien pour devenir duc, il ouvre l'université de Kœnigsberg et lui assigne la mission

de répandre aux bords orientaux de la Baltique la doctrine à laquelle il doit sa couronne. Quand le grand-électeur Frédéric-Guillaume prend possession des premiers domaines que la Prusse ait occupés sur le Rhin, il crée l'université de Duisbourg, afin d'anoblir pour ainsi dire la nouvelle province, de lui faire apprécier l'honneur d'appartenir à un prince-électeur du saint-empire, et de s'attacher les générations qui allaient être élevées dans une maison au fronton de laquelle on lisait : *Friderici Guilelmi Academia*. Ce prince voulut faire mieux encore, et ce n'est pas une des moindres singularités de son histoire que le projet qu'il conçut de fonder à Berlin « une université des peuples, des sciences et des arts, » libre asile de l'esprit, ouvert à toutes les doctrines scientifiques, aux victimes de toutes les croyances religieuses, aux juifs et aux mahométans comme aux chrétiens, aux incrédules comme aux croyans. Il voulait que cette université fût « le lien des esprits, le siége des muses, la forteresse de la sagesse, cette souveraine maîtresse du monde. » Des traités internationaux lui devaient assurer le bénéfice de la neutralité, afin que « le bruit des armes n'étouffât point la voix des muses. » L'enseignement y serait affranchi de tout contrôle; l'administration y appartiendrait à des consuls élus par les professeurs. L'université aurait le droit de haute et basse justice, et relèverait directement et uniquement de l'électeur. Elle aurait sa bibliothèque, son imprimerie, pourvue des caractères de toutes les langues, ses laboratoires, ses hôpitaux, son église. Curieux rêve, et qui fut plus qu'un rêve, car l'électeur a publié la charte de fondation de cette grande école! Ce fut sa façon de payer son tribut à une mode du XVIIe siècle, où il y eut tant de « rêveurs d'Atlantides. » Notre Henri IV aussi, auquel Frédéric-Guillaume Ier ressemble par plus d'un trait, eut son rêve, celui de la paix perpétuelle. D'autres, comme Fénelon, imaginèrent un état où régnerait la pure justice. En Allemagne, terre classique de la pédagogie, car en tout Allemand il y a un pédagogue, l'Atlantide fut une université idéale, irréalisable comme la paix perpétuelle ou le règne de la pure justice.

Le successeur du grand-électeur fonda en 1694 l'université de Halle. Il était entré dans la grande alliance formée contre Louis XIV, et afin de mériter le titre de roi qu'il prit quelques années plus tard, il voulait s'illustrer par la double gloire des armes et de l'esprit. C'est pourquoi, quand Heidelberg, ce vieux sanctuaire de la science allemande, eut été détruit par l'invasion française, il revendiqua pour l'électorat de Brandebourg l'honneur de rétablir sur un autre point l'université disparue. « Je ne me suis plus souvenu, dit-il le jour de l'inauguration, à laquelle il vint assister avec toute

sa cour, des grosses dépenses que j'ai faites pour mon armée et pour la défense du pays. Sous les armes et au bruit des trompettes, j'ai ouvert aux muses ce libre asile, car ce sont les sciences qui font de l'homme un homme et lui donnent une patrie sur cette terre. » Il voulut être recteur honoraire de l'université nouvelle. Singulière alliance du militarisme et de la pédagogie! Avant le « roi sergent, » la Prusse a été gouvernée par le roi recteur.

On ferait preuve assurément de naïveté grande à croire que les Hohenzollern fussent enflammés d'un amour tout désintéressé pour « la science qui fait l'homme; » au vrai, ils attendaient d'elle qu'elle fît des Prussiens. Il leur importait médiocrement qu'elle donnât à l'homme « une patrie sur terre, » pourvu qu'elle les aidât à faire plus grande la patrie prussienne, et l'on a toujours compté à Berlin exercer, à l'aide des universités, une attraction continue sur les petits états qui en étaient déshérités; mais, quel que soit le mobile, le fait ne laisse pas de nous intéresser. Au lendemain de l'acquisition d'une province, nos rois avaient coutume de créer un parlement qui portât aux extrémités du royaume la tradition monarchique formée au centre : après chaque conquête, les Hohenzollern créent une université. N'ont-ils pas en ce siècle-ci fondé celle de Bonn après l'acquisition des provinces rhénanes, et de nos jours, celle de Strasbourg après que nous avons perdu l'Alsace-Lorraine? Le fait se répète si souvent qu'on ne saurait pas ne point l'attribuer à la volonté réfléchie d'obtenir des esprits, par un commun système d'éducation, l'obéissance à la loi commune.

En 1807, il ne s'agissait pas de faire la conquête morale d'une province nouvelle : la monarchie mutilée se repliait sur elle-même et rassemblait ses forces pour un combat suprême dont on ne savait pas le jour, mais qui était prévu par tout le monde. Ce que voulait le roi de Prusse, c'était, comme disait alors un des futurs professeurs de l'université, « accroître par l'éducation la force de résistance des âmes allemandes, dans la même mesure que croissait l'oppression. » Cette foi en la puissance des idées est assurément très remarquable; mais comment ne l'aurait-on pas eue en Prusse, en 1807, au moment où la réalité de cette puissance était attestée par des faits éclatans? Certes, si une philosophie paraît préoccupée de pures idées, c'est celle de Kant; si un philosophe ressemble peu aux philosophes ses contemporains qui, de ce côté du Rhin, s'étaient dès l'abord jetés dans la mêlée politique et mesurés contre des réalités, c'est le modeste penseur universitaire, si calme, si régulier dans sa vie, dit Henri Heine, qu'en le voyant sortir de chez lui, suivi de son fidèle serviteur, et se diriger vers « l'allée du philosophe » pour la remonter et la redescendre dix fois, les bourgeois

de Kœnigsberg tiraient leurs montres et les réglaient, si elles ne marquaient pas deux heures et demie. Pourtant cet homme fut un révolutionnaire, et Heine, dans le livre *De l'Allemagne*, où il s'évertue à nous faire comprendre son pays avec le doute visible que nous y puissions parvenir, invente une étrange histoire pour nous expliquer comment une révolution a pu être faite par un professeur. Il conte qu'un mécanicien anglais fabriqua un jour un merveilleux automate à figure humaine, marchant, parlant, et auquel il ne manquait qu'une âme : l'automate voulut avoir cette âme, et il la réclama si impérieusement, de nuit et de jour, que le pauvre mécanicien obsédé s'enfuit sur le continent; la machine l'y suivit, et, quand elle l'eut rejoint, grinça tristement à son oreille ces paroles : *give me a soul*, donne-moi une âme! « C'est une chose douloureuse, ajoute Heine, quand les corps que nous avons créés nous demandent une âme; mais une chose plus affreuse, plus terrible, c'est d'avoir créé une âme et de l'entendre vous demander un corps et vous poursuivre de ce désir... La pensée que nous avons fait naître dans notre esprit est une de ces âmes, et elle ne nous laisse de repos que nous ne lui ayons donné un corps. La pensée veut devenir action ! » Or Emmanuel Kant avait fait naître en ses disciples une âme nouvelle qui cherchait un corps, et une pensée qui devint action, le jour même où l'état du grand Frédéric sembla réduit à néant, car ce furent les disciples de Kant qui entreprirent alors de relever la monarchie prussienne. Le maître avait dévoilé les misères de la raison spéculative, mais en même temps il avait démontré que nous avons la pleine possession de nos actes; plus il avait fait l'intelligence petite, plus il avait grandi la volonté : les disciples, hommes d'état et philosophes, pensèrent que la Prusse, œuvre compromise de l'intelligence politique, devait être relevée par l'action et par la volonté. Les hommes d'état proclamèrent que, pour fortifier la communauté, il fallait affranchir les forces individuelles, et, dans la loi bienfaisante du 9 octobre 1807 « sur le libre usage de la propriété, » ils écrivirent « qu'il est conforme aux éternelles lois de justice et aux principes d'un état bien ordonné, d'écarter les obstacles qui avaient empêché jusque-là l'individu de déployer ses forces à la recherche de l'aisance. » Les philosophes, habitués à contempler l'éternel et l'immuable, ne se sentirent pas atteints par l'accident, si terrible qu'il fût, d'une bataille perdue. Il y a, dirent-ils, des biens hors de la portée de Napoléon lui-même, et qui sont la foi, la science et la tradition du passé. Il fallait seulement rendre la foi plus active, la littérature plus populaire, et confier à la science le renouvellement de l'esprit par l'éducation. Ainsi fut conçu par des métaphysiciens de l'école de Kant le projet de sti-

muler les forces matérielles par la suppression des entraves féodales, et les forces intellectuelles par la fondation d'une université. Peut-être de si longues explications étaient-elles nécessaires pour faire comprendre à maints politiques français, trop dédaigneux de ce qui n'est point la pure politique, l'idée, au premier abord surprenante, de réparer une défaite militaire en créant une école.

II.

Les ressources ne manquaient pas à Berlin pour y fonder une université. Il s'y trouvait une académie des sciences, une école des mines, un collége médico-chirurgical, qui était une vraie faculté de médecine, des cours de droit au ministère de la justice, une école forestière au directoire-général des domaines, une école et une académie des beaux-arts, une bibliothèque, un jardin botanique, un observatoire, des cabinets d'histoire naturelle, un musée anatomique, des collections d'instrumens pour la physique, l'astronomie, la chirurgie, des cabinets de médailles et une galerie de tableaux. Quelques années encore avant la guerre, Frédéric-Guillaume III avait fondé des hôpitaux, une académie d'architecture, une école industrielle, une école agricole, un bureau de statistique. Le gouvernement s'efforçait ainsi de satisfaire aux divers besoins de la population ; mais Berlin ne possédait encore que des écoles professionnelles, sans lien les unes avec les autres : la tâche de l'université serait de les élever au-dessus de la préparation à des métiers, et d'en faire les parties harmoniques d'une grande unité. L'université ouverte, on y pourrait rattacher plusieurs de ces professeurs libres qui donnaient alors sur toute sorte de sujets ce que nous appelons des conférences. C'étaient des académiciens, des médecins, des magistrats, des administrateurs, des ecclésiastiques, des professeurs de gymnases. Quiconque croyait avoir quelque chose à dire se pourvoyait d'une autorisation de la police, louait un local, affichait son cours, et, pour peu qu'il eût du talent, réunissait autour de sa chaire un nombreux public, avide d'être initié aux connaissances nouvelles. Beaucoup de ces professeurs libres n'étaient que des parleurs, mais il se rencontrait parmi eux quelques hommes qui remuaient les esprits par la force de leur talent et de leur caractère : devant un auditoire où les ministres et les ambassadeurs prenaient modestement place, le plus illustre des disciples de Kant, Fichte, enseignait à la manière antique, discutant avec ses auditeurs, comme Socrate, pour « leur expliquer avec une évidence mathématique l'énigme du monde, » et leur démontrer « l'intime

accord du savoir et de l'action, de la science et de la conscience. »

Les hommes étaient donc prêts, comme les instrumens : longtemps on délibéra sur la meilleure façon d'employer les uns et les autres, et la délibération fut instructive. Des opinions très diverses se trouvèrent en présence. Quelques esprits, se disant pratiques, ne voulaient point qu'on fondât une école à la façon allemande où, sous prétexte de liberté protestante et scientifique, on perdît à la recherche de quelques curiosités vaines le temps qui devait être employé à former de bons serviteurs pour l'état et pour l'église. Ainsi avait pensé Frédéric II, qui eût voulu remplacer les universités par des écoles spéciales où l'enseignement fût réglé par un programme et contrôlé par des examens. D'autres voulaient au contraire épargner à l'institution nouvelle les entraves qui, dans les vieilles universités, gênaient l'exercice de l'absolue liberté de penser, supprimer par exemple les facultés, comme trop favorables à l'esprit de corporation, qui est tout l'opposé de l'esprit scientifique, et se rapprocher autant que possible de l'idéal jadis rêvé par le grand-électeur. La vérité se trouvait entre ces deux opinions extrêmes, car l'université ne pouvait être ni un simple assemblage d'écoles professionnelles, ni cette sorte d'île enchantée dont les habitans, étrangers aux nécessités humaines, contempleraient en toute sérénité l'infini où se confondent la mer et le nuage.

Le cabinet du roi s'étant adressé à tous les hommes capables de donner un bon avis, il vint de bons avis de tous les côtés à la fois. Nombre d'écrits parurent, pleins d'enthousiasme, de patriotisme, d'espérance. Partout on y retrouve la conviction qu'un état qui a gardé, dans l'extrémité où il est réduit, de telles préoccupations intellectuelles ne saurait périr, et que cette aspiration « vers les hautes régions » est le gage d'une résurrection et d'un brillant avenir. « Terre ! terre ! je vois la terre ! » s'écrie Reil, écrivant à Nolte. « Je suis ivre de joie, écrit Loder à Hufeland, à la pensée que le roi ouvre l'ère nouvelle de la monarchie prussienne en aidant au développement de la culture scientifique dans notre pays. C'est un Dieu qui a mis au cœur de notre roi cette pensée, que la réforme de l'état doit commencer par une éducation meilleure de la génération à venir, et que cette éducation doit être à la fois scientifique et morale. » Une de ces lettres privées et publiques, qui étaient comme autant de consultations au sujet de la future université, portait comme épigraphe cette maxime, qui était dans le cœur de tous : « Il ne faut jamais désespérer de la république ! » Mais les deux opinions les plus considérables furent celles de Fichte et du pasteur Schleiermacher, un des hommes qui ont le mieux possédé le don d'agir sur les autres hommes, parce qu'étant à la fois érudit

et éloquent, philosophe et chrétien, il conciliait en lui-même ces deux puissances souvent ennemies, la raison et la foi.

On dira peu de chose ici du système de Fichte, parce qu'il n'était point applicable et ne fut pas appliqué. Moins préoccupé de l'éducation du commun des mortels que de celle « des serviteurs de l'idée, » Fichte, dans un langage à la fois géométrique et sacerdotal, à la manière des réformateurs antiques, disciples de Pythagore et constructeurs de cités idéales, traça le plan d'un monastère universitaire, dont les moines seraient les candidats au professorat, séparés du reste du monde, nourris, logés et entretenus par l'état, portant un uniforme d'honneur et soumis à une règle comme des religieux; car Fichte était l'homme de la discipline et du devoir, et c'est par le renoncement de l'individu à sa liberté personnelle qu'il prétendait le conduire à la « liberté supérieure de l'âme! » Tout autre était le projet de Schleiermacher, qui, en quelques pages où la pensée reste claire en étant profonde, exposa les vrais principes de l'enseignement supérieur. « L'école, l'académie, l'université, dit-il, ont chacune leur mission. A l'école, l'esprit est dégrossi par une gymnastique intellectuelle; à l'université, on éveille chez l'étudiant l'esprit scientifique en lui montrant le lien qui unit toutes les parties du savoir; à l'académie se fait l'exposition de la science.» Les étudians sont divisés en deux classes, ceux qui se vouent à la science pure et ceux qui se destinent à quelque profession. Pour les uns et pour les autres, l'enseignement de la philosophie est une initiation nécessaire; mais il ne s'agit point ici de pure spéculation : Schleiermacher veut que la philosophie prouve la réalité du savoir, détruise le prétendu antagonisme entre la raison et l'expérience, ouvre des perspectives à l'intelligence sur les immenses domaines de la nature et de l'histoire. La philosophie au reste ne doit pas absorber en elle tout l'enseignement. Les facultés ont leur raison d'être et subsisteront, à la condition qu'elles ne dégénèrent pas en écoles spéciales, et qu'elles consentent à n'être que les parties d'un tout. Comme Fichte, Schleiermacher pense qu'il faut au maître un « séminaire » d'élèves réguliers, car, dit-il, « l'enseignement est la communication de l'intime, » c'est « une dialectique continue contre l'ignorance, » qui ne saurait s'exercer devant des auditeurs de passage; mais toute contrainte sera bannie de l'université, où il ne sera pas fait de cours obligatoires. Les étudians seront attirés et retenus au pied des chaires par la force et par le mérite de l'enseignement, sans le secours d'un mécanisme réglementaire; ne faut-il pas que leur caractère se forme et qu'on commence par avoir confiance dans leur raison, qu'il s'agit de développer? Les maîtres devront être aussi libres que les élèves; ils nommeront les

administrateurs de l'université, qui se gouvernera elle-même, car « l'esprit scientifique est démocratique de sa nature. » A côté de l'université nouvelle, que Fichte voulait unique, subsisteront les anciennes : le monopole est une contrainte, et il est fatal à la science, à laquelle profitent les libres débats d'écoles rivales.

Schleiermacher examine à la fin si Berlin est un lieu bien choisi pour être le siége d'une université. Déjà la question avait été vivement discutée dans les conférences et publications sur la matière. Beaucoup d'objections avaient été faites contre Berlin. Les étudians, qui ne sont pas riches en Allemagne, ne fuiraient-ils pas une ville où le loyer et la nourriture étaient à si haut prix? Les facilités que le vice trouve toujours dans une capitale, et à Berlin autant qu'en une autre ville du monde, n'étaient-elles point à redouter pour la moralité de la jeunesse allemande? Le professeur ne serait-il point un peu perdu dans la foule, lui qui était à Göttingen et à Halle par exemple une manière de personnage? L'éclat du trône ne nuirait-il pas à la chaire? L'étudiant, ce tyran des petites villes, sur le pavé desquelles il faisait sonner ses bottes et laissait traîner son grand sabre, garderait-il dans la résidence royale, sous l'œil de la police et de la haute magistrature, les immunités juridiques et tant de sottes coutumes outrecuidantes et pédantesques dont il était si fier et qui le distinguaient du bourgeois, qu'on appelle en Allemagne *le philistin?* Telles étaient les craintes des admirateurs des vieilles coutumes. Les hommes sérieux répondaient que, pour avoir une école vivante, il la fallait placer là où était la vie, c'est-à-dire à Berlin, car dans cette ville, où se traitaient les plus grandes affaires, et se produisait chaque jour quelque question nouvelle, les maîtres ne pourraient s'endormir, et les théories surannées fuiraient devant la lumière. Quant aux étudians, il n'y avait point de mal à ce qu'ils laissassent le grotesque attirail de leurs corporations tapageuses, et se confondissent dans le grand courant de la population berlinoise. Schleiermacher résuma le débat et dit le dernier mot : il reconnut que le choix de Berlin n'était point sans dangers; mais il voulut qu'on tînt compte de la situation présente de l'état. La création d'une université dans la capitale servirait la cause nationale : voilà qui décidait tout, et le philosophe terminait par ces prophétiques paroles : « Quand sera fondée cette organisation scientifique, elle n'aura point d'égale; grâce à sa force intérieure, elle exercera son empire bien au-delà des limites de la monarchie prussienne : Berlin deviendra le centre de toute l'activité intellectuelle de l'Allemagne septentrionale et protestante, et un terrain solide sera préparé pour l'accomplissement de la mission qui est assignée à l'état prussien. »

Dans tout ce projet, Schleiermacher n'avait pas donné la moindre place à la chimère; il n'avait fait, en somme, que défendre le système des vieilles universités, éprouvé par une longue expérience, et qui avait pour lui la raison autant que la tradition. Pour en corriger les abus, il ne voulait pas d'autre remède que la liberté. Bien entendu, il était admis sans discussion et comme une règle tout élémentaire qu'aucun professeur n'aurait le monopole de son enseignement. Le *privat-docent* pourrait élever sa chaire contre la chaire du professeur titulaire et lui disputer les étudians. Ceux-ci, obligés d'acheter par une rétribution le droit de suivre un cours, auraient la liberté de choisir le maître auxquels ils porteraient leur nom et leur argent. Les Allemands tiennent à cet usage de la rétribution directe du maître par l'élève, s'ajoutant au traitement payé par l'état : ils lui attribuent le triple avantage d'établir entre les professeurs une émulation où l'argent joue son rôle après l'honneur, de mieux faire apprécier aux étudians un enseignement qui leur coûte un sacrifice, d'écarter l'oisif et le badaud, auditeurs d'occasion, qui, se renouvelant sans cesse, obligent le professeur à faire de chaque leçon un tout bien composé, sans intime relation avec ce qui précède ni avec ce qui suit, de sorte, comme dit Fichte, que « le cours d'une année est comme un tas de sable, auquel chaque leçon apporte son grain. »

L'accord étant fait, grâce à la discussion publique, il semblait que l'inauguration de l'université ne dût guère se faire attendre; mais elle fut retardée par diverses circonstances. C'est justice de louer, comme nous avons fait, la noble pensée de régénérer un pays vaincu en ranimant ses forces intellectuelles et morales; mais c'est justice aussi d'ajouter que le zèle dans l'exécution ne répondit point à la beauté de la conception. Les embarras où était impliquée la monarchie furent d'abord cause de quelque retard. Le système politique fut modifié : au gouvernement direct par le cabinet succéda le gouvernement par les ministres. Des mains de Beyme, le principal conseiller du roi, la direction des affaires passa en celles de Stein. Ce grand ministre savait assurément le prix et la force de l'éducation : « C'est de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, écrit-il en 1808, que nous devons le plus attendre. Vienne le jour où, par une méthode fondée sur la nature intime de l'homme, chaque force de l'esprit sera développée, et la connaissance des principes régulateurs de la vie enseignée et entretenue, où l'amour de Dieu, du roi, de la patrie, seront cultivés avec soin, au lieu d'être si légèrement négligés : nous verrons alors croître une génération physiquement et moralement forte, et s'ouvrir devant nous un meilleur avenir! » Mais l'homme qui disait de si belles paroles

était le ministre d'un état à peine assuré de son lendemain, il était contraint d'aller au plus pressé, qui était de trouver de l'argent pour payer la contribution de guerre, racheter le territoire encore occupé par les vainqueurs, et réorganiser l'administration et l'armée. Au reste, il n'était pas de ceux qui voulaient que Berlin fût le siége de l'université. Il craignait pour la moralité publique les effets de l'humeur entreprenante des étudians et de la proverbiale faiblesse des filles berlinoises. « Cela fera, disait-il, trop de bâtards par an ! »

Ces dispositions du ministre encouragèrent divers mécontens dont la résistance n'était point honorable. C'était le collége médico-chirurgical, qui protestait contre toutes leçons de médecine faites sans sa permission et son contrôle. C'était l'académie, qui prenait ses précautions contre l'université future : son directeur fit un grand discours, où il démontra qu'il fallait réserver à l'académie l'*objectif*, c'est-à-dire la science, et confiner l'université dans le *subjectif*, c'est-à-dire dans l'enseignement, de telle sorte qu'une bonne mémoire suffirait au professeur de l'université, au lieu que l'académicien aurait le privilége du génie. L'académie craignait d'ailleurs d'être gênée dans l'usage de la bibliothèque royale, et d'avance elle s'en plaignait. C'était l'université de Francfort-sur-l'Oder qui redoutait la concurrence de Berlin et faisait répéter par ses défenseurs que la grande ville effaroucherait les muses, qui « aiment le séjour des bois et des vallons. » D'autres difficultés venaient de professeurs dont on voulait s'assurer le concours, et qui le mettaient à trop haut prix. Plusieurs qui étaient venus à Berlin pour y attendre leur « vocation, » ne voyant rien arriver, se lassèrent. Ils prêtèrent l'oreille aux instances qui leur vinrent d'autre part; de tristes exemples de faiblesse furent donnés même par des promoteurs du grand projet : l'un d'eux fut sur le point d'accepter une chaire à l'université de Halle, rouverte par la permission de l'empereur et désormais université napoléonienne. Tant l'héroïsme continu est difficile même à des philosophes, et l'attrait d'un beau traitement irrésistible, même sur des professeurs qui ont voué leur vie à la science allemande!

Les fidèles furent pourtant plus nombreux que les défaillans, et, pour retenir ces derniers, ils demandaient instamment que l'on commençât, si modestement que cela fût. On commença donc. Quatre professeurs, désignés pour faire partie de l'université nouvelle, inaugurèrent leurs leçons dans l'hiver de 1807 à 1808. Parmi eux était Fichte. Il lut ses « discours à la nation allemande, » qui furent entendus de l'Allemagne entière, car il faisait de sa patrie l'éloge le plus passionné, mais aussi le plus propre à relever

les courages. Il opposait le génie germanique à l'esprit néo-latin, vantait les qualités de la langue allemande, la force de travail du peuple allemand, le grand service que, par deux fois, il a rendu à l'humanité en délivrant le christianisme de l'esclavage des formes catholiques et en rapprenant au monde la liberté philosophique de penser qu'il avait oubliée depuis l'antiquité. Puis il demandait s'il y avait encore un peuple allemand, si ce peuple se reconnaissait dans le miroir qu'il lui mettait sous les yeux, s'il n'avait point envie de redevenir ce qu'il avait été jadis, et quel moyen il y faudrait employer. « Oui, s'écriait-il, il y a un moyen d'entrer dans le monde nouveau, c'est l'éducation, c'est-à-dire l'art de former dans l'homme une ferme et infaillible bonne volonté! Pour que nous ne soumettions pas notre esprit, faisons-nous un esprit solide et assuré! Que chez nous la pensée et l'action soient d'une seule pièce et forment un tout inséparable, alors nous serons ce que sans cela nous nous contenterons toujours de devoir être, — des Allemands. » Ce qui ajoutait à l'âpre saveur de ces discours, c'est que les disciples de Fichte pouvaient tout à la fois entendre parler le maître et les tambours français résonner dans la rue. Fichte avait conscience du danger qu'il courait, et même il était porté à s'exagérer son héroïsme. Ce n'est point que l'autorité française ne surveillât ses collègues et lui. Pour des discours où il exhortait ses ouailles à résister de toutes leurs forces « aux attaques du mauvais, » le pasteur Schleiermacher fut cité devant le maréchal Davoust; mais Davoust se contenta de l'appeler « tête ardente, » et, après lui avoir recommandé d'être plus circonspect, sous peine de châtiment, il le renvoya chez lui. Schmalz, pour une « adresse aux Prussiens, » fut signalé comme dangereux au maréchal, qui le fit arrêter, mais le remit en liberté très peu de jours après, attendu que les charges n'étaient pas suffisantes. Une semaine plus tard, les troupes françaises quittèrent la ville sans que Fichte eût été même inquiété. Il semble que cela contrarie les Allemands, qui lui voudraient mettre en mains la palme du martyre. L'auteur de l'histoire de l'université de Berlin, M. Köpke, la lui donne sans marchander, car voici comme il parle de la mort du grand orateur, qui advint en 1814, pendant la guerre d'indépendance : « La mort saisit aussi Fichte, au chevet de sa femme, qui, après avoir soigné avec une infatigable charité les blessés et les malades dans les lazarets, fut atteinte d'une fièvre typhoïde. Comme elle entrait en convalescence, Fichte, gagné par le mal, s'alita; il était dans un état désespéré quand il apprit que nos armées avaient victorieusement passé le Rhin, et il mourut, comme il avait vécu, pour la patrie. » On conviendra que voilà une nouvelle espèce de martyre, le mar-

tyre approximatif et par ricochet; mais si quelque Français de nos jours, dans une ville occupée par l'ennemi, se fût permis de dire sur la supériorité de la race française une très petite partie de ce qui fut professé par Fichte sur la supériorité de la race allemande, en sous-entendant à chaque mot un appel à la révolte, il n'eût pas attendu longtemps avant d'être arrêté, jugé, condamné et précipité par la fusillade dans une fosse que les exécuteurs lui auraient fait creuser de ses mains.

Cependant quatre professeurs, quel que soit leur mérite, ne font pas une université. Les négociations, pour compléter le personnel, languirent jusqu'au jour où, Dohna ayant été appelé au ministère de l'intérieur, après la retraite de Stein, la direction de la section de l'instruction publique fut confiée à Guillaume de Humboldt. Personne autant que lui n'était capable de mener à bien la grande entreprise. C'était un homme d'état autant qu'un homme de science. Collaborateur de Kant plutôt que son disciple, profond connaisseur en lettres anciennes, presque l'émule de Wolf, le grand critique et le grand philologue, interprète autorisé de Goethe, intime ami de Schiller, il avait lui-même fait faire les plus grands progrès à l'étude du langage. Böckh a tracé de lui, dans un éloge funèbre prononcé devant l'académie, un beau portrait qui est ressemblant. « Rarement, dans les temps modernes, il s'est rencontré un homme qui ait manié les affaires publiques et la science avec tant d'adresse et de grandeur. C'était un homme d'état véritable, pénétré d'idées et guidé par elles, un homme d'état de haut esprit, à la façon de Périclès. Philosophie, poésie, éloquence, érudition historique, philosophique, linguistique, s'unissaient en lui sans discordance! » Sans effort et rien qu'à consulter sa pensée, Humboldt trouva le plan de l'université modèle, où les lettres et les sciences vivraient, comme en lui-même, en parfaite harmonie.

Un local, de l'argent, des hommes, il chercha tout à la fois. Le local fut bientôt trouvé : ce fut le palais du prince Henri, frère de Frédéric II. Le palais avait des habitans qui ne délogèrent pas volontiers : c'étaient d'anciens serviteurs du prince, des officiers du cabinet militaire, et le conseil municipal de la ville, qui tenait là ses séances. Il faut croire que ces hôtes n'étaient pas aussi pénétrés que le roi de la nécessité de réparer « les forces intellectuelles de la nation, » car il fut très difficile de leur faire quitter la place. Les militaires cédèrent les derniers; quand ils partirent, ils laissèrent leurs chevaux, dont on eut toute la peine du monde à se débarrasser, pour transformer les écuries en laboratoires. Enfin l'université fut maîtresse chez elle, et elle put être fière de son domicile : le roi avait prouvé qu'il entendait faire grandement les choses

en lui donnant ce palais, le plus beau de la ville après le sien, orné, selon le goût du XVIIIe siècle berlinois, de colonnes et de pilastres corinthiens, situé au plus bel endroit de l'avenue « sous les Tilleuls, » auprès de la bibliothèque, de l'arsenal, où sont réunis les trophées des victoires prussiennes, à quelques pas enfin du propre palais des rois de Prusse! C'était un infaillible moyen d'attirer sur l'institution l'attention des indifférens et le respect de la foule.

Sur la dotation de l'école nouvelle, il y eut de longs débats. Humboldt aurait voulu que l'université reçût en don perpétuel des domaines qu'elle administrerait elle-même, afin « qu'une entière liberté fût assurée à la conviction scientifique. » Les savans étaient de son avis. Le roi et le ministre des finances y inclinèrent d'abord; mais il se trouva des difficultés d'exécution qui durèrent tout le temps que Humboldt dirigea l'instruction publique. Les politiques firent alors des objections, qui parurent très graves au roi, et la décision fut prise contrairement aux vœux de Humboldt, sous un de ses successeurs, Schukmann, qui fut plus soucieux des droits de l'état que de l'indépendance « de la conviction scientifique. » Schukmann pria le chancelier Hardenberg de décider s'il convenait de rendre les établissemens scientifiques à tout jamais indépendans de l'état et indifférens à la constitution et à la dynastie, s'il fallait mettre le droit idéal et cosmopolite du savant au-dessus des obligations positives du citoyen envers le roi et envers ses concitoyens. Personne, dit-il, ne peut deviner l'avenir, car l'esprit du temps flotte au gré des théories les plus diverses; mais la liste des pensions montre que celui qui satisfait les besoins des estomacs a de solides garanties contre le travail des têtes. Fallait-il abandonner ces sûretés dans l'aveugle confiance que la raison dominerait jusqu'à la fin des siècles? « Je sais bien, disait le directeur de l'instruction publique, que ce sont là de très vulgaires pensées, et qu'on les peut présenter comme telles, en les comparant à la belle maxime que la libre éducation scientifique est le but le plus élevé de la destinée humaine. Je suis plein de respect pour cette belle maxime, mais je garde mon opinion. » Il la fit même prévaloir; du moins la dotation pécuniaire annuelle fut-elle convenable, car l'université figure au budget des établissemens scientifiques, dès sa première année, pour 54,146 thalers, c'est-à-dire pour environ 204,000 francs. Si l'on tient compte de l'état misérable des finances prussiennes, et si l'on ajoute que le produit des rétributions scolaires était entièrement réservé aux professeurs, il faut convenir que la Prusse dépensait ainsi dans des années de malheur pour une seule école d'instruction supérieure à peu près autant que notre riche pays dépense pour tous ses établissemens de même ordre réunis.

C'est dans le choix du personnel, où il ne rencontra pas de contrariétés, que Humboldt a rendu les plus grands services. Il eut la satisfaction, sachant exactement ce qu'il voulait, et voulant ce qu'il fallait, d'agir suivant sa volonté. Que ne puis-je citer en entier le rapport au roi, où se montre si bien l'unité de ses convictions politiques et scientifiques! « Déjà, dit-il, les réformes qui ont été faites dans l'état ont assuré à la malheureuse Prusse le premier rang comme puissance intellectuelle et morale en Allemagne : parmi ces réformes, la création de l'université sera l'une des plus importantes. Dans un temps où un maître étranger et une langue étrangère dominent en Allemagne, il n'y a presque plus de libre asile pour la science allemande : il en faut ouvrir un et y appeler les hommes de talent qui ne savent plus où se réfugier.» Il se mit à la recherche de ces hommes. Il eut soin de s'éclairer des meilleurs conseils, car il appela auprès de lui une « délégation de savans, » chargée d'arrêter « les principes pédagogiques et les maximes dont l'administration devrait s'inspirer; » mais nul ne connaissait mieux que lui ces principes et ces maximes : il en a semé les admirables lettres qu'il a écrites de sa propre main à tous ceux qu'il voulait appeler à l'université de Berlin, et ses rapports au roi sur ces *vocations*. On en pourrait composer ce qu'on appelle en langue de bureau des notes du personnel, où l'on verrait quelles qualités Humboldt requiert d'un professeur. Il loue Fichte d'être un des premiers philosophes de l'Allemagne, mais aussi un homme « qui, dans le commun malheur, a donné les preuves les plus convaincantes de la fermeté de son caractère et de la pureté de son patriotisme; » chez Schleiermacher, le talent du « professeur de théologie le plus distingué, du prédicateur le plus aimé de Berlin, » mais aussi « le caractère le plus incorruptible. » Il prie le roi d'appeler à Berlin Reil, « un des meilleurs médecins de l'Allemagne, » et qui a fait faire les plus grands progrès à la science; d'ailleurs, ajoute Humboldt, « Reil a sur l'organisation des études médicales des idées qui suffiraient à rendre sa présence très désirable ici, et en même temps il se recommande par son caractère et par son ferme dévouement envers votre majesté royale et l'état prussien. » De pareilles propositions sont faites pour Savigny, professeur de droit à Landshut, « l'un des premiers, parmi les juristes allemands, qui traite en philosophe la science du droit, s'éclaire au flambeau d'une vraie et rare érudition philologique, et qui saura diriger l'étude de la jurisprudence, aujourd'hui hésitante et embarrassée entre la vieille législation romaine et la moderne; » pour Klaproth, « qui a enrichi la chimie par ses découvertes et auquel il faut donner le moyen de se consacrer sans souci à la science; » pour vingt

autres, plus ou moins illustres dans toutes les spécialités du savoir humain, mais qui s'élevaient au-dessus de ces spécialités pour les faire contribuer à l'éducation générale de l'esprit.

Rien ne rebutait Humboldt dès qu'il s'agissait de gagner un homme de mérite. Ses négociations furent très difficiles avec Wolf. C'était le premier, sans conteste, des philologues classiques; il était pénétré du sentiment de sa valeur, et demandait beaucoup d'argent, encore plus d'égards. Il était tourmenté de l'envie de faire « une figure extra-scientifique, » et de s'entendre appeler « monsieur le conseiller d'état. » Humboldt s'en affligeait : « Un savant comme vous, lui écrivait-il, ne doit pas être conseiller d'état; il doit se mieux estimer, mépriser les titres et ne point s'embarrasser de lourdes affaires! » Wolf tenait bon, et l'aigreur de son caractère finissait par lasser ses meilleurs amis; mais Humboldt ne se lassa point. Plus que l'érudition, il estimait chez Wolf la façon dont ce professeur transmettait sa science, car « tous ses élèves apportaient dans leurs recherches une vraie profondeur d'esprit. » Comme Niebuhr, cet autre admirateur de Wolf, Humboldt pensait qu'on devait pardonner bien des défauts à un homme qui avait mené tant d'autres hommes « à la vie supérieure par l'amour de l'antiquité. » Le large esprit du créateur de l'université n'admettait point que l'on emprisonnât son intelligence dans quelque coin du savoir : « sans la connaissance de l'antiquité classique et sans la philosophie, disait-il, il n'y a pas de culture intellectuelle! »

Humboldt ne mena point jusqu'au bout l'œuvre à laquelle il avait consacré de si heureux efforts; pour des raisons mal connues, il obtint, au mois d'avril 1810, d'être relevé des ses fonctions, et fut nommé ambassadeur à Vienne. Un instant, on craignit que son départ ne compromît le succès de l'entreprise; mais on touchait au but, et il n'y avait plus qu'à suivre la route tracée. Les facultés furent complétées; aux professeurs ordinaires et extraordinaires s'adjoignirent de nombreux *privat-docenten*, pris pour la plupart dans les colléges de la capitale. Le corps universitaire, dont les membres commençaient à se connaître et à délibérer en commun, était pénétré de cette vérité qu'il fallait laisser subsister et même au besoin provoquer de l'opposition entre les doctrines des maîtres, pour que la science ne fût pas tranquillement « exploitée par chacun d'eux comme un métier. » Fichte, quelque grande que fût sa renommée, ne suffisait point à la faculté de philosophie : on cherchait à lui opposer quelqu'un qui pensât autrement que lui et qui représentât, en face de l'idéalisme, la philosophie naturelle. Schleiermacher proposait Steffens, adversaire de Fichte, et qui avait enseigné avec éclat à Halle. Au dire d'un autre professeur, Steffens était

l'homme du monde le plus capable « d'éveiller l'intelligence des jeunes gens, de les remplir d'enthousiasme pour la science, de leur donner le sentiment de quelque chose de plus haut que ce qu'on rencontre dans la vie quotidienne! » Le débat dura longtemps, et la direction de l'instruction publique finit par y intervenir, près de deux ans après qu'il était commencé. Schukmann fit un rapport au roi sur la nécessité d'appeler un nouveau professeur de philosophie. « Je ne prétends pas, dit-il, juger le système de Fichte, mais il est de notoriété publique qu'il n'a rien à voir avec les sciences positives ni avec la vie pratique. Tous les journaux et un grand nombre d'écrits montrent au contraire que la philosophie naturelle de Schelling domine les esprits. Il ne m'appartient pas de donner une opinion sur cette philosophie, ni de décider si elle n'est pas un pur produit de l'imagination et d'un esprit pénétrant jouant avec des hypothèses; ce qui est certain, c'est qu'elle a trouvé accès dans les sciences positives, qu'on l'y prend pour guide dans les recherches, et qu'à moins d'y être initié, on ne comprend rien aux écrits contemporains sur la médecine, la physique et la chimie. Je pense donc qu'il est indispensable d'appeler un professeur chargé d'enseigner ce système. » Voilà un modèle de la conduite que doit tenir l'état dans un débat tout scientifique : impartial, mais bien informé, il ne doit être guidé que par l'intérêt supérieur de la science.

A la fin de septembre 1810, les apprêts étaient terminés. Le règlement intérieur avait été arrêté après que trois professeurs, délégués par leurs collègues, eurent visité les universités anciennes pour y consulter les traditions et l'expérience. Les facultés avaient nommé leurs doyens; les professeurs ordinaires, formant le sénat académique, avaient élu le recteur : Schmalz revêtit le premier la dignité rectorale, qui lui conférait le titre de « magnificence » et le droit de figurer à la cour. On avait choisi le sceau de chaque faculté, puis celui de l'université. Le 22 septembre, le roi reçut le rapport final, et le programme des leçons, où se lisaient tant de noms de professeurs illustres, fut publié. Le 1er octobre, le registre des inscriptions fut ouvert. L'opinion publique en Allemagne s'intéressait vivement à ces débuts de la grande institution. La *Gazette d'Augsbourg* saluait « la renaissance intellectuelle d'un état durement éprouvé, » et elle félicitait Berlin, au nom « de tous ceux qui ont des sentimens allemands, qu'ils habitent aux bords du Rhin ou bien aux bords du Danube! » Enfin, le 10 octobre, après que les professeurs eurent prêté entre les mains du recteur « le serment d'être fidèles et obéissans au roi et de se consacrer tout entiers à l'université, » le sénat académique fut officiellement constitué. Presque tous les cours étaient ouverts à la fin du mois. Il n'y eut point

d'inauguration solennelle, comme avait été cent soixante ans plus tôt celle de Halle, point de prince entouré de ses ministres et de sa cour, point de salves de canon, de discours sans fin, de défilés sous les arcs de triomphe, point de médailles commémoratives jetées au peuple, ni de fontaines versant le vin à tout venant. La fondation de Halle avait préparé l'élévation du royaume de Prusse; celle de l'université de Berlin préparait sa résurrection, mais cette résurrection était encore incertaine et l'avenir était noir et menaçant.

Ainsi fut créée l'université berlinoise. Dans les années qui suivirent, mainte imperfection fut corrigée, et l'on ne saurait trop recommander le livre de M. Köpke à ceux que préoccupe la pédagogie de l'enseignement supérieur. Un épisode pourtant nous attire dans l'histoire de ces années : je veux parler du rôle que l'université a joué dans le mouvement national de 1813. Nulle part cette insurrection patriotique n'a été plus louée qu'en France, car nous avons ce privilége des peuples généreux de pouvoir admirer nos ennemis. Chose étrange, nous y mettons même de l'aveuglement et de la partialité! Il faut que ce soit un Allemand qui nous ramène à l'exacte vérité, en nous montrant que ce bel héroïsme a, pour éclater, attendu qu'il pût le faire sans danger. « Lorsque Dieu, les frimas et les Cosaques, dit Henri Heine, eurent détruit les meilleures troupes de Napoléon, nous autres Allemands, il nous prit la plus vive envie de nous délivrer du joug étranger; nous brûlâmes de la colère la plus mâle contre cette servitude trop longtemps supportée; nous nous échauffâmes au son des belles mélodies et des mauvais vers des chansons de Körner, et nous gagnâmes la liberté dans les combats, car nous faisons tout ce que nous commandent nos princes. » L'université de Berlin ne fut point plus téméraire que la cour et le peuple de Prusse. Au mois d'août 1812, comme une partie de notre armée traversait Berlin pour se rendre à Moscou, les professeurs, qui célébraient une fête, y invitèrent très poliment le gouverneur français et les officiers supérieurs, auxquels Böckh lut un beau parallèle, en langue latine, entre Athènes et Sparte, après quoi, nos soldats se rendirent où les attendaient « Dieu, les frimas et les Cosaques. » Les esprits avaient été remués par leur passage; mais une victoire des armes françaises eût calmé cette effervescence, et nos généraux au retour auraient retrouvé leur place d'honneur dans la salle des fêtes du palais de l'université. M. Köpke, sans qu'il s'en doute, est de l'avis de Henri Heine, car il dit : « Bientôt arrivèrent les premières nouvelles de l'anéantissement de l'armée française; on sentit que le moment décisif était venu; les salles de cours commencèrent à se vider!.. » Et pourtant il serait sottement injuste de ne point louer l'empressement que mirent les étudians à offrir leur vie pour

le service de la patrie quand le roi, après de misérables hésitations, eut publié *l'Appel à mon peuple!* Ce ne fut point alors une distinction que de s'enrôler : ceux qui restaient étaient l'exception. On ne se demandait point entre étudians : « Sers-tu? » on disait : « Où vas-tu servir? » Un étudiant en théologie écrit à son frère, qui vient de s'enrôler comme lui : « Sois pieux, et confie-toi en Dieu. Il faut que l'individu périsse pour que la communauté demeure. Il faut semer ce qui est mortel pour que l'immortel fleurisse; nous voulons mourir pour la patrie, afin que de nobles fruits sortent de cette noble semence! » On sent à ces paroles le disciple de Schleiermacher et de Fichte. Ce furent plus que des paroles, car la seule université de Berlin, qui comptait alors 450 étudians, eut beaucoup de blessés et 43 morts dans les guerres de 1814 et de 1815. Elle laissa quelqu'un des siens sur chaque champ de bataille : deux sont ensevelis au pied de la colline de Montmartre. L'université donna une fête funéraire en leur honneur, puis elle célébra les vainqueurs à sa façon : elle honora de ses diplômes de docteur les ministres et les généraux qui avaient le mieux mérité de la chose publique, et parmi eux Blücher, que le peuple appelait *le général En avant*, et que l'université nomme en son docte langage *Germanicæ libertatis vindicem acerrimum, gloriæ borussicæ reciperatorem invictum, felicem, immortalem.*

Ainsi l'université de Berlin, comme ses devancières, s'était, en une circonstance solennelle, mêlée à la vie nationale. Depuis, elle a rendu les plus grands services à l'état, qui l'avait fondée dans la misère et le péril. La prédiction de Schleiermacher s'est accomplie à la lettre : Berlin est depuis longtemps la métropole intellectuelle de l'Allemagne protestante. Son université a su appeler à elle les plus illustres savans et les philosophes les plus capables « de changer la pensée » d'une génération et de créer « une âme nouvelle. » N'oublions pas qu'en Allemagne une transition quasi insensible ayant conduit de la réforme à la philosophie, les philosophies diverses y sont comme des religions qui s'emparent des âmes : Kant est un réformateur comme Luther, et Hegel, qui, en ce siècle, a régné sur l'université de Berlin, fut une sorte d'apôtre. Un très perspicace écrivain allemand a pu dire que 1813 n'aurait pas été possible si Kant n'avait point parlé, ni 1866 si Hegel n'avait fait pénétrer dans les esprits ses doctrines sur l'état, dont est imprégné le grand parti national-libéral et qui justifiaient à l'avance la politique de M. de Bismarck. C'est ainsi qu'entre ses devoirs envers la science pure et ses devoirs envers l'état, l'université berlinoise a trouvé des accommodemens, heureuse si elle ne sacrifiait jamais les premiers aux seconds, comme a semblé l'en louer, dans son

discours du 5 août 1870, M. du Bois Reymond, en prononçant cette parole que nous livrons à la réflexion des politiques, indifférens en matière de pédagogie : « L'université de Berlin, casernée (*einquartiert*) en face du palais du roi, est la garde du corps intellectuelle de la maison de Hohenzollern! »

III.

Nous permettra-t-on de tirer une courte morale de l'étude qui précède? Au temps où nous sommes, une excursion faite par un Français en terre étrangère ne saurait être désintéressée : il faut qu'il en rapporte ce qu'il juge utile aux siens. « On doit beaucoup apprendre de son ennemi: » voilà un proverbe allemand dont il faut faire un proverbe français; mais est-il besoin de dire ce que nous devons apprendre dans cette histoire des débuts d'une université prussienne? Il y a aujourd'hui à Paris, plus qu'à Berlin en 1807, toutes les ressources nécessaires en établissemens et en hommes. Ici les facultés de théologie, de droit, de médecine, des lettres et des sciences ne sont point à créer. A côté d'elles se pressent nos laborieuses écoles spéciales : les Écoles normale, polytechnique, centrale, les Écoles des chartes, des beaux-arts, des mines, des ponts et chaussées, des langues orientales, la jeune et vaillante École des hautes études, l'École libre des sciences politiques, et ces grands établissemens ouverts à la recherche des vérités nouvelles : l'Observatoire, auquel se rattachent tant d'illustres souvenirs; le Muséum, qui a vu se succéder les législateurs des sciences naturelles; le Collége de France, où tant de routes ont été défrichées dans toutes les directions du savoir; l'Institut, qui est, comme disait Daunou à la convention nationale, « l'abrégé du monde savant et le corps représentatif de la république des lettres! » Et que de matières s'offrent au travail dans nos musées, dans nos galeries, dans nos bibliothèques! Mais à Paris, comme à Berlin en 1807, nous ne possédons que les membres épars d'une université. Certains de ces membres sont pleins de vie, comme les facultés de droit et de médecine; mais ce sont en réalité des écoles spéciales donnant accès à de certaines professions, et il ne faut point leur demander cette éducation supérieure que donne la haute culture littéraire et scientifique. Quant à nos facultés des lettres et des sciences, elles languissent faute d'élèves : n'est-il pas lamentable de voir tant de maîtres éminens réduits à chercher quelque tête intelligente et jeune parmi un auditoire composé en grande partie d'hommes qui ont vieilli dans d'autres professions que les libérales,

et qui ne leur est pas même fidèle l'année durant, car il fond en même temps que les neiges, quand la température devient plus douce autour des bancs ensoleillés du Luxembourg, et, pour parler comme les pédagogues allemands du siècle dernier, Apollon fait le plus grand tort aux muses!

Que de misères aussi dans nos établissemens scientifiques! En 1867, M. Duruy, ministre de l'instruction publique, a publié la *Statistique de l'enseignement supérieur*, document très étudié où se mêlent à de savantes recherches sur le passé de nos grandes écoles, des projets et des vœux de réformes; à chaque page de l'introduction est signalé le déplorable état des institutions universitaires. « Tout Paris est renouvelé, y lit-on; les bâtimens affectés à l'enseignement supérieur sont seuls dans un état de vétusté et d'insuffisance qui contraste avec la grandeur imposante d'autres édifices. » Suit une triste nomenclature : la Sorbonne est telle à peu près que l'a faite Richelieu; elle ne satisfait plus aux exigences nouvelles: on a parlé de l'agrandir, et la première pierre d'un nouveau bâtiment a été posée en 1855, mais elle attend encore la seconde. L'École de médecine a besoin de laboratoires assez nombreux pour que les 1,800 élèves de la faculté y trouvent place; si on ne les lui donne pas, « il faut faire au pays ce douloureux aveu que la science médicale française ne peut manquer d'être dépassée par la science étrangère. » Au Muséum, faute d'espace, plusieurs galeries sont « moins des collections faites pour l'étude que des magasins où s'entassent des richesses stériles. » Le Collége de France est à l'étroit : « dans telle partie, la santé des maîtres est compromise par l'insalubrité du milieu; les laboratoires ne sont que des réduits sans air, mal éclairés; les professeurs ne sauraient former d'élèves; tout au plus peuvent-ils avoir dans la salle des cours des auditeurs de passage, dont la curiosité sans doute est éveillée, chez qui le désir et la vocation du travail se manifestent, mais dont la bonne volonté demeure impuissante parce que la pratique de la science leur fait défaut. » Le ministre qui a eu le courage de faire au public de si pénibles aveux a plus contribué que personne à réparer le mal qu'il signalait. Des laboratoires ont été construits, et M. Claude Bernard, aux travaux de qui les savans du monde entier sont attentifs, a pu sortir enfin du « réduit » où il a été longtemps confiné sans qu'il lui fût possible d'y faire asseoir deux visiteurs à la fois. L'École des hautes études a été fondée, et elle a prouvé déjà combien est féconde l'intimité du maître et de l'élève, vivant en commun et familièrement au laboratoire ou dans la salle d'études, tout près des instrumens nécessaires au travail, fourneaux, machines, livres ou manuscrits. Ainsi a été montrée la route vers un meilleur

avenir; mais avec quelle lenteur on y a marché depuis! De temps à autre un ministre répète les doléances qu'il a trouvées dans la statistique de 1867; il reparle des réformes qu'on y a proposées, et tout finit par des discours.

C'est une grave erreur de croire que la liberté de l'enseignement supérieur sera la source de grands progrès. Voilà vingt-six ans que la France a été dotée de la liberté de l'enseignement secondaire : quel progrès en est résulté? « Une chose, dit M. de Laprade au début de son livre sur *l'Éducation homicide*, nous a toujours émerveillé dans la polémique sur l'enseignement : depuis plus de trente ans qu'elle s'agite avec passion, comme entre des gens qui auraient des idées très diverses, l'uniformité la plus absolue n'a pas cessé de régner dans l'éducation, pas une vraie réforme n'a été introduite! » En effet, quand les religieux ont recouvré par la loi de 1850 la liberté d'enseigner, ils ont trouvé l'Université en possession de leurs méthodes et de leur pédagogie, dont elle avait pris la contagion dans les murs des couvens transformés en colléges. Ils ont repris leur bien; professeurs d'état et professeurs libres se sont mis à marcher dans la même voie, côte à côte et de la même allure : le public n'a rien à gagner à cette inféconde rivalité. Aujourd'hui les évêques fondent des facultés rivales de celles de l'état, mais organisées comme elles, avec un personnel de tous points inférieur. De part et d'autre, on suivra les mêmes programmes pour préparer les étudians aux mêmes grades. Si le fatal article de la loi récente sur l'enseignement supérieur qui a créé les jurys mixtes n'est point rapporté, les grades mêmes perdront leur valeur, et la libre concurrence, en dépit de toutes les apparences contraires, aura pour effet d'abaisser les études!

Il ne suffit donc pas de légiférer pour relever notre enseignement supérieur, il faut réformer. Une réforme nous est promise; la loi de 1875 oblige, par une disposition inscrite à l'article 240, le ministre de l'instruction publique à présenter dans le délai d'une année un projet de loi sur la réorganisation des facultés de l'état : n'est-ce pas le moment d'aller redemander à l'étranger nos vieilles traditions qu'il a reprises, et de tourner nos regards vers ces universités allemandes, filles de la glorieuse école de Paris? Il y a quelques jours, M. Waddington, dans un discours adressé aux sociétés savantes des départemens, a parlé de constituer de « puissantes universités avec les facultés éparses. » C'est là qu'est tout le problème; mais il est difficile et ne peut se résoudre en quelques journées. Pourtant il semble que la solution soit mieux préparée aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Les saines notions sur l'enseignement supérieur ont pénétré les esprits. Des études ont été pu-

bliées, où l'on a marqué à côté de l'idéal le possible (1), et déjà l'on entrevoit dans un avenir plus rapproché la renaissance de l'Université de Paris! Le choix de la capitale a des inconvéniens, mais il s'impose : c'est là qu'il faut commencer l'expérience, parce que tous les élémens y sont réunis, et qu'il importe qu'elle réussisse le plus tôt possible. Nos malheurs ont créé de grands devoirs aux générations nouvelles : il faut les y préparer. Or quelle préparation sérieuse s'offre aujourd'hui au jeune Français qui sort du collége à dix-huit ans? Il a subi l'épreuve d'un baccalauréat encyclopédique, et, fort de son diplôme, qui cache souvent la plus triste misère intellectuelle, il n'a plus d'autre souci que d'apprendre un métier. Après quelques années d'études de droit ou de médecine, il entre dans la vie, à l'étourdie, « sachant un peu de tout, rien de l'ensemble, à la française, » comme dit Montaigne. C'est assez peut-être dans les temps calmes et prospères, mais non point en ceux où nous vivons.

Supposez que des universités ont été organisées à Paris et bientôt après dans trois ou quatre centres bien choisis, qu'elles sont pourvues d'argent et des instrumens de toute sorte nécessaires au travail, que toutes les facultés y ont des élèves, que l'enseignement, dépouillé de son apparat oratoire, y est devenu « la communication de l'intime : » de merveilleux effets ne se feront pas attendre. La science française reprendra son rang dans le monde, car, si elle l'a perdu pour un moment, c'est que nos savans sont à l'avance vaincus par l'armement supérieur de leurs rivaux. C'est en France qu'ont été faites la plupart des grandes découvertes scientifiques: mais, dans les voies nouvelles ouvertes par nous, les Allemands ont marché plus avant que nous. Cuvier a créé l'anatomie comparée, mais nous avons pour toute la France une chaire d'anatomie comparée : il n'est pas une seule université en Allemagne qui n'ait la sienne. La philologie renouvelle de nos jours l'histoire de l'humanité; l'étude des langues orientales, par exemple, a fait faire de grands progrès à la science des religions; c'est en France qu'elle a été inaugurée : elle est très florissante en Allemagne et serait à peu près abandonnée chez nous, n'étaient le Collége de France et l'École des hautes études. Nous laissons même les Allemands envahir notre domaine national et s'y installer en maîtres, ils publient avant nous les monumens de notre vieille langue; c'est hier seulement qu'a été fondée la *Société des anciens textes français* pour mettre un terme à cette humiliation. On pourrait poursuivre ce triste parallèle ; mais c'en est assez pour faire regretter que, dans l'œuvre de réorganisation de

(1) Voyez *De la Possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur*, par M. Gabriel Monod, directeur-adjoint à l'École des hautes études. Paris, Leroux.

la France, l'on se soit jusqu'à présent aussi peu soucié des moyens de restaurer notre gloire intellectuelle, et d'assurer du même coup une éducation meilleure aux Français de demain. Dans des universités en effet, les maîtres, isolés aujourd'hui, de nos facultés et de nos grandes écoles, comprendraient et proclameraient leur mission d'éducateurs. Ils coordonneraient leurs efforts pour que toutes les parties de la science fussent enseignées et que le lien en fût visible à tous. La jeunesse auprès d'eux continuerait à se préparer à des professions diverses, mais ils ne souffriraient plus que la préoccupation du métier hantât seule les intelligences. Ils élargiraient l'étroit horizon qui suffit aujourd'hui au regard de l'étudiant. Ils introduiraient le futur médecin à la faculté des sciences, où les sciences naturelles, la physique et la chimie ont tant de choses à lui apprendre; le futur magistrat à la faculté des lettres, où le réclament la philosophie, l'histoire, la philologie, ces flambeaux des études juridiques.

Une fois la curiosité intellectuelle éveillée, elle ne s'endormira plus. Que sur ce théâtre retentissant d'une université vivante une voix se fasse entendre qui domine les autres par l'autorité du talent ou du génie : quoi qu'elle enseigne, la jeunesse entière fera silence pour l'écouter; pas une grande découverte ne passera inaperçue, pas une vérité utile ne sera perdue. Alors sera trouvé le « chemin de la vie supérieure, » et le vide que laissent les religions en s'en allant sera en partie comblé. Les progrès du matérialisme et du petit esprit s'arrêteront dans cette France qu'ils menacent d'envahir et les âmes retrouveront le sentiment, nécessaire à qui veut bien vivre, qu'il y a « quelque chose au-dessus de la vie! » C'est un rêve, dira-t-on, mais qui est réalisable, avec de longues méditations, une grande persévérance, beaucoup d'argent, et qu'il faut réaliser, car le système actuel d'éducation est condamné sans rémission. Qu'avons-nous gagné à vouloir être pratiques, comme on dit, et à passer sans transition du collége aux affaires? Nos affaires, les avons-nous donc si bien conduites? Nous n'avons que trop montré la justesse de cette profonde parole d'un homme politique allemand, M. de Mohl : « Les choses vont bien mal dans un pays où la plus haute culture intellectuelle consiste en une simple aptitude aux affaires, dans un état dont les fonctionnaires dirigeans ne sont pas en même temps les esprits les plus cultivés de la nation! » C'est pourquoi il faut demander de nouvelles forces à l'éducation par la science, c'est-à-dire à l'art « de former dans l'homme un esprit solide et assuré, et une ferme et infaillible bonne volonté, » comme parlait Fichte aux futurs volontaires de la guerre d'indépendance.

ERNEST LAVISSE.

L'AMÉRIQUE

AVANT CHRISTOPHE COLOMB

I. *The native Races of the Pacific States of North America*, by H. H. Bancroft, 5 vol. in-8°, New-York 1875. — II. *Congrès international des Américanistes. Compte-rendu de la première session*, 2 vol. in-8°. Nancy 1875.

Toutes recherches ayant pour objet les temps primitifs de l'humanité sont accueillies avec faveur en ce moment par le public lettré. On est désireux de savoir ce que furent et comment vécurent les premiers hommes. Depuis qu'il est admis que tous les peuples, même ceux qui tiennent aujourd'hui le premier rang parmi les nations civilisées, ont eu leur période d'enfance, on s'intéresse davantage aux tribus encore barbares ou récemment émergées de la barbarie qui sont le témoignage vivant de ce que nos ancêtres durent être jadis. Cette science de l'archéologie préhistorique, science tout à fait moderne, a fait des progrès rapides. Il est démontré déjà que les nations disséminées à la surface de la terre, de l'embouchure du Gange jusqu'en Irlande, sont issues d'une souche unique. Les érudits ont presque réussi à retracer les migrations qui les ont conduites, celles-ci au nord, celles-là au midi. Cela ne suffit pas. On veut savoir si cette communauté d'origine s'étend à d'autres populations du globe, on demande quelle variété de circonstances a favorisé l'essor des unes tandis que d'autres continuaient de vivre à l'état sauvage. Les études de ce genre sont souvent très complexes. Dans l'ancien monde, par exemple, les événemens de la vie ont si bien confondu les races, qu'il est malaisé de retrouver chez les individus de l'époque actuelle les vestiges de ce que furent leurs

précurseurs il y a quelques milliers d'années. En Amérique, la tâche serait plus facile en apparence parce que les habitans du Nouveau-Monde ont vécu, — du moins on peut l'imaginer, — dans un isolement presque absolu jusqu'à l'arrivée de Christophe Colomb. Toutefois, à y regarder de près, il n'y a pas là non plus de populations vraiment homogènes, car les Européens trouvèrent, dès leurs premiers voyages au-delà de l'Atlantique, les phases de l'humanité les plus diverses. Certaines peuplades habitaient des cavernes ou menaient la vie nomade; d'autres avaient bâti des villes, construit des temples, et peut-être en auraient pu remontrer à leurs conquérans espagnols. Du détroit de Behring à l'isthme de Panama, les immenses espaces de l'Amérique du Nord nourrissaient des millions d'hommes, les uns civilisés, les autres sauvages, qui n'ont pas laissé d'histoire ou dont l'histoire, si jamais elle fut écrite, a disparu à peu près jusqu'à la dernière page. Ce n'est qu'au XIXe siècle, trois cents ans après la découverte, que l'on s'est occupé de recomposer leurs annales, par conséquent lorsque les traditions orales étaient étouffées sous les idées nouvelles que les conquérans avaient apportées.

Faire revivre ces nations éteintes, tel est le cadre que M. Bancroft s'est donné la mission de remplir en se bornant à celles qui vivaient dans l'Amérique septentrionale à peu de distance de l'Océan-Pacifique. Son travail n'embrasse donc pas l'Amérique entière : l'Amérique du Sud est encore peu connue, à part le Pérou; au nord, les états de la Nouvelle-Angleterre, et même tous ceux qui sont situés à l'est du Mississipi, ont peu d'intérêt pour l'ethnologue, car l'invasion anglo-saxonne en a presque tout à fait expulsé les indigènes. Au surplus le congrès international des Américanistes, qui s'est tenu à Nancy l'an dernier, n'a guère étendu davantage le champ de ses études. L'ouvrage de M. Bancroft est donc une encyclopédie assez complète de ce que l'antiquaire transatlantique a besoin de connaître. Il n'est pas inutile de dire sur quel plan a été rédigée cette compilation volumineuse. M. Bancroft a réuni dans une vaste bibliothèque toutes les œuvres originales relatives à l'Amérique; il n'y a épargné ni soins ni dépenses, il a fait même plusieurs voyages en Europe dans le seul dessein de compléter ses collections. Cela fait, il en a extrait tout ce qui avait rapport à son sujet, puis les matériaux ont été condensés sous diverses têtes de chapitre. Au point de vue scientifique, la méthode laisse bien quelque peu à désirer; il y manque de l'ensemble et surtout de la critique; elle a par compensation l'avantage de ne rien omettre. C'est au lecteur qu'il appartient de faire un choix entre des témoignages parfois opposés, entre des conjectures souvent trop osées. Bien entendu, M. Bancroft a eu des auxiliaires. A l'en croire, chacun de ses cinq volumes

n'eût pas demandé moins de dix années de travail à un homme seul. L'un a pris l'histoire proprement dite, un autre la mythologie, un autre l'architecture ou la linguistique. Cette singulière application des procédés industriels à la production d'une grande œuvre d'érudition ne laisse pas d'être ingénieuse; il n'est pas extraordinaire que l'exemple en soit donné par un Américain des États-Unis.

I.

Il n'y a pas longtemps encore, l'histoire de l'humanité commençait avec les plus anciennes relations écrites; tout au plus consentait-on à tenir compte des traditions orales rapportées par les auteurs les plus anciens sur la foi de ceux qui les leur avaient racontées. C'était trop se restreindre, puisque les nations étaient déjà vieilles lorsque les premiers livres furent écrits, et que c'est précisément dans la période antérieure à toute littérature qu'il faut rechercher les souvenirs d'origine ou de migration des peuples. L'érudition moderne se meut dans un espace plus large; plusieurs sciences sont devenues ses tributaires. Pour elle, le linguiste étudie les divers idiomes morts ou vivans, il en compare les mots et la grammaire pour découvrir s'ils sont issus d'une langue commune; l'antiquaire collectionne les débris des civilisations primitives que recèlent les tombeaux ou le sol des lieux anciennement habités; le naturaliste mesure les crânes et les ossemens des squelettes retrouvés sous terre; l'architecte relève les plans des monumens qui ont résisté aux intempéries atmosphériques, il en restitue les proportions et les dispositions premières avec une imagination trop complaisante quelquefois; enfin les inscriptions hiéroglyphiques fournissent à l'épigraphiste des renseignemens d'une authenticité non douteuse. Ce qu'il faut de sage critique pour ne pas s'égarer avec des points de repère si fugitifs, on le comprend sans peine. Aussi l'historien des temps primitifs ne saurait-il trop se garder des hypothèses de fantaisie, dont les études américaines en particulier n'offrent que trop d'exemples. Il s'est trouvé des écrivains qui faisaient descendre les Peaux-Rouges des Juifs, sous prétexte qu'on retrouve sur les bords du Mississipi quelques mythes populaires analogues à ceux de la Judée; d'autres, sur la foi de quelques étymologies trompeuses, veulent que les Chinois aient envoyé des colonies en Californie. Il importe de se persuader tout d'abord qu'une indication isolée est sans valeur parce qu'elle peut être due à une coïncidence fortuite. Les seules conclusions que l'historien ait le droit d'admettre, sont celles que fournissent d'accord les monumens, les langues, les caractères physiques de l'homme, ses mœurs et ses traditions.

Lorsqu'on veut suivre pas à pas les progrès de la civilisation sur un grand continent, il faut encore tenir compte des conditions géographiques au milieu desquelles les peuples se meuvent. Cette remarque est d'autant plus importante dans la circonstance qu'il y a sous ce rapport une différence considérable entre l'ancien monde et le nouveau : en Asie et en Europe, même en Afrique, les principales chaînes de montagnes sont orientées de l'est à l'ouest ou à peu près; en Amérique, elles le sont du nord au sud. On a prétendu avec assez de vraisemblance que les habitans de la zone tempérée furent les premiers à sortir de la barbarie. Plus près de l'équateur, l'homme vit au milieu de l'abondance sans souci ni travail, il n'éprouve pas le besoin d'améliorer son sort; plus au nord, il ne subsiste qu'avec peine, la vie est une lutte pénible contre les élémens. Cette loi de nature s'est assez bien vérifiée dans l'ancien continent, où, depuis le massif central de l'Asie jusqu'au littoral de l'Atlantique, s'étale une large région ni trop chaude ni trop froide, uniformément fertile à peu d'exceptions près. Dès qu'une tribu, cantonnée dans cet espace, fut en possession des premiers instrumens de civilisation, le feu, les métaux, dès qu'elle sut domestiquer les animaux utiles, cultiver la terre, elle eut aussi devant elle autant de place qu'il était besoin pour croître et se multiplier, pour s'étendre sans modifier les conditions de son existence. L'Assyrie, l'Égypte, l'Asie-Mineure, l'Europe méridionale tout entière, étaient à cet égard parmi les pays les plus favorisés du globe. En vertu de circonstances peu connues, les hommes qui vivaient sur les bords du Nil et de l'Euphrate surent les premiers labourer, construire des monumens durables, traduire leurs pensées par l'écriture. Dans la Gaule, en Italie, dans la vallée du Danube, des hommes de race différente, auxquels le sol et le climat n'étaient pas moins propices, empruntèrent à ces voisins du sud les connaissances qui leur manquaient. Pour les habitans primitifs de notre Europe, le bassin de la Méditerranée fut un foyer de lumières où tous profitèrent de l'expérience que les tribus les plus industrieuses avaient acquise. Ainsi la civilisation dont nous avons hérité passa tour à tour de l'Égypte en Grèce, de la Grèce en Italie, toujours plus brillante à mesure qu'elle s'avançait, et elle n'a eu de rivale en aucun lieu du globe. A une époque critique, elle fut mise en danger par un flot de barbares; mais alors elle avait acquis assez de puissance pour leur résister, bien plus, elle les subjugua.

En Amérique, il en est autrement. Sous quel aspect s'y présente en effet la zone comparable, en latitude, au bassin de la Méditerranée? C'est l'espace compris entre New-York et San-Francisco, où le continent offre le plus de largeur. Sur la côte atlantique, le climat est excessif, plus chaud en été, plus froid en hiver qu'il ne l'est

dans l'Europe méridionale. Peut-être la rive gauche du Mississipi ne laisse-t-elle rien à désirer, — on verra plus loin qu'il y existe de nombreux vestiges d'une population industrieuse; — mais la rive droite du grand fleuve n'est qu'une plaine d'une trop rigoureuse uniformité : au-delà vient la triste région des Lacs-Salés, puis des montagnes; la fertilité ne reparaît plus que sur une bande étroite au long du Pacifique. Les découpures de notre littoral méditerranéen, le climat tempéré de notre Europe offraient bien d'autres ressources à des peuplades primitives. Celles-ci émigraient-elles vers le nord ou vers le sud, comme les y invitait la direction générale des cours d'eau, au nord elles abordaient des solitudes glaciales dont l'aspect n'a rien d'engageant, au sud apparaissait, entre les 30e et 35e degrés de latitude, une zone ingrate, assez semblable à ce que sont les steppes du Turkestan dans l'ancien monde. Au-delà, plus au sud, le climat redevient plus favorable, grâce à l'élévation du sol. Le magnifique plateau du Mexique se dresse à une altitude telle que la chaleur y est modérée malgré la proximité de l'équateur; mais ce plateau est en quelque sorte une forteresse que limitent de droite et de gauche deux bandes malsaines de terres chaudes. Enfin, dans les provinces du Honduras et du Yucatan, le continent s'amincit, les montagnes s'abaissent, le sol est fécond autant qu'en aucun lieu du monde; seulement la chaleur y est excessive, et la salubrité de l'air ne compense pas tout à fait ce désavantage. C'était là que la civilisation américaine devait s'épanouir, quoiqu'elle eût pu avoir aussi bien pour berceau le plateau de l'Anahuac, la vallée de l'Ohio ou celle du Sacramento.

Sans doute ces conditions physiques n'ont plus aujourd'hui qu'une influence restreinte, parce que l'homme blanc est armé de façon à lutter contre la nature elle-même. Aujourd'hui la condition de race a plus de puissance. La Suède, avec un sol ingrat et un climat sévère, est un des pays les plus cultivés de l'Europe; l'Anglais prospère en Australie, où le noir indigène dépérit. L'Inde est aussi peuplée et produit autant que la plus riche province de la zone tempérée, en dépit du soleil tropical; mais à l'origine il n'en fut pas ainsi. Les hommes primitifs, mal défendus contre les variations climatériques, en ont dû subir l'influence à un degré que nous avons peine à concevoir. En outre, un continent trop compacte, entrecoupé de montagnes ou de déserts stériles, condamnait à l'isolement les tribus sauvages qui l'habitaient. Il n'y a pas d'exemple que la civilisation ait acquis un grand développement dans une île au milieu de l'Océan, les circonstances naturelles y fussent-elles propices. Les peuples ne sortent de la barbarie que par le frottement qu'ils exercent les uns sur les autres. Dans l'Amérique septentrionale, il y avait comme des îlots où les nations vécurent à l'écart. Quoique

les plus favorisées fussent parvenues dès le xve siècle à un état social que les Espagnols admirèrent avec raison, aucune de ces civilisations natives n'a survécu. Bien plus, certains indices feraient croire que les peuples les plus civilisés avaient été écrasés longtemps avant l'arrivée de Christophe Colomb par une invasion de barbares, comme il serait arrivé dans le monde romain, si les Cimbres et les Teutons avaient triomphé de Marius cent ans avant Jésus-Christ. Si l'histoire avait été renversée dans l'un et l'autre hémisphère, peut-être un navigateur américain eût-il débarqué quinze cents ans plus tard sur quelque plage de la péninsule italique, et, sur le vu des ruines qu'il y eût aperçues, il aurait conclu que cette région avait appartenu jadis à une nation illustre, désormais disparue.

Il faut bien le confesser, les Européens ont souvent agi dans le Nouveau-Monde comme s'ils avaient été des barbares. A la suite de Christophe Colomb, ils envahirent cet eldorado avec une ardeur prodigieuse, s'y comportant chacun selon son tempérament, partout et toujours avec un égal mépris pour les indigènes. Les royaumes un peu policés, le Mexique et le Pérou par exemple, dont les richesses tentaient la cupidité des immigrans, subirent le joug les premiers. Les seules peuplades qui conservèrent leur indépendance, leur vie propre, furent les plus sauvages, auxquelles il n'y avait rien à prendre ou qui fuyaient devant l'invasion. Domptées et converties par les uns, traquées par les autres, les tribus natives disparurent; ce qu'il en échappait perdit toute originalité. Il ne reste probablement pas plus de 3 millions d'indigènes dans l'Amérique septentrionale toute entière; il y en avait bien dix fois plus à l'époque de la découverte. Aussi l'étude des races natives encore existantes jette-t-elle peu de jour sur la situation qu'elles avaient au temps de la conquête. Passons-les néanmoins en revue du nord au sud, comme le fait M. Bancroft, pour voir ce qu'il en survit.

Tout à fait au nord, dans le territoire d'Alaska, que le tsar a vendu aux États-Unis il y a peu d'années, subsistent de malheureuses tribus dont l'existence est une lutte perpétuelle contre les élémens. Le climat y est d'une sévérité excessive. Ce n'est pas cependant que le pays soit pauvre; au contraire, la vie animale y abonde, tant sur terre que sur mer. Les indigènes sont Esquimaux, d'origine asiatique, suivant toute apparence; les continens ne sont séparés à cette latitude que par d'étroits bras de mer qui gèlent en hiver; le trajet s'opère sans difficulté. Il est remarquable que dans cette région de l'extrême nord Européens et natifs vivent en meilleure intelligence que partout ailleurs. La cause en est que les marchands de fourrures, les seuls hommes blancs qui s'aventurent si loin, ont reconnu que les Indiens étaient d'excellens pourvoyeurs. Ils en ont donc eu soin, poussant le souci au point de ne leur four-

nir de l'eau-de-vie qu'en quantité modérée. Les Esquimaux se maintiennent tels qu'ils ont toujours été; mais ces hyperboréens ne nous apprennent rien de l'ancienne population américaine, à laquelle ils sont sans doute étrangers.

Dans les territoires de la Colombie britannique et de l'Orégon, le climat, tempéré par les courans chauds du Pacifique, devient supportable; le sol est fertile, il abonde en minerais précieux. En réalité le pays est d'une richesse telle que les colons en tirent un merveilleux parti. Les indigènes étaient tout à fait barbares à l'arrivée des Européens, et l'accord entre les deux races ne s'est jamais établi, parce qu'il n'y a pas d'accord possible entre un peuple chasseur et des colons qui défrichent la terre. Les Indiens, étant les plus faibles, disparaissent de jour en jour. On les accuse d'être traîtres et cruels; avant de croire tout ce que l'on en raconte, encore faudrait-il savoir ce qu'ils ont eux-mêmes à dire des étrangers qui sont venus prendre leur place sur la terre. En Californie, — le croirait-on? — dans une province dont tous les voyageurs exaltent la richesse, la race humaine est restée moins avancée que partout ailleurs. Les Californiens sont à peine vêtus, ils ne savent pas se construire des maisons, fabriquer des canots, encore moins cultiver le sol, à peine sont-ils chasseurs; on prétend qu'ils n'ont ni morale, ni religion. Plus à l'est, à mesure que l'on approche de l'Atlantique, les indigènes ne vivront bientôt plus que dans les souvenirs des vieux colons. L'immigration européenne les anéantit ou les refoule, ce qui revient au même en définitive. Le gouvernement fédéral s'efforce de cantonner ce qu'il en reste dans un territoire réservé d'où les pionniers sont exclus, afin que ces malheureux natifs puissent conserver leurs habitudes vagabondes. Il y a encore, dit-on, 300,000 Indiens environ aux États-Unis, nombre bien inférieur à ce que l'on en aurait compté jadis. Le seul point à noter ici est que ces Peaux-Rouges ne se comportent pas tous de même façon vis-à-vis de leurs voisins européens. Les uns paraissent intraitables; il n'y a pas espoir de les dompter. D'autres au contraire s'assouplissent aux habitudes de la vie civilisée, ils vivent en paix au milieu des blancs, apprennent à cultiver la terre et à soigner leurs animaux domestiques. Il semblerait qu'il y a deux races distinctes parmi les Indiens, deux races dont l'une est plus susceptible que l'autre de se perfectionner.

La race blanche n'a guère entamé jusqu'à ce jour la région située sur les confins des États-Unis et du Mexique; par conséquent, les Indiens s'y montrent davantage à l'état de nature; aussi est-il curieux de les y étudier. Le climat et l'aspect physique y présentent beaucoup de variété. Des savanes sablonneuses, stériles, sont coupées du nord au sud par des chaînes de monta-

gnes dont les pentes couvertes de végétation servent de refuge aux hommes et aux animaux. Sur les hauteurs, la température est modérée; dans les plaines, elle est glaciale en hiver en dépit de la latitude, intolérable en été par excès de chaleur. Quelques tribus y végètent dans la plus complète barbarie; d'autres sont nomades, vivant tantôt de rapines, tantôt des produits de leurs troupeaux; puis encore, au fond des vallées, s'abritent des peuplades moins sauvages qui demeurent sédentaires dans des villages et se livrent à l'agriculture. Ainsi, dans un espace de médiocre étendue, on a le spectacle des transitions entre la barbarie primitive et la vie civilisée des villes.

Parmi les nomades, les Apaches et les Comanches sont les plus dignes d'être observés. Endurcis au froid et au chaud, à la faim et à la soif, ils n'ont d'autre industrie que le vol. Sans autres armes que l'arc et les flèches, avec une lance et un bouclier, ils parcourent à cheval le désert, se tiennent en embuscade aussi longtemps qu'il le faut, et attaquent leur ennemi à l'improviste. Leur mode de combattre n'a donc rien de chevaleresque. S'ils font des prisonniers, ils les scalpent ou les torturent. Ils sont aujourd'hui les plus fidèles représentans des guerriers que les romanciers américains d'autrefois se sont plu à décrire. Toutefois quelques-uns savent exploiter les mines d'argent situées sur leur territoire; d'autres entretiennent des troupeaux de moutons, même ils en filent et tissent la laine; mais leur industrie ne va pas jusqu'à construire des bateaux, bien qu'ils mènent une vie errante à côté de fleuves navigables. La conquête espagnole leur a donné le cheval; c'est leur unique moyen de transport : ils sont devenus les plus habiles cavaliers qu'il y ait au monde.

Non loin de ces sauvages se trouve une population fixe, agglomérée dans des villes ou forteresses construites en pierres ou, si la pierre manque, en briques séchées au soleil. Les premiers Espagnols qui les visitèrent ont donné à ces Indiens le nom de Pueblos qui leur est resté. D'aussi loin qu'on les connaît, ils cultivent la terre dont les produits suffisent à leur nourriture, bien qu'ils ne dédaignent pas la chasse et la pêche. Ils sont aussi plus industrieux que les nomades et, quoique pacifiques, savent se défendre contre les attaques de ceux-ci. Pourtant ce sont des gens de même race suivant toute apparence; ce sont, sous deux aspects différens, les témoins de ce qu'était la population native avant la conquête. L'invasion européenne ne les a du reste presque pas dérangés jusqu'à ce jour. Qu'est-ce que les Espagnols auraient été prendre chez eux? Dès le XVIe siècle, les compagnons de Fernand Cortez dirigèrent plusieurs expéditions de ce côté, s'imaginant sans doute qu'il y existait des royaumes fantastiques aussi riches que celui de Montézuma. La ru-

meur publique transformait les *pueblos* en villes magnifiques. Quelques aventuriers qui s'étaient avancés jusqu'au fond de la Mer-Vermeille en revinrent sans avoir rien rencontré qui valût la peine d'être pris. Depuis lors les Apaches et les Pueblos ont vécu tranquilles jusqu'à l'époque où les pionniers américains sont venus à leur tour, par un autre chemin, envahir leur territoire.

Sur le plateau du Mexique et dans les provinces tropicales qui viennent à la suite, l'histoire des indigènes est tout autre. Fernand Cortez y trouva un puissant empire ou plutôt une sorte de confédération dont les Aztèques, établis à Mexico, étaient les maîtres. Autant qu'on en peut juger, l'état social des Aztèques n'était pas trop inférieur à celui des Espagnols eux-mêmes, sauf qu'ils étaient plus cruels. Ils avaient des monumens, des lois écrites, une organisation politique assez complexe. Tout cela fut anéanti. Par esprit de prosélytisme, les hommes de race blanche auraient voulu détruire jusqu'au souvenir de ce que les indigènes avaient été dans les temps passés. Le sort des vaincus dépendit alors de la situation qu'ils occupaient vis-à-vis de leurs conquérans. Ceux des villes adoptèrent les mœurs et les idées européennes; ils se transformèrent en hommes civilisés. Les autres, qui vivaient à l'écart dans les provinces, rétrogradèrent au contraire vers la barbarie. C'est ainsi que l'on voit aujourd'hui dans la république mexicaine des peuplades tout à fait sauvages en même temps que des Indiens qui ne sont inférieurs en rien aux émigrés de l'Ancien-Monde. La population native a diminué, mais en somme elle n'a pas été écrasée comme cela s'est fait dans le nord du continent. Est-ce parce qu'elle était plus sociable, ou parce que les Espagnols furent plus tolérans pour elle que les Anglo-Saxons? Ces deux causes y ont sans doute contribué l'une et l'autre.

En résumé, dans ce trajet à vol d'oiseau du détroit de Behring à l'isthme de Panama, on aperçoit des populations bien diverses par les caractères physiques autant que par les aptitudes intellectuelles. Il convient de laisser à part les Esquimaux, qui, tout l'indique, sont de race exotique et proches parens de leurs voisins du Kamtschatka ou du Groënland. Ceux-ci mis de côté, il faut encore admettre qu'il n'y a rien de commun entre les natifs grossiers de la Californie ou les Peaux-Rouges des états du centre, et les tribus plus policées que l'on rencontre au sud, voire les habitans du Nouveau-Mexique et certaines peuplades du nord-est. En y regardant de plus près, on est encore forcé d'établir des distinctions entre des peuples parvenus au même degré de civilisation. Par exemple, une étude attentive ne permet pas de confondre les Aztèques et les Pueblos; à défaut d'autres indications, le langage suffirait à prouver qu'ils n'ont rien de commun. Tout voyageur européen qui visite pour la première fois un

continent habité par des races d'hommes multiples, s'imagine à première vue que les indigènes sont tous issus d'une même souche. L'œil ne lui révèle d'abord aucune différence entre les natifs de différentes tribus. Avec plus d'expérience, il apprend à discerner ce qu'il y a de dissemblable entre eux suivant la race et la province d'origine. L'observation scientifique rend ensuite ces distinctions plus frappantes. Enfin, quand ce continent est l'Amérique du Nord, le voyageur découvre à la longue des monumens ou bien il recueille des traditions dont il ne peut constater ni l'âge, ni l'origine, mais qui paraissent se rapporter à des races éteintes dont personne ne peut dire ce qu'elles sont devenues. Les monumens en particulier sont des plus curieux; voyons quel secours l'histoire des races indigènes en peut retirer.

II.

Le grand embarras de cette étude est l'absence complète de toute chronologie; en effet, ce que l'on sait de positif sur l'histoire ancienne des nations américaines ne remonte qu'à quinze siècles au plus, encore y a-t-il trop de lacunes. Quelques mots suffiront pour résumer ce que nous apprennent ces annales. Toute la vie des Américains antérieurement à la conquête se concentre dans le plateau de Mexico, l'Anahuac ou pays des eaux, comme l'appellent les indigènes. Vers le ve siècle de l'ère chrétienne, l'Anahuac aurait été occupé par les Toltèques, auxquels la tradition attribue les plus beaux monumens de la contrée. Ils étaient riches, instruits, prospères. Des héros mystérieux venus par mer on ne sait d'où leur avaient donné des lois, enseigné les arts utiles. Des guerres civiles, des famines ou peut-être des catastrophes suscitées par la colère des dieux, — l'histoire locale énumère toutes les causes de désastres l'une après l'autre, — les épuisèrent à tel point, que ce qu'il en restait se retira vers le sud. Alors arrivèrent du nord-ouest, vers le xie siècle, les Chichimèques, peuples sauvages, qui préférèrent à leur pays natal les terres fertiles de l'Anahuac lorsqu'ils apprirent qu'elles étaient abandonnées. Ils s'y civilisèrent, ce qui ne les empêcha pas de se disputer entre eux. Vers l'an 1400, la tribu des Aztèques, plus belliqueuse et plus cruelle que les autres, avait acquis la prépondérance; son roi, qui résidait à Mexico, partageait le pouvoir suprême avec les souverains de Tezcuco, de Tlacopan et de Tlascala; il avait même la prétention de les dominer tous. Sur ce, Fernand Cortez apparut; il eut l'adresse de s'allier aux petits potentats que menaçait l'ambition de Montézuma. Ce fut la cause de ses succès. Une vieille fable populaire annonçait que le pays serait conquis par des hommes à peau blanche arrivant par mer du côté du soleil levant;

les Espagnols passèrent à tous les yeux pour être les héros de cette légende. Devenus maîtres du Mexique, ils renversèrent tous les gouvernemens locaux; bien plus, désireux de convertir au christianisme les populations qu'ils avaient soumises, ils s'empressèrent d'anéantir tout ce qui rappelait aux indigènes le souvenir de leurs anciennes institutions. Au dire de l'historien Prescott, un archevêque trop zélé fit un feu de joie de tous les manuscrits aztèques qu'il avait pu réunir. Cependant tout ne fut pas détruit. Des Indiens, ayant appris la langue espagnole, écrivirent dans ce nouvel idiome l'histoire de leur pays; il ne reste du passé que ces documens d'une véracité contestable. En dehors du Mexique, les annales sont plus obscures encore. Peu de temps après la conquête, en parcourant les provinces méridionales, les Espagnols découvrirent d'autres monumens abandonnés dès cette époque; ils observèrent d'autres mœurs, recueillirent d'autres traditions, comme si ces provinces avaient appartenu à des peuples autres que les habitans de l'Anahuac. Ce qui a survécu de cette civilisation méridionale, on l'a attribué à la nation maya, qui aurait créé les villes mortes du Yucatan et du Honduras, tandis que les Aztèques faisaient partie de la nation nahua. Entre les Mayas et les Nahuas, il y a des différences telles que l'on ne peut leur assigner une même origine, à moins de remonter aux temps antérieurs à toute civilisation. Au reste, ce n'est plus qu'en fouillant le sol de l'Amérique que l'on retrouve des vestiges de leur passé.

A commencer par le sud, voici d'abord les ruines de Copan vers le 15e degré de latitude, au milieu d'une forêt dont la végétation puissante envahit tout. Ville ou temple, Copan était abandonné au XVIe siècle, car Fernand Cortez, qui passa tout près en 1524 dans une expédition contre les habitans du Honduras, n'en entendit pas parler. Ces ruines ne sont pas les restes d'une construction grossière. Les murs sont bâtis en blocs énormes dressés avec soin; on y voit encore des pyramides de grande dimension, des statues, des idoles surchargées d'ornemens avec des dessins emblématiques dont le sens est indéchiffrable. La pierre n'a pu être taillée de cette façon que par un peuple sachant fondre les métaux et en fabriquer des outils.

L'Amérique centrale n'est pas une contrée dont l'exploration soit facile. Une chaleur accablante, la puissance de la végétation, l'insouciance des habitans actuels tout contribue à décourager l'antiquaire. Toutefois, dans le Yucatan, les voyageurs ont fait une ample récolte d'observations intéressantes, rien qu'en passant, car il n'est même pas nécessaire d'y creuser la terre pour en exhumer les restes des temps antéhistoriques. Ce pays est, à vrai dire, l'Égypte du Nouveau-Monde. Le sol est jonché d'édifices en ruine; à peine y a-t-il

une bourgade, une maison de campagne, dont les murs ne recèlent des pierres sculptées provenant de constructions plus anciennes. Les Espagnols, qui y vinrent les premiers, n'y firent pas attention; s'en fussent-ils souciés davantage, l'Anahuac leur avait offert déjà le spectacle de tant de merveilles qu'ils ne s'étonnaient plus de rien. Ici les habitans primitifs construisaient avec la pierre, le mortier et le bois. La voûte était inconnue; on y suppléait par des arceaux semblables à ceux des monumens cyclopéens de l'Europe, formés de pierres horizontales en saillie les unes sur les autres; les murs étaient recouverts d'enduits ornés de peintures. Le plus étrange est que les bois employés dans ces édifices, par exemple pour les linteaux de porte, ont survécu aux ravages du temps. Cela prouve-t-il que le climat est salubre, que le bois est de bonne qualité, ou bien que les monumens sont en réalité beaucoup plus modernes qu'on le voudrait faire entendre? On peut poser ces questions, mais non les résoudre. L'aspect général des constructions, quoiqu'un peu lourd, n'est pas sans grâce. Les règles de l'art et de la solidité y sont observées, ce qui en explique la longue durée. Les sculptures qui les décorent ne manquent point de mérite. On a fait la remarque que la figure humaine y est représentée en de justes proportions, soit en statues de pierre, soit en relief sur les poteries. En somme, ces œuvres sont l'expression d'une civilisation avancée. Les Mayas, auxquels on en attribue le mérite, furent sans contredit des gens instruits, délicats. On hésite avec raison à voir leurs descendans dans les habitans du pays, qui vivent indolemment à côté de ces ruines magnifiques.

Palenqué, dans l'isthme de Tehuantepec, est encore une ville antique oubliée au milieu des forêts, dans l'un des sites les plus délicieux du littoral. En 1746, deux siècles après que les Espagnols s'étaient établis dans la province, un missionnaire découvrit ces ruines par hasard; elles ont été souvent visitées depuis, elles ne l'ont pas encore été avec le soin qu'elles méritent. Ce que l'on retrouve à Palenqué, de même qu'à Copan, à Uxmal et en cinquante autres endroits, ce sont des pyramides colossales surmontées de constructions grandioses que l'on peut prendre pour des temples. Les arbres qui poussent au milieu des pierres avec une vigueur tropicale n'ont pas permis de faire une exploration complète. Des voyageurs modernes ont pu cependant en rapporter de nombreux dessins. Des bas-reliefs en stuc, assez bien conservés, méritent surtout d'attirer l'attention; ils représentent des hiéroglyphes, des personnages en diverses attitudes avec une singulière variété d'habillement et d'accessoires, bien que la tête humaine se présente toujours de profil avec un front déprimé, qui était, faut-il croire, une marque de beauté ou de distinction pour les artistes de cette époque.

Quelle est la date des temples de Palenqué? Quel peuple les a construits? Le seul fait incontestable est que cette ville était en ruines lorsque les Européens arrivèrent. Les uns veulent qu'elle ait été recouverte par la mer pendant plusieurs siècles, ce qui expliquerait l'état de conservation dans lequel on la retrouve. D'autres y prétendent reconnaître les attributs de la mythologie hindoue, que des émigrans asiatiques auraient apportée il y a un millier d'années, on ne dit point par quelle voie. D'autres enfin attribuent ces monumens aux architectes inconnus de cette nation maya, qui aurait vécu prospère dans l'isthme américain entre le premier et le dixième siècle de notre ère, qui aurait tiré ce qu'elle savait de son propre fonds et que des catastrophes inouies, peut-être une invasion de barbares, auraient plus tard anéantie ou rejetée dans la vie sauvage. Y a-t-il rien au monde de plus étrange que cette architecture mystérieuse, exhumée après des siècles d'abandon sans qu'aucun document en raconte l'origine ou l'histoire?

Les ruines dont il a été question jusqu'ici étaient assurément l'ouvrage de nations paisibles, car il n'y a pas apparence de travaux défensifs aux alentours; au Mexique, et plus au nord, on croit distinguer au contraire des fortifications. Les antiquités mexicaines sont l'œuvre des Nahuas, moins policés et plus belliqueux que leurs voisins du sud. Elles sont aussi moins bien conservées, non pas que le climat fût plus destructif, mais parce que les Européens, loin de les protéger, ont contribué à les faire disparaître. A Mexico, par exemple, il ne reste rien de la capitale de Montézuma. Les palais du souverain ont été démolis aussi bien que les maisons du pauvre peuple. Les temples n'ont pas laissé de traces. Tout ce que l'on a retrouvé dans les temps modernes se réduit à quelques pierres sculptées déterrées par hasard en nivelant les rues de la cité. Il y a cependant de beaux restes en quelques endroits. La pyramide de Cholula, près de laquelle Cortez livra l'une de ses plus sanglantes batailles, et celle de Xochicalco rappellent, par la forme ou par le mode de la construction, les monumens du sud. Pourtant il y a des différences telles qu'il serait impossible de les rapporter à un seul et même peuple. Les sculptures sont d'une autre école. La pyramide est le type favori dans l'une et l'autre contrée, par quoi s'établit entre les antiquités du Nouveau-Monde et celles de l'Égypte une analogie apparente dont il ne faudrait pas abuser. Lorsque la pierre se rencontrait à portée, l'architecte savait la tailler avec art; à défaut de pierre, il employait la brique séchée au soleil. Il est remarquable du reste que ces édifices sont dus à un peuple qui en était à l'âge de pierre ou tout au plus à l'âge de bronze. Le cuivre, l'étain, l'argent, l'or, étaient connus, mais non le fer, qui aurait été plus utile. Enfin, dernier indice à noter, les ruines paraissent plus

récentes et moins bien travaillées à mesure que l'on avance du sud au nord. Les mêmes archéologues qui veulent que Palenqué et Copan remontent à des milliers d'années admettent fort bien que les monumens mexicains aient été bâtis par les Toltèques ou même par leurs successeurs, c'est-à-dire entre le VIe et le XVe siècle. De là cette conséquence que le tout ne peut provenir d'une nation unique, originaire du nord-ouest, qui se serait avancée d'étape en étape, faisant à chaque pas de nouveaux progrès. Mayas et Nahuas sont des peuples différens, de souche commune peut-être, mais qui se sont développés parallèlement. Le problème de leur origine n'en devient pas d'une solution plus aisée.

Des ruines d'un tout autre genre subsistent dans les provinces de Chihuahua, d'Arizona et du Nouveau-Mexique, sur les confins de la république mexicaine et des États-Unis. Les pyramides, la décoration architecturale, les sculptures disparaissent, les édifices n'ont plus le caractère de temple ou de mausolée, les inscriptions sont moins soignées. De grands murs à plusieurs étages semblent avoir été la clôture d'une forteresse. Quelquefois il y a plusieurs enceintes concentriques, et l'on passe de l'une à l'autre par des échelles au lieu de portes. C'est sous cet aspect fruste que se présentent les *casas grandes* au confluent du Colorado et du Gila. On l'a vu, les habitans modernes de ce pays forment des groupes distincts; les uns, nomades, vivent en plein air; d'autres, sédentaires, ont pour demeure des *pueblos* ou villages fortifiés dont la disposition rappelle ces monumens du passé. Que les Aztèques aient occupé cette région avant d'envahir l'Anahuac, que ces monumens soient les vestiges de ce qu'ils savaient faire avant d'avoir reçu la civilisation du midi, ce n'est qu'une conjecture appuyée sur de vagues traditions locales. Le seul point hors de discussion est que le bassin du Rio-Colorado fut jadis plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui, et cependant les Indiens n'y ont guère été troublés, car les hommes de race blanche y ont peu pénétré jusqu'à ce jour. D'où vient donc cette décadence? Est-ce le climat qui est devenu plus sec, rendant le sol moins fertile? Cet abandon fut-il causé par une invasion de barbares? Questions insolubles avec les renseignemens que l'on possède, comme tant d'autres questions que se pose l'antiquaire américain. Il est bon d'observer que le territoire dont il s'agit est moins connu que les autres parties du Mexique ou des États-Unis, parce que les Apaches ne font pas grâce aux voyageurs qui s'y aventurent. Le gouvernement de Washington y a envoyé récemment plusieurs explorateurs qui ont été plus heureux, mais qui n'y ont découvert que des vestiges d'une civilisation primitive.

En dehors des régions dont il vient d'être question, il n'y a plus d'autres traces que celles laissées par des populations d'une culture

imparfaite. Dans la Californie et l'Orégon, deux provinces que les hommes de race blanche ont colonisées avec une rapidité prodigieuse, il n'y a pas de ruines que l'on puisse rapporter à des peuples plus avancés que ceux qui l'habitaient seuls il y a trente ans. Des mortiers de pierre, des travaux de mine, des murs en pierre brute, des inscriptions informes gravées sur le roc, voilà tout. Plus loin encore, dans le nord-ouest, apparaissent des amas de terre ou de pierres qui semblent être des sépultures. Au delà, dans l'Alaska, il n'y a plus rien. Les tribus qui y vécurent jadis n'ont laissé nul témoignage de leur existence; celles d'à-présent n'en laisseront pas davantage.

Il n'en est plus de même dans la partie orientale du continent. Partout, du lac Érié au golfe du Mexique, et surtout dans les vallées du Mississipi et de l'Ohio, se montrent des tertres, de forme et de dimensions variées, les uns coniques, d'autres en pyramides, quelques-uns représentant en plan l'image des animaux ou de l'homme comme des bas-reliefs gigantesques modelés sur le terrain. Il y en a des milliers dans les états du centre de l'Union américaine; au nord, ils sont rares, au Canada, il n'y en a presque pas. Il a donc existé jadis dans cette région un peuple dont l'industrie se manifestait par des constructions de ce genre. Il vaut la peine d'examiner avec détails ce que furent ces monumens, comment ils sont distribués, à quel usage ils furent destinés.

Dans le bassin du Mississipi, les vallées offrent trois ou quatre terrasses successives produites par l'érosion des eaux. Les ouvrages en terre dont il est question se voient sur les terrasses les plus élevées, jamais sur le niveau inférieur de la vallée, d'où l'on pourrait conclure peut-être qu'ils datent d'une époque à laquelle ce niveau était moins bas qu'aujourd'hui. Le site que préféraient les hommes de ces temps reculés était le confluent de deux rivières. Les matériaux employés sont ce que fournit sur place le sol naturel, c'est-à-dire de la terre, des fragmens de rocher; il n'y a pas trace de pierres taillées ou superposées avec art, ni de briques cuites au soleil, comme on en voit beaucoup dans les provinces méridionales. Le plus souvent, un fossé creusé au long du remblai en a fourni la substance. Si le lieu choisi est un mamelon, le tertre en couronne le sommet, en suit les contours, avec des brèches en guise de portes aux endroits les plus accessibles. Dans ce cas, il est peu contestable que le tertre est une fortification. Bien plus, on observe que le chemin qui conduit à la rivière voisine est protégé de part et d'autre par un rempart. Ailleurs les remblais affectent une forme géométrique tout à fait correcte; ce sont des cercles ou des carrés aussi réguliers que s'ils avaient été piquetés par un ingénieur moderne. La superficie enclose est toujours considérable; elle mesure plusieurs

hectares : c'est en plaine que l'on aperçoit les ouvrages de cette sorte, auxquels les savants modernes attribuent un caractère religieux. Parfois se présentent des pyramides tronquées dont le sommet est une plate-forme sur laquelle il y a des cendres et des ossemens calcinés, des objets divers. On suppose que chacun de ces monticules fut le soubassement d'un temple analogue à ceux de l'Anahuac, seule analogie du reste qui se puisse établir entre les reliques de l'un et de l'autre pays. On n'y retrouve pas de pierres taillées; peut-être, s'est-on dit, les hommes de ce temps ne savaient-ils bâtir que des édifices en bois. Cependant on serait tenté de croire que les constructions en pierre sont antérieures partout aux constructions en bois. Il existe encore dans l'Illinois un de ces tertres dont la base a 210 mètres sur 150 de côté, avec une hauteur de 27 mètres au-dessus du sol naturel, en sorte que le volume de terre remuée que cela suppose n'est pas inférieur à 750,000 mètres cubes (1). Souvent le monticule est conique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de plate-forme au sommet. Enfin quantité de tertres ont peu de hauteur, mais une grande surface, avec des contours qui rappellent les images les plus diverses. Ici, c'est un oiseau les ailes étendues; là, c'est un alligator, le corps ployé, la queue recourbée, la bouche ouverte comme s'il allait avaler un tertre plus petit, de forme ovale, placé devant lui. Tels sont les singuliers monumens que l'on rencontre par milliers aux États-Unis, dans les contrées les plus fertiles, rapprochés les uns des autres, non sans intention toutefois. L'Ohio paraît avoir été le centre des peuplades inconnues, les *Mound-Builders*, qui les érigèrent. Au sud, les pyramides tronquées sont plus abondantes; au nord, et en général sur les frontières du territoire occupé par ces peuplades, les enceintes fortifiées sont plus fréquentes. Les archéologues américains n'ont pas manqué d'y faire des fouilles; quelquefois même on a coupé un tertre pour une route ou pour un chemin de fer. On en a déterré beaucoup de choses : des ossemens, des silex taillés, des poteries souvent élégantes, des pipes sculptées avec soin. Les seuls métaux découverts sont le cuivre et l'argent, surtout le cuivre, que fournissaient sans doute les mines du Lac-Supérieur. Il est difficile au surplus de discerner si ces restes proviennent des *Mound-Builders* eux-mêmes ou bien s'ils y ont été déposés à une époque plus récente. Les Indiens ont toujours manifesté une sorte de vénération pour les monticules dont leur territoire est si bien garni. Leur attribuant une origine mystérieuse, ils en ont fait des lieux sacrés et y ont enterré leurs morts.

(1) Plusieurs voyageurs allèguent que ces monticules ont une origine géologique, et par conséquent ne sont pas l'œuvre des hommes. Cette opinion ne paraît pas avoir été soutenue avec succès.

Il y a donc eu jadis dans le bassin du Mississipi un peuple nombreux, vivant sous l'empire des mêmes lois, de la même religion, puisqu'il a laissé des marques identiques de son existence sur une surface de grande étendue. Il labourait la terre selon toute apparence, car les tribus adonnées à la chasse ou à la culture pastorale sont nomades et n'élèvent pas de monumens; d'ailleurs le territoire dont il s'agit est le plus fertile qu'il y ait dans l'Amérique du Nord. Ce peuple ne savait tailler ni la pierre ni le bois; peut-être les outils lui faisaient-ils défaut : le cuivre et l'argent ne se retrouvent qu'en masses non travaillées. Un certain sentiment esthétique se révèle par le tracé des enceintes sacrées et par les poteries que l'on en exhume. Cependant, à en juger par leurs terrassemens gigantesques, les *Mound-Builders* avaient plus de persévérance que d'adresse. Qu'ils fussent civilisés pour le temps où ils vivaient, ce n'est pas contestable; ils étaient religieux aussi, puisqu'ils ont laissé des édifices qui ne peuvent avoir servi qu'au culte divin, et cruels sans contredit, car les emplacemens de leurs autels témoignent, à n'en pas douter, que les sacrifices humains leur étaient habituels. Il n'y a rien dans les traditions indiennes qui permette de croire que les indigènes actuels soient leurs descendans. Depuis quelle époque ont-ils disparu? Le problème est des plus obscurs; les monumens en terre ne se dégradent guère plus en cinq cents ans qu'en cinquante siècles. Furent-ils les ancêtres des Mayas et des Nahuas qui colonisèrent le Mexique et l'Amérique centrale? Le seul rapprochement entre eux est la forme pyramidale de certains édifices, indice qui semblera fort vague à quiconque observe que la pyramide se montre aussi bien loin de là, sur les bords du Nil, à l'aurore d'une autre civilisation. Au surplus, s'il y avait identité entre ces populations primitives de l'Amérique septentrionale, pourquoi les territoires intermédiaires du Texas, de l'Arizona, n'auraient-ils pas conservé la trace de leur migration vers le sud? Il y a chez les Peaux-Rouges une légende lugubre qui se rapporte peut-être aux peuples constructeurs des tertres. Plusieurs siècles avant l'arrivée des Européens, une nation d'hommes blancs aurait été écrasée par ses ennemis dans la vallée de l'Ohio. Le Kentucky, théâtre de cet affreux carnage, aurait conservé chez les Indiens le surnom de « terre sanglante. » Les monticules situés dans cet état offrent un aspect inachevé qui atteste que l'œuvre des architectes fut brusquement interrompue. On veut même que les tribus natives les moins rebelles à la propagande européenne, les Natchez par exemple, aient été les survivans de cette nation vaincue. Nul ne saurait dire ce qu'il y a de vrai dans cette histoire mystérieuse.

Il semble probable, en résumé, qu'il y a eu dans l'Amérique du Nord plusieurs centres de civilisation indépendans les uns des au-

tres. S'ils furent contemporains ou successifs, la science archéologique est encore impuissante à le démontrer. L'Amérique du Sud, moins connue jusqu'à ce jour, ne fera sans doute que compliquer la question lorsqu'on l'aura mieux étudiée. Ce que l'on sait déjà des anciens Péruviens dénote un état social analogue à celui des Mayas, quoiqu'en réalité dissemblable par les détails. Ainsi les habitans du Pérou étaient mieux approvisionnés en métaux utiles ou précieux, même une tribu connaissait le fer. Leurs monumens, les poteries, les bijoux, les armes que l'on en retire ne rappellent guère les objets similaires du Yucatan. Les Incas se distinguent notamment de leurs compatriotes du nord par la construction de grandes routes qui franchissent les ravins sur des remblais entre deux murs de maçonnerie et les fleuves au moyen de ponts suspendus. Prétendra-t-on que tous ces peuples sortirent d'une souche unique? Alors il faudrait admettre qu'ils se dispersèrent au temps où ils étaient encore sauvages. Ni leur architecture ni leur langage, ni leurs traditions ni leur mythologie n'indiquent une origine commune. Au surplus, on serait encore embarrassé d'éclaircir le mystère de cette origine. Les hypothèses auxquelles les savans se sont livrés sont toutes insuffisantes par quelque point.

III.

Aux premières nouvelles de la découverte d'un nouveau monde, philosophes et théologiens se trouvèrent bien perplexes. Les doctrines de l'Écriture étaient-elles donc en défaut? Cette Amérique qui surgissait tout à coup du néant pour ainsi dire, peuplée de races étranges dont personne ne comprenait la langue, couverte de plantes et d'animaux que l'on n'avait jamais vus ailleurs, ne venait-elle pas contredire les idées reçues? Et si l'on voulait à toute force que cette autre création fût identique avec celle de l'ancien monde, comment et à quelle époque les espèces vivantes avaient-elles franchi l'océan? Les mêmes problèmes se posent aujourd'hui avec plus d'indépendance d'esprit, mais non avec une moindre obscurité. C'est par d'autres moyens, il est vrai, que l'on en recherche la solution, car il n'est personne qui ne sourirait maintenant en entendant dire que Noé, par la grande expérience de l'art naval qu'il avait acquise à l'époque du déluge, fût capable de construire des vaisseaux de gros tonnage, et d'envoyer quelques-uns de ses petits-enfans au-delà de l'Atlantique.

Avouons d'abord que les légendes populaires sont ici d'un faible secours. La raison en est simple : ceux qui les recueillirent les premiers, après la conquête, pour les transcrire dans une langue eu-

ropéenne, furent des Espagnols ou des Indiens frais convertis à la religion chrétienne, que tourmentait le désir d'accorder ces légendes avec les récits bibliques. Presque toutes les tribus de l'Amérique septentrionale racontent que leurs ancêtres sont venus du nord, ou de l'est, ou de l'ouest, que le voyage fut long, qu'il fallut traverser de vastes plaines, des lacs, de hautes montagnes. En quel sens tout ceci doit-il être entendu? Ce lac est-il l'Atlantique? Ce long voyage a-t-il duré des jours ou des mois? Pour quiconque n'a aucune idée des dimensions de notre planète, les bornes de l'horizon sont le bout du monde. Les traditions locales mentionnent presque toutes un grand déluge, auquel quelques hommes auraient seuls échappé par la protection divine. Ceci est trop vague pour que la science archéologique en puisse faire la base d'une théorie plausible. Les chroniques péruviennes parlent de géans qui seraient arrivés par mer et, après avoir dompté les indigènes, auraient construit des édifices magnifiques. Au Mexique, il est question d'hommes blancs, très barbus, vêtus de longues robes, qui seraient arrivés de l'Orient; ces mystérieux missionnaires auraient enseigné aux habitans du pays l'architecture, les arts utiles, une nouvelle religion, après quoi ils seraient repartis à l'improviste sans qu'on ait su ce qu'ils étaient devenus.

Cependant il n'en a pas fallu davantage pour que l'on cherchât en Europe ou en Asie les origines de la civilisation américaine. Parmi les hypothèses émises, il en est trois qui se présentent avec plus de chances de succès : la civilisation qui a produit les monumens de Copan et de Palenqué serait venue de l'est avec les Phéniciens, ou du nord avec les Scandinaves, ou de l'ouest avec les Chinois. Examinons l'une après l'autre chacune de ces hypothèses, en commençant par la moins vraisemblable, celle qui attribue à des navigateurs sémitiques la découverte anticipée de l'Amérique.

Il n'est pas contesté que les Phéniciens furent les meilleurs marins de l'antiquité. Des colonies qu'ils fondèrent sur les rives de la Méditerranée, on en retrouve les débris soit dans les souvenirs de chaque pays, soit dans la nomenclature géographique, soit encore dans les récits que nous ont légués les écrivains grecs; mais ces navigateurs étaient jaloux de tenir leurs découvertes secrètes, comme le furent deux mille ans plus tard les Espagnols et les Portugais. Ils cachaient avec soin leurs expéditions au dehors du monde méditerranéen, qui était alors le monde connu. On raconte que les relations de voyages entrepris au-delà des colonnes d'Hercule étaient déposées à Carthage dans un temple que les Romains détruisirent avec Carthage elle-même, se rendant coupables ainsi d'un acte de vandalisme qui nous a privés sans doute de précieux renseignemens sur la géographie des temps primitifs.

Que les Phéniciens aient connu les Canaries, Madère, les Açores, il y a lieu de l'admettre. Quelques-uns de leurs navires auraient même été poussés par la tempête jusqu'aux rivages d'une île mystérieuse traversée par des fleuves navigables et peuplée d'hommes qui vivaient dans l'abondance. Cette île est-elle l'Amérique? Les souvenirs anciens des indigènes du Nouveau-Monde s'accordent-ils avec ce récit fantastique? Lorsque Fernand Cortez envahit le Mexique, les habitans de ce royaume l'accueillirent comme s'ils attendaient son arrivée. Montézuma lui-même avoua que des hommes blancs, barbus et fort industrieux étaient annoncés par la tradition. Il en était venu jadis, ils étaient partis en disant qu'ils reviendraient. Deux légendes avaient cours à ce sujet. A une époque inconnue, mais fort reculée, un héros nommé Quetzalcoatl avait débarqué dans le fleuve de Tampico, venant de l'Orient avec ses compagnons. Ces étrangers payèrent l'hospitalité qu'on leur avait donnée en enseignant au peuple l'art de travailler les métaux et de sculpter les pierres; puis ils repartirent en promettant de revenir. Quetzalcoatl aurait été l'initiateur des Mexicains. Un autre héros, Votan, aurait joué le même rôle chez les nations mayas. Arrivé par mer avec de nombreux émigrans, il aurait soumis toutes les tribus de l'Amérique centrale et leur aurait imposé des lois; puis il serait retourné dans son pays natal et en serait revenu après avoir visité Rome, Jérusalem et la tour de Babel. C'est du moins ce que racontait en 1691 Francisco Nunez de la Vega, évêque de Chiapa, d'après un manuscrit hiéroglyphique que les Indiens se transmettaient de main en main depuis vingt siècles, à l'appui de quoi certains commentateurs modernes font observer que l'art grec ne désavouerait pas les édifices de Palenqué, ville construite par Votan, et qu'il y a dans les mythes mayas bien des analogies avec les religions et les mœurs de l'antiquité phénicienne; mais il n'y a dans tout cela nulle preuve précise; la langue, le plus sûr guide des recherches antéhistoriques, ne révèle aucune parenté lointaine entre les peuples dont il s'agit. Il n'y a là par exemple rien de comparable aux rapprochemens ingénieux que l'érudition moderne a constatés entre le sanscrit ou le zend d'une part, et le latin ou l'allemand de l'autre. Il n'est pas sérieux de prétendre que le nom de *cannibales* vient du carthaginois Hannibal; il est insuffisant de dire qu'en Phénicie, de même qu'en Amérique, les sacrifices humains étaient en honneur, et que dans les deux pays on jetait les enfans au feu pour apaiser le courroux des dieux (1).

(1) M. Bancroft raconte que l'on avait trouvé dans son pays natal une pierre sculptée sur laquelle les savans de l'endroit prétendirent distinguer des caractères hébraïques. Il ajoute avec esprit que ces hiéroglyphes n'avaient de commun avec l'hébreu que

La colonisation de l'Amérique par les Scandinaves se présente-t-elle avec des témoignages plus solides? Il est certain que les Islandais avaient découvert le Groënland et le Labrador au xe et au xie siècle de notre ère; peut-être des navigateurs irlandais les avaient-ils précédés. Le fait est attesté par les sagas, récits héroïques de l'Islande dont l'authenticité n'est pas douteuse. Il y a deux cents ans, on a retrouvé au Massachusetts, sur les bords de la rivière Taunton, un bloc erratique de granit sur lequel des caractères bizarres sont gravés en creux. Il est impossible que ce soit l'œuvre des Indiens, qui, ne connaissant point le fer ni l'acier, n'auraient pu travailler le granit. Les savans modernes prétendent y trouver la preuve que les Scandinaves visitèrent autrefois ces rivages. Le fait est au fond très probable. Il est à supposer que la zone boréale était moins froide il y a mille ans qu'elle ne l'est aujourd'hui, que les mers du Groënland n'étaient pas encore encombrées de glaces, que par conséquent il n'était pas beaucoup plus difficile d'aller du Groënland au Labrador que de la Norvége en Islande et de l'Islande au Groënland; mais les Islandais du moyen âge n'ont connu, d'après leurs propres récits, que l'extrême nord du nouveau continent. Ils n'ont eu de relations qu'avec les Esquimaux, qui ne sont même pas Américains à vrai dire; à peine ont-ils entrevu les Peaux-Rouges. Lorsque survint une série d'hivers rigoureux qui chassa leurs navires des mers polaires encombrées de glaces, ils abandonnèrent la province mystérieuse de Vinland, où le hasard les avait conduits, ils en partirent sans avoir soupçonné les civilisations du Mexique et du Pérou. Si curieux que soient ces voyages transatlantiques du xie siècle, il n'en est rien advenu qui ait modifié la population ou les mœurs de l'Amérique.

Humboldt, dont le voyage à la Nouvelle-Espagne fut presqu'une révélation, tant les observations qu'il y fit sont supérieures aux vagues descriptions des Espagnols, Humboldt crut découvrir une analogie frappante entre l'Inde et le Mexique. « La communication entre les deux mondes, dit-il, se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monumens, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie. » L'assertion est précise; par malheur, l'Asie était peu connue au temps du savant voyageur, et l'Amérique l'était moins encore. Le bouddhisme, dont il lui semblait retrouver la trace dans les ruines de l'Amérique centrale, n'avait pas encore été étudié comme il le fut depuis. L'hypothèse présentée par Humboldt a trouvé plus récemment des dé-

d'être également indéchiffrables pour ceux qui avaient fait la découverte. L'archéologie américaine a par malheur été étudiée surtout par des hommes qui n'avaient aucune notion scientifique.

fenseurs convaincus. Il en est même qui ont prétendu reconnaître dans les annales chinoises la mention de voyages effectués entre l'Asie et le Nouveau-Monde longtemps avant Christophe Colomb.

Li-Yan, historien chinois, qui vivait au VIIe siècle de notre ère, parle d'un pays nommé Fou-Sang, situé à 40,000 *li* de la Chine vers l'Orient. Un prêtre bouddhiste de Samarcande y avait été et en était revenu. Il semblerait même que les voyages entre le Fou-Sang et la Chine étaient fréquens. Ce que la chronique en raconte s'accorde peu, il est vrai, avec ce que nous connaissons de la côte occidentale de l'Amérique; elle parle de chevaux, il n'y en avait point dans le Nouveau-Monde avant l'arrivée des Espagnols. Ces voyageurs asiatiques auraient propagé le bouddhisme dans les contrées qu'ils avaient découvertes; or on ne retrouve rien d'analogue en Californie ou dans l'Orégon, et les analogies que Humboldt croyait découvrir entre les monumens du Mexique et ceux de l'Inde ou du Thibet sont au moins douteuses.

Qu'il y ait eu des communications même fréquentes entre le Japon et l'Amérique avant les temps modernes, personne n'oserait le nier, car le hasard seul pousse souvent les barques japonaises jusqu'aux rivages de la Californie. M. Bancroft rapporte, d'après un observateur consciencieux, que depuis 1852, c'est-à-dire depuis que la Californie est colonisée par la race blanche, on a recueilli vingt-huit navires asiatiques sur ce littoral, dont douze seulement étaient vides. Le courant froid qui sort de l'Océan-Arctique par le détroit de Behring ramène vers le continent américain toutes les barques égarées dans le Pacifique. Nous ne refuserons donc pas d'admettre que des naufragés chinois ou japonais ont été jetés par les vents sur les côtes du Nouveau-Monde, qu'ils y ont apporté leur industrie, leurs idées religieuses, quelques mots de leur langage, et même que certains d'entre eux ont eu plus tard la chance de retourner dans leur pays d'origine, mais que cette émigration accidentelle ait eu une influence sensible sur la civilisation des contrées, telles que le Mexique, le Yucatan, le Pérou, situées bien plus au sud, c'est ce que rien ne démontre. Admettons que les bouddhistes ont connu la Californie, de même que les Islandais ou les Irlandais visitèrent le Canada avant Christophe Colomb, que l'on découvrira peut-être quelques vestiges de leur passage, cela ne suffit pas à expliquer l'origine des monumens de Copan ou de Palenqué.

Il faudrait retrouver les traces d'une migration en masse comparable à celle qui pousse les Européens vers l'Occident depuis trois cents ans, ou bien encore à celles si nombreuses qui ont renouvelé la face de l'Europe au commencement de l'ère chrétienne. Dans les temps de barbarie, les migrations de ce genre ne s'opé-

raient jamais que par terre, ou du moins elles ne franchissaient que des bras de mer d'une faible étendue. Les Esquimaux eux-mêmes en sont un exemple. Ce peuple curieux qui occupe toutes les terres arctiques, depuis le Kamtschatka jusqu'au Groënland, en passant par l'Alaska, la baie d'Hudson et le Labrador, se montre partout avec les mêmes coutumes, avec une langue uniforme, avec les mêmes caractères physiques. Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin pour constater que l'Asie a fourni des habitans à l'Amérique. Seulement les Esquimaux se confinent dans la région polaire : ils y vivent à l'état sauvage. Entre eux et les Indiens Peaux-Rouges, surtout entre eux et les peuplades civilisées de l'Anahuac, il y a des différences que le climat n'explique point; ou mieux encore, il n'y a nulle analogie que l'archéologue, le linguiste, l'ethnologue puisse apercevoir.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, il est impossible d'assigner une origine vraisemblable à la civilisation de l'Amérique centrale. Il n'y a autour d'elle que des déserts ou des océans. Son passé est obscur, puisqu'elle n'a pas laissé d'histoire authentique. Est-elle exotique ou indigène? Nul ne le saurait dire. La tradition rapporte que des hommes blancs, barbus, sont arrivés à diverses époques; ces instructeurs providentiels, Votan ou Quetzalcoatl, venaient de l'Orient. Il n'y a peut-être au fond de cette croyance populaire que le souvenir d'un naufrage. Un navire européen aura été jeté à la côte, entraîné par la tempête en dehors des voies habituelles du commerce. Les indigènes auront recueilli quelque jour sur le rivage de l'Atlantique des Européens vigoureux, bien vêtus, à demi-noyés peut-être, qu'ils auront accueillis comme des êtres envoyés du ciel. Il ne serait pas extraordinaire que quelques-uns de ces marins, échappés à la mort, se fussent fixés dans le pays, où ils seraient devenus de grands personnages, presque des apôtres. Ainsi naissent les légendes qui se propagent ensuite à la faveur de la crédulité publique.

Sous quelque face qu'on l'envisage, le problème des antiquités américaines se présente avec une égale obscurité. Ne le dissimulons pas; cela tient en partie à l'incompétence des hommes qui s'en sont occupés. Comment l'origine des peuples indo-européens s'est-elle si bien éclaircie depuis un demi-siècle? Des savans de tous pays, français, allemands, anglais, ont parcouru l'Inde et la Perse, ils ont étudié les langues indigènes, interprété les livres sacrés de ces contrées lointaines; les renseignemens qu'ils avaient recueillis ont été discutés, les conjectures aventureuses ont fait place peu à peu à des théories plus sages. Les érudits ont su de même restituer d'après des monumens écrits l'histoire perdue de l'Égypte

et de la Chaldée. Une exploration consciencieuse des localités, l'étude des langues modernes que l'on y parle, voilà les matériaux que des hommes de génie ont mis en œuvre pour reconstituer les annales obscures de l'ancien monde.

En Amérique, il faudrait suivre la même marche pour arriver au même résultat; mais les difficultés sont plus grandes, au moins en ce moment. L'exploration des antiquités mexicaines, encore incomplète, présente des obstacles presque insurmontables; notre longue expédition du Mexique n'a servi presqu'à rien sous ce rapport, c'est triste à dire. La population actuelle de ce beau pays ne manifeste aucune aptitude scientifique. Aux États-Unis, il y a moins d'indifférence pour les recherches archéologiques; mais le territoire de l'Union est immense, les érudits, peu nombreux d'ailleurs, y ont beaucoup à faire; toutefois il serait injuste de méconnaître les progrès que l'érudition y a faits en ces dernières années. Les dernières explorations de l'Arizona et du Colorado par des officiers de l'armée fédérale, témoignent que les Américains du Nord ne se laissent pas absorber par des préoccupations utilitaires. Mais le terrain est immense, et un peuple neuf se trouve embarrassé d'avoir à explorer un si vaste continent.

C'est donc en Europe encore que les études américaines ont leurs plus fervens disciples. Au mois de juillet 1875, un congrès international des américanistes se réunissait à Nancy. Le programme des questions qui y furent discutées se résume à peu près dans les pages qui précèdent. On n'oserait affirmer que l'archéologie américaine ait fait beaucoup de progrès en cette réunion solennelle. Ce qui vaut mieux, les questions y ont été bien posées. Comme il arrive toujours dans un débat auquel le gros public est admis, on a vu s'y produire des faits contestables, des théories invraisemblables. Cependant des érudits dont la voix fait autorité ont replacé la discussion sur le terrain qui lui convient. MM. de Rosny, Foucaux, les docteurs Dally et Joly, de Hellwald, se sont accordés pour combattre toutes les thèses douteuses, toutes les solutions prématurées. A les en croire, il n'y a encore aucune raison de penser que l'Amérique ait été peuplée dans les temps primitifs par les Chinois, ou par les Phéniciens ou par les Scandinaves. Rien ne prouve que la civilisation de l'Anahuac et du Yucatan soit issue de l'Inde ou de l'Égypte. Le seul point qui soit bien établi est que les preuves font défaut. Autant dire que le champ reste ouvert à toutes les conjectures. Pour ce motif, il en est une que l'on ne saurait passer sous silence : c'est celle qui soutient que l'apparition de l'homme sur la terre est antérieure aux dernières révolutions du globe. Que les montagnes et les mers aient été produites par des convulsions subites

de l'enveloppe terrestre, comme l'enseigne la géologie classique, ou qu'elles soient le résultat de mouvemens lents et progressifs, suivant le dire des partisans de l'évolution, l'homme aurait vécu à une époque où les continens avaient une forme bien différente de celle qu'ils présentent aujourd'hui. Il y aurait eu alors une grande île entre l'Europe et l'Amérique, l'Atlantide, dont Platon parle quelque part. Sur cette île, qui était une des plus belles régions du monde, vivait un peuple instruit et civilisé auquel les Chaldéens et les Égyptiens, de même que les habitans préhistoriques de l'Amérique centrale, auraient emprunté la majeure partie de leurs connaissances. On s'expliquerait par là que l'usage de bâtir des pyramides se retrouve en Amérique comme sur les bords du Nil, qu'il y ait des traditions et des mœurs communes entre des peuples que sépare l'Atlantique. Les indigènes des Canaries, vulgairement appelés Guanches, seraient les derniers survivans des Atlantes. Par malheur, cette belle hypothèse ne repose que sur les plus vagues indications. Le gouffre profond dans lequel descend la sonde entre les Canaries et les Açores ne décèle aucun vestige d'un continent disparu. La linguistique ne se prête à aucun rapprochement entre nos idiomes et ceux du Nouveau-Monde.

Il est d'autres savans qui veulent tout simplement que les Américains primitifs aient été des autochthones, enfans de leurs propres œuvres, à qui la civilisation de nos ancêtres n'aurait rien donné ni rien emprunté. L'Amérique aurait été un centre de création. « Dieu a créé des mouches en Amérique, a dit Voltaire, il a bien pu y créer des hommes. » Des écrivains plus sérieux observent simplement que la présence de l'homme et des animaux utiles s'explique à la rigueur par une migration, mais que cette explication est en défaut pour les animaux nuisibles. Les Américains se seraient alors développés à l'écart; seuls, ils auraient trouvé le langage, découvert les arts utiles, conçu des mythes, établi des lois morales ou politiques, et tout cela cependant aurait une certaine analogie avec les institutions similaires des citoyens de l'ancien monde parce que l'homme, toujours semblable à lui-même, a partout les mêmes idées, aboutit partout aux mêmes résultats.

Ne nous amusons pas trop longtemps sur de vaines spéculations. Rien ne nuit plus aux progrès des sciences que d'y introduire des thèses chimériques. Constatons, comme on l'a fait au congrès de Nancy, qu'il n'y a rien que de douteux dans les origines américaines et que la seule méthode efficace pour résoudre ces énigmes consiste à comparer des faits, à discuter des observations sans jamais y apporter de parti-pris.

H. Blerzy.

LA

CONSTITUTION DU SOLEIL

D'APRÈS DE RÉCENTES RECHERCHES.

I. *Le Soleil*, par le père A. Secchi, S. J., 2e édition, Paris 1876. — II. *La Constitution physique du soleil*, par M. Faye, de l'Institut, 1874.

Les beaux jours de l'astronomie descriptive semblent revenus. Délaissée longtemps par les observatoires pour une besogne moins attrayante peut-être, mais plus urgente, — l'inventaire des astres sans nombre et la détermination exacte de leurs positions sur la sphère céleste, l'étude des mouvemens de la lune et de toutes les planètes, — elle a repris faveur depuis que des moyens d'observation nouveaux promettent des découvertes d'un ordre capital. La certitude du succès a multiplié le nombre des volontaires désireux de contribuer d'une manière sérieuse au progrès de notre connaissance de l'univers. En Italie, où la sérénité du ciel semble inviter à ce genre d'études, on a vu se fonder, il y a peu d'années, la *Société des spectroscopistes*, qui se donne pour tâche de surveiller le soleil et d'en dessiner jour par jour les changeans phénomènes, — tâche pénible et vaste, dont l'illustre directeur de l'observatoire du Collége romain, le révérend père Secchi, a été quelque temps presque seul en Italie à porter le poids. En Angleterre et en France, en Amérique, en Allemagne, l'analyse spectrale appliquée aux corps célestes n'a cessé de se développer entre les mains des

Janssen, des Lockyer, des Huggins, des Young, des Rutherfurd, de tant d'autres qui se sont jetés avec ardeur dans la carrière nouvelle ouverte par l'apparition de cette admirable méthode. Dans toutes les parties du monde, des observatoires spéciaux sont voués à l'étude régulière de l'astre qui si longtemps s'est dérobé à nos investigations sous son voile de lumière.

I.

Ce qui en effet a empêché les astronomes des siècles derniers d'étudier le soleil d'une manière suivie, ce qui en rend toujours encore l'observation difficile, c'est sa lumière trop forte pour des yeux humains. A l'horizon seulement, où d'épaisses vapeurs éteignent l'éclat de ses rayons, nous pouvons le contempler sans danger, et c'est ainsi que des taches exceptionnellement larges ont été vues de temps en temps sur le disque du soleil aux époques les plus anciennes; les annales des Chinois mentionnent jusqu'à quarante-cinq cas de ce genre. Galilée lui-même, lorsqu'il essaya sur les astres du ciel le pouvoir magique de sa première lunette, n'osa affronter le soleil qu'au moment du coucher : encore les observations qu'il fit ainsi devaient-elles finir par lui coûter la vue. Le père Scheiner, qui découvrit le phénomène des taches solaires à Ingolstadt en 1611, pendant que Galilée de son côté les montrait tous les jours aux lettrés de Rome dans le jardin Bandini, avait trouvé un autre moyen de se garantir de l'éclat du soleil : il interposait entre l'œil et l'oculaire de la lunette un épais verre bleu. Plus tard, il imagina de projeter l'image du soleil, formée par la lunette, sur un écran de papier blanc. Enfin l'astronome hollandais Jean Fabricius, qui avait devancé Scheiner et Galilée de quelques mois dans la découverte des taches, recevait l'image solaire dans une chambre obscure, à travers un trou circulaire pratiqué dans le volet.

Tant qu'on ne se sert que d'une lunette de dimensions modérées, les verres de couleur, épais et d'une teinte foncée, sont d'un emploi commode, bien qu'ils ne garantissent pas toujours l'œil d'un éblouissement plus ou moins persistant, et que la chaleur concentrée des rayons solaires les fasse souvent éclater, de sorte qu'il faut toujours avoir une provision de verres de rechange. On ne tarda donc pas à reconnaître certains détails de la structure des taches, à distinguer le noyau noir de la pénombre grise qui l'entoure, à remarquer les *facules* ou points brillans dont les environs des taches sont parsemés; mais pendant deux siècles on n'alla guère plus loin. C'est qu'en effet les anciennes lunettes étaient trop faibles pour montrer beaucoup de détails, et lorsqu'on faisait plus tard

usage d'instrumens puissans, on ne savait rendre la chaleur et la lumière supportables, même pour un œil protégé par un verre bleu, qu'en réduisant notablement l'ouverture de l'objectif par un diaphragme ou écran circulaire, qui faisait perdre une partie des avantages des grands instrumens et nuisait à la netteté de l'image. Dans une bonne lunette, l'image d'une étoile se réduit à un point lumineux; mais, lorsqu'on a recours à un diaphragme, ce point devient un petit disque d'autant plus sensible que le diaphragme est plus étroit. Il en est de même dans le cas du soleil : chaque point étant dilaté, il en résulte une image plate et confuse où les détails sont comme noyés. On n'est parvenu à dégager ces détails que depuis qu'on s'est décidé à employer l'ouverture entière des grands instrumens; mais il a fallu auparavant trouver des moyens plus efficaces que les verres de couleur pour atténuer la chaleur et l'aveuglante lumière du soleil.

William Herschel avait essayé de remplacer les verres colorés par des liquides, il avait employé entre autres un mélange d'eau et d'encre; mais la chaleur y provoquait des mouvemens tumultueux qui troublaient la vision. Son fils, sir John, proposa d'observer le soleil avec un télescope à miroir de verre non étamé. Grâce au faible pouvoir réflecteur du verre, on devait ainsi obtenir une image beaucoup moins vive et susceptible d'être examinée à travers un verre bleu. Ce procédé a été récemment employé par M. Chacornac. A son tour, Léon Foucault a proposé d'argenter la surface antérieure de l'objectif d'une lunette; ce dernier ne laisse plus dès lors passer qu'une très faible proportion des rayons incidens, et donne une image très douce et agréable à l'œil; mais les astronomes se décident difficilement à sacrifier ainsi un objectif qui a coûté 20,000 ou 30,000 francs. Il est plus avantageux d'employer des oculaires spéciaux comme celui de sir John Herschel, qui ne laisse arriver à l'œil qu'une fraction de la lumière incidente réfléchie par un prisme de cristal, ou mieux encore un oculaire *polariscopique*. On dit qu'un rayon lumineux est polarisé lorsque toutes les vibrations se font dans un même plan. Quand on a obtenu ce résultat par un artifice quelconque (par exemple à l'aide d'une première réflexion), le rayon est en quelque sorte désarmé : il suffit maintenant de lui présenter un miroir sous un angle convenable pour l'affaiblir autant qu'on veut par une nouvelle réflexion. Les oculaires polarisans permettent donc d'éteindre la lumière et la chaleur de l'image solaire au degré voulu sans en altérer la couleur ni les détails.

Aussitôt qu'on appliqua ces oculaires à de puissantes lunettes, on découvrit que la surface lumineuse du soleil ou la *photosphère*,

loin d'être unie, se compose d'une multitude d'amas, de grumeaux de matière incandescente, séparés par un réseau d'intervalles obscurs. Ce sont des astronomes anglais, MM. Nasmyth, Dawes, Stone, qui ont les premiers reconnu cette structure de la surface solaire il y a quinze ans; mais déjà William Herschel en avait signalé l'aspect « marbré » ou « rugueux » et constaté l'existence d'une infinité de petits points noirs auxquels il avait donné le nom de *pores*. M. Nasmyth compare les amas brillans à des feuilles de saule, M. Stone les appelle « des grains de riz; » chaque observateur a recours à l'image qui lui paraît le mieux traduire ses impressions. D'après le père Secchi, on peut se faire une idée de l'aspect de la surface solaire en regardant sous le microscope du lait un peu desséché quand les globules ont perdu leur forme régulière. La granulation est surtout apparente dans les premiers momens de l'observation; mais bientôt l'image se trouble, et les détails deviennent moins distincts, parce que l'œil se fatigue en même temps que l'objectif s'échauffe ainsi que l'air contenu dans le tube de la lunette.

Le père Secchi attribue à ces grains ou filets brillans une largeur moyenne d'un tiers de seconde, ce qui représente de 200 à 300 kilomètres en mesures itinéraires. Un astronome américain, M. Langley, qui dispose d'une lunette de 33 centimètres d'ouverture, affirme qu'avec de forts grossissemens ces grains se résolvent à leur tour en granules beaucoup plus petits. Sans doute le degré de subdivision apparente ne dépend que du pouvoir des instrumens dont on fait usage. Dans le voisinage des taches, les grains de riz s'allongent, se soudent les uns aux autres, en se groupant perpendiculairement aux bords de la pénombre; ils offrent alors, d'après M. Dawes, l'aspect des brins de paille enchevêtrés d'un toit de chaume; pour d'autres, c'est une multitude de petits ruisseaux qui ravinent le talus d'un gouffre où ils vont se déverser.

Les éclipses totales de soleil auraient fourni aux anciens astronomes de précieuses occasions d'étudier le contour du bord solaire à l'abri des rayons éblouissans qui, en temps ordinaire, l'empêchent d'être visible, et qui sont interceptés par la lune lors d'une éclipse. Malheureusement ce n'est guère que depuis une trentaine d'années, depuis l'éclipse de 1842, que l'attention des savans s'est portée de ce côté. Jusqu'alors on se bornait à noter l'instant précis de l'occultation du soleil par la lune, en vue de la rectification des tables astronomiques, et l'on ne se dérangeait point pour aller observer une éclipse dans l'Inde ou en Chine. Les descriptions obscures et confuses qu'un certain nombre d'observateurs anciens avaient données des phénomènes dont ils avaient été témoins n'étaient pas comprises. L'éclipse totale de 1842, dont l'observation avait été

préparée de longue main, et qui devait être visible en France, en Autriche et en Italie, fut une véritable révélation : pour la première fois on eut des relations concordantes et précises du phénomène de la couronne, de celui des protubérances roses qui font saillie le long du bord solaire, et l'on se demanda quelle était la signification réelle de ces étranges apparences. Les éclipses suivantes, notamment celle du 18 juillet 1860, pour laquelle les astronomes de tous les pays s'étaient donné rendez-vous en Espagne, et celle du 18 août 1868, qui fut observée dans l'Inde et l'Indo-Chine et qui présentait une durée exceptionnelle (6′ 25″), ont fait faire de grands pas à notre connaissance du soleil. En 1860, le père Secchi et M. Warren de la Rue réussirent à photographier les diverses phases de l'éclipse, avec l'auréole et les protubérances; en 1868, M. Janssen reconnut la nature chimique des protubérances et trouva le moyen de les observer en tout temps.

Les protubérances avaient d'abord causé tant de surprise que plus d'un astronome en contesta la réalité, et ne voulut y voir qu'une illusion d'optique, un simple effet de diffraction, comme les franges colorées qui se produisent quand la lumière rase les bords d'un orifice étroit. On chercha longtemps le moyen de les voir en dehors des éclipses. On explorait le bord du soleil à l'aide de verres ou de liquides colorés qui devaient éteindre la plus grande partie des rayons du spectre et ne laisser passer que les rayons rosés des protubérances. M. Huggins essaya sans succès une dissolution de carmin dans l'ammoniaque, combinée avec une solution de chlorophylle. Peut-être ce procédé réussirait-il, si l'on découvrait un milieu strictement monochromatique qui ne donnerait passage qu'aux rayons rouges de la raie principale des protubérances. En attendant, grâce à M. Janssen, le problème a été résolu par un tout autre moyen.

Cette belle découverte, qui est devenue le point de départ d'un vaste ensemble de travaux sur la physique solaire, a été elle-même une conséquence imprévue des applications de l'analyse spectrale à l'étude des astres. Depuis 1860, le spectroscope était employé à scruter la constitution chimique du soleil; mais tout se réduisait encore aux inductions qui se tirent des raies noires du spectre solaire, raies que l'on attribue, avec M. Kirchhoff, à une absorption exercée par les vapeurs des diverses substances dont le soleil est formé. On sait que la coïncidence d'un grand nombre de ces stries noires avec les raies brillantes des vapeurs et des gaz incandescens a permis de reconnaître dans le soleil la présence de beaucoup de corps simples connus des chimistes. Pourtant ces raies obscures ne sont, pour ainsi dire, que des épreuves négatives du

spectre caractéristique de ces corps; depuis quelques années, grâce surtout à M. Janssen, on les entrevoit directement par leurs raies brillantes.

Pendant l'éclipse du 18 août, qu'il observait à Gontour, dans l'Inde, M. Janssen avait vu le spectre ordinaire du soleil céder la place à un spectre gazeux, fourni par la pâle lueur de deux protubérances et composé de cinq raies brillantes dont les principales appartenaient à l'hydrogène; il en conclut que ces appendices roses sont des nuages d'hydrogène incandescent, et il se promit de revoir les raies lumineuses au grand jour. L'état du ciel l'empêcha de faire une tentative immédiatement après l'éclipse; mais le lendemain, en promenant la fente du spectroscope le long du bord solaire, M. Janssen vit quelques-unes des raies noires du spectre ordinaire se prolonger par de fines pointes brillantes, de la couleur des rayons dont les raies noires marquent la place dans le spectre. Ces lignes brillantes n'étaient autres que les raies caractéristiques de l'hydrogène, qu'il avait déjà vues la veille; elles trahissaient la présence d'une couche d'hydrogène incandescent dont les contours étaient indiqués par la hauteur variable des raies dans les divers points du disque. Comment la faible lumière des protubérances devient-elle visible dans ces conditions malgré l'éclat de la photosphère, qui n'est plus cachée par le disque de la lune, comme pendant l'éclipse? L'explication est fort simple : le prisme, qui étale la lumière solaire en un long ruban multicolore, l'affaiblit considérablement par cette dilatation, tandis que les raies brillantes des protubérances, étant à peu près monochromatiques, sont à peine dilatées et par suite ne perdent presque rien de leur intensité.

Tandis que M. Janssen découvrait dans l'Inde cet ingénieux procédé d'observation, M. Lockyer, à Londres, le cherchait de son côté et finit par réussir avant que l'astronome français pût faire connaître sa découverte en Europe. Il a donc une part légitime dans la gloire qui s'attache à ce nouveau progrès. Pendant quelque temps, la méthode de M. Janssen fut employée telle que l'inventeur l'avait conçue par les astronomes qui avaient porté leurs efforts sur la physique solaire; elle ne laissait pas pourtant d'être d'une application tant soit peu pénible. Il a suffi d'une légère modification pour la rendre tout à fait commode et pratique : en élargissant un peu la fente du spectroscope, on voit, non plus les raies, mais les protubérances elles-mêmes, telles qu'elles se montrent pendant les éclipses totales de soleil. Le capitaine Herschel, M. Huggins, M. Zœllner, ont fait ce dernier pas à peu près en même temps; désormais les bords du disque solaire peuvent être explorés avec la plus grande facilité tous les jours, si le soleil n'est pas complétement

caché par les nuages. Une foule d'astronomes, — MM. Zœllner, Huggins, Lockyer, Respighi, Secchi, Tacchini, Winlock et beaucoup d'autres, — dessinent régulièrement les protubérances qui s'aperçoivent autour du soleil. Généralement on les voit rouges, d'un rouge qui correspond à la raie C de Fraunhofer; mais on pourrait aussi les voir bleues, en dirigeant le spectroscope sur la raie F, ou encore violettes ou jaunes; l'image rouge est préférée parce qu'elle est plus lumineuse que les autres. La couleur rose ou fleur de pêcher que les protubérances présentent lorsqu'on les étudie à la faveur de l'obscurité des éclipses, résulte du mélange de ces diverses teintes élémentaires.

A certaines époques, où il se manifeste dans la fournaise solaire comme un redoublement d'activité, où les taches s'étendent et se multiplient, les protubérances envahissent la plus grande partie du bord de l'astre. Les formes de ces émanations gazeuses sont si variées et en même temps si mobiles, qu'il est souvent difficile de les décrire, et qu'il devient presque impossible de les classer. Parfois ce sont simplement des masses de couleur rouge qui ressemblent à ces gros nuages entassés à l'horizon qu'on appelle des *cumuli*, ou bien ce sont des brouillards légers, des traînées de fumée légère, qui simulent tout à fait l'aspect d'un ciel pommelé. La forme la plus ordinaire est celle de flammes à structure filamenteuse; rarement elles montent toutes droites, le plus souvent elles sont courbées comme par un vent violent, quelquefois elles se tordent en spirale. D'autres fois, ces appendices roses ressemblent à de gigantesques fleurs, ou bien ils forment des gerbes, des panaches, des éventails, des rayons, qui font songer à un colossal feu d'artifice. De temps à autre, on voit des nuages isolés, suspendus à une grande hauteur au-dessus de la photosphère, et lançant comme une pluie de feu dans toutes les directions. Rien ne peut donner une idée de la vivacité des teintes que présentent ces masses incandescentes, animées d'une activité intérieure où semble respirer la vie, qui montent et descendent, naissent et disparaissent, se forment et se transforment sans cesse sous les yeux de l'observateur qui les regarde de sa lointaine cachette.

Les nuages isolés s'élèvent quelquefois à des hauteurs immenses et tout à fait surprenantes. C'est ainsi que le père Secchi a vu, le 3 avril 1872, un nuage rose dont le bord supérieur était déjà à une distance d'environ 4 minutes d'arc (180,000 kilomètres) du bord solaire, monter en moins d'une demi-heure à 7′ 29″ (320,000 kilomètres), hauteur qui équivaut à un quart du diamètre du soleil ou à vingt-sept fois celui de la terre. Il résulte de ces nombres que

pendant près d'une demi-heure la hauteur de cette protubérance s'est accrue d'environ 90 kilomètres par seconde.

Il faut d'ailleurs distinguer entre les protubérances calmes et paisibles, faiblement lumineuses, dont les formes persistent assez longtemps, et les protubérances *éruptives* ou *flamboyantes*, qui possèdent une vive lumière, se transforment à vue d'œil et n'ont généralement que peu de durée. Les premières semblent composées d'hydrogène pur et d'une substance inconnue qu'on a provisoirement nommée *hélium*; les secondes au contraire entraînent à de grandes hauteurs des vapeurs de sodium, de magnésium, de fer, de calcium, etc. Ces éruptions de vapeurs métalliques, d'après le père Secchi et M. Spœrer, ne se montrent que dans la région des taches, c'est-à-dire à moins de 30 degrés de l'équateur solaire. Les jets de gaz embrasés sont parfois lancés avec une force d'impulsion incroyable, à en juger par la vertigineuse vitesse avec laquelle ils s'élèvent et qui, dans certains cas, dépasse 300 kilomètres par seconde (c'est sept cents ou huit cents fois la vitesse d'un boulet de canon) (1). En quelques instans, on voit parfois des changemens à vue s'opérer dans un espace dont l'étendue dépasse 100,000 kilomètres; on n'a pas le temps de les dessiner.

Une étude attentive fait bientôt reconnaître que les protubérances ne sont, pour ainsi dire, que des exagérations d'une couche continue de couleur rose qui enveloppe le soleil de toutes parts et à laquelle M. Lockyer a donné le nom de *chromosphère*. A vrai dire, on l'avait déjà remarquée pendant les éclipses : c'est « l'arc rose, » la « sierra » des observateurs de 1860. L'épaisseur apparente de la chromosphère varie beaucoup avec l'état du ciel et la puissance de l'instrument dont on fait usage; les observations spectroscopiques ne lui assignent que 10 ou 15 secondes, mais pendant les éclipses totales on aperçoit une faible coloration rose jusqu'à des distances beaucoup plus considérables (quelques minutes, d'après M. Respighi). Le contour de cette couche paraît d'ordinaire mal terminé, frangé de flammes petites et fines qui lui donnent un aspect gazonné; parfois ces flammes se développent davantage, et l'on croirait voir un champ où l'on brûle des herbes après la moisson. Aux époques de calme, cette enveloppe rose s'amincit singulièrement et

(1) Quelques observateurs parlent de vitesses encore plus grandes : M. Respighi veut avoir constaté des vitesses allant jusqu'à 800 kilomètres; mais un corps lancé avec une vitesse de 600 kilomètres quitterait déjà le soleil sans retour, comme un boulet lancé avec une vitesse initiale de 11 kilomètres quitterait la terre. On ne peut donc accueillir ces assertions qu'avec beaucoup de réserves, à moins qu'on n'admette avec quelques savans la diffusion indéfinie de l'hydrogène du soleil dans les espaces planétaires.

semble presque disparaître, comme par exemple l'été dernier. Cependant on peut s'assurer qu'elle existe partout, même au-dessus des taches; elle y paraît plus vive qu'ailleurs. Elle est aussi remarquablement élevée et presque toujours très agitée dans le voisinage des deux pôles solaires. A sa base, la chromosphère a une teinte plus vive : c'est la couche où se rencontrent les vapeurs métalliques. Cette couche n'a pas une seconde (700 kilomètres) d'épaisseur : on la voit apparaître un instant, avec ses nombreuses raies brillantes, à la fin d'une éclipse, au moment où le limbe de la lune va démasquer le bord du soleil; mais ce n'est qu'un éclair, ces raies brillantes sont aussitôt remplacées par les raies noires du spectre ordinaire quand le premier rayon de la véritable lumière du soleil jaillit derrière la lune. Le spectroscope permet encore de retrouver les plus fortes de ces raies, — celles du fer, du sodium, du calcium, du magnésium, — dans les protubérances qui se distinguent par un vif éclat et qui, d'après le père Secchi, sont de véritables éruptions. Sous un ciel très pur, comme à Palerme, parfois à Rome, ou sur le Mont-Sherman, où M. Young a observé à une hauteur de 2,800 mètres, on réussit même à voir les raies métalliques sur de vastes plages du contour solaire.

Les lignes brillantes que le spectre des protubérances renferme toujours, en tout temps, sont les quatre raies de l'hydrogène, qui sont aussi représentées, mais par leurs ombres noires, dans le spectre ordinaire du soleil, et une raie jaune à laquelle ne correspond aucune raie obscure du spectre ordinaire; on suppose qu'elle appartient à une substance inconnue sur la terre, à laquelle, à tout hasard, on a donné le nom d'*hélium*. Il ne serait pourtant pas impossible que cette raie fût due à quelque combinaison de l'hydrogène. Les autres lignes brillantes que l'on observe accidentellement, — le catalogue dressé par M. Young en renferme une centaine, — appartiennent à des corps dont la présence était déjà annoncée par les stries noires du spectre ordinaire. Le fer est représenté par 450 raies noires, dont 25 au moins ont été vues renversées, c'est-à-dire brillantes. La présence du titane est attestée par plus de 100 raies, dont une vingtaine peuvent devenir brillantes; le calcium en fournit 75, le manganèse 57; le cuivre, le nickel, le cobalt, le chrome, le sodium, le baryum, le magnésium, sont également représentés par des raies assez nombreuses pour que l'existence de ces corps dans la chromosphère puisse être considérée comme démontrée (1). Les 33 raies du nickel, enchevêtrées dans les raies du fer, rappellent la constance avec laquelle le premier de ces deux métaux accompagne le

(1) La présence du zinc, de l'aluminium, du strontium, du cadmium, du plomb, de urane, est moins certaine.

second dans les météorites, soit à l'état métallique, soit à l'état de phosphure double de nickel et de fer. Ce qui est curieux, c'est qu'il n'y a pas trace de chlore, de soufre, pas même de carbone, substances que l'on rencontre souvent dans les météorites; l'oxygène, l'azote, semblent également faire défaut, ainsi que les métaux nobles, l'or, le platine, l'argent. Peut-être l'absence des raies caractéristiques de ces corps tient-elle simplement à la température relativement basse de la chromosphère. On sait, au surplus, que les métaux nobles font aussi défaut dans les météorites (1).

La photographie est venue à son tour abréger et simplifier la tâche des observateurs. La première application de cet art à l'astronomie a été faite en France : dès 1845, MM. Fizeau et Foucault présentaient à l'Académie des sciences une épreuve photographique du soleil sur laquelle les taches étaient nettement visibles. Vers 1857, M. Warren de la Rue, en Angleterre, réussit à simplifier notablement le procédé, et à partir de l'année suivante son *photohéliographe*, instrument destiné à la reproduction régulière de l'image solaire, fut installé à l'observatoire de Kew, qui est en quelque sorte l'arsenal scientifique de l'Association britannique pour l'avancement des sciences et de la Société royale de Londres. La lunette du photohéliographe, qu'un mouvement d'horlogerie entraîne de telle manière qu'elle suit le soleil, donne des images de 30 centimètres de diamètre. L'appareil a fonctionné régulièrement jusqu'au printemps de 1872, où se terminait la période pendant laquelle M. Warren de la Rue s'était engagé à faire les frais de ces observations; il fut alors démonté et réparé, puis transféré à Greenwich. En moyenne, on a eu 170 jours par an où il a été possible de photographier le soleil, et le nombre moyen d'images obtenues chaque année est de 275. Depuis cette époque, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a fait installer un appareil semblable à Wilna, et l'observatoire de l'infant dom Luiz, à Lisbonne, a suivi cet exemple. Pour le Collége romain, le père Secchi a également fait construire un appareil photographique qui s'adapte au grand équatorial de cet établissement. Enfin nous savons que M. Warren de la Rue et le père Secchi ont employé la photographie dès 1860 à la reproduction des phases d'une éclipse totale de soleil; la comparaison de leurs épreuves a démontré l'identité des protubérances qui sont vues de deux stations différentes.

(1) L'analyse chimique des pierres météoriques a fait reconnaître dans ces fragmens d'astres une vingtaine d'élémens terrestres, parfois associés en combinaisons particulières que ne présentent jamais nos espèces minérales. Le caractère commun de ces composés, c'est un degré inférieur d'oxydation, une sorte de privation d'oxygène; M. Daubrée a pu les imiter en fondant des minéraux terrestres dans une enceinte désoxydante.

Il paraît toutefois que la photographie devient insuffisante lorsqu'il s'agit de reproduire les détails les plus intimes de la structure des taches, de fixer les fugitives apparences que jusqu'à présent l'œil seul peut saisir (1). Le père Secchi déclare nettement que les dessins à la main sont plus fidèles, et il cite comme particulièrement remarquables ceux que M. Tacchini, aussi habile dessinateur qu'astronome, exécute à Palerme. Au Collége romain, les dessins sont d'ordinaire faits au blanc de céruse sur fond noir. Ce qu'on a obtenu de plus beau en ce genre, c'est le grand dessin « typique » où M. Langley a réuni les détails les plus caractéristiques d'une tache solaire, et dont les reproductions commencent à se répandre.

II.

On peut dire qu'une ère nouvelle date de la découverte de ces admirables méthodes d'observation, qui vont en se perfectionnant de jour en jour et qui sans doute n'ont point dit leur dernier mot. Déjà l'on voit se fonder des observatoires spécialement destinés à les mettre en pratique : à Kew, à Oxford, à Palerme, à Wilna, à Potsdam, à Calcutta, on étudie régulièrement le soleil; en Amérique, les Winlock, les Langley, font servir à cette étude leurs puissantes lunettes, et bientôt peut-être aurons-nous à Vincennes un établissement où se poursuivront des recherches du même ordre. Grâce à cette activité soutenue, beaucoup de faits nouveaux ont été mis au jour depuis sept ans, et plus d'un point de la météorologie solaire a été complétement éclairci; mais il en reste beaucoup sur lesquels le débat est plus vif que jamais. Parmi les faits nouveaux, il y en a qui sont inattendus, qui soulèvent des difficultés auxquelles on n'avait pas songé; il est certain que l'étude directe des phénomènes a fait plus de progrès que la théorie, et qu'il reste à coordonner et à expliquer tous ces faits qui s'entassent un peu à l'aventure.

Et pourtant la théorie physique du soleil est un des problèmes les plus curieux, non-seulement parce qu'elle nous renseignerait en même temps sur les innombrables soleils qui brillent au firmament comme de petites étoiles, mais encore parce que le soleil est le centre de notre monde à nous. Kepler sentait profondément l'importance de cette question. « L'influence du soleil sur ce monde, dit-il, influence d'où dérivent ici-bas tout mouvement et toute vie, tout ordre et tout ornement de la nature, est telle, que plus on la considère et plus on la trouve merveilleuse. De là pour le philo-

(1) Cela tient sans doute à l'agitation de l'air, qui produit des déviations accidentelles des rayons, et aux rapides variations de la distance focale qui résultent de l'échauffement du tube.

sophe l'obligation de mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit, afin de s'élever à une théorie digne d'un tel sujet. »

La première question qui se pose lorsqu'on aborde le problème de la constitution physique du soleil, c'est évidemment celle-ci : le globe solaire est-il solide, liquide ou gazeux? Bien avant l'invention de l'analyse spectrale, Arago avait indiqué un moyen de connaître l'état physique d'un corps par certaines propriétés de la lumière qu'il émet; ce moyen est fourni par la coloration de la lumière polarisée. En examinant à l'aide de son polariscope les radiations d'un boulet chauffé à blanc, d'un bain de fonte liquide et d'une flamme de gaz d'éclairage, l'illustre physicien avait constaté que les corps incandescens, solides ou liquides, émettent toujours de la lumière polarisée sous des incidences obliques, tandis que les flammes ne présentent que de la lumière naturelle. Or la lumière qui vient des bords du soleil ne donne aucune trace de polarisation, pas plus que celle qui vient du centre. Arago conclut de son expérience que la photosphère est formée par des gaz incandescens.

Mais voilà qu'après le polariscope est venu le spectroscope, qui à son tour affiche la prétention de nous renseigner sur l'état physique des corps lumineux. On admet aujourd'hui que les gaz incandescens fournissent des spectres discontinus, composés de raies brillantes, tandis que les corps liquides ou solides, portés à l'incandescence, donnent des spectres continus. Les nébuleuses proprement dites offrent des spectres de la première espèce, qui prouvent qu'elles sont à l'état gazeux; au contraire, le spectre du soleil est un ruban continu; preuve évidente, semble-t-il, que la lumière qui le fournit émane d'un corps liquide ou solide. Ce spectre, à la vérité, est sillonné d'une multitude de fines raies noires, mais nous savons que ce sont des raies d'absorption dues à une atmosphère de vapeurs métalliques qui enveloppe la source lumineuse.

Comment concilier ces deux résultats opposés? La contradiction heureusement n'est qu'apparente. Les flammes de gaz examinées par Arago doivent leur lumière à des particules solides incandescentes qu'elles tiennent en suspension, et le spectre de ces poussières qui brûlent est en réalité continu. Ce n'est pas tout. Deux chimistes de grand mérite, M. Frankland en Angleterre, M. Cailletet en France, soutiennent que les gaz eux-mêmes donnent des spectres continus lorsqu'ils sont soumis à de fortes pressions. En faisant passer l'étincelle électrique dans des tubes contenant de l'azote ou de l'hydrogène comprimé, M. Cailletet a vu les raies s'élargir à mesure qu'il élevait la pression; vers 50 atmosphères, le spectre devenait continu et tellement brillant qu'une étincelle d'un tiers de millimètre éclairait tout le laboratoire. Or il est à supposer que les pressions qui se manifestent au niveau de la photosphère

sont infiniment plus élevées, car déjà en vertu de la pesanteur solaire tous les corps sont trente fois plus lourds à la surface du soleil qu'à la surface de la terre. Il s'ensuit que la continuité du spectre solaire ne prouve rien contre l'opinion qui veut que la photosphère soit formée de gaz lumineux.

Le plus ancien des problèmes qu'a soulevés l'étude du soleil, le problème classique, c'est l'explication du phénomène des taches. Et d'abord les taches sont-elles des cavités? C'était l'opinion de Wilson au siècle dernier, et elle reposait sur les effets de perspective que les taches présentent lorsque la rotation du soleil les amène près du bord. Lalande au contraire croyait que c'étaient les cimes des montagnes du soleil, des îlots qui de temps en temps perçaient la surface d'une mer ignée. D'autres y voyaient des scories qui surnageaient ou des nuages fuligineux flottant au-dessus de la surface lumineuse. William Herschel, observateur sans égal, adopta la théorie de Wilson; malheureusement il la gâta par sa bizarre conception des deux enveloppes superposées : une enveloppe extérieure, lumineuse, doublée d'une enveloppe opaque qui elle-même cache un noyau solide et obscur. Lorsqu'une éruption gazeuse, partant de ce noyau obscur, vient à déchirer les deux enveloppes, nous voyons par la déchirure paraître le noyau noir et les bords de l'enveloppe inférieure comme une lisière grisâtre qui est la pénombre de la tache. Cette théorie a longtemps régné dans les livres d'enseignement. M. Kirchhoff a fait voir combien elle est contraire aux principes de la physique, pour ne pas dire au bon sens : un noyau qui demeure froid au sein d'une fournaise! Il a suffi de signaler cette contradiction pour faire tomber toute la théorie. Mais il restait à décider si les taches sont des cavités ou des corps opaques suspendus au-dessus de la photosphère, car d'après M. Kirchhoff les effets de perspective peuvent aussi s'expliquer par des nuages étagés. M. Faye a fourni la preuve que ce sont des cavités : il l'a empruntée aux observations si précises de M. Carrington. Il a montré que le mouvement qui transporte les taches d'orient en occident ne devient parfaitement régulier que si l'on tient compte d'une correction due à la profondeur des taches. En regardant au stéréoscope deux photographies d'une tache, prises à un jour d'intervalle, on voit aussi très bien qu'elle forme un creux.

Une question toujours ouverte, c'est celle de l'enveloppe gazeuse qui s'étend au-delà de la photosphère. A-t-elle réellement l'énorme hauteur que lui attribuent quelques astronomes, et le père Secchi en particulier? Une atmosphère doit se trahir par les effets de réfraction et d'absorption qu'elle exerce sur les rayons lumineux. A la vérité, la réfraction, d'après les mesures du père Secchi lui-même, est très peu sensible à la surface du soleil; il n'en est pas de même des

effets d'absorption. Nous en avons la preuve d'abord dans les raies obscures du spectre solaire, ensuite dans l'affaiblissement considérable des radiations qui viennent des bords du soleil. Cet affaiblissement saute aux yeux lorsqu'on regarde une épreuve photographique du disque solaire : les bords sont toujours beaucoup plus sombres que les parties centrales. Le père Secchi a encore constaté par des mesures photométriques directes que l'éclat de la région voisine des bords est à peine le quart de celui du centre, et une pile thermo-électrique promenée des bords au centre a fait reconnaître une dégradation analogue du pouvoir calorifique de la surface solaire. Cet appâlissement si marqué prouve évidemment que les rayons qui viennent des bords traversent une épaisseur relativement considérable d'une atmosphère absorbante, et cela s'explique si on réfléchit qu'ils doivent raser la surface solaire, tout comme les rayons d'un astre qui se trouve à notre horizon rasent la surface terrestre et nous arrivent très affaiblis, après avoir percé l'air épais des basses régions de l'atmosphère. Ainsi tout prouve qu'une enveloppe vaporeuse entoure la photosphère; il s'agit seulement de savoir jusqu'où elle s'étend.

Pour M. Faye, l'atmosphère solaire, dans le sens qu'on donne d'ordinaire à ce mot, n'est qu'un préjugé. La mince chromosphère, chargée de vapeurs, que nous révèlent les observations, suffit, dit-il, à tout expliquer, attendu que le pouvoir absorbant des vapeurs métalliques est infiniment plus énergique que celui des autres gaz. La condensation des vapeurs métalliques n'est pas complète, les particules liquides ou solides de la photosphère sont donc constamment baignées dans les vapeurs qui leur ont donné naissance, et la lumière qu'elles émettent éprouve, en traversant ce léger voile, cette absorption spéciale d'où résultent les raies noires du spectre. C'est ainsi que la raie jaune du sodium se renverse, se change en raie noire (la raie D de Fraunhofer) dès que les vapeurs que dégage le métal incandescent commencent à former autour de ce dernier une petite atmosphère où la température est relativement basse. L'ensemble de ces vapeurs non condensées forme au-dessus de la photosphère comme un banc de brume, d'une épaisseur à peine appréciable, au-delà duquel il n'y a plus que des flammes, des jets confus d'hydrogène pur, et c'est tout. — Mais il est bien difficile d'admettre que ces protubérances qui jaillissent à des hauteurs égales au quart du diamètre solaire s'élèvent dans le vide absolu, et que la force d'expansion des gaz incandescens s'arrête presque au ras de la photosphère.

Lorsqu'il s'agit d'expliquer l'origine des taches, l'accord n'existe pas davantage. Pour M. Faye, qui les rattache à son ingénieuse théorie de la formation des astres, les taches solaires sont tout

simplement des tourbillons. Un des argumens qu'il invoque, c'est le phénomène de la segmentation des taches, qui s'observe assez fréquemment. « Il semble que les taches aient la propriété de se reproduire d'elles-mêmes, à la manière des animaux inférieurs, car ceux-ci se segmentent aussi, et leurs tronçons forment bientôt des êtres complexes tout semblables aux premiers. C'est un genre de multiplication qui dans le domaine des phénomènes mécaniques n'appartient qu'aux mouvemens giratoires, trombes, tourbillons ou cyclones. » Or d'où viennent ces tourbillons?

Le soleil, dit M. Faye, est un globe dont la densité moyenne est un peu supérieure à celle de l'eau, mais dont les couches extrêmes sont évidemment gazeuses. La surface de ce globe offre, sur un fond relativement obscur, d'innombrables amas de particules incandescentes, solides ou liquides, qui forment des nuages isolés, d'un éclat excessif. Évidemment l'énergie et la constance de la radiation du soleil sont liées à ces « grains de riz » de la photosphère. Or le rayonnement formidable de ces nuages incandescens ne peut pas toujours durer : il faut qu'ils se renouvellent sans cesse, par une circulation qui apporte à la surface la chaleur puisée dans la masse interne. Cette masse est formée de matériaux maintenus par une température excessive à l'état gazeux en totalité ou en partie. La température doit être pour beaucoup de substances supérieure à celle où les combinaisons chimiques deviennent possibles : elles resteront à l'état de vapeurs qui se disposeront par couches concentriques dont la densité ira en décroissant du centre à la surface et dont le pouvoir rayonnant sera relativement faible, comme celui des flammes sombres de certains gaz qui ont besoin d'être carburés pour pouvoir être employés à l'éclairage. Mais, le rayonnement vers l'espace refroidissant les couches extrêmes de la masse gazeuse, la température s'y abaisse bientôt assez pour que le jeu des combinaisons chimiques commence : dès lors on voit apparaître à la surface des poussières flottantes, d'un éclat incomparablement supérieur à celui des gaz. C'est ainsi que prend naissance la surface lumineuse, la photosphère; c'est ainsi que la nébuleuse devient soleil. Cependant les nuages de poussières solides sont beaucoup trop lourds pour rester indéfiniment suspendus dans la couche gazeuse où ils flottent; ils tombent lentement vers le centre, jusqu'aux régions où ils rencontrent une température capable de les vaporiser de nouveau : c'est une pluie de scories incessante, comparable aux phénomènes terrestres de la grêle et de la neige. La vaporisation de ces particules venues de la surface troublant à son tour l'équilibre des couches internes, des bulles de gaz remonteront à la surface comme du fond d'une marmite où bout de l'eau. De là une circulation incessante, un jeu régulier de courans des-

cendans et ascendans, qui renouvelle la photosphère et alimente la radiation du soleil. La photosphère est l'appareil régulateur où s'équilibrent ces deux influences opposées : la chaleur centrale et le froid de l'espace.

Maintenant, comme les zones successives et contiguës de la photosphère sont animées de vitesses de rotation différentes, il en doit résulter, comme dans l'atmosphère terrestre, comme dans nos rivières, des mouvemens tournans, des tourbillons, qui non-seulement absorbent les nuages lumineux de la photosphère, mais qui, exerçant une sorte d'aspiration sur les couches placées au-dessus, entraînent dans leur entonnoir évasé les matériaux refroidis de la chromosphère. Voilà, selon M. Faye, l'origine des taches. L'afflux de vapeurs froides serait la cause de l'opacité du noyau; les facules s'expliqueraient par le refoulement des courans ascendans qui donnent naissance aux nuages lumineux, et la pénombre résulterait de la condensation partielle de ces courans sur les flancs du tourbillon.

Cette explication ingénieuse des taches solaires a été développée par M. Faye avec beaucoup de sagacité; mais le père Secchi repousse l'hypothèse des tourbillons. Pour quiconque a l'habitude de suivre les évolutions des taches, dit le célèbre astronome romain, les mouvemens tourbillonnaires sont un phénomène tout à fait exceptionnel. Sur trois cents taches et plus qu'on observe dans le cours d'une année, sept ou huit seulement présentent d'une manière bien nette la structure spiriforme qui devrait caractériser les tourbillons; ce sont là de purs accidens qui ne sauraient servir de base à une théorie. Le plus souvent cette structure, lorsqu'on la rencontre, disparaît au bout d'un jour ou deux, tandis que les taches elles-mêmes subsistent encore longtemps après ce changement de forme. Quelquefois même le mouvement tournant, après s'être graduellement ralenti, reprend, mais en sens contraire. Tout cela prouve bien que le mouvement giratoire n'est nullement une propriété essentielle des taches.

En lisant l'ouvrage du père Secchi, on sent que l'auteur est depuis bien des années familiarisé avec les phénomènes dont il nous parle; ses descriptions, soutenues par de nombreux dessins, sont empreintes de cette vérité que l'on rencontre dans les récits des voyageurs qui dépeignent un pays où ils ont fait un long séjour. Très certainement cette éducation de l'œil réagit sur l'esprit, elle vous fait acquérir une sorte d'instinct sûr et presque infaillible qui vous avertit immédiatement et vous fait discerner ce qui, dans une explication, est contraire à la nature des choses ; c'est cet instinct pratique qui assure à l'observateur expérimenté une certaine supériorité sur les théoriciens et donne une grande autorité à ses juge-

mens. Or, pour le père Secchi, les taches sont des phénomènes d'éruption. Elles résultent de bouleversemens qui soulèvent par endroits la photosphère en donnant naissance aux brillantes facules, tandis que sur d'autres points il se forme des dépressions, des cavités plus ou moins régulières où se déposent les produits refroidis de l'éruption. Comme les fumerolles des solfatares, ces vapeurs condensées se réunissent en nuages épais qui arrêtent les radiations et font tache sur le fond lumineux de la photosphère (1). Puis ces nuages s'abaissent, s'enfoncent lentement, en vertu de leur poids, dans la couche lumineuse, et les taches se montrent à nous sous la forme de cratères remplis de fumées opaques, sur lesquels on voit parfois s'étendre des voiles roses d'hydrogène incandescent. Ces masses sombres ne tardent pas à être envahies par la matière lumineuse ambiante; de toutes parts, des langues de feu pénètrent dans l'intérieur de la tache, et souvent se rejoignent de manière à former des ponts qui, en s'élargissant, produisent la division, la segmentation de la tache. Ces filets, ces courans lumineux qui composent la pénombre sont des masses de matière photosphérique : les unes s'engouffrent dans la matière obscure pour s'y dissoudre ou pour y perdre leur éclat, les autres flottent encore à des niveaux plus élevés. La profondeur des taches, d'après les mesures de Wilson et du père Secchi, ne dépasse jamais un rayon terrestre (environ 6,000 kilomètres); en moyenne elle est de 2,000 kilomètres seulement. On croyait autrefois que la profondeur des taches mesurait l'épaisseur de la photosphère; rien ne nous oblige à l'admettre : la couche lumineuse peut s'étendre, au-dessous des taches, à des profondeurs inconnues.

On peut, dit le père Secchi, considérer la photosphère comme formée de flammes proprement dites, ou bien comme un brouillard lumineux, suspendu dans une atmosphère transparente, tout comme les nuages terrestres sont suspendus dans l'air, à cette différence près que les nuages solaires sont formés d'une matière beaucoup moins volatile. Si nous adoptons cette manière de voir, l'aspect extérieur de la photosphère ressemblera à celui que présenterait la terre enveloppée de nuages et vue de la lune. Cet aspect mamelonné s'observe quelquefois du sommet des montagnes, ou du haut d'un ballon qui plane au-dessus des nuages; on voit des nuages en forme de *cumulus* s'allonger, se masser, se dissoudre partiellement et disparaître sur place. On s'expliquerait par cette analogie la rapidité avec laquelle s'accomplissent certains changemens dans les taches sur une vaste étendue. Un changement de température,

(1) Les bouffées d'hydrogène qui sortent de ces foyers d'éruption ne paraissent pas produire le même effet, car le père Secchi a vu souvent à de vastes protubérances hydrogénées succéder des taches très petites.

produisant d'une part une condensation, de l'autre une vaporisation, peut rendre compte de déplacemens apparens qui exigeraient des vitesses fabuleuses. C'est ainsi que, par un temps calme, nous voyons parfois le ciel se couvrir de nuages presque instantanément ou bien s'éclaircir avec la même rapidité en l'absence de courans d'air assez violens pour expliquer le transport apparent de ces masses mobiles. De même un nuage peut paraître immobile malgré le vent qui devrait l'entraîner. Nous en avons un exemple dans ce qu'on appelle les « nuages parasites » de nos montagnes : l'air humide traversant une région très froide, la vapeur qu'il renferme s'y condense pour se vaporiser un peu plus loin, de sorte que le même espace est toujours rempli d'un brouillard qui se renouvelle à mesure qu'il disparaît.

Le phénomène des taches et des facules a d'ailleurs, pour ainsi dire, son complément naturel dans celui des protubérances. Depuis sept ans, l'étude régulière des protubérances, entreprise par le père Secchi et par d'autres astronomes, a mis en pleine évidence la relation étroite qui existe entre les deux ordres de phénomènes. En dessinant jour par jour les chaînes de protubérances que la rotation du soleil amène sur les bords visibles, le père Secchi a constaté qu'en somme, si l'on considère en bloc les résultats d'une série de rotations, les taches, les facules les plus brillantes et les protubérances éruptives se montrent de préférence dans les mêmes régions du disque solaire, c'est-à-dire dans les deux zones voisines de l'équateur qui sont comprises entre le 10e et 30e degré de latitude, et que les maxima de ces phénomènes ont lieu sensiblement aux mêmes époques. Lorsqu'on se borne à comparer les observations individuelles, cette coïncidence se trouve souvent en défaut; mais il n'y a rien là qui doive nous étonner, puisque les protubérances ne peuvent être vues que sur le bord, tandis que les taches et les facules s'observent dans le champ du disque. Au surplus, chaque fois qu'une protubérance considérable surgit au bord oriental, on est sûr de voir poindre le lendemain une tache au même endroit. Les protubérances les plus élevées sont des jets d'hydrogène; mais il y en a beaucoup, d'une hauteur moindre, où l'analyse spectrale fait reconnaître la présence de vapeurs métalliques, et des traces des raies métalliques se manifestent presque toujours à la base des grandes. Or assez souvent ces raies empiètent sur le disque solaire et se prolongent jusqu'au noyau d'une tache voisine du bord. C'est une preuve irréfutable que l'éruption de vapeurs métalliques a son origine près du noyau de la tache. Le père Secchi pense avoir constaté que les jets d'hydrogène pur s'élèvent généralement au-dessus des facules, et les éruptions métalliques sur les parties sombres des taches.

Ces éruptions, qui sans doute sont des crises violentes provoquées par des combinaisons chimiques s'opérant à une certaine profondeur au-dessous de la surface du soleil, donnent lieu à cette effervescence, à ces mouvemens tumultueux et désordonnés qui caractérisent la première phase des taches en voie de formation. Puis le calme se rétablit, la tache prend une forme arrondie assez régulière, les filets de matière lumineuse qui s'y engouffrent de tous les côtés donnent à la pénombre une structure rayonnée. Quand l'éruption est parvenue à cet état d'épuisement et de calme, il n'existe plus au-dessus de la tache que des émanations paisibles, des flammes courtes et peu lumineuses, et, lorsqu'elle arrive au bord occidental, il ne faut pas s'étonner de la voir disparaître sans laisser après elle de protubérance élevée.

La fréquence, l'étendue, la distribution, les mouvemens des taches solaires peuvent être étudiés à l'aide des moyens les plus simples : une bonne lunette qui projette l'image du soleil sur une feuille de papier blanc suffit pour cela. C'est la méthode de Scheiner, et elle avait déjà permis à ce sagace observateur de constater que les taches n'ont pas toutes la même vitesse angulaire, qu'elles ne donnent pas toutes pour la durée de la rotation du soleil la même valeur. De nos jours, ce procédé a été appliqué avec succès par le baron Schwabe, de Dessau, amateur distingué qui pendant quarante-deux ans, de 1826 à 1868, a employé tous ses loisirs à observer et à enregistrer avec soin les taches du soleil. En notant jour par jour le nombre des taches qu'il apercevait sur l'image solaire, M. Schwabe découvrit, ce qui est le rêve de tous les chercheurs, une loi. Il vit le nombre des taches varier d'année en année, croître d'abord, atteindre un maximum, puis décroître jusqu'à un minimum très marqué, pour reprendre ensuite une marche ascendante. Il y avait donc là des années grasses et des années maigres; la période fut provisoirement fixée à environ dix ans. M. R. Wolf, professeur à l'université de Zurich, entreprit alors de réunir et de discuter toutes les observations anciennes des taches solaires, et il montra que la période du phénomène est en moyenne de onze ans et demi. L'année de la découverte des taches solaires, 1611, était une année maigre, une année de minimum ; le dernier maximum a eu lieu en 1871, et cette année même nous sommes entrés dans une époque de minimum. Le soleil, on n'en peut douter, est une étoile variable au même titre que Mira de la Baleine, qu'Algol, que Bêta de Persée, à cela près que les variations d'éclat de ces étoiles offrent des périodes beaucoup plus courtes, et qu'elles sont beaucoup plus sensibles, car Mira par exemple s'éteint presque complétement à l'époque du minimum.

« Ce n'est pas sans une certaine répugnance inconsciente que les

modernes eux-mêmes ont envisagé ces faits, dit M. Faye. L'idée qu'une étoile puisse osciller quelque temps, comme une flamme qui va s'éteindre et finit par disparaître, choque d'anciens préjugés depuis longtemps oubliés, mais dont les racines vivent encore en nous à notre insu. » Nous sommes encore malgré nous esclaves de l'antique croyance à « l'incorruptibilité des cieux, » que Kepler osa le premier battre en brèche. Pourtant nous sommes bien obligés d'admettre que les astres ont eu un commencement et auront une fin, qu'après la période de formation vient la période de déclin, suivie d'une extinction finale. Ces périodes sans doute embrassent des milliers de siècles; mais, faute de les étudier dans le temps, nous les saisissons dans l'espace. « L'espace nous présente simultanément, dans l'armée céleste, des étoiles parvenues à toutes les phases de l'existence stellaire, de même qu'une forêt nous permet de suivre l'évolution d'un chêne dans la suite des siècles en nous montrant à la fois des arbres parvenus à tous les degrés de croissance. »

En 1841, un astronome français, M. Laugier, dont la science déplore la perte récente, entreprit une longue série de mesures micrométriques des taches solaires, dont la conclusion fut que les rotations, déduites du mouvement de taches diversement situées sur le disque, variaient de 24 à 26 jours, offrant ainsi un écart de deux jours entiers. Ce point a été complétement élucidé par le grand travail que M. Richard C. Carrington a exécuté de 1853 à 1861 à son observatoire de Redhill, et dont les résultats ont été publiés en 1863.

M. Carrington s'était proposé de dessiner jour par jour toutes les taches visibles, de tenir en quelque sorte une comptabilité régulière de la surface du soleil. Jugeant l'emploi de la photographie trop coûteux ou trop difficile encore, il s'en tint (et c'est dommage) à la projection de l'image solaire sur un écran de verre dépoli peint en jaune. L'image avait des dimensions très suffisantes (28 centimètres); on observait sur l'écran les passages des deux bords opposés du disque et ceux des taches par le réticule de la lunette, c'est-à-dire par les images de deux fils d'or en croix qui formaient des angles de 45 degrés avec la direction du mouvement diurne. La discussion des précieux matériaux accumulés par M. Carrington dans l'espace de sept années a donné pour les élémens du soleil, à savoir pour l'inclinaison de son axe et pour la situation de l'équateur solaire, des nombres qui diffèrent assez peu de ceux trouvés par M. Laugier; M. Carrington d'ailleurs déclarait que, pour obtenir une détermination plus précise, il faudrait au moins dépenser 5,000 livres sterl. (125,000 francs). On peut considérer comme une continuation de son travail les observations que M. Spœrer, professeur au gymnase d'Anclam, poursuit depuis 1861, et dont

les premiers résultats ont été résumés dans un ouvrage publié il y a deux ans (1).

M. Carrington a de plus réussi à mettre en évidence la loi d'après laquelle varie la rotation apparente des taches dans les zones successives de la surface solaire : la rotation des taches est d'autant plus lente, que leur latitude ou distance à l'équateur du soleil est plus grande. Dans la zone équatoriale, la rotation est d'un peu moins de 25 jours; sous le parallèle de 45°, elle approche de 28 jours. La rotation moyenne, conclue du mouvement des taches, semble être de 25 jours 9 heures. En dehors de cette inégalité frappante des vitesses de rotation sous les divers parallèles du globe solaire, les taches présentent des fluctuations qui les rapprochent et les éloignent de l'équateur. Quand le nombre des taches va en diminuant à l'approche des années maigres, elles semblent se concentrer dans les régions les plus voisines de l'équateur; puis tout à coup, à l'époque où la recrudescence va commencer, les taches apparaissent à des latitudes beaucoup plus élevées, et leurs zones semblent s'élargir. Il est évident que la fluctuation périodique des zones moyennes doit se rattacher aux mêmes causes encore inconnues qui produisent l'inégalité des rotations sous les diverses latitudes. Ce sont là des énigmes proposées à la sagacité des géomètres qui tenteront de nous donner la théorie des phénomènes solaires (2).

La période des taches solaires, avec ses maxima d'activité qui reviennent tous les onze ans, a son écho sur la terre. Le général Sabine, M. Wolf, de Zurich, et M. Gautier, de Genève, ont signalé à peu près simultanément une période semblable dans les variations diurnes de l'aiguille aimantée, dont l'amplitude atteint un maximum en même temps que la fréquence des taches. Puis l'on a constaté, en examinant le catalogue des aurores boréales dressé par M. Loomis, que les aurores, dont on connaît depuis longtemps l'étroite relation avec le magnétisme terrestre, présentent aussi cette même période de onze ans. Des esprits aventureux ont voulu aller plus loin et retrouver ce nombre cabalistique dans les alternatives de calme et de recrudescence des phénomènes volcaniques, dans les changemens de niveau périodiques des grands lacs de l'Amérique du nord, etc.; mais c'est se risquer sur un terrain où il est trop facile de perdre pied. La seule chose certaine, c'est que la période so-

(1) *Beobachtungen der Sonnenflecken zu Anclam*, von Prof. Dr G. Spœrer, Leipzig 1874.

(2) L'analogie apparente de cette double ceinture de taches qui s'étend de part et d'autre de l'équateur solaire avec les zones terrestres des vents alizés a conduit sir John Herschel et M. Spœrer à supposer l'existence de vents du même genre à la surface du soleil; mais la théorie des alizés solaires manque de toute base sérieuse, car on ne voit pas ce qui pourrait produire dans l'atmosphère du soleil une circulation semblable à celle qui est la cause des vents terrestres.

laire de onze ans régit aussi les phénomènes magnétiques du globe terrestre. M. Hornstein a même signalé dans les observations magnétiques de Prague une période beaucoup plus courte, qui semble dépendre de la rotation du soleil, et qui donnerait pour cette dernière une durée de 24 jours 13 heures, plus petite que celles que donnent les taches. L'existence d'un rapport entre les phénomènes solaires et le magnétisme terrestre est donc désormais hors de doute; il reste maintenant à décider si le soleil agit sur la terre directement par une influence magnétique proprement dite, ou indirectement, par la chaleur qu'il lui envoie, et qui est peut-être pour quelque chose dans la production des courans électriques auxquels on ramène l'explication du magnétisme terrestre. Quant à la cause de la période solaire elle-même, il faut avouer qu'elle nous est inconnue. On a voulu la trouver dans les conjonctions des planètes; mais c'est peut-être oublier l'énorme disproportion qui existe entre les masses planétaires et celle du soleil.

D'où vient l'énorme chaleur concentrée dans le brasier solaire, et comment se fait-il qu'en dépit d'un rayonnement formidable elle ne semble pas même diminuer depuis des milliers d'années? Les expériences de Pouillet, de sir John Herschel, nous ont appris que la chaleur que nous recevons pendant une année suffirait pour fondre une couche de glace qui envelopperait la terre et aurait 30 mètres d'épaisseur; on peut en conclure que la radiation totale du soleil ferait fondre dans le même temps une couche de glace de 6,000 kilomètres qui entourerait le soleil lui-même; elle serait engendrée par la combustion d'une couche de houille de 27 kilomètres. Si nous adoptons les vues de Laplace sur la formation du système solaire par la condensation successive d'une vaste nébuleuse, on peut expliquer la température élevée du soleil par les collisions des myriades d'atomes qui sont venus se réunir pour former l'astre central. Quant à l'entretien de la chaleur solaire, l'hypothèse célèbre de M. Waterston en rend compte par une pluie incessante de météores cosmiques qui se précipitent dans le soleil, et dont la force vive devient feu; mais cette hypothèse, qui d'ailleurs soulève bien des difficultés au point de vue astronomique, devient inutile lorsqu'on admet, avec M. Faye, une circulation incessante qui, en ramenant à la surface de l'astre la chaleur des couches centrales, y maintient une température constante, qui ne s'affaiblira que dans le cours des âges.

Quelle est cette température de la surface du soleil? La réponse est difficile, car, en s'appuyant sur des mesures directes de la radiation solaire, les physiciens sont arrivés aux résultats les plus discordans. Le père Secchi et M. Waterston soutiennent que la température du soleil dépasse 4, peut-être 10 millions de degrés; des

physiciens français, M. Vicaire, M. Violle, affirment, avec plus de raison probablement, qu'elle doit être inférieure à 3,000 degrés centigrades. Ces divergences prouvent cependant que la question n'est pas mûre et qu'elle demande de nouvelles recherches, comme la plupart des problèmes que soulève l'étude de la constitution physique du soleil.

Il n'en saurait être autrement. Nous ne pénétrerons pas si vite les mystères de ce monde de feu, de ce foyer de force et de lumière qui roule dans l'immensité et nous traîne à sa suite par la lisière de la gravitation. Cette distance de 37 millions de lieues, qu'un boulet mettrait un an à franchir, a beau être diminuée par les télescopes, l'œil devine plutôt qu'il ne voit ce qui se passe dans ces lointains parages. Et lorsqu'il s'agit d'interpréter ce que nos regards ont saisi, nous raisonnons toujours comme des habitans de la terre, oubliant à chaque instant que toutes les conditions sont changées là-bas. A dire vrai, les bases nous manquent pour comprendre le soleil : le plus souvent, on raisonne dans le vide. Il semble qu'il serait temps d'aborder par l'analyse la théorie de l'équilibre d'une masse gazeuse incandescente, soumise aux formidables pressions et aux températures non moins effrayantes qui doivent régner dans l'intérieur du soleil; une pareille théorie, appuyée sur des expériences où l'on tenterait de se rapprocher de ces conditions hypothétiques, fournirait des points de départ sérieux à l'interprétation des phénomènes que nous révèlent nos puissantes lunettes.

Lorsqu'on songe aux difficultés que présentent des recherches théoriques sur un terrain encore si peu solide, on comprend que l'observation continuera pendant longtemps peut-être à devancer la théorie. L'optique appliquée marche à pas de géant. Tandis qu'il y a vingt ans un objectif de 12 pouces était considéré comme le *nec plus ultra* de l'habileté des opticiens, M. Alvan Clark, à New-York, a déjà construit des lunettes dont les objectifs ont 26 pouces d'ouverture, et l'Observatoire de Paris entrera bientôt en possession d'une lunette encore plus puissante, qui sera le pendant de son gigantesque télescope à miroir de verre argenté. Ce sont là de vastes préparatifs, et nul doute que de nouvelles conquêtes dans le domaine de l'observation ne soient à la veille d'être réalisées. Comme le disait M. Carrington, les grosses dépenses en fait d'instrumens ne sont jamais perdues, et il est certain qu'il y a des phases dans l'évolution de chaque science où un pas nouveau devient une question d'argent. Pour faire avancer aujourd'hui notre connaissance du soleil, il semble plus rationnel de recourir aux « grands moyens » que de laisser se multiplier à l'infini les efforts isolés, tentés avec des moyens insuffisans.

R. Radau.

REVUE MUSICALE

Il y a au théâtre des sujets qui sont toujours à faire ou à refaire: *Jeanne d'Arc* est de ce nombre. Qui relèvera le catalogue des pièces écrites sous l'invocation de la pucelle de Domremy, drames, opéras, pantomimes? Soumet en fait une tragédie classique, Schiller une tragédie romantique, laquelle ne serait même, à proprement parler, qu'une éblouissante féerie. Jamais l'histoire ne fut si complaisamment traitée; un étranger seul pouvait se permettre de pareilles licences, disons mieux, de pareils sacriléges envers la plus illustre et la plus sainte de nos chroniques nationales. « Je vous répète que je n'ai rien fait que du commandement de Dieu et que je n'ai jamais tué personne. » Celle qui dans le procès s'exprime ainsi est travestie en amazone de la *Jérusalem* du Tasse, on la voit batailler et se démener furieusement, elle tue en virago Mongommery dans une lutte corps à corps, s'élance l'épée haute contre le chevalier Lionel, dont le casque sous le choc jaillit en éclats, et la voilà qui soudain, en apercevant les traits de son jeune et brillant adversaire, la voilà qui devient amoureuse et succombe à l'insolation foudroyante, ni plus ni moins que Juliette quand elle aperçoit Roméo. Alors sa damnation commence; à *ces voix* qui venaient du ciel succèdent les voix de la passion, qui viennent de l'enfer : comme elle fut naguère possédée de Dieu, elle se sent désormais possédée du démon; après l'illuminisme le sortilége, et, pour que personne n'ignore la confusion de sa pauvre âme et de son pauvre esprit, elle se dénonce elle-même. C'est d'abord Agnès Sorel qui reçoit sa confidence, puis le roi, puis ses sœurs, puis tout le monde; si bien que, chassée, honnie et mise au ban, l'infortunée erre à travers bois pendant l'orage et ne trouve d'abri que dans une hutte de charbonniers, d'où presque aussitôt elle est expulsée, car le fils qui revient du camp la reconnaît. « Chère mère, que faites-vous? à qui donnez-vous l'hospitalité? C'est la sorcière d'Orléans! » N'admirez-vous pas la pente tout allemande que prend ici la chronique française? On songe involontairement à *Geneviève de Bra-*

bant, aux contes des frères Grimm, vous nagez en plein romantisme germanique; du procès de Rouen, pas un mot, rien du bûcher. Tombée aux mains d'Isabeau de Bavière, qui, elle aussi, bat la campagne en Bellone casquée et cuirassée, notre héroïne est enfermée dans la tour du nord; du haut de sa bastille, elle assiste au combat qui se poursuit dans la plaine avec des fortunes diverses : tantôt c'est le léopard qui l'emporte et tantôt c'est la bannière aux fleurs de lis. Tout à coup cependant le parti de France ploie, le roi est menacé, les lances bourguignonnes déjà l'enveloppent; pauvre Jeanne, affolée à l'idée que ton gentil seigneur va devenir le prisonnier des Anglais, comment t'y prendras-tu pour le tirer de ce nouveau pas? Elle invoque ses saintes, rompt ses liens et se précipite par la fenêtre du donjon. Qu'est-ce après tout que cent coudées quand l'aile des anges vous soutient? Ainsi rendue par miracle à la liberté, la Pucelle, sa hache en main, se rue au plus fort de la mêlée et reçoit le coup mortel en dégageant son roi. Jeanne meurt sur le champ de victoire, et, tandis que les drapeaux s'inclinent au-dessus d'elle, le ciel lui ouvre ses portes d'or, et des légions de séraphins, chantant et semant des fleurs, sillonnent les airs à sa rencontre. Vous voyez d'ici l'apothéose.

Tout cela, au point de vue de l'histoire, est simplement absurde, et cependant cette féerie, — car, je le répète, c'en est une, — nous montre de temps à autre, par éclairs, un poète de génie. La scène de Jeanne avec le chevalier noir dénonce un maître. A l'horizon se dresse la cathédrale de Reims, que le soleil empourpre d'un nimbe de feu, et dans la campagne, où l'on se bat, la Pucelle d'Orléans s'est égarée à la poursuite d'un chevalier mystérieux dont le sinistre aspect l'intrigue et l'épouvante. Elle le somme de lever sa visière et de croiser le fer bravement; l'inconnu ne répond que par des paroles brèves et prophétiques. Irritée, elle s'élance sur lui et le traverse de son épée lorsque soudain, au bruit du tonnerre, le spectre se fond dans les vapeurs du soir et disparaît. Ce chevalier noir, c'est le destin, le propre destin de la vierge guerrière qui vient l'avertir au moment suprême : « Jeanne d'Arc, jusqu'aux murs de Reims, la victoire t'a portée sur ses ailes; que ta renommée te suffise, congédie la fortune qui t'a suivie en esclave, avant que, frémissante du joug, elle s'affranchisse d'elle-même. » Que dire aussi ou plutôt que ne pas dire du caractère de Talbot, ce chef militaire, ce tacticien éprouvé, ce penseur placé là comme antithèse au surnaturalisme ambiant? Vaincu par un idéal dont le sens lui échappe, il se fait noblement tuer quand il voit ses soldats s'enfuir éperdus devant ce qu'il appelle « une œuvre de pure jonglerie » et meurt en stoïcien, seul, sous un arbre de la forêt, l'amertume au cœur et le blasphème à la bouche. « O monde, reprends ces atomes un moment réunis pour la joie et pour la souffrance! » L'œuvre de Schiller étincelle de beautés,

même à ne point parler de la partie lyrique, admirable en tout état de cause; les adieux de Jeanne d'Arc au sol natal, les stances désolées qui s'exhalent de son âme après la défaillance, tout cela compte parmi les plus beaux vers de la muse moderne, — seulement ces beautés sont d'ordre cosmopolite, et pour traiter un pareil sujet l'inspiration pure et simple d'un grand poète ne suffit pas, il faut encore y joindre toutes les sympathies, toutes les flammes du sentiment national porté à sa suprême puissance. Mysticité, patriotisme, dans ces deux mots tient l'épopée de Jeanne d'Arc, l'héroïne est une des plus complètes qu'il y ait jamais eu : grande par sa volonté, plus grande par ses actes et plus grande encore par son martyre; elle a le laurier et la palme! Elle est de son pays et de son temps, elle en a l'âme, c'est la foi du moyen âge doublée d'un enthousiasme encore ignoré, le patriotisme. Le peuple des campagnes, plus près du sol, ressent ce que les classes supérieures ne ressentent pas ; nos guerres avec l'Anglais avaient eu jusqu'alors plutôt une physionomie chevaleresque, ce fut Jeanne qui la première imprima le caractère national à ces passes d'armes féodales et qui, donnant au pays conscience de sa haine instinctive contre la domination étrangère, transforma ces luttes périodiques de chevaliers à chevaliers en une guerre populaire d'extermination. La nuit du moyen âge commençait à s'éclaircir un peu, un renouvellement secret dont sans doute les masses n'avaient aucun pressentiment s'annonçait déjà par certains signes. Saint François d'Assise au XIVe siècle, sainte Catherine de Sienne au XVe, avaient, comment dirai-je? assoupli, imprégné d'amour et de tendresse le vieux dogme inflexible et dur. La foi régnait partout, de plus en plus accrue, exaltée par les horreurs du temps : peste noire, massacres, invasions et fléaux de toute espèce. A ces époques, la plante humaine grandit à des proportions formidables, dans le bien comme dans le mal ses facultés se décuplent, la rêverie devient extase, un fluide mystérieux circule qui, selon les prédispositions de l'individu, va développer chez lui le *delirium tremens* de la politique ou tel état convulsionnaire se traduisant par les visions et l'hallucination. Jeanne d'Arc est bien l'enfant du siècle : un système d'une susceptibilité nerveuse extraordinaire, une imagination inflammable et vibrante, la prédisposent à sa vocation; elle y croit et bientôt force les autres à croire en elle. Croire, être crue, de ce double courant résulte sa mission nécessairement surnaturelle pour les contemporains. Œuvre du ciel et miracle! s'écrient ceux qu'elle sauve; œuvre de l'enfer et sorcellerie! hurlent ceux qu'elle frappe.

Il y avait à coup sûr de tous ces élémens un immense drame musical à dégager, une sorte de composition historique à la manière des *Huguenots*. M. Mermet a mieux aimé s'en tenir à la légende, et sa pièce s'ouvre autour de l'arbre des fées. L'auteur a son parti-pris; loin de se répandre à l'aventure comme Schiller, il se concentre, n'invente

que juste autant qu'il faut pour donner à l'action couleur dramatique. Son programme ne nous offre guère qu'une suite de tableaux dont chacun marque une étape du glorieux chemin parcouru : Domremy, Chinon, Orléans; Rouen seul est omis. Cette idée de sous-entendre le bûcher et de terminer le poème en plein triomphe, vous séduit au premier aspect; cependant à la réflexion votre esprit se ravise et toutes les splendeurs de ce sacre, — un des plus beaux spectacles qui se puissent voir à l'Opéra, — ne sauraient être prises pour un dénoûment. L'histoire s'impose à vous malgré l'auteur, une Jeanne d'Arc simplement militante et triomphante ne sera jamais qu'une figure incomplète; une scène, et la plus admirable, manque à la trilogie, un volet au triptyque. Vierge, héroïne et martyre, nous dit l'histoire, comme s'il fallait que cette gloire si pure eût son châtiment et fût expiée à l'égal d'un crime. On cherche, on regrette le grand épilogue du procès, on songe à l'acte du sénat dans *Othello*, au conseil des évêques dans *l'Africaine*, et l'imagination se représente ce qu'un Meyerbeer aurait pu faire de ces effroyables assises où sombra l'honneur de deux nations. Je viens de nommer Shakspeare et je me rétracte; le mieux ici est de le laisser de côté pour n'en point rougir. A quoi sert donc le génie, s'il ne nous défend pas contre les plus tristes et les plus vulgaires préjugés? Tous les odieux commérages qui traînaient au xve siècle dans les sacristies et dans les camps de la vieille Angleterre, le grand poète les adopte sans critique et les reproduit sans vergogne. Jeanne est une virago, une drôlesse fieffée, une infâme sorcière, son supplice même ne trouve point grâce devant lui, — disons plutôt devant l'auteur de cette première partie du *King Henry VI*, — car heureusement l'incertitude plane encore sur l'authenticité de ce drame, et bien des gens doutent qu'il soit de Shakspeare; mais ce ne sont point là les affaires de M. Mermet, et quand on parle d'un ouvrage, l'important est bien moins d'insister sur les choses que le poète ou le musicien, pour une raison ou pour une autre, en a écartées, que de s'occuper de celles qu'il y a mises.

Le premier acte de *Jeanne d'Arc* est charmant; on citera le prélude symphonique qui lui sert d'ouverture, le récit de Gaston de Metz, bien conduit et se terminant par un de ces rhythmes vigoureux que reprend le chœur et dont le chantre de *Roland* a le secret; on vantera les couplets de Jeanne, où je souhaiterais chez Mlle Krauss un peu plus d'énergie d'accentuation sur ces mots : *une femme a perdu la France, une vierge la sauvera*, qu'elle efface par trop d'émotion pathétique, au lieu de les mettre nettement en relief. Ce qui fait à mes yeux le charme de ce premier acte, c'est son caractère d'ensemble, le drame et la musique tout s'y tient, et le tableau serait complet si les voix célestes ne laissaient beaucoup à désirer. D'où partent ces voix? que veulent-elles? Il y a là un effet que le public ne s'explique pas, soit à cause de l'éloignement du chœur placé derrière la scène, soit à cause de l'absence de

l'élément surnaturel, dont le compositeur a négligé d'éclairer son cantique. De toute façon, cette espèce de confusion aurait pu être évitée par un simple jeu de mise en scène; il eût suffi d'entr'ouvrir un coin du ciel et de nous montrer dans l'azur les saintes femmes et saint Michel archange. Le deuxième acte nous transporte à Chinon. Tandis que son royaume s'effondre de partout, le gentil dauphin de France, suspendu aux lèvres d'Agnès Sorel, attend que sa douce maîtresse lui donne le *la;* si vous aimez les cavatines à l'italienne, c'est le moment : cavatine du roi, chanson à boire, air de bravoure d'Agnès surchargé de vocalises, agrémenté de roulades imitant l'appel du clairon, morceau très brillant en somme, et que Mlle Daram enlève avec une certaine crânerie.

Au troisième acte, l'intérêt musical se réveille. Le mouvement du drame, l'entrain pittoresque amènent les bons numéros. Le trio entre Agnès, le traître Richard et l'astrologue a bien son prix. Cette phrase du nécromancien, lisant dans les étoiles la mort d'Isabeau de Bavière et reprise en *canon* par les autres personnages, rappelle pour le ton sinistre et prophétique un passage de *Roland* resté célèbre : *Roncevaux, vallon triste et sombre.* Vient ensuite la romance de Gaston contemplant Jeanne endormie et soupirant : Qu'elle est belle! comme Robert le Diable en arrêt devant sa princesse, — mélodie que M. Salomon dit à merveille. L'épisode de l'orgie avec l'étourdissant ballet qui le complète est une des plus grandes curiosités de la soirée et dans ce succès de décors, de costumes et de mise en scène, le musicien peut, à bon droit, revendiquer une large part. Ces thèmes qui se croisent et se combinent, ce mélange d'archaïque et de moderne, répondent singulièrement au caractère picaresque de la situation, c'est du Callot très réussi. Le motif sur lequel entre ou plutôt bondit en scène Mlle Amélie Colombier, pétulante, intrépide, toute joyeuse et triomphante de ses quinze ans, et déjà l'œil fixé sur son étoile qui danse au firmament, — ce motif est des mieux trouvés, plein de grâce et de belle humeur, et lorsqu'il reparaît vers la fin dans le tourbillon de la bacchanale, vous pensez à la *Marche turque* de Mozart, instrumentée par Auber pour le ballet de *Don Juan*, et à l'effet qu'il en a su tirer dans le branle-bas général de la conclusion. Quant au *Veni Creator*, chanté d'abord par Jeanne, puis repris à pleine voix par les soldats et les prêtres, c'est à mon sens le morceau capital de l'œuvre, et ce que j'appellerais le couronnement de l'édifice, attendu que le quatrième acte, tout entier aux processions, aux pompes et cérémonies du sacre, ne peut guère figurer que comme un magnifique épilogue décoratif. Comment se fait-il qu'on ait tenu si peu compte de ce morceau capital, et que le même public qui jadis acclamait le cri de guerre de Roland reste froid à ce déploiement de toutes les sonorités de l'orchestre et des chœurs manœuvrant sous l'inspiration d'une Gabrielle Krauss!

Ici se présente une question toute personnelle et qui pourrait s'ap-

peler le cas de M. Mermet. Bien avant le premier soir la malveillance se donnait carrière, partout déjà circulaient les méchans bruits, les pronostics funestes, lorsque vint la répétition générale qui, donnée dans des conditions désastreuses, devait porter à l'ouvrage un si rude coup. La première représentation fut moins mauvaise qu'on aurait pu le craindre ou le souhaiter, selon le point de vue où l'on se place; mais le lendemain, justes dieux! quel déchaînement de critiques acerbes! Un véritable malfaiteur n'aurait pas trouvé des juges plus impitoyables. C'est que M. Mermet a, je le crains, un tort immense par le temps qui court : il n'est membre d'aucun conservatoire, d'aucune coterie, d'aucun groupe; jamais il ne fut prix de Rome ni saint-simonien. M. Mermet ne se réclame de personne, et personne ne le réclame, sauf quelques rares amis soigneusement choisis en dehors des musiciens, Eugène Forcade, Émile Augier, etc. Sur cette asphalte parisienne où s'agitent et se culbutent tant de compétitions dévorantes, il va seul placidement son chemin, « son petit bonhomme de chemin, » dirait Gautier; étranger aux questions du jour, il s'inquiète aussi peu du wagnérisme que du jacobinisme. *Timeo hominem unius libri*, M. Mermet est bien cet homme-là, son livre à lui change quelquefois de titre, jamais d'auteur. En 1846, ce livre s'appelait *le Roi David;* seize ans après, il s'intitulait : *Roland à Roncevaux*, aujourd'hui il a nom *Jeanne d'Arc*. Tandis que les autres vont en guerre et se ruent à la croisade, M. Mermet, imperturbable, compose et minute son opéra, et, quand il a fini de l'écrire, il le fait jouer, chose plus difficile, et qui ne laisse pas de lui donner un certain avantage sur l'énorme quantité de gens qui font des opéras qu'on ne joue pas. Aussi n'a-t-il guère à compter sur l'indulgence de la galerie : trois ouvrages représentés à l'Académie nationale, sur le premier théâtre du monde, trois opéras, presque un répertoire, quand on ne s'appelle ni Meyerbeer, ni Rossini, ni Halévy, ni Auber, trois opéras dont un, *Roland à Roncevaux*, compte pour un grand succès et pendant cinquante représentations a fait le maximum des recettes. De tels griefs ne se pardonnent point, et M. Mermet, honni, rabroué, n'a que ce qu'il mérite. Par bonheur, le public n'épouse pas ces querelles d'Allemands, l'excès dans l'attaque a ses réactions, et *Jeanne d'Arc* profite aujourd'hui d'un de ces mouvemens en sens contraire; mais que sont de tels argumens contre la malveillance, qui soutiendra toujours que cette affluence a pour raison la splendeur du spectacle, et que les applaudissemens ne visent que la cantatrice?

Sur la personne physique de Jeanne d'Arc, la chronique et l'imagerie nous réduisent aux conjectures : en fait de portraits, rien d'authentique, et la seule manière de se représenter la Pucelle d'Orléans est encore de rapprocher entre eux divers traits épars et flottans dans les procédures relatives aux gestes de son existence. Nous apprenons ainsi qu'elle était de taille moyenne, svelte et vigoureuse, bien formée, bien plantée, avec

un buste dont la beauté se dessinait surtout lorsqu'elle maniait son cheval de bataille, poussant et retenant l'animal superbe qui ne savait que mordre son frein blanc d'écume et se plier aux volontés de la jeune guerrière. Le sire d'Aulnon, chargé par le dauphin d'accompagner Jeanne d'Arc en qualité de garde du corps, raconte des merveilles de ce buste, dont, paraît-il, la cohabitation forcée de la vie des camps lui permit souvent d'inventorier les trésors du coin de l'œil : *aliquando videbat ejus mammas quæ pulchræ erant.* Elle avait au plus haut degré le diagnostic des natures nerveuses : sensible à l'excès, portée aux larmes, et dans les momens d'enthousiasme son visage s'illuminait de radiations célestes. Remarquons aussi la vibration particulière de sa voix : *vox infantilis,* quelque chose d'immaculé, de virginal, et notons à trois siècles de distance le même phénomène chez une autre héroïne de notre histoire: Charlotte Corday avait également cette limpidité d'accent, cet enchantement de la voix; un peintre allemand nommé Hauer, qui dessina ses traits *in extremis* et ne la quitta qu'au marchepied de l'infâme charrette, a constaté ce don exquis, et, sans établir de parallèle entre la grande libératrice du sol national au xve siècle et cette pauvre fille toute romaine qui ne reconnaissait d'autres héros que les héros de sa république, d'autres dieux que ses dieux, cherchant des Brutus et des Cassius sous les ombrages du Palais-Royal et des Champs-Élysées, encore est-il permis de relever un signe d'ineffable pureté commun à ces deux belles âmes. On voit par ce rapide crayon ce qui manque à Mlle Krauss pour ressembler à Jeanne d'Arc. Tout le côté en dehors est rendu admirablement : elle a la force et la puissance, l'autorité du geste et du maintien; le reste, naïveté, pathétique, illuminisme, est absent, elle a le casque sans le nimbe. Je ne veux point dire que le double aspect du rôle échappe à son intelligence : elle comprend très bien au contraire, seulement les moyens lui font défaut; son tempérament de grande tragédienne classique se refuse à l'expression des rêveries et des extases de la jeune fille, et puis cette résonnance idéale, cette voix de l'enfant qui cause avec les anges et les saints du paradis, où la trouver? La vraie place de Mlle Krauss est sur la terre et non dans les régions mystiques, son triomphe est dans l'appel aux armes, dans son invocation au dieu des batailles quand, aux dernières mesures du *Veni Creator*, elle enlève d'un effort surhumain et les chœurs, et l'orchestre, et la salle; noble et généreux mouvement où l'on sent que la valeureuse artiste épouse en plein la cause de l'auteur, dont elle finit par gagner le procès devant le public! Si Mlle Krauss ne ressemble guère à Jeanne d'Arc, M. Faure ne ressemble pas davantage au dauphin de France, et bien lui en prend, car ce très pauvre sire était de sa personne un assez vilain masque, et M. Faure est assurément le plus beau roi qui jamais ait balayé de son manteau fleurdelisé les planches d'un théâtre. Le chanteur n'est peut-être pas ce qu'il fut, la voix s'empâte, et le fameux effet obligé sur la

pénultième du rhythme commence à perdre de son prestige; mais dans l'acte du sacre, quel souverain! comme il s'entend à manier le sceptre et la couronne, à jurer sur les évangiles, comme il harangue son peuple et le bénit bien! Il est à lui seul toute la cérémonie, et lorsqu'il s'agenouille sous le dais pour recevoir la sainte ampoule des mains de l'archevêque de Reims, on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie.

Débuts modestes et progrès soutenus aboutissant au développement complet des facultés du maître, c'est l'histoire de la plupart des grands artistes de notre ancienne école française. Aujourd'hui la théorie gouverne le monde et chacun prétend dès l'abord s'affirmer en réformateur. De technique traditionnelle, il n'en existe plus, mais nous avons le style *expérimental*, le style *subjectif*, en d'autres termes, une manière d'éclectisme qui va de Boïeldieu, d'Hérold et d'Auber à Richard Wagner en passant par Donizetti, Weber, Meyerbeer et Verdi, — le style-Gounod, une forme mélodique indécise, flottante, toujours la même, sans mouvement et sans couleur, qui recherche de préférence les salles de concert et s'y épanouit en oratorios, *suites d'orchestre* et grandes conceptions mirifiques. Quant à ce qui regarde le théâtre, c'est autre chose; comme on n'y réussit qu'à certaines conditions, ceux qui s'en rapprochent sont d'ordinaire les mieux doués et les plus habiles, qu'ils se nomment Bizet, l'auteur de *Carmen*, ou Guiraud, l'auteur de *Piccolino*. Eux aussi ont leur façon d'écrire, leur style subjectif, ce qui ne les empêche pas, en montant sur la scène, de mettre la théorie de côté et de parler une langue en rapport avec les goûts du public non moins qu'avec la science ayant cours. M. Guiraud semble avoir enfin trouvé sa voie, et certes, par tant de travaux et d'essais multipliés, il l'a bien mérité. Goethe assurait qu'on n'arrive jamais à produire une œuvre qu'après en avoir raté au moins dix. Faut-il porter au compte des œuvres avortées les divers opéras-comiques en un ou deux actes donnés soit à Favart, soit à l'Athénée : *Sylvie* (1864), le *Kobold* (1870), *Madame Turlupin* (1872)? Je me garderai de me prononcer là-dessus; mais je reconnais volontiers que le ballet de *Gretna-Green*, représenté a l'Opéra en 1873, est une composition musicale pleine de distinction et qu'il n'y a qu'à louer dans la *suite d'orchestre* exécutée au Cirque-d'Hiver et dont le finale, intitulé *Carnaval*, figure au troisième acte de *Piccolino*. Le nouvel ouvrage de M. Guiraud ne contient pas moins de vingt-trois morceaux, autant dire que la musique y déborde; ajoutons qu'elle a de plus le tort de se produire presque constamment à l'état épisodique. Le premier acte est une sorte d'*oratorio* monotone où la fête de Noël célébrée en famille et le défilé des rois mages servent de prétexte à des trios, à des quatuors, à des chœurs, en un mot à de la musique pour de la musique. Viennent ensuite les intermèdes idylliques, bouffes, carnavalesques et tragiques, car il y a de tout dans ce mélodrame : des cantiques, des coups de poignard et des scènes de rapins. Convenons que voilà un fier cadeau que M. Sardou a fait au musicien,

mais aussi pourquoi le musicien s'est-il si bénévolement trompé de porte? M. Sardou ne fut jamais un librettiste et n'entend rien aux choses de la musique. Quelle idée de supposer qu'il ira se mettre en frais de situations claires, nettes et définies, comme il en faut à l'Opéra, lui qui dans son théâtre n'a de complaisance que pour les accessoires et les minuties! Chacun d'ailleurs connaît le zèle à *retaper* ses vieux manuscrits qui caractérise l'auteur des *Pattes de mouche*. C'est assez que les *Près Saint-Gervais* aient été représentés cent fois à Déjazet sous forme de vaudeville pour qu'il s'ingénie à les resservir en opérette au public des Variétés, et ce *Piccolino*, qui n'avait déjà point tant fait merveille au Gymnase, demeure à ses yeux un si précieux objet d'art qu'après en avoir donné jadis une seconde édition à Ventadour avec de la musique de Mme de Grandval, il sent aujourd'hui le besoin d'en apanager l'Opéra-Comique, en attendant sans doute de le porter à la Gaîté sous couleur de ballet-féerie. Et cela s'appelle aider à la fortune des jeunes compositeurs!

Je me demande ce que tel maître du genre, Hérold, Auber, pourrait bien tirer d'un pareil texte. Tout le monde connaît la *Claudine* de Florian, c'est la même anecdote sentimentale, enguirlandée et soutachée des mille et une fanfreluches d'une dramaturgie de pacotille. Claudine, à l'Opéra-Comique, se nomme Marthe, l'amant de cette espèce de Mignon bâtarde l'a quittée pour courir les aventures, et la voilà qui se met à le relancer par monts et par vaux, travestie en petit colporteur de statuettes. Une fois sur cette piste, l'imagination ne s'arrête plus. C'est vers Rome que l'*infidèle* s'est dirigé, *viâ Helvetiæ;* mais il aurait pu tout aussi bien aller par le canal de Suez promener dans l'Inde ses fantaisies expérimentales, et, la pièce restant la même, le pittoresque n'eût fait qu'y gagner; au lieu de ces aubergistes renouvelés de *Fra Diavolo*, de ces rapins démodés chantant la complainte de la brune, de la blonde et de la *chauve!* de tout ce mauvais goût et de tout ce fatras, voyez d'ici la perspective, des théories de bayadères, des chœurs de brahmines, des sarabandes de fakirs, des maharajahs sur leurs éléphans, et le bûcher légendaire de la veuve du Malabar, comme dans le *Tour du Monde!* M. Guiraud a spirituellement procédé selon la circonstance. On lui donnait un *scenario* dépourvu d'intérêt et de situations, il s'est jeté à corps perdu dans l'accessoire, prodiguant les sérénades, les *sorrentines*, les carnavals romains, les tarentelles et les ritournelles, et composant moins une partition qu'un chatoyant recueil de pièces et de morceaux. Toujours est-il qu'il y a là bien du talent, et que, si l'homme de théâtre a besoin d'une autre épreuve pour s'affirmer définitivement, le musicien reste dès aujourd'hui hors de cause. L'orchestre, habilement manié selon l'esprit du temps, abonde en ingéniosités harmoniques, en résonnances curieuses, la mélodie a de l'essor, heureuse souvent, parfois banale, presque toujours amusante. Tout cela, quand on

se rappelle l'ancien style de l'Opéra-Comique, le *vieux jeu*, vous paraît dès l'abord singulièrement original et battant neuf; on fera bien cependant de ne point oublier que ces tendances nouvelles, Bizet les avait déjà mises en pratique et que c'est lui qui le premier, dans *Carmen*, donna la note.

Un acte de comédie agréable et de jolie musique : voilà pour les *Amoureux de Catherine*, qu'on a donnés cette semaine. La comédie, très ingénieusement adaptée d'après un conte d'Erckmann-Chatrian, est de M. Jules Barbier, qui s'entend fort aux paysanneries, ainsi qu'il l'a prouvé dans *les Noces de Jeannette, le Chien du Jardinier* et vingt autres pastorales tant *réalistes* que florianesques; le musicien, M. Henri Maréchal, nous revient d'Italie, où dès 1870 l'envoyait son prix de Rome, et c'est par des oratorios et des compositions de haute volée qu'il y préludait à son début d'aujourd'hui; cela se voit au style aisé, sobre et sûr de sa chanson, qui, grâce à Dieu, ne prétend pas être une symphonie. Cette plume-là sait déjà ce qu'elle veut et ce qu'elle peut, et ce ne sont certes pas les aptitudes qui lui manquent.

Outre qu'elle a les plus beaux yeux du monde, Mlle Catherine tient une auberge des mieux achalandées, et naturellement chacun s'évertue à lui plaire, mais sans réussir, car c'est son caprice à cette bonne et gentille fée d'élever jusqu'à elle et de rendre à la fois heureux et riche, d'un coup de sa baguette enchantée, un pauvre diable de maître d'école qui l'adore en silence du fond de son humble condition. Mlle Chapuy joue le rôle de la bonne fée Catherine, et met beaucoup de grâce et de talent à rendre ce personnage, auquel son costume d'Alsacienne prête une sympathie de plus; le jeu, le chant, tout est exquis chez cette jeune artiste, et je m'étonnerais qu'un administrateur aussi habile que M. Perrin ne parvînt pas à tirer d'une pareille étoile le parti le plus complet pour la rénovation de l'Opéra-Comique. Dans certaines reprises bien ménagées d'anciens ouvrages, Mlle Chapuy rendra les meilleurs services. Ceux qui l'ont entendu chanter l'air du *Calife de Bagdad* savent ce que valent sa manière et son goût; cet art, si délicat, si mignon qu'il soit, convient au genre, il ne s'agit que de le bien mettre en crédit près du public, et de ne pas perdre une occasion d'informer les amateurs qu'on a chez soi un Meissonier, et des plus rares.

Il faut que ce nom de Verdi possède quelque influence talismanique; dès que les cinq lettres mystérieuses commencent à flamboyer sur une affiche, les têtes se montent et la discussion se ranime. Parlez-moi de ces hommes puissans auxquels rien ne résiste, capables de forcer à l'enthousiasme l'indifférentisme le plus récalcitrant, et de ramener d'un coup de main vigoureux vers les sentiers de l'art, du plus grand art, toute une foule désœuvrée qui semblait ne plus croire qu'à l'opérette! Meyerbeer eut cet ascendant, mais il en jouit moins, car ce fut seulement à dater de sa période française, à dater de *Robert le Diable* et des

Huguenots, que la gloire le prit. Verdi au contraire n'a pas attendu, il n'a même point failli attendre : la renommée est venue à lui tout de suite et sans l'ombre d'hésitation. Du jour de son début à l'heure présente, la faveur du public ne s'est pas démentie un instant, se passionnant tour à tour en 1843 pour les *Lombardi*, en 1850 pour *Rigoletto,* en 1874 et 1876, pour la messe de *Requiem*, et le splendide ouvrage que le théâtre italien vient de représenter. Autant d'évolutions, autant de crises dont l'Europe entière s'est occupée. Les premières variations de Meyerbeer eurent lieu dans la plus complète obscurité. Chez Verdi, nous comptons déjà trois manières, dont pas une n'aura passé inaperçue. Une énergie extraordinaire de tempérament, l'accent dramatique et mélodramatique au plus haut degré, l'entraînement et trop souvent aussi la frénésie dans la passion, avec cela les grands partis-pris dans les masses, des trios magnifiques, des finales qui vous électrisent toute une salle, — voilà pour la physionomie du Verdi de la première manière en réaction contre les vaines élégances du rossinisme, contre l'énervante morbidesse de Bellini, pour le Verdi de *Nabucco,* d'*Ernani*, de *Macbeth,* de *Loïsa Miller* et des *Masnadieri*. « Verdi est une rude pilule à avaler pour la critique de parti-pris, — remarque un très-judicieux écrivain viennois, M. Hanslick (1), pour cette critique qui, placée en face d'un compositeur puissant et populaire, aime mieux nier carrément que d'aller y voir. » *Rigoletto,* la *Traviata* et surtout *Un Ballo in maschera* caractérisent une nouvelle période où l'influence française se fait sentir à certaine recherche du détail, à certains raffinemens d'exécution, à l'étude moins négligée de l'expression dramatique. Cependant les principes du wagnérisme se sont répandus de par le monde, la musique de l'avenir et la mélodie continue ont posé bruyamment leurs conclusions. A ce moment (1867) arrive *Don Carlos,* œuvre de transition, œuvre amphibique, étrange composé de cantilènes italiennes et de récitatifs prolongés, assemblage des élémens les plus divers, qui nous montre des préoccupations symphoniques, un orchestre chargé, compliqué, se surmenant, et parmi toute sorte d'incohérences, l'admirable finale de l'*auto-da-fé* et la sublime scène entre Philippe II et le grand-inquisiteur. Un pas de plus, laissez le temps au maître de se retrouver, de se reconquérir lui-même, et vous avez d'abord *Aïda,* puis la *Messe pour Manzoni.*

Cette *Aïda,* que Paris enfin vient d'entendre, tient une place à part dans le répertoire de Verdi : c'est là son œuvre d'art par excellence; le maître n'a jamais rien écrit de plus fort. Aller au fond d'une pareille composition n'est pas un simple jeu. Comme l'Isis égyptienne dont elle

(1) Notons au passage un fait bien significatif : la pédante Allemagne, longtemps hautaine et rogue, et ne voyant aucune différence entre les opéras de Verdi et ceux de Mercadante ou de Pacini, à partir de *Rigoletto* changea de gamme, et maintenant s'est mise sur le pied de ne parler de l'auteur d'*Aïda* et de la *Messe* qu'avec toutes les déférences esthétiques et comme il sied de parler des maîtres.

s'inspire, cette musique a ses voiles qu'il faut savoir soulever, et alors que de beautés d'ordre purement technique, de merveilles vous découvrez qui vous avaient échappé, saisi que vous fûtes d'abord par l'ivresse de ces mélodies, l'impulsion de ces rhythmes, irrésistibles courans dramatiques qui se croisent à l'extérieur! N'allons pas croire cependant que tout le monde soit content. L'homme est un animal fort bizarre et généralement grand ennemi de ses plaisirs. Personne n'ignore dans quel discrédit était tombé naguère l'ancien opéra italien. Eh bien! il suffit qu'un musicien de génie se rencontre et fasse résolûment acte de souveraine et radicale régénération, pour qu'à l'instant mille partisans vrais ou faux du passé dressent l'oreille et protestent au nom de la routine. Voyez-les se démener, tous ces malveillans déguisés en voltigeurs du donizettisme. Écoutez-les demander qu'on les ramène aux platitudes du passé : « Et la cavatine, monsieur, qu'en faites-vous? Que faites-vous du *canto spianato*, si cher au divin Rubini, de ce *bel canto italiano che nell' anima si sente?* Oh! la *Niobe* de Pacini, la *Vestale* de Mercadante, qui nous les rendra, qui nous rendra Mme Fodor et la Pisaroni! » J'entends autour de moi nombre d'honnêtes gens s'écrier : C'est du Wagner! Rien de moins juste. Verdi, en s'efforçant de se rapprocher d'un idéal plus haut, en mettant au service de cet idéal toutes les ressources de la science moderne, n'entend pas se convertir aux théories du mystagogue de Baireuth, et la preuve, c'est qu'il reste à travers tout, dans *Aïda*, le mélodiste que nous connaissions. Loin de rompre avec sa mélodie, — on ne rompt pas avec la mélodie, c'est elle qui nous plante là, — il se contente d'en agrandir le caractère et de la dégager des élémens vulgaires qui jadis avaient pu contribuer à sa popularité. Quand on a, comme le maître qui nous occupe, l'avantage de s'appuyer sur une technique traditionnelle aussi puissante que celle de l'école italienne, on n'abandonne point de gaîté de cœur une semblable position. Je prends pour exemple le finale du deuxième acte.

Essayons de nous rendre compte de ce morceau monumental. Après une tragédie de palais, — le duo de jalousie entre Amnéris et Aïda, — le finale s'ouvre par une marche triomphale éclairée de fanfares, et quelles fanfares! deux groupes de trompettes thébaines gigantesques donnant à toute sonnerie! Là-dessus la marche développe son motif, dont le corps de ballet, pirouettant et gambadant, scande le rhythme. Cependant le théâtre s'emplit d'une foule immense : prêtres, guerriers, prisonniers, peuple, esclaves, tout ce monde émettant ses vœux, lançant vers le ciel ses prières et ses objurgations. Les prisonniers, parmi lesquels se trouve le père d'Aïda, demandent leur grâce, les prêtres la refusent; Radamès intervient alors, et le roi finit par céder aux instances de son jeune général victorieux. On devine ce que devait amener, comme effet d'ensemble et de projection instrumentale et vocale, un pareil conflit dramatique traité musicalement par un homme qui, dans l'emploi du

crescendo, n'a pas son égal au théâtre : trois chœurs manœuvrent devant vous à la fois, distincts et confondus en un seul, distincts parce que chacun a son motif, confondus parce que chacun de ces motifs particuliers va se combiner et se perdre dans le formidable *tutti.* C'est d'une coloration, d'un mouvement, d'une audace à vous éblouir ; mais cet admirable morceau, si original qu'il puisse être, n'en conserve pas moins la coupe du finale italien, et c'est bien là ce dont je lui sais gré. Croyez-vous qu'un génie, si magnifiquement doué qu'il soit, arrive du jour au lendemain par le seul acte de son inspiration *subjective* à produire de tels effets? Dans ce finale, conception superbe, il y a deux choses : les idées, l'impulsion musicale et dramatique qui n'appartiennent en propre qu'à Verdi, et la forme dans laquelle ces idées et ce drame se meuvent, la coupe et les grands plans d'architecture, héritage des siècles et du pays de Dante, de Palestrina, de Pergolèse, de Cherubini et de Rossini. Je voudrais bien savoir comment M. Gounod s'y prendrait pour écrire une page de ce relief dans « cette forme directement issue de l'émotion » qu'il préconise en théorie et qui nous a valu en pratique les tirades sans fin de *Roméo et Juliette* et les vagues mélopées de *Faust;* mais revenons à la question et prenons l'adorable duo entre Amnéris et Radamès au quatrième acte. Quel autre qu'un Italien de race trouverait cette inspiration, et, l'ayant trouvée, la formulerait ainsi d'un style net, solide, lumineux comme le cristal de roche? En dehors du morceau que je cite, les beaux duos foisonnent : au premier acte, duo entre Amnéris et Radamès se terminant en trio à l'entrée d'Aïda; au second, duo tragique entre les deux rivales, plein d'énergie, de pathétique, où reparaît, au milieu des colères jalouses de la fille du roi et du déchaînement de ses menaces contre la pauvre esclave éthiopienne, une phrase divinement élégiaque entendue dans le prélude symphonique servant d'ouverture : *Amore, amore!* et que vous respirez chaque fois comme l'émanation mélodieuse de ce caractère; enfin le duo du dénoûment avec sa *strette* passionnée. — Le jeune chef des armées égyptiennes, Radamès, condamné à mort pour crime de haute trahison, est enterré vivant; mais dans le caveau funèbre où l'infortuné doit subir son supplice, Aïda, furtivement, s'est glissée et vient recueillir les derniers soupirs de son amant et mourir avec lui. Par le fait, c'est bien un duo, puisque nous avons là devant nous un drame musical à deux personnages, mais prenons garde que le décor est à compartimens et qu'au-dessus du caveau s'ouvre à nos yeux le temple de Phtah ruisselant de lumières et d'harmonies sacrées. Nous avons donc affaire, on le voit, à l'un de ces violens effets de contraste que l'auteur du *Miserere* du *Trovatore* et du quatuor de *Rigoletto* s'entend mieux que personne à gouverner. Les cantiques d'en haut se marient aux voix plaintives d'en bas; cependant ni la curiosité du spectacle, ni les complications harmoniques, ne détournent l'intérêt de ce qui se passe à l'étage inférieur. Après quelques mesures

empreintes d'ineffable douleur et sur lesquelles entre Aïda, le duo s'engage : d'abord un *andante* doux, tendre, pathétique, puis l'adieu suprême, l'extase amoureuse dans la mort : *O terra addio, addio valle di pianto !* Une mélodie céleste, je ne sais quoi d'ailé, de pur, le sillon lumineux d'une âme s'envolant vers l'infini, car cette partition tonnante et fulgurante, cette œuvre grosse de toutes les tempêtes de l'instrumentation moderne, finit par un soupir d'amour.

Où trouver dans tout cela trace de wagnérisme? Qu'est-ce que le dialogue récité et la mélodie continue ont à réclamer dans un système uniquement préoccupé du beau dramatique et musical, qui, négligeant la lettre pour l'esprit, dédaignant un mot-à-mot servile, ne s'attache qu'à rendre l'expression de la situation, et, sans empiéter sur la liberté de l'artiste, laissant au génie ses franchises d'allures, n'en maintient pas moins à son programme le duo, le trio, l'air, la romance, le finale, toutes ces belles formes d'invention et de tradition italiennes, véritable canon liturgique de l'opéra?

L'interprétation est admirable; cette phrase dont je viens de parler, M. Masini, chargé du rôle de Radamès, la dit avec une tendresse, une suavité pénétrantes; sa voix a le timbre et le charme de Mario dans ses beaux jours; plus tard, nous nous informerons de son style, car pour nous, habitués à n'entendre jamais que des ténors éraillés et poussifs, c'est déjà presqu'un enchantement que d'assister à l'émission d'un son limpide et naturel. La Stolz chante Aïda, la Waldmann fait Amnéris : l'une et l'autre, le public de Paris les connaissait d'avance pour les avoir acclamées dans la célèbre *Messe*. Amnéris, c'est l'altière Vasthi de Racine; malheur à qui se rencontre sur son chemin; sa jalousie a des bonds de tigresse et d'un coup de griffe vous extermine. Aussi, pauvre Aïda, quel triste sort! Aimer le même guerrier que cette furie et, danger plus grand encore, être aimée de lui! Cette fille de tant de rois, superbement inexorable, c'est la Waldmann qui la représente, et, pour une tragédienne de vingt ans, elle n'y va pas de main morte. Princesses de l'ancien répertoire classique, Atalide, Junie, vous si bien élevées, si convenables, que diriez-vous à voir cette jeune fille s'abandonner à toutes les violences, à toutes les frénésies d'un grand premier rôle? Plusieurs reprochent à la Waldmann de jouer ce personnage d'Amnéris et de le chanter à outrance; le fait est qu'elle ne s'y ménage pas; mais franchement peut-on blâmer une telle amazone de combattre avec tous ses moyens? On l'engage à se modérer, à se réserver davantage, et la vaillante continue à se prodiguer, donnant sa belle et sympatgique voix en toute résonnance, et dans le duo du second acte passionnant la salle par son diable au corps. Un maître a toujours les interprètes qu'il mérite; en ce sens, Verdi doit se féliciter. N'est-ce pas un touchant spectacle que le dévoûment de ces deux femmes si intime-

ment liées à la fortune de ses deux chefs-d'œuvre et qui parcourent ainsi le monde en l'évangélisant au nom d'*Aïda* et de la *Messe pour Manzoni!* Teresa Stolz surtout semble brûler de cette flamme du prosélytisme. Il y a dans sa voix chaude et nerveuse, dans son geste ému, attendri, comme une puissance de conviction qui vous électrise. Regrettons seulement que pour une fois qu'il nous est donné d'admirer au théâtre la grande artiste elle nous apparaisse sous les traits d'une Éthiopienne plus que basanée. Piètre ornement pour la beauté que ce maquillage sombre! Du reste nous touchons au côté critique du sujet; cette couleur locale de commande, et fort de circonstance au pays des Pharaons, devient en Europe une vraie disgrâce et projette même à la longue une certaine monotonie sur la partition.

Sans être un esprit absolument frivole, on peut n'avoir qu'un enthousiasme assez médiocre pour le cérémonial du vieux culte égyptien. Ces idoles colossales, ces dieux à tête de singe ou d'épervier, nous les connaissons d'ancienne date, et le théâtre italien ne nous les a que trop servis; vous me direz que depuis, les temps ont marché et que les prêtres et prêtresses d'Isis, dans *Aïda,* composent un personnel bien autrement sérieux que les ministres légendaires du temple de Belus dans la *Semiramide* de Rossini; il n'en est pas moins vrai que ces allées et venues de figurans en costumes plus ou moins hiératiques, impriment à l'action un caractère d'éternel solennel, dont la musique se ressent; les mouvemens lents prédominent, les contrastes manquent; toujours des marches triomphales et des chœurs de prêtres, il vous faut attendre un acte entier pour saisir au vol une mesure à trois temps. Au Caire, l'égyptologie avait sa raison d'être, mais nous qui n'aimons guère ce vieil Orient qu'à l'Académie des inscriptions, et ne nous intéressons, au théâtre, ni à ses mœurs, ni à ses religions, ni à sa politique, ces processions de mystagogues et ces défilés de moricauds, ce rituel et ce bois d'ébène nous ennuient. N'importe, étant donné ce sujet ethnographique traversé par trois ou quatre situations transcendantes, mais toujours dans la violence et la note sombre, on n'en admire que davantage le génie du musicien capable de vous promener ainsi dans une crypte, et de vous y tenir en haleine et sous le charme quatre heures durant.

Arrivé à ce point de sa carrière, Verdi ne s'y arrêtera pas; fort de sa virtualité native et des riches trésors acquis, il tentera au théâtre comme ailleurs d'autres explorations, et le jour qu'il lui plaira de s'inspirer d'un poème intéressant, varié, poétique, et surtout mieux en rapport qu'une chronique du temps des Pharaons avec les idées et les goûts de l'âge actuel, ce jour-là, l'auteur d'*Aïda* lui-même aura trouvé son maître.

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1876.

Les affaires du temps sont partout entremêlées. Chaque pays a son travail intérieur : l'Autriche négocie son nouveau compromis avec la Hongrie; la Prusse poursuit l'unification des chemins de fer allemands; la Russie est occupée de ses réformes, de sa réorganisation. L'Angleterre en est aux dernières escarmouches parlementaires, au sujet de ce titre impérial si péniblement conquis pour la reine; la France cherche son équilibre politique dans ses institutions nouvelles, et pour tous il y a ce qu'on pourrait appeler l'affaire commune, cette éternelle question d'Orient, hérissée de difficultés croissantes, récemment aggravée par le meurtre des consuls européens à Salonique, évoquée une fois de plus aujourd'hui dans les réunions diplomatiques de Berlin. C'est l'histoire de l'Europe au moment où recommence pour nous cette session législative interrompue il y a un mois. Nos chambres sont en effet rentrées à Versailles. Elles reviennent sans doute avec l'intention de réparer le temps perdu, de se mettre décidément aux affaires sérieuses, et si elles le veulent, elles ont certes à s'occuper utilement, sans se jeter dans les conflits de partis ou dans les entreprises aventureuses. Elles se sont réunies il y a trois jours à peine, et à vrai dire, pour son début, cette session nouvelle n'est point heureuse; elle s'est trouvée dès les premières séances attristée, embarrassée par un de ces incidens qui confondent toutes les prévisions, par la mort soudaine de M. le ministre de l'intérieur, de M. Ricard, frappé sur la brèche, en pleine action. Endormi un instant après le travail de la journée, il ne s'est réveillé que pour se sentir vaincu par un mal implacable, pour passer aussitôt au sommeil éternel sans avoir pu conduire jusqu'au bout l'œuvre dont il avait accepté l'honneur et la responsabilité.

C'est presque la mort du soldat pour un homme public. M. Ricard était jeune encore, il n'avait pas cinquante ans. C'était un des plus brillans représentans de la génération politique à qui les grands et douloureux événemens de 1870 ont ouvert la carrière. Élu député des

Deux-Sèvres, après avoir conquis dans l'ouest une renommée d'avocat et avoir été un des délégués de la défense nationale au lendemain du 4 septembre, il avait pris bientôt dans la dernière assemblée une importance réelle, non-seulement par un éclat de parole qu'il n'a révélé que peu à peu, mais par la facilité de son caractère, par la modération de ses idées, par un sentiment très vif des circonstances. Il avait l'esprit ouvert, une nature cordiale, et sous une enveloppe un peu forte, il ne manquait pas de finesse. M. Ricard a été de ceux qui ont contribué à rendre la république possible, qui en ont préparé l'avénement légal et définitif, en se prêtant aux transactions dont la constitution de 1875 a été le prix, et il ne la comprenait lui-même du reste que comme un régime conservateur offrant toutes les garanties aux intérêts sociaux et nationaux du pays. Il voulait une république régulière, libérale, conciliante, non une république révolutionnaire, agitatrice et exclusive. Aussi s'est-il trouvé assez naturellement désigné pour participer au gouvernement le jour où les élections du 20 février ont nécessité la formation de ce qu'on pourrait appeler le ministère de la république constitutionnelle incontestée. Il avait échoué, il est vrai, aux élections. Celui qui avait été un des ouvriers du nouveau régime constitutionnel n'appartenait à aucune des deux chambres lorsqu'il était appelé au ministère de l'intérieur. C'est le sénat qui lui avait rendu un siége au parlement, confirmant ainsi la confiance que M. le président de la république avait mise en lui. Déjà à ce moment il était atteint profondément par le mal qui l'a vaincu. Il avait cru retrouver la santé en allant prendre quelques jours de repos dans son pays, à Niort. A peine rentré à Paris, il a été terrassé en quelques instans.

M. Ricard n'avait que deux mois de pouvoir, et encore sur ces deux mois avait-il été quinze jours absent. Il avait eu tout au plus le temps de se reconnaître. Il avait entrepris et à demi réalisé une révision du personnel administratif, qu'il se disposait à compléter; il avait écrit quelques circulaires. Évidemment il n'avait pas encore donné la mesure de ses facultés ministérielles. Qu'aurait-il fait s'il avait vécu? Il avait une bonne volonté sincère, il s'essayait sérieusement, sans précipitation fiévreuse, à la direction des affaires. Il se préoccupait surtout d'une condition vitale du régime actuel, qui est de faire marcher ensemble des pouvoirs divers, et si M. le président de la république lui témoignait de la confiance, il la méritait par sa loyauté. Son honneur est de n'éveiller que des regrets affectueux, et ce sentiment universel d'une destinée prématurément, cruellement interrompue, de laisser après lui cette idée, qu'il avait tout ce qu'il fallait pour réussir, pour s'élever à la hauteur du rôle que les circonstances lui avaient réservé. Il espérait lui-même servir utilement la cause du libéralisme conservateur, il se disposait à entrer résolûment dans les prochains débats des chambres. Ce n'est qu'une espérance évanouie, trompée par la mort! Comment le ministre

de l'intérieur d'hier va-t-il être remplacé maintenant? La première pensée paraît avoir été de confier la succession de M. Ricard à M. de Marcère, qui a été depuis deux mois, comme sous-secrétaire d'état, son collaborateur de tous les instans, qui est lui-même un esprit net et ferme, un magistrat instruit, un représentant du centre gauche, et dont la nomination aurait l'avantage de laisser le cabinet intact. Ce n'est pas trop le moment de recommencer des apprentissages tous les deux mois. M. de Marcère est au courant des affaires, il peut les suivre comme ministre après les avoir suivies comme sous-secrétaire d'état; mais, à quelque choix qu'on s'arrête, quel que soit le nouveau ministre de l'intérieur, il n'y a pour le gouvernement qu'une politique sérieuse, efficace, qui consiste à marcher sans hésiter, à éviter plus que jamais les confusions et les équivoques, à ne pas laisser les partis, surtout les partis extrêmes, s'emparer de toutes les questions et substituer leurs prétentions ou leurs fantaisies à la simple réalité des choses.

La première occasion qui va s'offrir est cette affaire de l'amnistie, que les chambres retrouvent en rentrant à Versailles, et avec laquelle il ne reste plus qu'à en finir au plus vite, puisqu'on n'a pas eu la prudente résolution de la terminer il y a un mois, avant les vacances. Qu'on songe bien que maintenant chaque jour perdu serait un affaiblissement pour le ministère, une épreuve aggravée pour le sentiment public, une sorte d'encouragement à l'inquiétude et à la défiance. La mort même de M. Ricard ne peut être le prétexte d'un ajournement nouveau. M. le président du conseil est certes de force à soutenir cette discussion, d'autant plus que la question, telle que M. Dufaure vient de la préciser encore une fois, est en vérité des plus simples. Les radicaux et ceux qui, par tactique ou par faiblesse, se font les complaisans des radicaux, peuvent essayer de l'obscurcir. M. Victor Hugo fera son discours, qu'il médite depuis trois mois; M. Louis Blanc invoquera de nouveau l'Amérique, et déjà on compte pour le moins une demi-douzaine de députés du radicalisme le plus pur, qui brûlent de prouver que la commune a été mal jugée, que ces insurgés de 1871, qui ont tenu pendant deux mois la puissance nationale en échec devant les Prussiens, qui ont mis le feu à Paris et massacré les otages, n'ont cédé tout au plus qu'à une exaspération de patriotisme. Ce sera déjà vraiment assez pénible d'entendre dans une assemblée française l'apologie plus ou moins indirecte d'une insurrection qui a fini dans l'incendie et dans le sang des victimes de la Roquette ou de la rue Haxo; ce qu'il y aurait de plus triste encore, ce serait qu'il y eût dans la chambre des esprits troublés essayant de dénaturer cette malheureuse affaire par des atténuations imprévoyantes ou par des subtilités de procédure, et de proposer des combinaisons dont l'unique résultat serait de prolonger la confusion. En réalité, c'est une question toute politique; il s'agit de savoir si l'on repoussera

d'un vote l'amnistie, sous quelque forme qu'elle se déguise, ou si l'on entrera dans une voie d'examen rétrospectif qui conduirait fatalement la chambre au désaveu ou à la révision de l'œuvre judiciaire de 1871. Il ne peut, il ne doit y avoir ni équivoque, ni demi-solution. Ce qui ne serait pas le rejet pur et simple fondé sur la nature même de ces lugubres événemens de 1871, équivaudrait à une sanction dérobée et honteuse. Ce serait sinon l'amnistie, du moins le commencement de l'amnistie; l'effet serait absolument le même sur l'opinion, qui ne comprendrait pas toutes ces distinctions et ces indécisions, ou plutôt qui comprendrait qu'on a reculé devant un acte de fermeté nécessaire. Il ne faut donc pas qu'on se méprenne au moment où les chambres vont émettre un vote qui sera sans doute conforme à la raison, et qui n'aura d'autre inconvénient que de s'être trop fait attendre.

Cette amnistie qu'on a trop laissé traîner et peser sur l'opinion, elle n'est à vrai dire qu'une expression plus précise et plus criante de ce qui est justement un des dangers de la situation. Elle n'a de gravité que par la signification qu'elle prend fatalement, parce qu'elle est comme une première épreuve pour la majorité des chambres, parce qu'elle est pour la politique intérieure, pour la république constitutionnelle, une occasion de se fixer, de se caractériser, de se dégager de toutes les solidarités périlleuses. C'est après tout une condition d'autorité et même de durée pour le régime nouveau qui s'inaugure en France. On répète sans cesse, il est vrai, que la république est désormais définitive, qu'elle a été régulièrement votée par la dernière assemblée, souverainement sanctionnée par le suffrage universel. Une circulaire ministérielle récente, en rappelant aux fonctionnaires le devoir de faire respecter les institutions qu'ils servent, a même qualifié de « factieuses » les espérances des partis qui rêvent encore un autre régime. Rien de mieux, si l'on veut. Un gouvernement ne peut pas se laisser mettre chaque jour en doute par les factions, pas plus qu'il ne peut accepter d'être servi avec tiédeur ou avec de secrets sentimens d'hostilité par les fonctionnaires associés à son œuvre. La confiance en lui-même est sa première vertu, et il est assez simple qu'il se considère comme définitif, surtout quand il a pour lui la loi, le vote du pays, une existence de cinq années, la force des choses. Soit; mais on répétera toujours les mêmes banalités, on fera encore des circulaires, on ne sera pas plus avancé. La durée d'un régime dépend absolument du caractère rassurant et efficace de sa politique. La question est de savoir si cette république qu'on proclame définitive, qui peut l'être, si on le veut, sera conservatrice, libérale, conciliante, ouverte à tous, durable en un mot, ou si elle dérivera vers les agitations, les bouleversemens législatifs, les réformes aventureuses, les connivences révolutionnaires dont l'amnistie peut être considérée comme le prélude. C'est aux républicains de choisir, de ne laisser aucun doute sur le chemin qu'ils veulent suivre,

et comment se conduisent-ils? Que font-ils pour rassurer l'opinion, pour que la confiance s'attache par degrés à cette république dont ils désirent la durée, qu'ils veulent établir définitivement? C'est là justement l'équivoque qui est au fond de la situation, qui n'est pas du moins encore suffisamment dissipée.

Le moment est peut-être décisif. Qu'on y prenne bien garde : il y a les républicains qui auraient bientôt mis la république en péril, et il y a ceux qui la laissent mettre en péril par une faiblesse secrète pour de vieilles idées, pour de vieux préjugés, pour des traditions étroites de parti. Les républicains ont deux procédés invariables dont on a chaque jour le spectacle sous les yeux. Ils se figurent sans cesse que la république ne peut vivre que par eux, par leurs amis ou leurs cliens, par des fonctionnaires de parti. Qu'il s'agisse de l'administration intérieure, ils assiégent le gouvernement de leurs exigences et de leurs récriminations. Préfets, sous-préfets ou magistrats sont mis en suspicion non-seulement dans leurs actions, mais dans leurs pensées les plus secrètes, et au moindre incident, qui peut n'avoir aucun rapport avec la politique, on s'écrie : Ce sont des magistrats de l'empire! pourquoi ne pas changer la magistrature? — Qu'il s'agisse de la représentation extérieure de la France, il faut absolument tout renouveler; il faut envoyer dans les cours étrangères, auprès du pape comme auprès des empereurs d'Allemagne ou d'Autriche, des ambassadeurs, des ministres républicains. Et ceux qui parlent ainsi à M. le duc Decazes, comme ils parlaient au regrettable M. Ricard, comme ils parlent encore à M. Dufaure, ne voient pas qu'ils demandent naïvement pour eux ce qu'ils ont reproché à d'autres de faire à leur profit; ils ne s'aperçoivent pas qu'en proposant de mettre l'administration, la diplomatie, la magistrature à la merci des mobilités de partis, ils discréditent toutes les fonctions, ils excluent la capacité sérieuse; ils compromettent le service du pays sans relever assurément l'autorité du régime, qui ne se manifesterait que par l'inexpérience de fonctionnaires improvisés.

Les républicains ont un autre malheur ou une autre manie. Ils ne veulent pas seulement changer les hommes, le personnel, ils veulent tout réformer, lois, institutions, traditions. Il y a deux mois à peine que les nouvelles chambres sont réunies, et déjà il y a au moins vingt propositions qui bouleverseraient tout. Supposez un instant que toutes ces motions fussent autre chose qu'une fantaisie : nous aurions non-seulement l'amnistie en faveur des insurgés de la commune, mais la suppression du budget des cultes, la séparation de l'église et de l'état, l'abrogation de toutes les lois sur la presse, sur les réunions, sur les associations, la révision de toutes les lois municipales, la transformation du système financier, etc. Nous aurions tout cela et bien d'autres choses encore, car enfin il faut bien que tout soit à la mode républicaine, il faut bien que l'esprit républicain pénètre partout et se manifeste vic-

torieusement! Les républicains du conseil municipal parisien viennent de donner l'exemple de ce qu'on doit entendre par l'esprit nouveau, surtout par le libéralisme nouveau. Ils ont fait une hétacombe d'un certain nombre de pauvres sociétés de bienfaisance que la ville aidait de quelques médiocres subventions. Ces sociétés, il est vrai, n'existent que pour secourir des vieillards, des enfans abandonnés, des femmes en couches; n'importe, elles étaient suspectes pour leur origine et leur caractère religieux. Les radicaux du conseil municipal parisien n'ont pas pu admettre cela, ils n'ont pas même épargné une modeste et vieille institution qui existe depuis plus de quatre-vingts ans, qui sous le nom de « la charité maternelle » rend chaque jour d'immenses et obscurs services. Notez bien que le conseil municipal n'a rien fait en définitive : il ne peut pas empêcher ces sociétés de vivre même sans le secours de 500 francs ou de 1,000 francs que la ville leur donnait, il n'a réussi qu'à montrer son mauvais vouloir, à rendre surtout plus sensible cette disproportion choquante entre l'importance d'une ville comme Paris, reine par la charité autant que par l'intelligence, et cette médiocrité municipale imbue de préjugés étroits, d'un fanatisme d'un autre genre. Voilà pourtant aussi des républicains, à ce qu'ils prétendent! — Mais ce ne sont là, dira-t-on, que des excentricités partielles désavouées par la raison; toutes ces propositions dues à la fantaisie de quelques députés n'ont aucune chance d'être adoptées, elles ont tout juste la valeur que leur donnent les hautes recommandations de M. Floquet et de M. Naquet! C'est précisément la question et c'est là que nous voulons en venir. L'essentiel est de montrer sans plus de retard que tout cela en effet ne répond à rien, qu'il y a une majorité indépendante de ce radicalisme agitateur et stérile. Cette majorité existe, elle doit exister dans la chambre des députés elle-même comme dans le sénat. Elle est positivement intéressée à dissiper ce qui peut rester d'incertitude, à s'attester par des actes, à donner la mesure de ce qu'elle veut et de ce qu'elle ne veut pas. Cette majorité modérée et le gouvernement agissant d'intelligence doivent se hâter de montrer que la république inaugurée aujourd'hui, organisée par la constitution, placée sous l'autorité de M. le maréchal de Mac-Mahon, dirigée dans les conseils par M. Dufaure, que cette république n'a rien de commun avec les fanatismes, les préjugés et les rêves du radicalisme! Là est l'intérêt des prochaines discussions parlementaires, de cette session qui vient de s'ouvrir et qui, par le tour qu'elle prendra, va révéler ce que peut le nouveau régime pour la direction de nos affaires intérieures comme pour la sauvegarde de nos intérêts extérieurs.

Le grand intérêt extérieur est évidemment aujourd'hui dans ces affaires orientales qui semblent chaque jour s'aggraver en se compliquant sans cesse d'incidens nouveaux. L'empire turc a sans doute traversé bien des crises, bien des fois on a annoncé sa mort prochaine. Il

vit toujours; la vérité est pourtant que cette fois la crise est plus violente, plus aiguë que jamais. Trois choses peuvent caractériser cette situation de la Turquie au moment présent. D'abord il est bien clair que malgré les bulletins victorieux du général turc, de Mouktar-Pacha allant au ravitaillement de quelque ville de l'Herzégovine, l'insurrection reste dans toute sa force, avec tous ses avantages. Non-seulement l'insurrection paraît à peu près invincible dans l'Herzégovine, mais elle s'étend plus que jamais à la Bosnie, et déjà des symptômes d'agitation se sont manifestés dans d'autres provinces, dans la Bulgarie, dans la Roumélie. C'est un ébranlement général de tout ce monde slave-chrétien. Ce n'est pas tout. Un des événemens les plus propres à montrer dans son triste jour la situation de la Turquie est à coup sûr ce qui vient de se passer dans une autre partie de l'empire, à Salonique. La cause première ou le prétexte des scènes sanglantes de Salonique n'apparaît pas encore d'une manière bien précise. Il s'agit d'une jeune fille convertie à l'islamisme, disputée entre chrétiens et Turcs; le consul des États-Unis, Grec ou Bulgare d'origine, aurait joué un rôle. Toujours est-il que le consul de France, M. Moulin, et le consul d'Allemagne ont été les victimes du fanatisme musulman; ils ont péri assassinés par une populace furieuse, et depuis ce moment la ville de Salonique semble être restée dans une fermentation dangereuse.

Des incidens ne sont que des incidens sans doute; ce qui en fait ici la gravité, c'est que l'odieuse tragédie de Salonique est évidemment le résultat de toute une situation, c'est que le gouvernement turc est impuissant. Il glisse dans une désorganisation croissante accélérée ou tempérée tour à tour par des changemens de ministère à Constantinople. Que le gouvernement turc soit disposé à donner toutes les satisfactions possibles pour le massacre des consuls européens, nous n'en doutons pas; mais sait-il lui-même la mesure de son pouvoir? Il n'est peut-être pas plus maître du fanatisme musulman à Salonique qu'il n'est maître de l'insurrection chrétienne dans l'Herzégovine, et dans tous les cas le gouvernement français a montré une énergique et prudente sollicitude en envoyant devant Salonique, sous les ordres de l'amiral Jaurès, quelques navires qui répondent de la sûreté de nos nationaux aussi bien que des satisfactions et des réparations dues pour le meurtre de notre malheureux consul. La faiblesse visible, croissante de la Turquie, c'est la vraie raison de l'intervention de la diplomatie européenne réunie en ce moment à Berlin. Le comte Andrassy, le prince Gortchakof, viennent en effet de se rencontrer avec M. de Bismarck dans la capitale allemande. L'empereur Alexandre lui-même est aussi à Berlin. Que va-t-il sortir de ces délibérations intimes? Des mesures nouvelles ont dû être adoptées, elles seront communiquées aux autres cabinets de l'Europe. Elles n'iront pas sans doute jusqu'à une intervention militaire en Turquie; mais il est assez vraisemblable qu'on ne se contentera pas de vagues

réformes. Or c'est ici que commence l'inconnu, un terrible inconnu peut-être, que cette question d'Orient réserve à toutes les politiques.

L'Angleterre n'est point sans s'occuper de cette crise orientale; pour le moment, elle n'en a pas fini avec ce titre d'impératrice que la reine Victoria paraît avoir tant ambitionné, ou du moins cette singulière affaire semble se survivre à elle-même par une suite interminable d'incidens. La question a beau être tranchée par le vote du parlement, par la proclamation définitive qui a été faite, elle renaît chaque jour, elle reparaît comme un fantôme pour le ministère; mais si l'on veut savoir comment procèdent les pays qui respectent leurs institutions, qui savent être libres sans être révolutionnaires, on n'a qu'à voir ce qui vient d'arriver à M. Lowe. C'est au moins curieux, ne fût-ce que comme expression des mœurs parlementaires de l'Angleterre. M. Lowe a été un des adversaires les plus vifs de cette invention du titre impérial; il l'a combattue avec une impétuosité de raison et d'éloquence qui a plus d'une fois donné du souci à M. Disraeli. Jusque-là, rien de mieux. Malheureusement M. Lowe s'est laissé emporter; lui qui a été ministre et qui le redeviendra sans nul doute, qui est encore membre du conseil privé, il s'est laissé aller à faire intervenir la personne royale, à dire dans un *meeting* que deux des précédens ministères avaient eu à décliner les sollicitations de la reine au sujet de ce terrible titre impérial. Cela fût-il vrai, c'était une indiscrétion compromettante, que M. Gladstone s'est hâté de désavouer, et M. Disraeli n'a pas manqué de saisir cette belle occasion d'écraser son adversaire, de le mettre dans la situation la plus fausse en démentant au nom de la reine elle-même tout ce qu'avait dit l'ancien chancelier de l'échiquier; M. Disraeli a même traité tout cela de « commérage calomnieux. »

Que croyez-vous qu'eût fait un homme public dans un pays de mœurs révolutionnaires? Il se serait probablement révolté, il aurait soutenu ce qu'il avait dit contre la souveraine elle-même, et il se serait créé sans doute une popularité équivoque aux dépens de l'institution royale. M. Lowe s'est bien gardé d'agir ainsi; il n'a pas même voulu se borner à se taire, à courber silencieusement la tête. Il est allé devant le parlement se frapper la poitrine en signe de pénitence et déclarer qu'il avait eu tort d'avancer ce qu'il avait dit, qu'il le regrettait d'autant plus que la reine était la seule personne de son royaume qui, par sa position souveraine, ne pouvait se défendre elle-même. M. Lowe, sans croire en aucune façon s'abaisser, a tenu à confesser humblement qu'il avait commis une faute, et il a ajouté tout simplement : « Je rétracte donc absolument tout ce que j'ai dit, et si un pareil langage convient de la part d'un sujet envers une souveraine, j'offre humblement à sa majesté mes excuses pour l'erreur que j'ai commise. » On a cru ce qu'on a voulu, peut-être même y a-t-il des Anglais toujours persuadés que l'ancien chancelier de l'échiquier ne s'est pas trompé. N'importe, l'acte de res-

pect a été accompli, la faute d'avoir fait intervenir la reine a été réparée, C'est ainsi que se conduisent les pays qui savent rester libres sans compromettre une institution fondamentale, et le lendemain du jour où a été proclamé le nouveau titre réellement assez impopulaire, le prince de Galles revenant de son voyage dans l'Inde n'a pas moins été accueilli à Londres par les ovations et les acclamations de la foule, qui a salué en lui l'héritier royal ou impérial de la vieille couronne d'Angleterre.

Un des spectacles parlementaires les plus intéressans est aussi celui qu'offre aujourd'hui l'Espagne, occupée à renouer ses traditions constitutionnelles et à rentrer dans le cadre d'une vie régulière. L'Espagne a certes passé depuis huit années par bien des épreuves dont la révolution de 1868 a été le triste point de départ. Elle a eu un assez long interrègne qui n'a eu d'autre résultat que de préparer et de hâter la désorganisation du pays. Elle a essayé de se donner une royauté étrangère qui n'a pu rien réorganiser et qui n'a été qu'une sorte d'intermède, un épisode promptement dénoué par le bon esprit du prince à qui des révolutionnaires dans l'embarras avaient décerné cette couronne de circonstance. Elle a glissé de la royauté étrangère dans la république, une république qui n'a eu que le lustre inutile de l'honnête caractère, de l'éloquence de Castelar, et qui est devenue tout aussitôt une convulsion aiguë, une anarchie sanglante. Un instant, elle a vécu, ou plutôt elle a failli périr entre l'effroi des insurrections communalistes du midi et l'insurrection carliste du nord; elle s'est vue sans armée, avec des assemblées agitatrices, avec des pouvoirs éphémères et disputés, entre toutes les menaces d'une démagogie meurtrière et d'un absolutisme suranné. Elle a parcouru le cercle des expériences jusqu'aux inévitables coups d'état qui ne manquent jamais dans les situations violentes, et tout cela naturellement lui a coûté cher : elle l'a payé de sa liberté, de sa fortune, de son crédit.

Comment s'est-elle tirée de là? Tout simplement par la monarchie constitutionnelle, qui a reparu au moment favorable et qui a eu la chance de trouver pour la représenter un jeune roi d'une maturité précoce, d'un esprit ouvert et fin, avec un premier ministre assez bien inspiré, assez habile pour faire de cette restauration opportune une œuvre d'intérêt national. C'est par la monarchie constitutionnelle que l'Espagne a retrouvé depuis quinze mois un ordre régulier, une certaine confiance, les moyens d'en finir avec une guerre civile acharnée, et le mérite du chef du cabinet, de M. Canovas del Castillo, dans cette difficile entreprise, a été surtout de se pénétrer des circonstances, de comprendre son temps. Il a eu la prudence de faire avec le jeune représentant de la vieille dynastie une royauté nouvelle sans réaction, sans représailles des vaincus de 1868, sans esprit exclusif, en s'efforçant au contraire de rallier autour de son roi tous les partis libéraux divisés par les révolutions, plus ou moins compromis dans les événe-

mens de ces dernières années. M. Canovas del Castillo a réellement déployé, dans cette œuvre aussi laborieuse que délicate, une sagesse, une habileté et un tact qui ont fait le succès de la restauration espagnole. Il a réussi autant qu'il pouvait réussir, et l'autre jour, en défendant contre les anciens modérés absolutistes ou contre les partisans d'une liberté illimitée les idées de tolérance religieuse qui vont entrer dans la constitution nouvelle, il a pu constater les résultats de sa politique de conciliation, de transformation des partis; il a pu dire devant les cortès, qui l'ont applaudi : « Il faut qu'il soit bien établi qu'ici il n'y a pas de gouvernement ni de majorité portant le nom « d'unioniste » ou de « modéré, » il n'y a qu'un gouvernement libéral-conservateur et une majorité libérale-conservatrice. » C'est avec ce sentiment de libéralisme conservateur que M. Canovas del Castillo a conduit heureusement jusqu'ici les affaires de la monarchie restaurée et qu'il a dénoué patiemment depuis un an toutes les difficultés qui se sont succédé.

Ces difficultés restent assurément nombreuses, considérables encore, et il en est deux surtout que le gouvernement de Madrid ne peut plus éluder, maintenant qu'il touche au rétablissement définitif d'un régime régulier dans la paix reconquise. La plus pressante, la plus grave peut-être de ces difficultés du moment est cette question des *fueros* des provinces basques qui survit à la guerre civile, qu'il faut absolument résoudre, d'autant plus que c'est une cause d'ardente émotion dans le pays menacé de perdre ses priviléges héréditaires. Les Basques tiennent à leurs traditions et à leurs coutumes. Des députations ont été appelées à Madrid, et naturellement les délégués ont reçu des provinces qu'ils représentent la mission de défendre les *fueros*, de réclamer le maintien de cette situation privilégiée qui fait que le pays basque n'a été soumis jusqu'ici ni à la conscription ni aux impôts généraux. A Saint-Sébastien, à Bilbao, dans toutes ces régions, malgré le souvenir des misères encore récentes de la guerre, il y a eu et il y a peut-être toujours une certaine agitation. C'est une question des plus délicates qui s'élève sérieusement pour la première fois depuis 1839, depuis le traité de Bergara.

Évidemment le cabinet de Madrid est dans son droit en prétendant étendre les lois générales à l'Espagne tout entière. Les Basques ne peuvent plus invoquer des garanties qui avaient été respectées jusqu'ici; ils ont perdu leurs titres en participant à la dernière guerre : c'est là ce que leur a valu don Carlos en exploitant leur dévoûment. Non-seulement le cabinet de Madrid est dans son droit, mais il a la force, il a dans les provinces du nord une armée d'occupation qui lui assure une dominaton incontestée. Il peut tout faire, rien n'est plus vrai; mais en même temps il faut considérer que ces provinces accoutumées à se gouverner elles-mêmes ont été toujours les mieux administrées de l'Espagne, et que ce serait une étrange politique de leur enlever jusqu'à des priviléges d'administration locale qui sont sans danger. Il faut se souve-

nir de plus que, si les Basques ont eu le malheur de suivre don Carlos, ils n'ont pris réellement les armes que lorsque l'Espagne tombait dans l'anarchie. Tant que l'ancien gouvernement a existé, tant que la reine Isabelle a été à Madrid, les provinces du nord sont restées toujours fidèles, elles ne se sont jamais insurgées même dans les crises révolutionnaires qui se sont succédé depuis 1840. Sous un régime régulier, elles n'ont jamais été un embarras. Le problème consisterait à ne plus laisser subsister ce qui est devenu une anomalie trop criante, l'exemption du recrutement et des impôts, et à maintenir une assez large autonomie de gouvernement local. C'est peut-être au fond la pensée du président du conseil, qui, dès le premier instant, n'a point hésité à témoigner l'intention d'abroger tout ce qui est contraire à l'unité nationale et constitutionnelle, mais qui s'étudie visiblement à ne rien brusquer. Disposé à ne point transiger sur l'essentiel, il sent en même temps le danger d'une réforme trop absolue, trop radicale, qui aliénerait les Basques et laisserait dans les provinces du nord des fermens redoutables. Le mieux serait sans doute de ne pas trop ajourner la solution d'une question qui touche aux sentimens les plus profonds et les plus vifs de toute une population.

Une autre difficulté qui pèse lourdement sur le cabinet de Madrid, c'est celle des finances et du crédit. Le ministre, M. Salaverria, s'est chargé de porter devant les cortès le triste exposé de la situation financière. L'Espagne peut voir aujourd'hui sous la forme inexorable des chiffres officiels ce que coûtent les révolutions. La dette portée à un capital de plus de 10 milliards et à un intérêt annuel de plus de 350 millions, les élémens de la fortune publique diminués, l'état atteint dans ses ressources permanentes par l'aliénation des mines les plus productives, l'arriéré dans tous les services, le trésor réduit à une véritable suspension de paiemens, puisque cinq coupons de la dette sont en retard, ce n'est là qu'un résumé sommaire de ce cruel bilan. M. Salaverria tranche courageusement dans le vif; il ne propose pas seulement d'élever certaines contributions, de maintenir les surtaxes établies pendant la guerre, il va droit au point délicat, qui est celui de la dette. M. Salaverria se fait, il est vrai, un point d'honneur de ne pas toucher au capital de la dette, mais il se rattrape sur les intérêts, qui seront réduits à partir de 1877. Ce n'est que bien plus tard que l'intérêt se relèvera, et en attendant cette diminution sera compensée par un amortissement progressif qui améliorera la situation des créanciers. Au demeurant, cet exposé n'a contenté personne, et toutes ces combinaisons, nécessaires peut-être, mais assurément peu flatteuses, assez compliquées, ne peuvent devenir définitives qu'après les négociations qu'on va ouvrir avec les créanciers étrangers. Le gouvernement espagnol a une liquidation pénible à poursuivre, il doit la faire sans reculer devant les sacrifices. Quand on a laissé s'accomplir les événemens, il faut les payer.

Ce n'est pas seulement une question d'honneur pour le règne du roi Alphonse, c'est une question de sécurité, et l'Espagne aura certainement de quoi payer tout ce qu'elle doit, de quoi tenir ses engagemens, si elle s'attache à une politique sérieuse, qui, en maintenant la paix intérieure, stimule et protége le développement des forces productives, des élémens de richesse accumulés au-delà des Pyrénées. CH. DE MAZADE.

REVUE SCIENTIFIQUE.

L'AVENIR DE L'ANTHROPOLOGIE.

I. *Revue d'Anthropologie.* — II. *Bibliothèque des Sciences contemporaines : L'Anthropologie,* par M. P. Topinard.

Il semble que la science eût dû suivre de tout temps le fameux précepte socratique qui recommande à l'homme de se connaître lui-même, et cependant bien longtemps l'homme s'est ignoré, car la science de l'homme ou l'anthropologie ne date que de quelques années à peine, et l'on ne s'entend pas encore tout à fait sur la définition et les limites de cette science. C'est qu'en effet on peut envisager l'homme à des points de vue bien différens. La peinture et la sculpture en reproduisent les traits, la psychologie analyse son intelligence, l'anatomie décrit ses organes, la physiologie nous montre comment ces organes fonctionnent; mais ce n'est pas tout et il restait quelque chose à faire. Au milieu des êtres vivans qui l'entourent, l'homme n'est pas un être à part. C'est, lui aussi, un être vivant, qui a avec ses voisins des rapports qu'il faut connaître pour juger sainement non-seulement des différences, mais aussi des analogies. L'homme envisagé comme espèce, telle est, à vrai dire, la seule définition de l'anthropologie.

Cette définition comporte par cela même plusieurs subdivisions dans la science qu'elle définit. Supposons en effet, pour donner plus de clarté à notre affirmation, qu'il s'agisse d'une espèce autre que l'homme, de l'éléphant par exemple. La connaissance de l'espèce éléphant n'impliquera pas l'anatomie descriptive et complète de ses organes. Une telle étude ne serait qu'une monographie de l'éléphant; mais il faudra connaître et étudier d'abord les caractères qui séparent l'éléphant des animaux voisins, ensuite les variétés de cette espèce : on aura alors à examiner successivement ces variétés suivant le temps, c'est-à-dire aux périodes géologiques où elles ont apparu, pour disparaître plus tard, et suivant les lieux, c'est-à-dire dans les contrées où elles se multiplient, en Asie et en Afrique. L'éléphant d'Asie n'est pas le même que l'éléphant d'Afrique, il faudra donc rechercher s'ils ont la même origine, s'ils dérivent d'une ou de plusieurs souches, quelles migrations les ont

amenés l'un en Asie, l'autre en Afrique, et quelle influence ont eue le climat, le genre de vie et les milieux sur la production de telle ou telle variation. En un mot, on tâchera de connaître l'espèce avec ses variétés, ses variations et ses rapports avec les espèces voisines.

Ce qui serait déjà difficile pour une espèce relativement si peu nombreuse en variétés et en individus devient d'une extrême difficulté pour l'homme. Nul être en effet n'offre une semblable diversité. Le Malais, le Cafre, l'Esquimau, le Slave, présentent des différences considérables. Leur origine se perd dans les temps préhistoriques. Des croisemens multipliés ont modifié les races primitives, dites pures, au point qu'il n'y aurait plus de races pures qu'au Groënland, s'il faut en croire le savant professeur d'anthropologie du Muséum, M. de Quatrefages. En outre, des préjugés aussi respectables que surannés, ne nous font pas envisager sans un certain effroi cette similitude de l'homme avec l'animal. Nous sommes tellement supérieurs que nous exagérons notre supériorité. N'a-t-on pas osé proposer l'existence d'un règne humain à côté du règne animal, comme il y a un règne minéral et un règne végétal, sans comprendre cette profonde parole de Pascal : « l'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur est que qui veut faire l'ange fait la bête. »

C'est Buffon qui a le premier parlé des races humaines, mais Buffon était plus observateur que classificateur, et les connaissances géologiques de cette époque étaient manifestement insuffisantes. Quelques années plus tard, Blumenbach écrivit sur les variations du genre humain une thèse demeurée classique. Camper, Prichard, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Lamarck, D'Orbigny, firent des observations importantes, mais la science de l'homme n'était pas fondée, et l'on ne pensait pas à réunir en un faisceau toutes les notions éparses.

En 1839, un homme éminent, qui fut à la fois savant physiologiste et économiste distingué, William-Frédéric Edwards, entreprit de créer une société ethnologique analogue à celle qui s'était instituée à Londres un an auparavant; mais l'ethnologie n'est qu'une branche de l'anthropologie, elle étudie les mœurs, les lois, les habitudes d'une race, elle n'étudie pas les variations de cette race selon les époques et les contrées. La véritable origine de l'anthropologie date de 1859, quand M. Paul Broca créa et organisa une Société d'anthropologie. Depuis cette époque, la société a prospéré. Il s'en est établi de semblables dans toutes les capitales de l'Europe, il paraît même qu'il en existe une à Tiflis. Les travaux publiés par les membres de ces sociétés, soit insérés dans leurs bulletins, soit imprimés dans des revues périodiques, constituaient pour la « science de l'homme » un ensemble de matériaux diffus et mal ordonnés, que M. Topinard a essayé tout récemment de classer dans un livre didactique et élémentaire.

Il ne faut pas se dissimuler que, par la nature même de son sujet,

l'anthropologie est une science démesurément vaste, et qu'elle fait appel à toutes les connaissances humaines. L'archéologie, la géologie, l'histoire, la géographie, l'anatomie comparée surtout, doivent lui fournir les élémens indispensables. Tout récemment, dans cette même Bibliothèque des sciences contemporaines qui nous donne le livre de M. Topinard, on a montré que la linguistique était féconde en applications imprévues à la science anthropologique. Aussi notre prétention n'est-elle ni d'analyser un livre qui est lui-même un résumé, ni même d'énumérer les questions fondamentales qui y sont traitées. Il nous suffira d'en indiquer quelques-unes, et on pourra se rendre compte de tout le vaste espace qui reste encore à parcourir aux anthropologistes de l'avenir.

Quel est au juste l'âge de l'homme? Est-il le dernier venu sur la terre, et nous faut-il admettre les mythes qui lui assignent une origine toute récente et presque historique? Cuvier, qui avait défendu cette interprétation étroite de la *Genèse,* serait aujourd'hui seul de son avis, parce que, même parmi les plus fervens catholiques, il n'est plus question de compter à l'ancienne manière les années qui séparent Adam d'Abraham. Ces années ont dû être des siècles. Il y a quelques jours, M. Emmanuel de Rougé a annoncé en son nom et au nom de M. Chabas, qu'on pouvait connaître exactement l'âge de la troisième pyramide. Cette pyramide fut construite par Menkèrès, le Mycérinus des Grecs, et on a lu dans les hiéroglyphes que, pendant la neuvième année du règne de Menkèrès, au moment de la construction de la pyramide, une certaine étoile avait apparu dans une position déterminée. Un calcul astronomique fort simple, paraît-il, donne l'année correspondant à la position de l'étoile; or les astronomes ont trouvé que c'était l'année 3,007 ou 3,010 avant Jésus-Christ. Comme la première pyramide fut bâtie 900 ans avant la troisième, il faut nécessairement assigner à la plus vieille des pyramides une existence de 4,000 ans avant notre ère. C'est l'antiquité la plus reculée que l'on puisse apprécier par des moyens scientifiques. Ainsi déjà à cette époque les Égyptiens avaient une civilisation prodigieuse, ils connaissaient l'astronomie, l'écriture, l'architecture, et ces monumens merveilleux que nous admirons encore ont, non pas quarante, mais soixante siècles derrière eux.

Il n'entrera dans la pensée de personne de regarder ces civilisations avancées comme le début de l'humanité. Que de temps, que d'efforts il lui a fallu pour arriver à mesurer le cours des astres, et tracer des figures sur le granit! Nous ne saurions nous en faire une idée, si nous n'avions les témoins irrécusables de ces premiers travaux et de ces ébauches longtemps infructueuses. Les poètes latins nous ont conservé la tradition d'un âge de pierre, et la tradition est devenue de l'histoire. Depuis que M. Boucher de Perthes a recueilli à Saint-Acheul des instrumens de l'homme primitif, on connaît l'âge de pierre et l'on en peut

raconter l'histoire. Les silex taillés, les silex polis sont aujourd'hui classés et catalogués; on en commente l'usage et l'on refait à grands traits l'histoire des premières civilisations. Quelquefois l'esprit des anthropologistes y déploie une imagination trop luxuriante et une perspicacité trop pénétrante, en cherchant à reconstituer les bases de ces sociétés primitives; mais qu'importent les critiques de détail quand le fond subsiste en entier? Au musée de Saint-Germain, on peut voir que nos premiers pères avaient déjà des moyens d'attaque et de défense proportionnés à leurs ennemis, et des instrumens en rapport avec leurs besoins, des haches, des ornemens, des couteaux, des meules et tout l'attirail qu'on peut supposer à des hommes vivant dans l'état de nature. Dans les musées scandinaves et notamment à Copenhague, on trouve des collections plus célèbres encore et plus complètes. C'est en effet dans les « kjokkenmödding » du Danemark qu'on rencontre le plus de pierres taillées, et que l'amateur de débris préhistoriques pourrait faire les plus riches trouvailles.

Donc l'humanité est très vieille, et on le savait depuis longtemps : l'âge de pierre l'atteste; mais qu'est-ce que cette antiquité par rapport à celle qu'il faut lui reconnaître aujourd'hui? En effet, il est maintenant certain que l'homme existait à l'époque tertiaire, c'est-à-dire à une période géologique prodigieusement reculée par rapport aux annales de l'histoire. L'abbé Bourgeois a trouvé à Thenay, au-dessous des calcaires de Beauce, dans le miocène inférieur, des traces irrécusables de l'industrie humaine, telles que des silex et des haches de pierre. A cette époque, la terre était habitée par un certain nombre d'animaux disparus aujourd'hui, et, sans qu'il soit possible de préciser une seule date, on ne craindrait pas d'exagérer en parlant de milliers de siècles.

Quelque difficiles que paraissent ces questions, elles le sont moins encore que les problèmes qui touchent à l'origine réelle des peuples. Invasions, immigrations, émigrations se sont succédé avec une telle rapidité, et ont eu des résultats si importans et si peu appréciables, que l'histoire des peuples avant l'époque historique est aussi conjecturale qu'une mythologie. Cependant, dans ce dédale de faits contradictoires, il est possible de rencontrer parfois le fil d'Ariane, et quelques données positives sont la récompense des recherches aussi patientes que brillantes tentées dans les dernières années. Nous ne parlerons que de ce qui concerne la France, car il est moins intéressant de connaître l'histoire des peuplades de Bornéo ou de la Cafrerie que les origines de la nation française, aujourd'hui si homogène, mais composée pourtant d'élémens si disparates.

Il est très probable qu'il existait en France, à l'époque du renne, du mammouth, du *rhinocéros tichorhynus*, une race indigène, à crâne étroit, et dont malheureusement il ne nous reste que peu de vestiges. C'est la période paléolithique, ou l'âge de la pierre polie, âge très long

relativement à celui de la pierre taillée, ou période néolithique. A cette époque correspondent les restes trouvés à Cro-Magnon, à la Vézère, à Grenelle et dans la caverne dite de l'Homme mort.

C'est alors qu'ont accouru des immigrations de toute sorte. Les peuples du sud-ouest, venant de l'Inde, apportant leur langue et leur civilisation, se précipitèrent sur l'Europe. Les Celtes paraissent avoir été les premiers arrivés : la langue celtique est dérivée de l'aryen. On la retrouve encore dans le pays de Galles, dans la Basse-Bretagne, dans l'île de Man. Selon M. Broca, ce serait en Auvergne et en Bretagne que l'on retrouverait les représentans les plus purs du vieux type celtique. La taille moyenne, les cheveux châtains, les yeux gris, le front large, la tête carrée, les muscles bien développés, tels seraient leurs principaux caractères. Après les Celtes et les Gaëls, qui n'en sont qu'une variété, sont venus les Cimmériens et les Belges, qui s'établirent au nord de la Seine et qui ne tardèrent pas à se fondre plus ou moins avec les anciens Celtes. Les Cimmériens ou Cimbres sont ces Gaulois que Jules César a dépeints en termes si précis : *Truces et cærulei oculi, rutilentæ comæ.* Cette invasion des Cimbres paraît remonter vers l'an 1500 avant notre ère, et quand les Romains envahirent la Gaule, l'assimilation s'était faite entre les Kymris, les Celtes et la race indigène ; les Gaulois formaient alors une nationalité assez unie.

L'élément romain est venu modifier non-seulement la langue et les usages, mais encore la race des Gaulois. Dans le midi il est assez fréquent de rencontrer des types romains très prononcés. A Lyon et dans tout le midi de la France, la population ne fut plus gauloise, elle fut gallo-romaine. D'ailleurs dans le sud-est et dans le sud-ouest de la France, il faut compter avec d'autres élémens ethniques. Dans le sud-ouest, le type *berber,* ou ibérique, venant de l'Afrique et de l'Espagne, a envahi le sud de la Garonne. Près des Pyrénées, le type basque est resté encore assez isolé, et il est probable que les Basques sont les derniers représentans de la race indigène antérieure à l'invasion des Celtes et des Cimbres. Les Sémites au sud-est, venus de Phocée, se sont établis aux environs de Marseille. Dans le nord, la complexité n'est pas moindre. Les invasions sont venues de l'Allemagne. Les Francs, les Saxons, les Normands, sont arrivés successivement, et ont modifié la population primitive. Les envahisseurs furent bien vite assimilés, et il serait impossible de retrouver la trace de leur passage.

Tous ces élémens divers, un fonds indigène, une invasion celtique et une invasion cimmérienne à une époque très reculée; à des périodes plus récentes, des immigrations, phocéenne, sarrasine, romaine au sud, franque et saxonne au nord, sans compter les passages des Goths et des Huns, constituent la nation française; nous disons nation, et non race, car la race française n'existe pas : c'est le mélange de plusieurs races. Est-ce à dire pour cela que nous n'ayons pas notre originalité propre?

Écoutons plutôt le jugement d'un étranger, d'un Anglais, M. C.-L. Brace, cité avec raison par M. Topinard. « Par son génie et son caractère, assez contradictoires en apparence, dit M. Brace, le Français tient de trois grandes races dont il dérive. Par son caractère brillant et belliqueux, sa passion de parade et d'effet, son goût pour les arts et les ornemens, son entrain, sa légèreté, sa galanterie, il est franchement Celte; par la dévotion d'un grand nombre, par son sérieux, son sentiment d'indépendance personnelle, son esprit de libre examen et sa profondeur en matière scientifique, il est Teuton, tandis qu'il tient du Romain son merveilleux talent d'organisation et ses tendances à la centralisation. La race française, en somme, avec son génie, sa science, sa grandeur, ses fautes faisant pitié, ses infortunes qui affligent le monde, son passé splendide et son avenir mystérieux, constitue une unité, une force neuve et vivace comptant dans la vie de l'humanité, et aussi caractérisée qu'aucune des grandes races de l'antiquité. »

Qu'il nous soit permis en terminant de former un vœu et de donner un conseil. L'anthropologie, dans beaucoup de ses parties, n'est pas une science ardue et abstraite. Elle doit intéresser tous ceux qui pensent, et tous ceux qui pensent peuvent contribuer à ses progrès. En Amérique et en Angleterre, à côté des savans qui cherchent, il y a le public qui les juge et qui souvent travaille avec eux. Qu'il en soit de même en France, sinon pour ces sciences ardues qui exigent tant d'années de préparations et de méditations, mais au moins pour l'anthropologie. Voyageurs, industriels, artistes et savans apporteront leur concours à l'histoire de l'homme, et ce sera une gloire pour l'humanité de connaître quel chemin elle a dû parcourir pour atteindre le progrès d'aujourd'hui.

CHARLES RICHET.

La Génération des fermens, par M. E. Fremy, de l'Académie des Sciences, Paris 1876; Masson.

Tout le monde est d'accord aujourd'hui sur le rôle que remplit la fermentation dans la vie animale et végétale : elle produit ce grand phénomène de rotation organique par lequel les élémens des corps vivans sont finalement restitués à l'air et au sol, sous une forme qui se prête à l'assimilation végétale, afin de rentrer de nouveau dans le torrent de la circulation. La décomposition qui précède ce retour en poussière est due à l'intervention d'agens spéciaux qu'on appelle *fermens;* mais la véritable nature de ces agens est encore enveloppée d'obscurité, et les débats sur cette question sont plus vifs que jamais. On sait que M. Pasteur soutient la doctrine de la *panspermie,* d'après laquelle les fermens sont des êtres vivans dont l'éclosion dépend de germes que l'air tient en suspension et qu'il sème dans les milieux fermentescibles.

M. Fremy, au contraire, défend la théorie de l'origine chimique des fermens, qui seraient créés directement par les corps organiques vivans; l'air ne jouerait dans certaines fermentations que le rôle de milieu oxydant, et d'autres fermentations s'accompliraient dans l'intérieur des organismes où l'air ne pénètre pas, en vertu d'une « force végétative » dont seraient doués les milieux organiques : ces fermentations *intracellulaires* constituent l'argument principal que M. Fremy entend opposer aux partisans de la panspermie. Ce n'est pas qu'il nie la présence dans l'air de germes de moisissures, c'est-à-dire d'œufs d'infusoires et de spores de mycodermes; mais il établit entre les fermens et les moisissures une distinction essentielle, bien que dans certains cas les deux phénomènes puissent se produire simultanément. L'air, d'après M. Fremy, contient des germes de moisissures, mais non des germes de fermens. Les nombreuses expériences, plus ou moins récentes, sur lesquelles M. Fremy appuie sa théorie, qu'il désigne sous le nom d'*hémiorganisme*, sont décrites tout au long dans le livre qu'il vient de publier sur la *Génération des fermens*. Le hasard a voulu que cette publication coïncidât avec celle des expériences si curieuses et si importantes de M. Tyndall, qui semblent donner complétement raison à M. Pasteur.

M. Tyndall a trouvé que l'air purifié par la filtration ou par l'action du feu ne diffuse plus la lumière. Une chambre de verre, remplie d'air clarifié, reste obscure lors même qu'elle est placée sur le passage d'un faisceau concentré de lumière : c'est qu'il n'y a rien pour réfléchir ou disperser les rayons lumineux. On peut désormais admettre que l'air dans lequel le passage d'un rayon de soleil ne trace pas de sillon lumineux a perdu aussi son pouvoir d'engendrer la vie, c'est-à-dire de semer les germes d'où naissent les fermens. M. Tyndall a constaté que l'air peut être rendu optiquement pur en le laissant simplement trois ou quatre jours dans une chambre close sans l'agiter et le troubler; les poussières flottantes se déposent alors, et l'air confiné ne diffuse plus la lumière. Des solutions qu'on y laisse pendant des mois demeurent inaltérées, tandis qu'exposées à l'air ordinaire elles fourmillent de bactéries au bout d'un jour ou deux. Ces expériences de M. Tyndall, qui ont été communiquées récemment à la Société royale de Londres, et qui confirment toutes les conclusions de M. Pasteur, semblent fournir une nouvelle démonstration de l'impossibilité de la génération spontanée. En nous obligeant à chercher dans les germes charriés par l'air la cause prochaine des phénomènes de fermentation, elles font espérer qu'il sera possible de bannir les maladies parasitiques ou contagieuses de la face de la terre.

Le directeur-gérant, C. Buloz.